

La Revue Populaire

15^c

Histoire – Littérature – Sciences

Vol. 18, No 10

OCTOBRE 1925



Notre roman complet : LES OMBRES
par DELLY



4 sur 5
sont
marqués

Il n'y a pas à sortir de là: les statistiques dentaires démontrent que quatre personnes sur cinq de plus de 40 ans — de même que des milliers plus jeunes, — sont victimes de la pyorrhée. Désirez-vous éviter cette terrible maladie?

Prévenez la carie des dents en bas des gencives

De même que le sol nourrit les racines des arbres, ainsi les gencives nourrissent les dents. Et de même que l'arbre finit par dépérir si vous découvrez ses racines, ainsi en est-il des dents qui se carient, dès que les gencives commencent à se rétrécir.

Cet état de choses—une des premières phases de la pyorrhée—est très fréquent et les pâtes dentifrices ordinaires sont impuissantes à le prévenir. Si on n'y met pas ordre promptement, il occasionnera la perte des dents et de gra-

ves maladies dans tout l'organisme.

Employée à temps et régulièrement, deux fois par jour, la Forhan préviendra la pyorrhée ou enraiera ses progrès. Elle gardera les gencives dans leur état normal, sauvegardera votre santé et tiendra votre bouche propre, fraîche et saine.

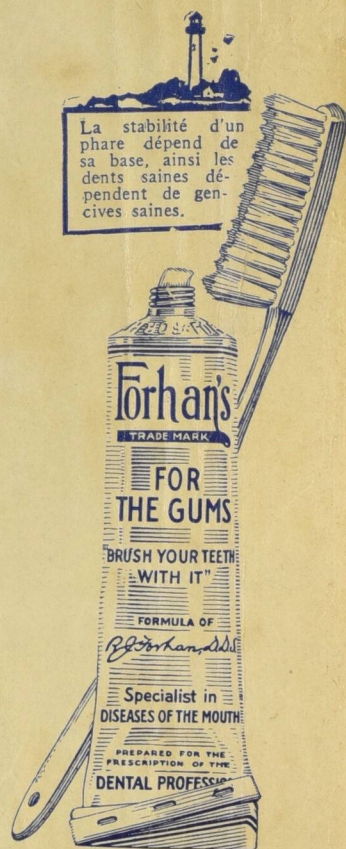
La Forhan est plus qu'une pâte dentifrice; elle enraye la pyorrhée. Des milliers de gens en bénéficient depuis des années. Dans votre propre intérêt, procurez-vous la Forhan pour les gencives. Chez tous les pharmaciens, en tubes de 35c et de 60c.

Formule de R. J. Forhan, D. D. S.
Forhan's Limited, Montréal

Forhan's

POUR LES GENCIVES

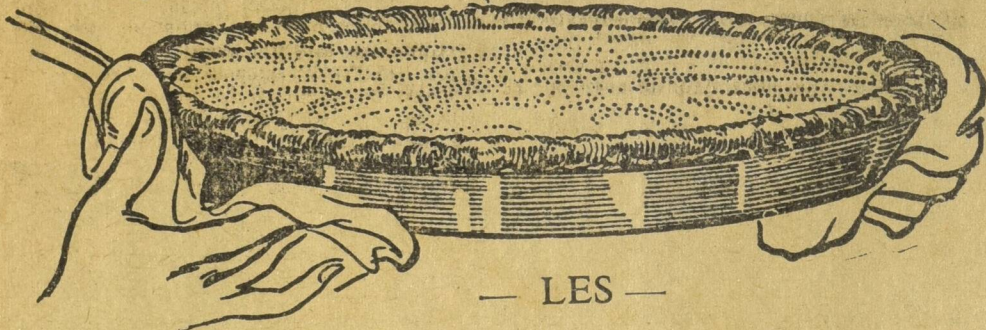
Plus qu'une pâte dentifrice ordinaire
—elle enraye la pyorrhée





Quand il vous arrive des Visiteurs Inattendus...

et que vous désirez servir un dessert convenable, alors que le temps vous fait défaut pour faire de la cuisine, les Garnitures de Tartes "Meadow-Sweet" résoudront votre problème en faisant en peu de temps un dessert incomparable, succulent et appétissant.



— LES —

GARNITURES DE TARTES

(PIE FILLERS)

"Meadow-Sweet"

aux CITRONS
FRAMBOISES

ORANGES
FRAISES

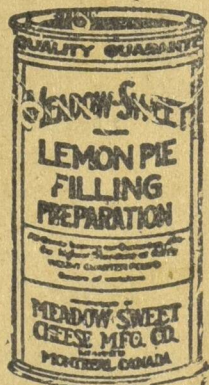
ANANAS
CERISES

sont des plus économiques et très faciles à préparer. Chaque boîte de 15c. contient une quantité suffisante de garniture pour remplir 4 tartes. Vous devriez toujours en avoir à la maison. — Votre épicier en vend.

Le mode d'emploi est indiqué sur chaque boîte.

MEFIEZ-VOUS DES IMITATIONS.

"Meadow-Sweet" Cheese Mfg. Co. Ltd.,
MONTREAL, P. Q.



Le Produit original
et authentique.

SES AMIS LA CROYAIENT CONDAMNÉE

"J'étais profondément épuisée après la grippe, une pneumonie, une pleurésie," écrit Mme. Baxter.

Une grippe tout seule c'est assez mal, mais une grippe avec une pneumonie et une pleurésie, c'est presque toujours fatal. Même la grippe après avoir suivi son cours laisse le système dans un état de faiblesse, de dépression, de nervosité et d'épuisement, mais rares sont ceux qui peuvent passer au travers d'une grippe, d'une pneumonie et d'une pleurésie. Rien d'étonnant que Mme Baxter ait été comptée perdue par les médecins quand elle avait une grippe, une pneumonie et une pleurésie. Rien d'étonnant à ce qu'après ces terribles maladies elle fut profondément épuisée. Le miracle c'est qu'elle put réchapper. Mais laissons Mme Baxter raconter elle-même son histoire.

"Je veux vous dire ce que le Carnol a fait pour moi et les miens. J'étais très épuisée après une grippe, une pneumonie et une pleurésie. Ma sœur me conseilla de prendre du Carnol. Elle s'en était servi avec plein succès pour elle-même et sa fille. A présent j'ai pris cinq bouteilles de Carnol et je puis dire que je n'ai jamais été mieux de ma vie. Ma fille en prend aussi ce printemps comme tonique. J'ai conseillé à une voisine d'en faire prendre à sa fillette qui souffre de bronchite depuis sa naissance, et elle se guérit. Nous n'avons tous que du bien à dire de votre remède merveilleux, nous ne souhaitons qu'une chose, qu'il fasse autant de bien aux autres qu'il en a fait à moi et aux miens. Longue vie à Carnol!" — Mme E.E. Baxter, R.R. No 2, Comté de St-Jean, N.B.

Le Carnol est un superbe tonique et produit des résultats merveilleux dans tous les états de faiblesse et d'épuisement, parce que les ingrédients sont les meilleurs reconstituants des tissus, des nerfs et du sang. Il est connu de tous les médecins. Vous en trouverez tous les détails dans la circulaire accompagnant chaque bouteille de Carnol.

6-24



ABONNEMENT

Canada et
Etats-Unis

Un an . . . \$1.50
Six mois . . . 75c

Montréal et
banlieue exceptées

Directeur :
JEAN CHAUVIN

la Revue Populaire

MENSUEL
ILLUSTRE

SCIENCES
LITTÉRATURE
HISTOIRE

LA REVUE
POPULAIRE

est expédiée par la
poste entre le 1er
et le 5 de chaque
mois.

BESSETTE & CIE

POIRIER.
Edits.-Props.

131, rue Cadieux.
Montréal, Qué.

Vol. 18, No 10

Montréal, octobre 1925

Entered March 23, 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt. U.S. as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

L'EMANCIPATION FEMININE



Elle est de deux sortes. politique et vestimentaire, politique: celle qui valut aux femmes le droit de suffrage, l'établissement d'une saine et généreuse législation du

travail et, en certains pays, la refonte du droit civil en matière de nationalité, naturalisation, mariage, état de la femme mariée, protection de la maternité et institutions de prévoyance; vestimentaire, celle qui leur permet de masculiniser leurs toilettes à l'égal de leurs droits. Plus que l'autre, elle intéresse la majorité des femmes, et non sans raison, car il importe plus, croyons-nous, d'avoir du charme et de l'élégance que des droits civils et politiques...

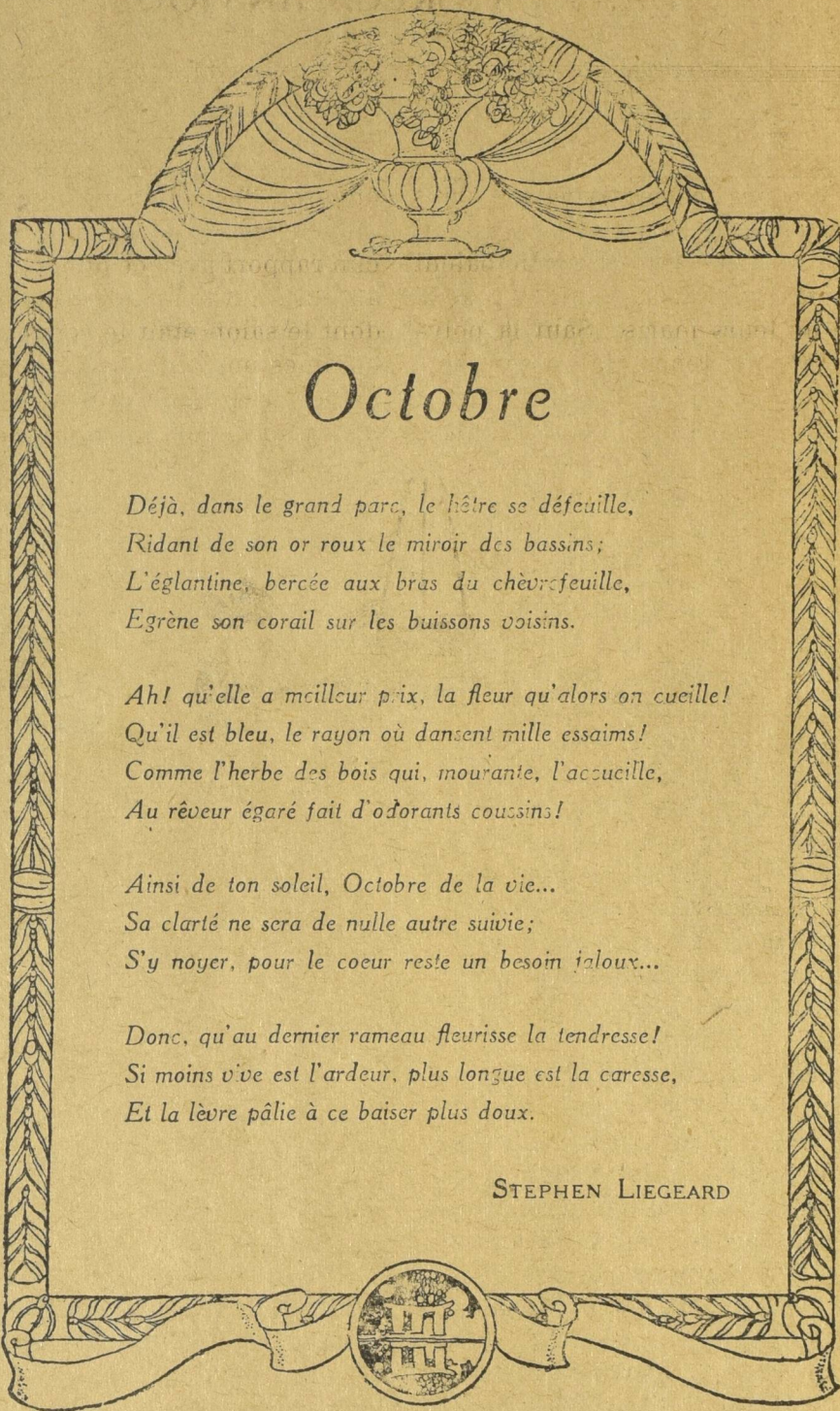
Le rôle de la femme est de plaire, de délecter les yeux et le cœur; qu'elle porte les cheveux courts, casqués de chapeaux minuscules, une jupe aux genoux ou un veston masculin, cela n'est peut-être pas si grave si elle conserve dans ces atours XXe siècle son exquise féminité. Ces modes sont en somme passagères. Ce qui restera, ce sont les droits nouvellement acquis. Enfin, puisqu'elle y tient et croit trouver là le bonheur! L'éga-

lité politique des sexes fut proclamée pour la première fois aux Etats-Unis, deux ans après que la Grande-Bretagne eût donné le suffrage municipal aux femmes. La guerre de 1914-1919 et les révolutions qui bouleversèrent l'Europe à la suite de cette guerre transformèrent la condition de la femme. Aujourd'hui, plus de vingt-cinq pays ont reconnu aux femmes le droit de suffrage et celui de représentation.

"C'est à l'action parlementaire féminine", écrit Mme Maria Vérone, avocate de Paris, "que sont dues les nombreuses réformes législatives concernant les femmes et les enfants. C'est aussi à l'action politique des femmes qu'a cédé la Conférence de la Paix, en 1919, lorsqu'elle a décidé d'entendre une délégation féminine internationale et de discuter les revendications que celle-ci présenterait. Cette influence s'est fait sentir jusque dans les dispositions du traité de Versailles, notamment en ce qui concerne la participation des femmes aux consultations populaires pour les questions de nationalité."

Le traité de Versailles constitue donc pour les femmes du monde entier une sorte de charte de leurs droits.

Jules JOLICOEUR.



Octobre

Déjà, dans le grand parc, le hêtre se défeuille,
Ridant de son or roux le miroir des bassins;
L'églantine, bercée aux bras du chèvrefeuille,
Egrène son corail sur les buissons voisins.

Ah! qu'elle a meilleur prix, la fleur qu'alors on cueille!
Qu'il est bleu, le rayon où dansent mille essaims!
Comme l'herbe des bois qui, mourante, l'accueille,
Au rêveur égaré fait d'odorants coussins!

Ainsi de ton soleil, Octobre de la vie...
Sa clarté ne sera de nulle autre suivie;
S'y noyer, pour le coeur reste un besoin jaloux...

Donc, qu'au dernier rameau fleurisse la tendresse!
Si moins v'ive est l'ardeur, plus longue est la caresse,
Et la lèvre pâlie à ce baiser plus doux.

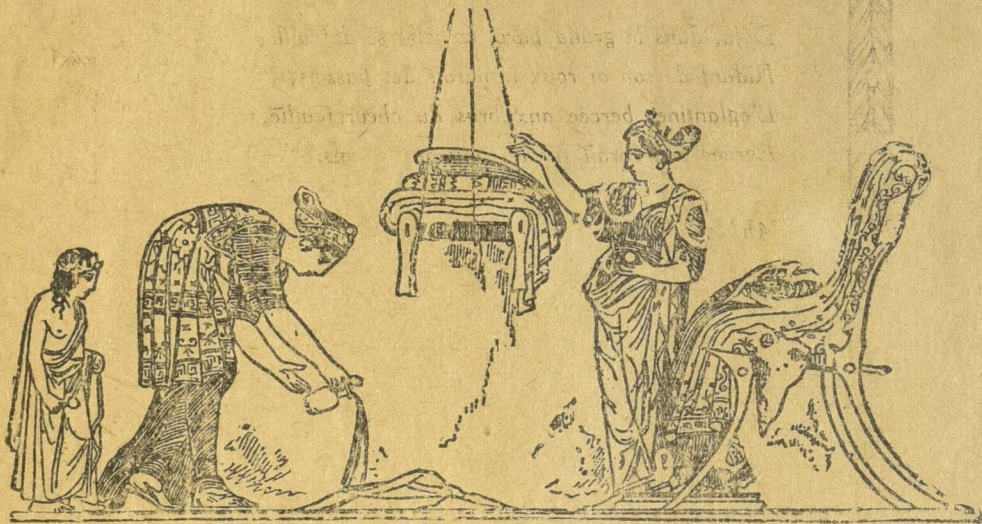
STEPHEN LIEGEARD

LA CONDITION DES FEMMES MARIEES DANS LA GRECE ANTIQUE

LE GYNECEE

Les femmes mariées vivaient dans un appartement spécial qu'on appelait le gynécée, et elles ne participaient nullement aux occupations ou à la société de leurs maris. Sauf la polygamie, leur existence était assez semblable à celle que les femmes mènent encore aujourd'hui dans les pays

fréquenter les courtisanes, il y avait en réalité deux classes de femmes: les épouses des citoyens, que tout le monde respectait et qui n'avaient aucun rapport avec ce que nous appelons aujourd'hui le monde; les courtisanes, dont le salon était le rendez-vous des hommes opulents, et qui avaient dans les affaires de la cité une influence bien plus réelle, quoique indirecte.



1—Scène de gynécée

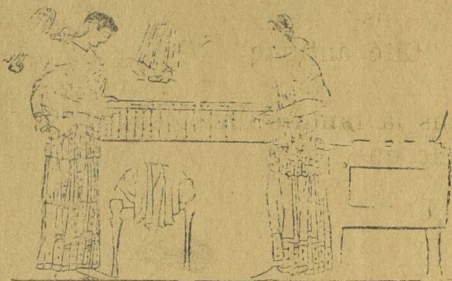
orientaux. Aucun homme ne pouvait pénétrer dans leur appartement, et comme il eût été malséant à une femme de se montrer dans la rue sans être accompagnée, la galanterie, telle qu'elle a été comprise dans le monde moderne, n'existait pour ainsi dire pas dans la société grecque. Les femmes étant recluses, et les hommes, même mariés, pouvant sans aucune honte

C'est pour cette raison que l'adultère tient si peu de place dans la littérature grecque; les Grecs n'auraient pas compris du tout le sel de la plupart des comédies modernes françaises.

Les peintures de vases qui se rapportent à la vie intime des femmes peuvent se rattacher à trois catégories de sujets: ceux qui montrent les occu-

pations du ménage, ceux qui ont trait à la toilette, et ceux qui représentent les distractions que pouvaient avoir les femmes grecques dans leur vie de recluses.

Dans les figures 1 et 2, nous voyons des femmes occupées à nettoyer ou à ranger des vêtements. Les sujets qu'on



2—Femme rangeant ses vêtements

voit représentés ont un caractère absolument intime; le sujet de la figure 3 montre une femme assise qui regarde dans son miroir l'effet de sa coiffure pendant que sa servante déplie devant elle une sorte d'écharpe qui va sans doute entrer dans son ajustement.

D'autres peintures de vases nous montrent des petites scènes qui sont de nature à jeter un certain jour sur les habitudes intimes des femmes grecques et que nous ne devons pas négliger, puisque aucun document écrit ne nous vient en aide sur cette question. On voit une femme abritée sous son parasol, qui tourne la tête vers une autre femme; celle-ci vient de se baigner et est en train de presser sa chevelure au-dessus d'une vasque d'eau. La présence du parasol indique un endroit où le soleil arrive d'aplomb, c'est-à-dire une cour, et la vasque d'eau montre la présence d'une fontaine dans cette cour, ce qui s'accorde d'ailleurs parfaitement avec ce que nous connaissons de la disposition des maisons grecques. Remarquons en

passant que cette cour appartenait sans nul doute au gynécée, qui n'était pas toujours situé au premier étage comme on l'a dit quelquefois. Dans tous les cas, il devait y avoir dans les maisons une petite cour où les femmes pouvaient se livrer aux soins de leur toilette sans redouter les regards indiscrets.

Les Grecs étaient passionnés pour la musique, et ce goût que les femmes partageaient avec les hommes, a donné lieu à un assez grand nombre de représentations dont quelques-unes peuvent se rattacher au sujet qui nous occupe. La lyre et la double flûte charmaient souvent les loisirs du gynécée (fig. 4).

Une grande distraction des jeunes filles et des jeunes femmes était d'avoir des animaux privés, et les anciens étaient arrivés à domestiquer certaines bêtes qu'on ne voit aujourd'hui qu'à l'état sauvage. C'est ainsi que sur la figure 5 nous voyons deux jeunes

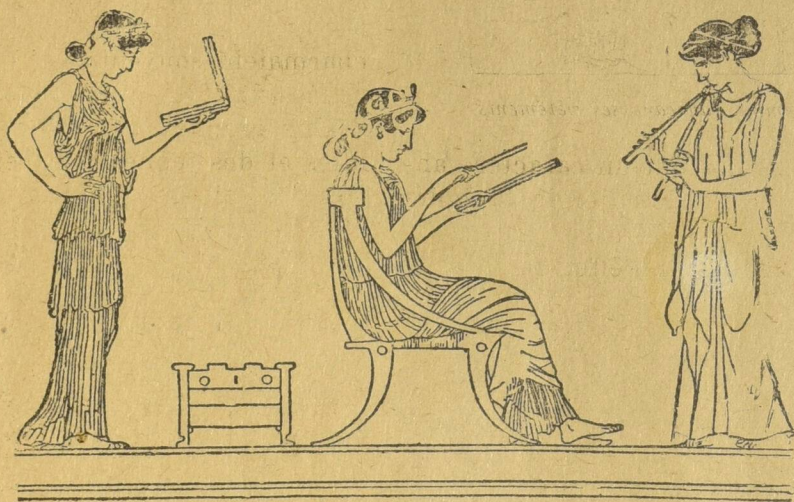


3—Scène d'intérieur

femmes en présence d'une grue et d'une perdrix privées. La coutume d'avoir dans sa maison des animaux complètement inutiles et qui servaient simplement de joujoux à leurs maîtresses était devenue générale à la fin de l'empire romain. Les pères de l'Église, qui battaient en brèche tous les usages de la vieille société se sont éle-

vés fortement contre cette habitude qu'ils considéraient comme contraire à la charité chrétienne. "Quelques-uns, dit saint Clément d'Alexandrie, élèvent et nourrissent à grands frais des oiseaux de l'Inde et des paons de Médie. Elles préfèrent une petite chienne de Malte à une veuve chaste et modeste; elles n'ouvrent point leur demeure à l'orphelin sans asile, mais elles la remplissent de perroquets. Elles exposent sur la voie publique les enfants nés dans leurs maisons et nourrissent avec soin de nombreux poulets. Des vieillards pauvres et ver-

était organisé sur des bases tout autres que celui des nègres dans les colonies: l'esclave était protégé par certaines lois, et, dans la famille même où il servait, il occupait un rang assurément très inférieur, mais il était quelqu'un et non quelque chose. Cependant, certains auteurs, Aristote lui-même, en parlent comme d'une chose, d'un objet meublant. En revanche, Fustel de Coulanges écrit, dans la "Cité antique": "La religion domestique ne permet pas d'admettre dans la famille un étranger. Il faut donc que par quelque moyen le ser-



4—Femmes grecques. (D'après une gravure de vase)

tueux sont pourtant aussi beaux que des singes, aussi éloquents que des rossignols."

LES SERVITEURS

Ces femmes étaient servies dans leur gynécée par de nombreux serviteurs. Mais en Grèce, ainsi d'ailleurs que partout dans l'antiquité, il n'y avait guère de domestiques dans la classe des hommes libres; presque tous étaient esclaves. L'esclavage antique

viteur devienne un membre et une partie intégrante de cette famille. C'est à quoi l'on arrive par une sorte d'initiation du nouveau venu au culte domestique. Un curieux usage, qui subsista longtemps dans les maisons athéniennes, nous montre comment l'esclave entraînait dans la famille. On le faisait approcher du foyer, on le mettait en présence de la divinité domestique; on lui versait sur la tête de l'eau lustrale, et il partageait avec la famille quelques gâteaux et quel-

ques fruits. Cette cérémonie avait de l'analogie avec celle du mariage et celle de l'adoption."

Le nombre des domestiques était assez considérable dans les maisons riches, et leur emploi était à peu près le même que de nos jours. Les jeunes filles d'Ionie étaient particulièrement recherchées pour exercer des fonctions analogues à celles que remplissent aujourd'hui les femmes de chambre. Elles passaient pour s'entendre fort bien aux choses de la toilette, et elles avaient presque toutes un certain talent pour la musique et la danse.

LES ENFANTS ET LEURS JEUX

Puisque nous en sommes aux mères, aussi bien parler tout de suite des enfants qui avaient aussi leur place dans le gynécée. Les petits y jouaient comme aujourd'hui dans toute la maison. Les jeux mêmes sont encore les nôtres. Comme rien ne change!

Pollux, à qui nous devons le récit de plusieurs jeux usités parmi les enfants dans l'antiquité, décrit ainsi le jeu de "cache-cache" : "Quelqu'un est assis dans le milieu, tenant les yeux fermés, ou, ce qui revient au même, un autre les lui ferme; les autres vont se cacher; il se lève, va les chercher et doit trouver chacun dans sa cachette."

Il y avait plusieurs espèces de jeux de ce genre, entre autres celui qu'on appelait la "mouche de bronze" et que le même auteur explique de la façon suivante: "A la mouche de bronze", les enfants bandent les yeux à un de la troupe, et celui-ci crie: Je chasserai la mouche de bronze. Les autres répondent: Tu la chasseras, mais tu ne la prendras pas. Et ils l'agacent ainsi jusqu'à ce que l'un d'eux ait été pris.

Le jeu nommé la "Muinda" offre beaucoup de ressemblance avec notre "Colin-Maillard". La "Muinda" se fait lorsque quelqu'un, les yeux fermés, crie: Gare ! Et s'il parvient à prendre quelqu'un de la troupe qui se sauve, il lui fait fermer les yeux à sa place; ou bien encore, celui qui a les yeux fermés doit chercher les autres qui se cachent, ou prendre celui qui le touche, ou deviner quel est celui d'entre tous ceux qui l'entourent qui le montre au doigt."



5—Grues et perdrix privées

Les enfants avaient aussi leur Croquemitaine qui s'appelait "Mormolycion". Ils jouaient au "jeu de l'oie", aux dés, aux billes avec des noix, aux osselets (ce jeu se composait de cinq petites pierres et plus tard osselets qu'on lançait en l'air avec la paume de la main, pour les recevoir ensuite sur le revers, sauf à prendre encore d'une manière plus ou moins compliquée celles qu'on avait laissé tomber à terre); à la balançoire, à la balle et au ballon.

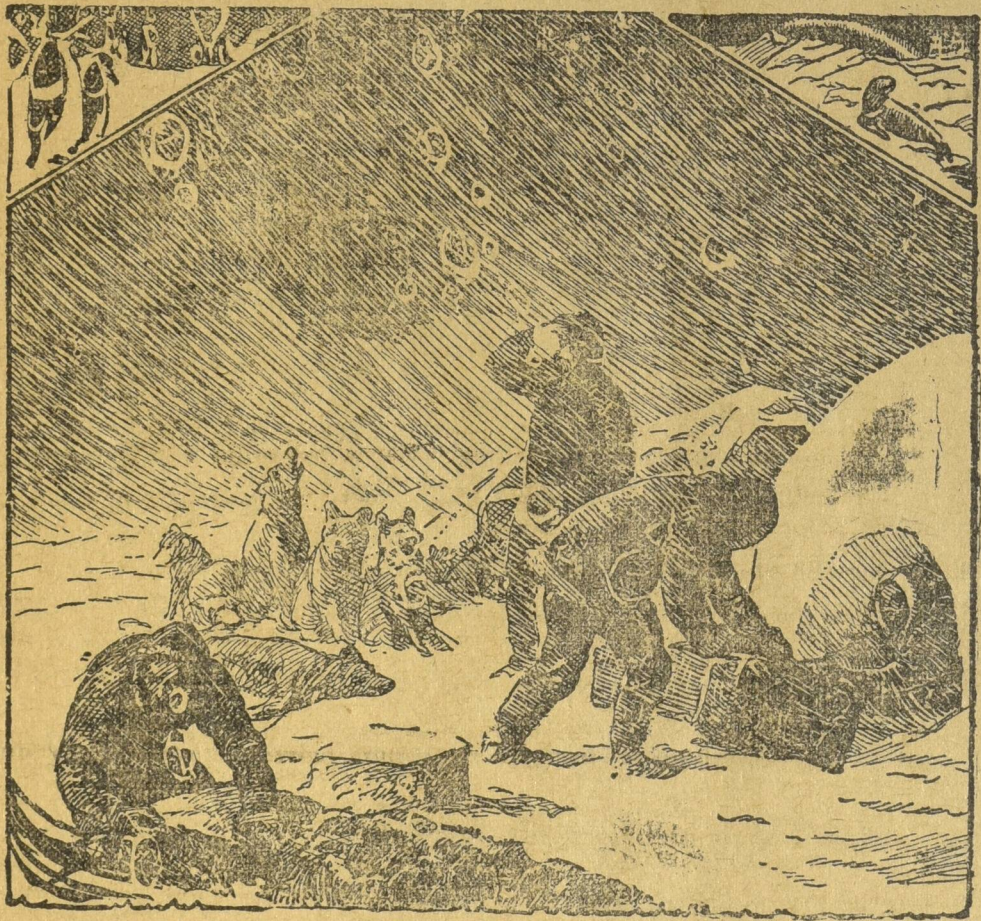
Le rôle de la science, appliqué à la production de la richesse, grandit chaque jour. A l'avenir, le peuple le plus riche, et par conséquent le plus puissant, sera celui qui mettra le plus de savoir dans le travail.

L'UTILITE DES EXPLORATIONS POLAIRES

A l'époque où le célèbre explorateur norvégien Amundsen s'envola vers le pôle Nord, ambitionnant de l'atteindre en sept heures, on disserta beaucoup des avantages que la science et l'humanité peuvent retirer de ces expé-

l'histoire naturelle, la météorologie, la géologie et la biologie.

Ces expéditions, écrit-il, n'ont pas été perdues pour la Science. Elles ont permis d'acquérir de nombreuses connaissances concernant la situation



ditions lointaines, aux deux moyeux de l'axe du monde.

Ces avantages sont nombreux, ainsi que nous l'apprend Paul Becquerel, dans "Les Nouvelles Littéraires", et très importants pour la géographie,

géographique et l'histoire naturelle de ces régions. Au début de 1920, l'infatigable explorateur qu'est Ronald Amundsen avait déjà découvert une terre nouvelle près de la terre du tsar Nicolas II, où il avait rassemblé de

nombreux documents qu'il adressa au musée de Christiania.

Pour conquérir le pôle Nord, il ne s'agit pas, comme on le croit communément, d'accomplir une prouesse, un raid audacieux, extraordinaire et de n'atteindre seulement que le lieu géographique, le petit carré de vingt pieds de côté dans l'intérieur duquel tourne et oscille l'axe de la terre, et où l'on voit au-dessus de sa tête l'étoile polaire. Cela serait d'un bien médiocre intérêt! Les secrets que nous voulons arracher à ces régions glaciales sont beaucoup plus importants.

C'est d'abord la connaissance des courants du bassin polaire, de leur profondeur, de leur direction et de leurs variations au cours des saisons. Ces courants entraînent à la dérive d'immenses champs de glace dont l'étendue et la situation règlent en partie la circulation des courants aériens de l'Atlantique nord. Du déplacement de ces masses froides dépendent nos hivers rigoureux ou doux, nos étés brûlants et humides.

Quand nous connaissons leur marche, nous préviendrons dans une grande mesure le régime des saisons prochaines. Ce serait un grand progrès pour la météorologie!

C'est ensuite l'étude du magnétisme terrestre si intéressante pour la vie de notre planète. C'est enfin l'exploration océanographique méthodique du fond de la mer polaire, si capitale pour la géologie et la biologie!

L'Océan glacial arctique est une des plus vieilles mers du globe. La connaissance de sa faune et de sa flore aquatiques réservent aux naturalistes les plus merveilleuses découvertes.

Mais pour que cette conquête méthodique du pôle Nord devienne une réalité, il ne faut plus de navigateurs

isolés, livrés aux hasards des éléments, mais des stations circumpolaires bien ravitaillées, une série d'observations météorologiques permanentes, de laboratoires établis sur les terres les plus boréales et qui seraient reliés entre eux et au monde, par la T. S. F.

De ces stations partiraient au printemps chaque année des expéditions puissamment organisées par des spécialistes, pour le travail scientifique. C'est là une oeuvre internationale de longue haleine. Elle réclame le concours de tous les peuples civilisés.

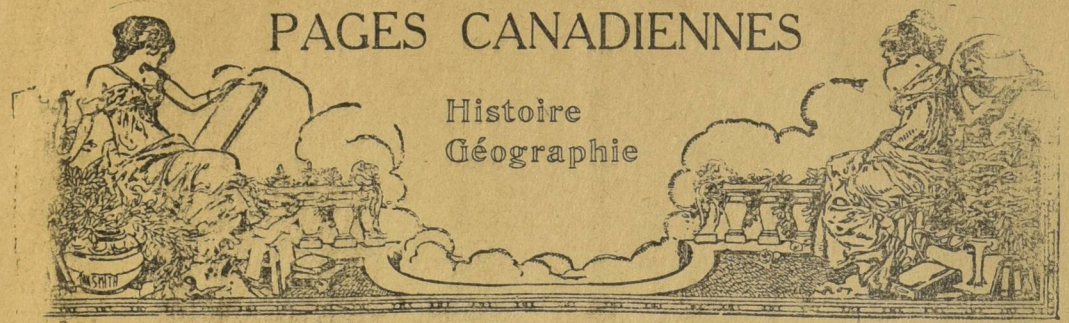
—o—

COMMENT ON PEUT VOIR UNE ÉCRITURE INVISIBLE EN SE SERVANT D'UN VERRE BLEU

Voici un procédé original qui est souvent employé par des joueurs peu consciencieux, afin de connaître la valeur d'une carte au moyen d'une écriture placée au dos, qui est invisible pour tous les autres joueurs; grâce à un lorgnon ou des lunettes à verres bleus, ils peuvent lire facilement ce qu'il y a d'inscrit au dos de la carte qui, en général, a une teinte bleuâtre. On se sert, en guise d'encre, de cyanure de platine et de baryum. Les caractères ont, sur le papier blanc, une couleur verdâtre à peine visible; sur un papier grisâtre, ils deviennent à peu près invisibles à l'oeil nu. En les regardant au contraire au travers d'un verre teinté en bleu, ces caractères sont aussi noirs que s'ils étaient écrits à l'encre ordinaire. Nos lecteurs il va de soi, pourront se méfier avec raison des joueurs de cartes qui persistent à vouloir se servir d'un lorgnon ou lunette à verres bleus.

PAGES CANADIENNES

Histoire
Géographie



M. THOMAS O'LEARY, ORGANISATEUR ET CONSERVATEUR DU MUSÉE DU CHÂTEAU DE RAMEZAY

Un savant modeste qui fut toute sa vie adonné à l'étude de notre passé, histoire et archéologie, M. Thomas O'Leary, l'un des fondateurs, le plus dévoué et habile organisateur, et conservateur pendant trente et un ans du Musée du Château de Ramezay, s'est éteint voici deux mois dans sa quatre-vingt-troisième année.

M. Thomas O'Leary naquit à Québec en 1842. Il était d'une vieille famille irlandaise, établie depuis plusieurs années au Canada, dont tous les membres et notamment M. O'Leary père, M. James O'Leary, connu par des travaux qui lui valurent d'être fréquemment cité dans les ouvrages de Sir James LeMoyne, M. l'abbé O'Leary, furent versés dans l'histoire et l'archéologie canadiennes. Ses études terminées à l'Ecole Normale de Québec qui occupait le Haldimand House, sur l'emplacement actuel du Château Frontenac, il habita cette ville jusqu'en 1894 alors qu'il fut appelé à organiser et diriger le Musée et la Galerie de portraits historiques du Château de Ramezay.

Il est bon de rappeler qu'à cette époque le gouvernement se servait

depuis quelques années du Château de Ramezay comme cours de justice, pendant les travaux du Palais. Quand le gouvernement fédéral, qui les avait reçus du gouvernement impérial, décida de vendre à l'enchère et le château et tout le terrain environnant sur lequel s'élevaient plusieurs vieilles maisons aujourd'hui démolies pour faire place au Marché, c'est la ville de Montréal qui en fit l'acquisition.

MM. De Lery MacDonald, le juge Baby et Henry John Tiffin firent alors des démarches auprès des autorités municipales pour que l'ancienne résidence des gouverneurs fût cédée à la Société d'archéologie et de numismatique. La chose est faite et M. O'Leary en devient le conservateur. Instruit comme il l'était de toutes les choses d'histoire canadienne, en dépit d'obstacles nombreux, M. O'Leary réussit à rassembler presque toutes les pièces qui composent actuellement le Musée lequel, quand il en prit charge, ne comprenait que quelques portraits, de vieux sous, une petite collection de médailles et un cartable de gravures. Avec l'aide de MM. Baby, Tiffin et MacDonald, il réunit lentement toutes les collections qui honorent ce Musée qui n'a d'égal dans le Québec que le Musée McCord (The McCord National Museum) dont le pavillon s'élève sur le campus de l'Université McGill.

M. O'Leary était une véritable encyclopédie où allaient puiser tous les historiens et amateurs d'histoire du Canada et des Etats-Unis. Sa mémoire était aussi grande que ses connaissances. Ses études favorites portaient sur le régime français et sur l'ancienne topographie des villes de Montréal et de Québec.

A Québec, il consacra deux années à rechercher l'emplacement du tombeau de Champlain enterré, ainsi que pensent certains érudits, dans la crypte de la petite chapelle de la Recouvrance. Il dressa dans ce dessein une carte cadastrale de la ville de Québec, avec mention des propriétaires. C'est sur une petite place entre les rues Buade et du Trésor que devait s'élever la chapelle dans laquelle repose le corps de Champlain. Il avait conservé là-dessus une foule de notes qui ont été confiées à M. Fauteux, bibliothécaire de Saint-Sulpice.

M. O'Leary fréquenta la librairie du poète Crémazie, rue Buade, à Québec. On sait à ce propos qu'il soutint que notre Crémazie du square Saint-Louis représente les traits du frère du poète, non ceux du poète exilé.

M. O'Leary est l'auteur de l'intéressant catalogue du Musée et de nombreux travaux qu'il communiquait à la Société d'archéologie et de numismatique. Il est mort à son poste qu'il ne quitta pas un seul jour, pendant trente et un ans.

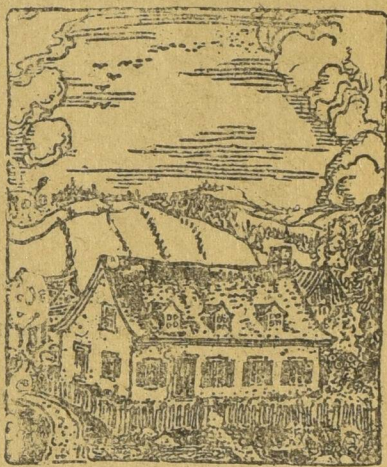
HISTORIQUE DU CHATEAU DE RAMEZAY

Par M. O'Leary

Le château fut construit en 1705. Il se trouvait dans la partie la plus fashionable de la ville, où demeuraient

le baron de Longueuil, de Contrecoeur, d'Eschambault, d'Ailleboust et madame de Portneuf, la veuve du baron Bécancourt. De ce château si simple, mais situé sur une colline et en face du magnifique jardin des Jésuites, on avait une vue superbe du fleuve. Les caves ou voûtes étaient construites comme celles des anciens châteaux, et les étages supérieurs avaient des planchers en dalles de pierre.

De 1703 à 1724, sous le régime de Ramezay, onzième gouverneur de Montréal, cet édifice vénérable était



Type de vieille habitation canadienne

le rendez-vous d'amusement des personnages éminents du pays. Les expéditions nombreuses dans les régions à fourrures, les voyages pour la découverte de nouvelles terres, le conseil de guerre, les expéditions militaires, les conférences avec les Indiens, les marchés annuels et le commerce des fourrures, attiraient à Montréal, non seulement le gouverneur général, l'intendant et leurs suites, mais un nombre considérable des gens les plus importants du pays, repartis dans toutes les classes de la société. Les portes de cette demeure

hospitallière étaient ouvertes, à tout le monde. Le noble et charitable Ramezay et sa famille avaient les mêmes attentions pour le pauvre Indien et sa compagne que pour les nobles et les grands du pays. Comme il ne craignait ni les Indiens ni l'ennemi, il se montra aussi brave que charitable dans les soins et le dévouement qu'avec l'aide de sa famille, il prodigua aux citoyens de Montréal pendant l'épidémie de la peste qui ravagea la ville en 1721.

De Ramezay mourut en 1724, et sa famille vendit le château à la Compagnie des Indes en 1745. Cette dernière en resta propriétaire jusqu'à la Cession en 1763, alors que William Grant en fit l'acquisition et à son tour, le vendit au gouvernement anglais pour la somme de deux mille guinées. Di-

vers gouverneurs anglais y séjournèrent jusqu'en 1849.

De 1775 à 1776, le château servit de quartiers généraux à l'armée continentale, sous les ordres de Montgomery. Au printemps de 1776, vinrent Benjamin Franklin, Carroll de Carrollton, Samuel Chase, envoyés par le Congrès pour inciter les Canadiens-français à se joindre aux colonies en révolte contre l'autorité britannique. Pendant plusieurs semaines, le château fut occupé par Benedict Arnold. On voit encore sur les murs du salon l'emplacement du vieux dais de réception.

Lord Metcalfe fut le dernier gouverneur qui y résida. Quelques années plus tard, le gouverneur alla siéger ailleurs et le château fut divisé en bureaux.

—0—

COMMENT PORTER SON CHAPEAU

Ne souriez pas: il n'est pas indifférent de savoir se coiffer, si l'on veut éviter les pires calamités.

Le mauvais port du chapeau entraîne, tout simplement, la cyphose, la scoliose, et autres déviations de la colonne vertébrale. La découverte est due à un lexicographe et philologue, M. Pierre Malvezin, qui en fit part et au ministère de l'instruction publique et à un certain nombre de médecins. Ceux-ci, tels que les docteurs Brindeau et Gabriel Rousseau ont félicité le novateur de son "esprit observateur"; mais d'autres ont fait des réponses plus précises. Enregistrons, notamment, cette opinion du regretté Paul Delbert:

"Les causes de déviation de la colonne vertébrale sont multiples et

complexes: il est difficile de faire la part de chacune d'elles. Je crois cependant que votre remarque est juste et que le poids, même faible, d'un chapeau, peut faire osciller, dans un sens ou dans l'autre, la longue tige de nos vertèbres. Je souhaite, mon cher compatriote, que vous réussissiez à nous corriger et à faire de nous les émules des statues antiques."

Le docteur Henri Gillet dit de son côté:

"Votre hypothèse paraît logique. Toute attitude prolongée, qu'elle soit bonne ou mauvaise, influe soit sur les yeux mêmes (cela dans le jeune âge, alors qu'ils sont encore malléables), soit sur les muscles et les tendons, que cette attitude raccourcit (cela à l'âge adulte). Par conséquent, vos cyphoti-

ques (dos voûté) et vos scoliotiques (cou tordu) peuvent bien devoir leur déformation à un port de chapeau illogique."

Mais voici des témoignages de poids. Écoutons le professeur Bouchard (ne pas oublier que cette enquête fut faite en 1911):

"Je crois très sérieusement que vous avez raison, et des souvenirs me confirment dans cette idée. Il y a, dans votre remarque, un document psychologique intéressant. C'est une grimace, un ridicule de l'esprit de se faire une mode pour soi-même. Il en résulte une grimace, un ridicule du corps... Je vous remercie, etc."

Ceux qui ont connu Berthelot savent qu'il marchait courbé; ne serait-ce pas parce qu'il portait son chapeau en arrière, habitude qui avait pu lui venir de celle de rester coiffé en travaillant baissé, dans son laboratoire ou chez lui?

Regardons autour de nous; il ne sera pas difficile d'ajouter d'autres observations à celles recueillies par ce bon M. Malvezin.

(La Chronique Médicale.)

CAMILLE FLAMMARION ET LE LIVRE RELIÉ EN PEAU HUMAINE

Nous extrayons de "La Chronique Médicale" cette mise au point d'un petit scandale qui fit longtemps passer Camille Flammarion pour un bien mauvais garnement:

La mort de C. Flammarion a suscité, comme il fallait s'y attendre, l'enlèvement de nombreuses anecdotes dont il fut le héros, notamment celle qu'un irrévérencieux baptisa: "la peau de la comtesse".

Il s'agit, avons-nous à le rappeler, d'une relique macabre, dont il fut longuement parlé ici même, d'un morceau d'épiderme dont l'illustre astronome habilla un de ses livres, après l'avoir fait préalablement tanner.

Ayant demandé au possesseur de ce fragment anatomique ce qu'il y avait de vrai dans cette histoire, nous en reçûmes la lettre suivante, restée jusqu'à ce jour inédite, et qui rétablira la vérité sur ce point, matière à tant de bavardages.

Mon cher Docteur,

L'histoire a été très amplifiée. Je ne connais pas la personne dont le médecin m'a apporté le dos, destiné à une reliure. Il y a eu là exécution pieuse d'un vœu anonyme. Un certain nombre de journaux, en Amérique surtout, ont publié le portrait, le nom, la photographie du château de "la Comtesse", etc. Tout cela est de pure invention.

La reliure a été fort bien réussie par Engel, et cette peau est désormais inaltérable. J'ai dû, je m'en souviens, porter ce souvenir à un tanneur de la rue de la reine-Blanche, et trois mois ont été nécessaires pour le travail. Une pareille idée est assurément bizarre. Cependant, en fait, ce fragment d'un beau corps est tout ce qui en reste aujourd'hui, et il peut durer des siècles et des siècles en parfait état de conservation respectueuse.

Le désir de l'inconnu était de voir relier dans cette peau mon dernier livre, paru à l'époque de sa mort. C'est l'édition in-8° des "Terres du Ciel", de la librairie académique Didier, qui a eu cet honneur.

Votre lecteur et admirateur,

Flammarion.



Bibliographie Canadienne

PAR
JULES JOLICOEUR

LE BOUCLIER CANADIEN- FRANÇAIS

Par L.-J. Dalbis (Librairie Déom,
Montréal)

Louis Hémon a trouvé son biographe. Et un biographe si bien averti de la vie et de l'oeuvre de l'auteur de **Maria Chapdelaine** qu'il ne reste plus rien à dire après lui. Voilà résolu le problème de ce grand écrivain, mis en lumière le sens profond de son oeuvre et réfutées les âpres et injustes critiques qui l'assaillirent en un pays qui attendait encore son "livre de raison"! C'est du beau et du bon travail que fit là M. Dalbis, professeur de Biologie à l'Université de Montréal, compatriote de Louis Hémon, travail qui lui vaut la reconnaissance de tous ceux qui virent en **Maria Chapdelaine** non pas seulement un chef-d'oeuvre de prose française mais aussi l'hommage d'un homme de coeur au pays qui lui avait inspiré de pareils accents.

L'ouvrage de M. Dalbis se divise en deux parties. La première traite de l'histoire politique et économique du Canada, la seconde d'histoire littéraire. La première ne vaut à notre sens que par la forme; c'est un épitomé

qui n'enrichit en rien l'histoire du Canada. Tout cela n'est pas bien neuf.

Le bouclier canadien, qu'est-ce ? "Une région que les géologues nomment ainsi à cause de sa stabilité et de son ancienneté, tout un peuple solide et résistant comme le sol qui le porte".

Les divers signes qui composent ce bouclier blasonné, signe du Lis, signe du Lion, signe de l'Erable, racontent la découverte, les explorations, le travail des marchands, des colons et des apôtres, puis l'effondrement de l'empire si difficilement conquis et organisé, l'établissement du régime anglais et les luttes d'un peuple abandonné et quand même obstinément attaché à sa langue et à sa foi, les premières libertés gagnées par le courage et l'habileté politiques, la fondation d'écoles, de collèges et universités, les progrès de la colonisation, de l'agriculture, du commerce et de l'industrie, en un mot la survivance inattendue d'un peuple.

* * *

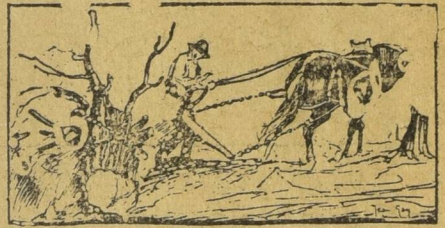
Mais ce qui est neuf, c'est la seconde partie du livre, intitulée: "En lisant Maria Chapdelaine." Nous trouvons en ces quelques chapitres, en plus d'une biographie des plus complètes de

l'auteur, le tableau du milieu où il trouva les matériaux de son ouvrage, paysage et personnages. Ce n'est pas faire trop de cas d'un roman, le plus beau que notre pays ait encore inspiré à un écrivain, qui "mieux que les ouvrages d'histoire, mieux que les ouvrages d'érudition, allait révéler au monde la longue résistance pathétiquement héroïque des Français du Canada".

* * *

C'est en 1911 que Louis Hémon, après un séjour de huit années en Angleterre, s'embarqua pour le Canada; il était âgé de 31 ans. Il habite quelque temps Montréal et part cette année-là pour le lac Saint-Jean. On le retrouve à Péribonka et à Saint-Gédéon. En février, il est à Kenogami, puis bientôt après devient "l'homme engagé" de Samuel Bédard, moyennant huit dollars par mois ! Bédard habitait alors une ferme, sur la route d'Honfleur, à trois milles au nord de Péribonka. C'est là qu'il connut Eva Bouchard, une voisine, qui devait lui

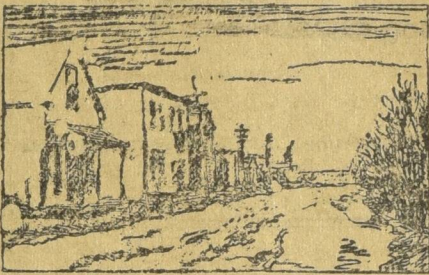
te extrême pudeur qui couvre d'expressions ravissantes des sentiments qu'une intention douteuse pourrait seulement effleurer, tout cela il le doit à cette jeune fille saine, mystique et sage auprès de laquelle il lui fut donné de vivre plusieurs mois."



Le défricheur. Dessin de Jean Gay

Toute la semaine, Louis Hémon travaillait sur la ferme et dans le bois d'alentour, puis le samedi après-midi et le dimanche, il "prenait ses papiers logés avec ses vêtements dans une petite armoire... et il déchargeait sa mémoire de tout ce qu'elle avait emmagasiné pendant la semaine". C'est dans cette petite chambre dont l'unique fenêtre donnait sur la route que, le plus souvent assis sur son lit, Louis Hémon rédigea les notes qui devaient servir à l'édification de son oeuvre".

Au printemps de 1913, Louis Hémon quitte Péribonka et va s'installer à Saint-Gédéon, sur le lac Saint-Jean, où il rédige son récit. Puis il descend à Montréal où il s'engage comme traducteur dans une maison de commerce. C'est à Montréal, dans son bureau, qu'il copie à la machine le manuscrit de Maria Chapdelaine. Il vécut à Montréal des premiers jours d'avril au 26 juin 1913. A cette époque, muni seulement d'un "sacoché de toile grossière", il se met en route vers l'Ouest. Ses diverses étapes devaient être: Fort-Williams (Ontario), puis Winnipeg et les Montagnes Rocheu-



Le village de Péribonka. Dessin de Adrien Hébert

servir de modèle pour Maria Chapdelaine, non qu'il l'ait copiée fidèlement, car Eva Bouchard est une institutrice et n'a pas du tout le type physique de Maria, mais par elle il devait apprendre à connaître l'âme canadienne. "Ce sentiment de religiosité qui imprègne toute son oeuvre, écrit M. Dalbis, cet-

ses. Mais la mort l'attendait au début de ce voyage: "Le 8 juillet, il était à Chapleau dans l'Ontario. Vers 6.30 heures du soir, il quittait la station du chemin de fer en compagnie d'un jeune Anglais nommé Harold Jackson. Ils allaient à pied vers l'Ouest marchant prudemment comme on le fait toujours dans ce cas, sur la voie ferrée destinée aux trains se dirigeant vers l'est. A environ deux milles et quart de Chapleau, brusquement ils entendent un train qu'une courbe cachait. La surdité d'Hémon explique pourquoi les premiers appels du mécanicien ne furent pas entendus à temps. Persuadés que le train venait droit sur eux, ils se jettent vivement sur la voie des trains de l'Ouest juste au moment où la locomotive de l'"Impérial limité" du Canadien Pacifique arrivait à leur hauteur: tous deux furent frappés. Il était 7.20 heures. Moins d'une demi-heure après, ils étaient morts."

Au chapitre, "Réponses à quelques critiques", M. Dalbis reprend une à une toutes les critiques soulevées par notre susceptibilité nationale, notre manque de bonne foi à l'égard de ce livre et la Bêtise de nos critiques les plus influents.

La présentation matérielle du livre est très attrayante: beau papier, caractères agréables à l'oeil, illustrations nombreuses et peut-être trop variées, photographies et dessins de Charles Maillard, Adrien Hébert et Jean Gay. Toutes ces pièces documentaires et iconographiques sont des plus intéressantes. La chambre de Louis Hémon est dans un état pitoyable; on dirait la photographie d'un bouge où s'est commis un meurtre, découpée d'un journal à sensation.

C'est à douter de l'influence du milieu qu'un pareil livre ait été composé dans un aussi misérable retrait!

—o—

POUR APAISER UNE DEESSE

Il existe encore, dans certaines contrées de l'Orient, des superstitions cruelles qui ne sont pas malheureusement près de disparaître. En voici un nouvel exemple qui nous vient de l'Inde.

A Madras, une jeune Hindoue était persuadée qu'un trésor était caché dans une chambre de la maison qu'elle habitait et qu'il était aidé par une déesse. Pour apaiser celle-ci et conquérir le trésor, elle consulta des sorciers qui lui déclarèrent qu'il fallait un sacrifice humain.

Sans hésiter, la jeune Hindoue, par ailleurs douce et sans cruauté, enleva une fillette d'un an, dont le père est bijoutier à Madras, et s'en fut l'enterrer, vivante, dans une fosse, après avoir placé sur la tête de l'enfant une lampe commune. Des parents de la jeune femme assistèrent même à ce crime rituel et, loin de protester, l'aiderent à accomplir son horrible sacrifice.

—o—

POUR DEMASTIQUER UN CARREAU

Tremper un bout de chiffon dans l'ammoniaque et le passer sur le mastic, il devient mou au bout de quelques minutes et s'enlève sans peine et sans qu'on risque le bris du carreau.

LES ARMURES DU MOYEN-ÂGE ET DE LA RENAISSANCE

On peut dire avec raison que l'histoire du moyen-âge est écrite sur ses armures. Partout on les retrouve ; dans les chroniques, dans les poésies et les chansons de trouvères et troubadours ; dans les fines enluminures des manuscrits, sur le portail des cathédrales où elles sont sculptées pour des siècles, dans tous les monuments religieux et les vitraux gothiques. Poètes, peintres, orfèvres, bronziers et ferronniers, graveurs, tisserands de tapisseries, moines écrivant les légendes dorées, chroniqueurs des rois et des princes, tous nous font connaître en leurs oeuvres les armures multiples des féaux chevaliers. C'est pourquoi les antiquaires, les amateurs qui ont la passion des vieilles armures peuvent-ils se renseigner si abondamment sur l'armurerie du moyen-âge et de la Renaissance.

Mais les vieilles armures ne furent pas toujours à la mode. On dit que le goût s'en répandit avec les romans de chevalerie de Walter Scott : "Waverley" et "Ivanhoe". Jusque-là, pendant des siècles, on n'en faisait pas grand cas, à preuve qu'en 1776, la magnifique collection de François 1er de Médicis se vendit pour une bagatelle et que le heaume d'un des chevaliers qui accompagnaient Henri VIII d'Angleterre au Camp du drap d'or, à cette entrevue célèbre avec François 1er de France, fut jeté dans la rue quand l'église où se trouvait cette pièce remarquable fut démolie, en 1840. Mais au

milieu du dix-neuvième siècle, le goût de la chevalerie, du moyen-âge, ressuscita comme Lazare de son tombeau. Walter Scott fit ce miracle. Il avait d'ailleurs dans son château d'Abbotsford une collection d'armes et d'armures unique en Europe. Il faut bien se convaincre que l'armurerie fut un très grand art, que les plus grands artistes d'Italie, d'Espagne, de France et d'Allemagne y firent des merveilles et que c'est peut-être de l'armurerie que la gravure à l'eau-forte tire probablement son origine.

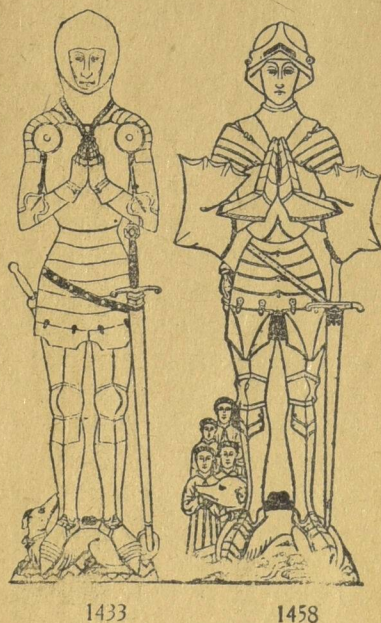
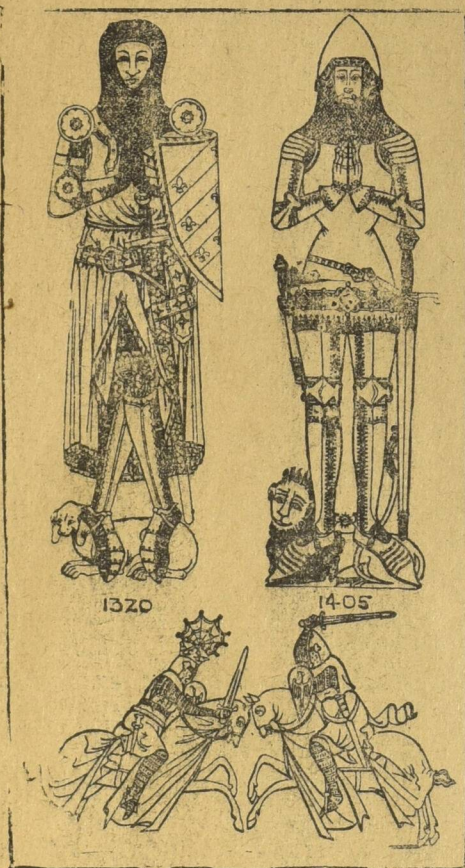
En effet, on se servit pour la première fois des burins et styles qui servent à l'eau-forte pour orner la surface d'acier des armures, même que ces graveurs tiraient des épreuves de leurs dessins sur papiers ou parchemins.—tout comme firent les aquafortistes par la suite.

Vous connaissez tous l'histoire de l'armure ; vous savez qu'elle fut d'abord un moyen de défense, de protection, cela jusqu'à l'invention ou plutôt jusqu'à l'utilisation en Occident de la poudre à canon. Devenue inutile ou à peu près en temps de guerre, l'armure ne fut plus qu'un uniforme de cérémonie ou de tournoi. C'est pourquoi, même à une époque où elle ne servait pratiquement plus à la guerre, on voit encore sur leurs portraits les princes et les grands seigneurs bardés de fer sur de gros chevaux caparaçonnés. A la cour de la reine Elisabeth, l'armure demeurait

le costume de gala. C'est à l'armure qu'on reconnaissait l'homme de qualité et cela donnait un cachet social—comme de nos jours l'habit de soirée! Avec cette différence pourtant que l'armure passait à la postérité, qu'elle

pièces qui, susceptibles de s'allier ensemble, formaient le harnois de guerre ou de joute, ou de tournoi, pour combattre à pied, à cheval, avec la lance, ou aller à la brèche, à la tranchée, etc. Les dernières armures complètes datent du règne de Louis XIII; progressivement, l'homme de guerre en abandonna toutes les pièces, trop lourdes et surtout trop coûteuses. La cuirasse des cavaliers modernes en est le dernier vestige.

On entendait par "armures de parement" celles qui, destinées surtout à la parade, se couvraient de gravures à l'eau-forte souvent dorées, ou bien étaient ciselées, repoussées, niellées, damasquinées, incrustées d'or ou d'argent. Les plus belles ont été exécutées au XVIe.



était conservée comme œuvre d'art d'une beauté durable, tandis que les habits de soirée, alors même qu'ils sortiraient de chez le bon tailleur, vivent à peine deux générations! Il va de soi que l'habit n'est pas un objet d'art, nos modes étant si simples et si passagères, encore que coûtant aussi cher qu'une magnifique armure fabriquée à Tolède!

Au XVIe siècle, une armure pouvait encore être composée de plus de cent

Les plus belles armures furent fabriquées en Italie, en Allemagne et en Espagne; les armures françaises ne furent jamais très estimées. On s'approvisionna en Italie et en Allemagne au XVIe siècle et en Espagne,

où les lames de Tolède étaient réputées, de 1500 à 1650 environ.

Les corporations d'armuriers en Italie, en Allemagne et en Espagne, comprenaient des fourbisseurs, batteurs et monteurs d'épées; les heaumières, forgers de casques et d'armures; les chainetiers, qui faisaient des défenses de mailles; les lormiers, monteurs de selles et de ceinturons; les arquebusiers.

—o—

LE METIER D'ECRIVAIN NOURRIT-IL SON HOMME?

De nos jours de nombreuses récompenses sont accordées aux écrivains sous la forme d'allocations en argent. En sorte que peut-être n'est-on plus fondé maintenant à répéter que le métier d'écrivain ne nourrit pas son homme.

Aux temps prétendus héroïques, c'était mieux encore.

On a parlé de Corneille dont les souliers éculés, au dire du poète, déparaient l'éclat du Grand siècle. Eh bien! sans vouloir affirmer que Corneille fût millionnaire, nous savons qu'il jouissait d'une pension de 12,000 livres (ce qui équivaldrait à plus de 15,000 dollars aujourd'hui), qu'il fut secouru par Richelieu, Mazarin, Montoron et Fouquet. Par malheur, Corneille était un piètre financier, et si, trop souvent, il côtoya la gêne, ses neveux héritèrent quand même de deux immeubles sis, l'un à Rouen, l'autre à Petit-Couronne.

Et Racine? Racine fut, toute sa vie, le poète préféré de Louis XIV. A vingt ans, grâce à son ode, la "Nymphé de la Seine", il touchait un brevet de pension pour 700 dollars, plus 240

dollars de la main à la main. Pendant vingt ans il reçut encore, au titre d'historiographe du roi 5000 dollars d'appointements. Colbert le nommait ensuite trésorier de France à Moulins, avec 3600 dollars par an. Et cela sans parler des cadeaux vraiment royaux qui s'élevèrent à 42,900 livres, et de ses droits d'auteur (environ 1600 dollars) maintenus par ordonnance royale jusqu'au décès du dernier survivant de ses sept enfants.

Quant à La Fontaine, qui débuta en dissipant allégrement une grosse fortune, il trouva toujours le vivre, le couvert et même l'argent de poche, soit chez Fouquet, soit chez les duchesses de Bouillon et d'Orléans, soit chez M. d'Hervart ou Mme de la Sablière.

Que n'a-t-on pas conté sur la vieillesse de Boileau? La vérité, c'est que Boileau possédait, outre 30,000 dollars de rente, une propriété à Villeneuve-le-Roy, et un bénéfice dans le diocèse de Beauvais. Cependant, présenté au roi en 1672, il obtint de lui une pension de 1600 dollars, ce qui fait qu'à sa mort ses héritiers réalisèrent un actif de 185,000 livres, soit 240,000 dollars.

Molière fut le plus favorisé de tous. Voltaire affirme qu'il possédait 30,000 livres de rente. Le jour de la première des "Précieuses Ridicules", il reçut 3600 dollars pour ses frais. Et, malgré "Tartuffe", "Don Juan" lui valut une pension royale qui portait ses revenus à 43,000 dollars, sans parler des droits d'auteur et gratifications.

—o—

Il y aurait une sorte de férocité à rejeter indifféremment toute sorte de louanges: l'on doit être sensible à celles qui nous viennent des gens de bien, qui louent en nous sincèrement des choses louables.



CHRONIQUE FEMININE

Par FRANCINE

CONTRE LE SALON BOURGEOIS

Le salon, sous l'influence américaine, perd de plus en plus de son importance. Et c'est une excellente chose, car le salon, dans les appartements de la ville, dans le peuple et la bourgeoisie, devient trop dispendieux et trop encombrant. En effet, dans combien d'intérieurs médiocres, exigus, se serre-t-on les uns sur les autres, parce que l'on a sacrifié une pièce plus grande, la plus belle, pour en faire un salon!

Un salon, c'est-à-dire un endroit où l'on n'entre jamais, sauf en quelques exceptions solennelles, et pour lequel, pourtant, ont été absorbés les plus grands frais de l'installation.

L'usage des visites, même chez les gens riches, est de plus en plus restreint. Mais il est, sans doute, des situations très modestes qui obligent à recevoir. Même dans ce cas, il n'est pas du tout nécessaire de consacrer exclusivement une pièce à cet objet. Ce que la politesse exige, c'est de recevoir dans une pièce décente; mais cette pièce ne doit pas avoir nécessairement un caractère artificiel et étranger à votre vie.

Le salon, c'est aujourd'hui le boudoir ou, selon un néologisme d'un goût douteux: le vivoir. Voilà au moins une pièce garnie de meubles familiers confortables, une pièce dans laquelle "le cercle de la famille s'arrondit" tous les soirs, où trouvent leur place la table à ouvrage, la bibliothèque, voire la table de travail du mari. Cette pièce a ainsi une atmosphère; c'est le foyer. On enjolive, on réchauffe de jolies tentures, de coussins, de gravures, de bibelots et de fleurs.

A QUEL AGE MARCHENT LES ENFANTS?

La marche du bébé, voilà une question bien débattue entre mamans, entre papas et mamans! Bébé marche, et il n'a que douze mois! alors que l'âge moyen varie de treize à quinze mois. Ne faites pas payer à bébé d'une torsion de jambes la petite satisfaction sans valeur d'une antitude précoce à la marche. Bébé est sur un tapis, il a près de lui des appuis multiples, chaise solide, jupes de sa maman après lesquelles il peut grimper, auxquelles il peut se retenir.



1. La ceinture complète bien une robe légère; 2. Robe fort gentille et facile à faire; 3. Une robe charmante pour la maison

Laissez faire la nature; évitez-lui les chutes peu pénibles d'ailleurs, car il ne tombera pas de bien haut, et lorsque bébé spontanément cramponné à la jupe maternelle en fera le tour, c'est sans l'aider que vous applaudirez à ses premiers pas.

Que si, néanmoins, à un passage périlleux pour lui, comme de passer du tapis où il joue au sable du jardin, bébé hésite, soutenez-le en le saisissant à pleine main à la naissance du bras près de l'épaule. Ne soutenez et surtout ne soulevez jamais un en-

fant par la main ou par l'avant-bras, vous pourriez déchirer les articulations du coude et le rendre infirme.

Donc, pas de concours de marche entre enfants. Bébé marchera tout naturellement, comme il a sa première dent tout seul. N'essayez pas de deviner l'avenir, une marche tardive peut être contredite par un développement magnifique; une marche précoce n'est pas un élément de force.

Rappelons la phrase classique de d'Espine et Picoï :

"Les premiers mouvements de préhension se produisent dans le cours du quatrième mois; ils ne commencent à être bien coordonnés que dans le sixième ou le septième mois. L'enfant peut soutenir sa tête vers l'âge de trois mois; il peut se tenir assis sur les bras de sa mère à cinq mois, mais il ne peut s'asseoir lui-même et se tenir assis sans appui qu'à huit ou neuf mois".

LES PLANTES D'APPARTEMENT, LES FLEURS SECHES, LES FLEURS VIVANTES

Il y a dans l'amour des plantes, un respect pour leur vie fragile, un intérêt suivi pour leur croissance, une sollicitude qui est douce à ceux qui les cultivent.

Une graine, un oignon, une bouture sont l'objet d'attente, de joies, d'impatiences. Ces joies sont peu coûteuses: sur le rebord étroit des fenêtres, on peut disposer quelques pots ou, mieux encore, placer une caisse. Le choix des plantes est très étendu, et ce jardinet minuscule peut avoir, selon le goût de chacun, une variété infinie.

Les plantes d'appartement sont coûteuses et fragiles; elles ont leur beau-

té dans de grandes pièces; dans des logements modestes, elles sont mal à l'aise, et leur feuillage sombre apporte peu de gaieté. Le caoutchouc a eu naguère une vogue qu'il ne justifie vraiment pas; l'araucaria, qui est actuellement en faveur, a un aspect artificiel, sec, qui n'est pas très plaisant.

Surtout, la plante d'appartement entraîne un cache-pot, et il est rare que ce cache-pot ne soit pas laid. Les plus répandus, ceux en terre vernissée avec de grosses fleurs en relief, sont les moins jolis; les draperies d'étoffe et de peluche sont laides et d'un entretien presque impossible. Une vannerie sera, au contraire, d'un joli effet, si l'on répugne au pot nu, et si l'on a soin de ne la choisir ni trop compliquée, ni bariolée.

Le mérite de la plante d'appartement, me direz-vous, c'est qu'elle dure. Nous ne la proscrivons pas à condition qu'elle soit soignée; à tout prendre, caoutchouc et araucaria ont au moins le mérite d'être vivants.

Plantes et fleurs artificielles doivent être, au contraire, éliminées le plus possible.

Dans la plupart des cas, le montage est peu solide, les couleurs pâlissent, le fil de fer apparaît, le coton se montre, et la poussière, qui s'insinue avec ténacité, achève de détériorer cette parodie de plante.

Il y a quelque chose de figé qui est l'opposé de l'objet vivant, et qui est d'autant plus insupportable à un oeil sensible que la durée se prolonge.

D'un autre côté, une pauvre fleur artificielle, pour qui ne peut se procurer mieux, donne au moins l'illusion de la réalité et l'imagination aidant, peut acquérir de la beauté.

Nous n'aimons pas davantage, pour notre part, les fleurs stérilisées.

Pourquoi recourir à des artifices puisque la nature même, en bien des cas, assure la conservation de ses richesses?

Les chardons, les graminées, l'eucalyptus, les roseaux ont des formes et des aspects extrêmement variés entre lesquels le goût seul peut décider.

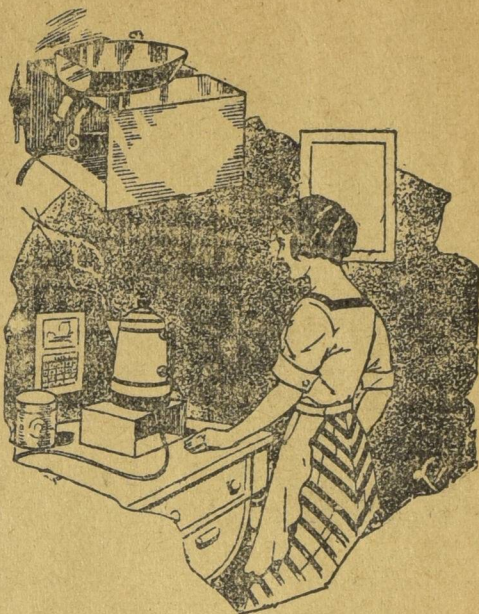
La fleur change avec les saisons ; elle nous apporte le salut du printemps (muguet du 1er mai, grappes de lilas) ; la splendeur des pivoines, l'odeur des roses s'accordent avec la lumière éclatante et l'épanouissement de l'été ; la richesse de l'automne se marque dans des fleurs aux tons intenses.

Quand, au lieu d'acheter des fleurs, on les a cueillies pour vous, ou quand nous avons eu le bonheur de les cueillir nous-mêmes, à la joie qu'elles nous font se mêlent un souvenir doux, heureux, l'image d'une belle journée passée à la campagne, l'attention affectueuse dont nous avons été l'objet.

Que pourrait-on ajouter à ces richesses? Rien, en vérité.

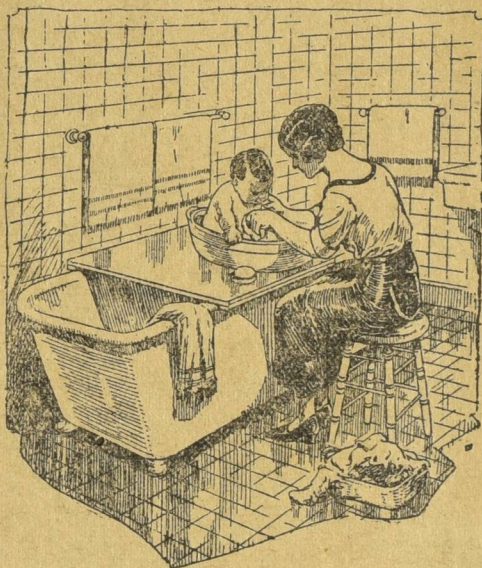
POELE ELECTRIQUE IMPROVISE

Une jeune femme s'est aménagée dans son petit appartement le poêle commode et si peu encombrant que voici! Elle utilisa une boîte de conserve de 6 pouces carrés dont elle ouvrit l'un des côtés et pratiqua sur le dessus une ouverture de 6 pouces de longueur et un pouce de largeur. Dans cette ouverture elle glissa, à l'envers, son fer à repasser électrique, établit le courant et se mit à la cuisine. On peut faire chauffer de cette manière tous les liquides ; il peut aussi bien servir à une foule d'autres usages.



LE BAIN DU BEBE

Dans une salle de bain exiguë, on trouve peu de place pour la toilette du bébé. On l'y peut laver mais rarement



sans inonder d'eau la pièce et gêner les autres membres de la famille. Pour simplifier cette opération, ayez une planche reposant bien d'aplomb sur la

baignoire. Vous y mettez la cuvette du bébé et commodément assise sur un tabouret vous procédez à sa toilette.

—o—

LES SAINTS PATRONS du MARIAGE

Une pauvre jeune fille, dont on parla il y a quelques années, désespérée de ne pas trouver mari, avait composé à cette fin la litanie suivante, délicate de naïveté et de pittoresque:

Sainte Marie, faites que je me marie.

Saint Privat, avec un soldat.

Saint Augustin, avec le médecin.

Saint Anatole, avec un maître d'école.

Saint Romain, ou avec son adjoint.

Saint Blaise, j'en serai fort aise.

Saint Nicolas, ne m'oubliez pas.

Saint Irénée, c'est moi qui suis l'aînée.

Sainte Colette, que je passe avant ma cadette.

Saint Simon, je le souhaiterais blond.

Saint Amateur, je le prendrai, quelle que soit sa couleur.

Saint Fabien, qu'il ait quelque bien.

Saint Prétextat, qu'il ait un bon état.

Sainte Angèle, qu'il soit fidèle.

Saint Léandre, qu'il soit tendre.

Saint Apollinaire, qu'il ait bon caractère.

Saint Grégoire, qu'il n'aime pas à boire.

Saint Thomas, qu'il ne fume pas.

Sainte Philomène, que ce soit moi qui le mène.

Sainte Madeleine, ne me remettez pas à l'année prochaine.

Saint Ferdinand, il y a tant d'années que j'attends.

Saint Eucher, j'y compte pour cet hiver.

Hélas! malgré tant de saints invoqués, le mari ne se présenta pas. Il est vrai que la suppliante exigeait de lui trop de qualités!

—o—

LE CULTE DE LA BEAUTE

Dans une de ses brillantes fantaisies, Alphonse Karr met en scène un jeune ménage qui s'apprête pour la nuit et, la jeune femme commençant à s'enrouler la tête de papillotes, le mari s'exclame:



Ninon de Lenclos qui conserva jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans son éclatante beauté

—Ne pourriez-vous servir aux admirateurs votre beauté plus au naturel? S'il est un fruit qui se mange cru, c'est la beauté. On épargnerait pour elle cette longue cuisine compliquée dont je suis la victime. Ne craignez-vous pas qu'il ne m'arrive comme aux cuisiniers qui perdent l'appétit?

Hélas! cette "cuisine" sera éternelle. Un statisticien a même calculé le temps qu'une femme passe devant sa glace. Voici les chiffres auxquels il est arrivé: Entre six et dix ans, une fillette reste chaque jour 7 minutes à se regarder. De dix à quinze ans, un quart d'heure. De quinze à vingt ans, la jeune fille reste 22 minutes. De vingt-cinq à trente, la femme passe une demi-heure par jour devant sa

glace. C'est le maximum, assure-t-on, car la courbe décroît ensuite. De trente à trente-cinq, on ne reste plus que 24 minutes. De trente-cinq à quarante, 18 minutes. Enfin, de cinquante à soixante, 6 minutes... comme à six ans!

Mais le tout, si l'on additionne ces minutes, représente 242 jours! Et ce chiffre seul a son éloquence.

—•••••0•••••

D'OU VIENNENT LE CACAO ET LE CHOCOLAT ?

Demandez aux gens de votre connaissance, à n'importe qui autour de vous, avec quoi l'on fait le chocolat, et vous recevrez bien peu de bonnes réponses. En général, on ignore l'origine du cacao et du chocolat.

Le chocolat vient du cacao, lequel est le fruit d'une plante appelée le cacaoyer et que l'on trouve dans divers pays d'Amérique et d'Afrique, notamment le Brésil, le Vénézuéla, l'Equateur, le Mexique, les Antilles.

Il était cultivé depuis une très haute antiquité au Mexique, lorsque les Espagnols y débarquèrent pour la première fois. Le cacaoyer y était l'objet d'une culture très soignée.

Les Mexicains préparaient avec les fèves de cacao une mixture, le "Tchocolat", dont le nom a passé dans toutes les langues, mais dont la préparation différait de celle de notre chocolat.

En effet, le "tchocolat" mexicain était composé de graines de cacao pilées, mélangées à du piment, du maïs encore en lait écrasés, le tout noyé dans du suc d'agave.

Ce mélange était d'un goût détestable pour les Européens, et les Espagnols modifièrent la formule des indigènes pour arriver au chocolat à la cannelle. En dépit du renom que cette préparation possédait dans l'Amérique centrale, le cacao ne fut importé en Europe que dans le courant du XVIII^e siècle. La Hollande reçut le premier convoi de cacao en 1633.

En France, le chocolat fit son apparition sous le règne de Louis XIV. Mais ce ne fut qu'à la fin du XVIII^e siècle, que l'extension des fabriques de chocolat devint considérable, en Hollande d'abord, en Espagne, en France et en Italie.

Depuis 1830, la consommation du cacao et du chocolat s'est prodigieusement développée dans tout l'univers. Aujourd'hui, le monde entier utilise annuellement près de 300,000 tonnes de fèves de cacao.

* * *

Quant au cacaoyer, c'est un arbre de près de vingt pieds de hauteur aux feuilles longues. Ces feuilles, quand

elles sont jeunes, sont d'un jaune tendre fort joli. Sur le tronc de l'arbre se trouvent les fruits, jaunes ou rouges, qui contiennent chacun près de trente à quarante grosses fèves arrondies. Ce sont ces fèves extraites de leur fruit, puis soumises à une fermentation et à un séchage appropriés, qui sont envoyées partout ensuite sous le nom de cacao.

Ce petit arbre ne vit que dans les parties basses, très chaudes et très humides de la région tropicale.

Arrivées à destination, en Amérique ou en Europe, ces fèves sont dirigées sur de grandes usines où on les soumet à différentes opérations, suivant qu'on veut en obtenir du cacao commercial ou du chocolat.

On obtient le chocolat en broyant des fèves de cacao préalablement torréfiées avec du sucre.

— o —

POMMES SANS PEPINS

On est très intéressé dans les cercles des producteurs de fruits canadiens, par le fait qu'aux environs de Montréal on a réussi à produire des pommes sans pépins.

Ces pommes sont de la variété des "Fameuse", la pomme de la province de Québec la plus prisée sur le marché mondial et qui était le fruit favori du roi Edouard VII.

La Société de Pomologie de Québec se propose d'étudier le développement commercial que l'on pourrait donner à la production de ce fruit nouveau qui, jusqu'à présent, n'a été donné que par un seul arbre encore.

TORONTO VUE PAR UN ANGLAIS

Un correspondant du "Guardian", de Bolton, Angleterre, communique au "Belgique-Canada" ses impressions sur Toronto. C'est une jolie et pittoresque pochade sur la capitale ontarienne:

(Traduction)

"La plupart des gens de Toronto aiment à vanter leurs principes rigides, mais l'épreuve quotidienne établit qu'ils n'y conforment pas leur vie.

"Toronto est une jolie ville à plusieurs points de vue, mais sa bigoterie et son étroitesse d'esprit ne peuvent être comparées qu'à celles des petites villes américaines.

"Le prédicant de moeurs austères est à vos chausses, s'efforçant de persuader à tous qu'ils doivent faire ce qu'il croit bon pour eux.

"La tolérance et le respect des opinions autrui dépassent sa compréhension et échappent à son fanatisme. La minorité veut gouverner la majorité et comme cette minorité déploie beaucoup d'énergie et de persévérance, elle obtient des succès assez importants.

"A Toronto, il est défendu de boire bières, vins et liqueurs et on empêche autant que possible les gens de fumer. De nombreux règlements y gênent ou interdisent la danse et le dimanche y est un jour misérable.

"Jouer au football le dimanche est une offense passible de la prison.

"L'hypocrisie et la simulation, résultats inévitables de l'intolérance, se lisent et se voient partout à Toronto.



L'Art Classique et l'Art Moderne

C'est au cours du mois d'octobre que va se clore, à Paris, l'Exposition des Arts Décoratifs, inaugurée au mois de mai dernier. Notre lecteur est déjà suffisamment renseigné sur ce sujet. Aussi n'est-ce pas de l'Exposition même que nous l'allons entretenir, mais d'art et d'artistes modernes, de ceux-là qu'on appelle les "Fauves" par opposition aux "Pompier" qui sont en art les classiques, les conservateurs, les académiques.

Pour la première fois, à cette Exposition, l'art moderne se présentait dans son ensemble, et les esprits les plus hostiles furent obligés de reconnaître qu'un immense effort a été tenté pour sortir des ornières. Naturellement, tous ne convinrent pas de ses mérites, car il est encore des esprits qui veulent l'art et la littérature stationnaires et ne comprennent pas plus une toile impressionniste de Monet (pour parler des peintres les plus sobres) qu'ils n'admettent la poésie fantaisiste de Verlaine, l'alexandrin bourgeois, rigide, inflexible, symbole du gros bon sens, moule des esprits bien pensants, ayant seul leur considération.

Nous venons de lire sur la peinture moderne un article bien à point de P. Montloin dont nous détachons quelques fragments, les meilleurs et les plus propres à enseigner au lecteur

l'histoire de la peinture en ces dernières années :

"Un peintre vraiment moderne, un "fauve", se distingue d'abord d'un "pompier", d'un artiste respectueux des enseignements des écoles, parce qu'il se classe dans une des nombreuses catégories en "istes" de l'esthétique contemporaine. Il sera "cubiste", "futuriste", "synchroniste", "expressionniste"... et, quelquefois "fumiste", mais n'est-il pas prêt de l'avouer."

C'est à Paris, boulevard Montparnasse, au café de la Rotonde et au café du Dôme, à proximité du Panthéon, que se rencontre le peuple des peintres modernes. Là, ils sont chez eux. "Toutes les langues, toutes les races s'y donnent rendez-vous et il est de tradition d'y arborer les tenues les plus invraisemblables. Et c'est dans cette atmosphère tabagique et bruyante que s'élaborent les théories qui ne dureront souvent pas plus de temps qu'un rond de fumée ou qu'une gloire. On y parle tant d'idiomes qu'on ne se comprend pas toujours, mais qu'importe ? Même en français, les axiomes de l'esthétique moderne ne sont pas beaucoup plus intelligibles."

Et pour illustrer son dire, P. Montloin cite quelques passages d'un livre de Guillaume Apollinaire sur la

peinture cubiste où l'auteur des "Alcools" donne les diverses recettes de l'art cubiste qui sont aussi incompréhensibles pour le profane qu'une page de Péladan, certains poèmes de Mallarmé et une ordonnance de médecin! Contentez-vous de savoir qu'on distingue dans le cubisme quatre tendances et qui sont: le cubisme scientifique, physique, orphique et instinctif.

Les manifestes de Marinetti, le créateur du futurisme, ne sont pas moins hermétiques. Écoutons-le: "Peindre d'après un modèle qui pose est une absurdité et une lâcheté mentale, même si le modèle est traduit sur le tableau en formes linéaires, sphériques ou cubiques... Donner une valeur allégorique à un nu en tirant la signification du tableau de l'objet que le modèle tient dans sa main ou de ceux qui sont disposés autour de lui est pour nous la manifestation d'une mentalité traditionnelle et académique. Cette méthode, assez semblable à celle des Grecs, de Raphaël, du Titien, de Véronèse est bien faite pour nous déplaire..."

Mais toutefois, depuis la guerre, les fauves les plus terribles se sont adoucis et la paix règne, ou à peu près, dans la jungle du quartier Montparnasse. D'ailleurs tous ces chefs d'école étaient-ils sérieux? C'est la question que tous nous nous posons devant un tableau surmoderne. P. Montloin y trouve le désir innocent d'épater le bourgeois et peut-être autre chose encore. Et là-dessus de raconter la touchante histoire du douanier Rousseau que peut-être vous ne connaissez pas. La voici dans toute sa saveur:

"Il y a une vingtaine d'années, quelques bons copains, parmi les-

quels on trouve Jarry, l'auteur d'Ubu-Roi, André Salmon, Guillaume Apollinaire, font la connaissance, dans un petit café, d'un douanier retraité. Le brave homme a une innocente manie, la peinture, et un péché mignon, la bouteille. Peintres et écrivains voient l'occasion d'une blague sans précédent. Ils gagnent la confiance du douanier, s'extasient sur sa peinture et organisent une exposition de ses oeuvres. Ils donnent en son honneur



Pablo Picasso, chef de l'école cubiste

des banquets où le nouveau génie est salué de discours macaroniques. Ils le persuadent même d'aller chercher à l'Elysée une Légion d'honneur qui lui est due. Je vous laisse à penser l'accueil qui fut réservé à Rousseau!

Devant tant de gloire, le douanier se consacra tout entier à son art. Il perfectionna sa technique, les mar-

chands de tableaux achetèrent sa production et les amateurs suivirent le mouvement, bien entendu. Le douanier devint célèbre, riche, vénéré!

Les amis de la première heure, artisans de sa gloire, se trouvèrent dépassés par les événements. Furent-ils pris à leur propre jeu et n'osèrent-ils pas renier une blague si profitable au douanier et à ses marchands? Au contraire, s'aperçurent-ils, au bout de quelques mois, que sous des dehors ridicules, le bonhomme avait un réel talent? Voilà ce que nul ne saura jamais.

Courteline, le grand écrivain, possède chez lui un musée des horreurs. Il a entassé dans une pièce tout ce qu'il a pu récolter d'objets ridicules, niais, prétentieux, caractéristiques du mauvais goût. Il possédait en particulier un tableau qui était le plus bel ornement de cette collection. Un jour, un critique d'art vint le voir et s'extasia:

—Comment, vous possédez un douanier Rousseau! Mais cette toile vaut une petite fortune! Une dizaine de billets de mille, peut-être.

—Bon, je l'ai payé cent sous à la Foire aux Puces.

...Et Courteline, philosophe, se dessaisit du chef-d'oeuvre.

C'est en effet la fréquente conclusion de toutes ces manifestations comico-esthétiques. Un marchand de tableaux achète le stock, fait un "lancement" judicieux et bientôt les galeries d'art du Nouveau-Monde ou de l'Europe Centrale s'enrichissent, à très hauts prix, de la nouvelle révélation. Il y a quelque temps, un marchand voulut recommencer l'aventure du douanier avec deux artistes, un marchand de pommes frites et un

chiffonnier. Mais l'affaire échoua. Par trop de précipitation, sans doute.

Pourtant, il y a autre chose que des affaires et des plaisanteries dans ces tendances, et nul n'a jamais le droit de contester, à priori, la sincérité d'un artiste.

Le cubisme et les écoles qui s'y rattachent ont rendu de grands services à la peinture et, par voie de conséquence, aux autres arts. Il les a débarrassés d'une fausse mièvrerie, d'un goût de l'anecdote, de la facilité dans lequel les artistes s'embourbaient. Il a doté les palettes de teintes nouvelles et la couleur chante à nouveau sur leurs toiles.

Enfin, il a découvert cette grande vérité: de même qu'une oeuvre est belle par l'harmonie de son coloris, de même peut-elle être belle par les proportions qui existent entre ses différents éléments, dans l'espace, entre ses surfaces ou entre ses volumes."

Vous êtes tout à fait libre, cher lecteur, d'en penser ce que bon vous semble!

—o—

COMMENT RECONNAITRE SI UNE LETTRE A ETE DECACHETEE

—

On utilise parfois la vapeur d'eau pour décacheter les lettres. Cette indiscretion peut être décelée de la façon suivante: Employer les enveloppes qui possèdent intérieurement une double enveloppe en papier palure. Après avoir gommé cette dernière, avant de fermer la seconde, signer sur la soudure avec de l'encre à copier. L'action de la vapeur fera reproduire la signature sur l'enveloppe extérieure et l'indiscret sera trahi.

L'ANNEAU DE SATURNE

Saturne, cette année, se trouve à sa plus petite distance de la terre, ainsi donc dans d'excellentes conditions d'observations. C'est une planète fort intéressante à contempler, étant 745 fois plus volumineuse que la Terre et auréolée d'un magnifique anneau d'or et escortée d'une dizaine de lunes. Paul Becquerel, cité ailleurs, en parle excellemment.

On sait depuis longtemps que dans sa majestueuse révolution autour du Soleil, son année dure 29 des nôtres et que son jour égale 10 et demie de nos journées. Mais ce qui préoccupe le plus nos astronomes, c'est l'existence de son superbe anneau, dont on ignore encore l'origine et la véritable nature.

Observé dans un puissant télescope, cet anneau, lorsqu'il nous présente son maximum d'inclinaison, se décompose en trois anneaux.

Celui du milieu est plus brillant que les deux autres et le dernier à l'intérieur paraît le moins éclairé.

Chaque anneau est séparé de son voisin par un espace de quelques milliers de milles.

Si nous pouvions nous transporter sur ce monde, quel merveilleux spectacle se développerait devant nos yeux éblouis! La nuit nous verrions tourner au-dessus de nos têtes comme un formidable arc-en-ciel étincelant, ces étranges anneaux de lumière.

* * *

La nature de ces orbes lumineuses a longtemps intrigué les premiers astronomes, et il fallut attendre les observations de Cassini, dont on vient de

fêter le tri-centenaire, pour en percer le mystère. Ces anneaux doivent être formés, écrivait-il en 1706, "d'un essaim de petits satellites qui pourraient faire à Saturne une apparence analogue à celle que la voie lactée fait à la Terre par une infinité de petites étoiles dont elle est formée".

Depuis, on a tenté de vérifier cette hypothèse par de nombreuses observations. En appliquant le principe de Doppler-Fizeau à l'étude de la lumière spectroscopique de Saturne, on a trouvé que la vitesse avec laquelle tournaient ces anneaux variait avec leur distance de la planète.

Ainsi, les parties extérieures tournent en quinze heures, alors que les parties internes du dernier anneau ne mettent que 5 h. 30. Il en résulte donc que ces anneaux ne sont pas formés par une masse continue solide ou liquide tournant d'un seul bloc, mais qu'ils sont constitués par des milliards de particules indépendantes les unes des autres, tournant séparément autour de la planète selon les lois de la gravitation universelle.

Maintenant, quelle doit être la constitution de ces particules météoriques?

C'est là où règne encore la plus profonde obscurité.

Ces météorites ne doivent pas être de nature entièrement pierreuse ou métallique. Car cette couche d'un millier de milles d'épaisseur, formant des zones circulaires de plusieurs dizaines de milliers de milles de largeur, aurait une masse si considé-

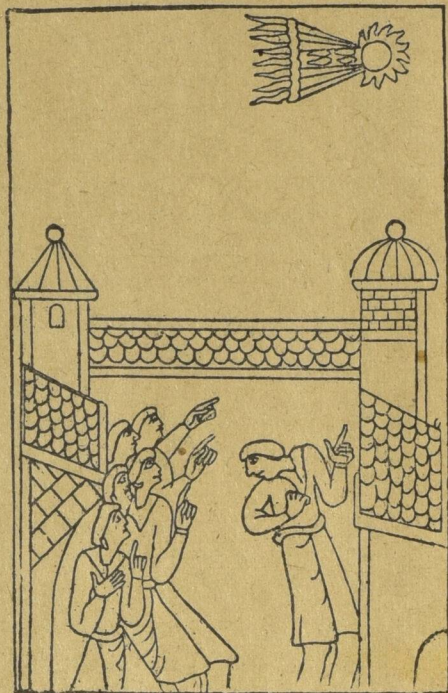
nable qu'elle apporterait une perturbation dans la marche des satellites lunaires. Or, comme on ne l'a pas constatée, il faut admettre que ces météorites doivent être des noyaux solides très petits, entourés d'une atmosphère gazeuse.

Ainsi que l'a suggéré Camille Flammarion, on ne pourra être définitive-

ment de la planète, comme si les trajectoires circulaires des milliards de météorites se déformaient à la façon de cercles élastiques. En outre, dans ces tourbillons de matières cosmiques qui ne font probablement que refléter la lumière du Soleil et celle qui est renvoyée par la planète, il y a des mouvements d'une complexité extraordinaire dont toutes les lois ne sont pas connues.

Un astronome, Otto Struve, en analysant en 1851 les changements que ce système aurait subis depuis sa découverte, prétendait que l'intervalle laissé libre entre le dernier anneau et la planète paraissait diminuer en raison de 1 seconde, 3 par siècle, si bien que vers l'an 2150, les anneaux arrivant en contact devraient se rompre et ravager par un formidable bombardement de bolides la surface de ce nouveau monde. Assisterons-nous jamais à cet impressionnant cataclysme? C'est bien peu probable, car les nouvelles mesures que nous avons réalisées avec nos instruments plus précis n'ont jamais corroboré cette éventualité.

— 0 —



Vieille tapisserie de Bayeux représentant l'intérêt soulevé par le passage de la comète Halley en 1066

ment fixé que le jour où l'on pourra voir passer juste derrière ces anneaux une brillante étoile dont on analysera au spectroscopie les radiations absorbées.

* * *

Maintenant, ce merveilleux système d'anneaux subit des variations. Certaines parties présentent de temps à autre des modifications d'éclat. Les anneaux eux-mêmes, tantôt se rapprochent, tantôt s'éloignent périodique-

POURQUOI LA MER NOIRE EST-ELLE NOIRE?

Un correspondant russe de l'Académie des Sciences de Paris, M. Winagraski, expliquait dernièrement pourquoi la Mer Noire porte ce nom. C'est un ferment qui lui donne sa sombre apparence. A six cents pieds de profondeur environ, se trouve un vibrion (sorte de bactérie) qui décompose les sulfates et provoque la formation d'hydrogène sulfuré, ce qui noircit les matières organiques si nombreuses dans la mer.



UN ROMAN COMPLET

LES OMBRES

PAR DELLY

I

La première impression de Madel—celle, du moins, qui fit empreinte dans son tout jeune cerveau et dont elle se souvint toujours, fut celle-ci: une après-midi d'été, elle était assise près de sa bisaïeule dans le jardin. En face se dressait un coin de mur nu, ensoleillé. Des ombres dentelées s'y jouaient, en un incessant mouvement. Madel étendit ses petites mains pour les saisir. Grand-mère riait. Madel la regarda d'un air qui voulait dire: "Pourquoi ris-tu?" Alors grand-mère leva le doigt et montra le vieux maronnier. Les folioles aux dentelures aiguës s'agitaient doucement, sans relâche. Le doigt de l'aïeule se dirigea ensuite vers le mur. Madel suivait avec attention ce mouvement. Grand-mère dit:

—C'est l'ombre des feuilles, Madel.

Les yeux bruns de l'enfant continuèrent d'aller de l'arbre au mur. Sa petite tête travaillait. Un peu plus tard, grand-mère l'emmena dans sa quotidienne inspection du jardin. Madel trottnait derrière elle en tenant les yeux fixés sur la forme noire qui avançait sur le sol, en même temps que l'aïeule. Elle se baissa tout à coup, en étendant ses bras, pour la toucher. Ses mains rencontrèrent les cailloux de l'allée, qui blessèrent la chair tendre. Grand-mère se détourna et rit encore doucement en disant:

—Il ne faut pas chercher à prendre les ombres, ma petite fille.

**

Madel vivait dans la vieille maison avec grand-mère et bonne-maman—bisaïeule et aïeule. Grand-mère était une très petite vieille dame, toute menue, au mince visage couleur d'ivoire ancien, que des boucles de cheveux blancs encadraient joliment. Ses lèvres, qui avaient la nuance des roses fanées, ses yeux d'un bleu un peu pâli souriaient souvent, car grand-mère était gaie et conservait, après toutes les épreuves de sa vie, une charmante sérénité d'âme.

Bonne-maman, pas beaucoup plus grande que sa mère, était par contre douée d'un embonpoint qui l'alourdissait et la rendait casanière. Le visage restait mince, encore joli, très coloré souvent. Des yeux sérieux et tristes y répandaient une ombre de mélancolie. Bonne-maman ne souriait pas

beaucoup. Elle était moins tendre que grand-mère pour sa petite-fille; mais cependant Madel la chérissait autant, car elle se sentait très aimée d'elle. Quelquefois, les soirs d'hiver, elle venait se blottir dans les bras qui se refermaient sur son petit corps souple, et elle avait si chaud, si chaud, tout près de ce cœur qui battait fort sous le corsage noir à l'ancienne mode!

Il y avait encore Mélanie, la servante, une grande rousse aux traits durs, boîteuse, revêche, qui n'aimait pas les enfants. Jamais elle ne s'occupait de Madel, au grand contentement de celle-ci.

Puis les trois chats, le chien Miquet, les poules, vivaient encore dans la vieille maison. Ceux-là étaient les grands amis de Madel. Elle n'en avait pas d'autres. Grand-mère disait quelquefois: "Il faudrait lui trouver une petite compagne." Bonne-maman répondait: "Attendons encore un peu. Elle est heureuse près de nous."

Madel ne s'ennuyait jamais. Elle courait dans le grand jardin, avec Miquet, et promenait gravement ses poupées, en les tenant serrées bien fort entre ses bras. Quelquefois, bonne-maman l'emmenait à l'église, qui était juste en face de la maison, de l'autre côté de la place. On y entrait par un porche tout noir. Il faisait très sombre dedans. Mais les jours de soleil, toutes sortes de jolies couleurs traînaient le long des dalles, sur les piliers, sur les chaises, sur les figures des gens qui étaient là. Madel admirait aussi les vêtements dorés de M. le curé, les robes rouges des enfants de chœur. Mais quand l'orgue se faisait entendre, elle oubliait de regarder pour écouter. Alors elle ne bougeait plus. Ses traits menus se tendaient, sa bouche s'entr'ouvrait. Madel semblait en extase.

Un jour, en sortant de l'église, bonne-maman lui montra un vieux monsieur, très gros, très rouge, qui passait près d'elles.

—Regarde, Madel, c'est ce monsieur qui fait de la musique là-haut.

Madel, plusieurs fois, l'avait aperçu et le trouvait très laid. A partir de ce jour, elle le regarda avec beaucoup de respect, et quand elle entendait la musique, elle cherchait à se figurer comment le vieux monsieur pouvait faire tant de bruit à lui tout seul, dans ces mystérieuses hauteurs de

la tribune d'orgue qui inspiraient à Madel un peu d'effroi, mêlé de vive curiosité.

Quand Madel eut six ans, elle fit sa première visite. Bonne-maman lui mit sa jolie robe bleue, avec une grande ceinture blanche, et la conduisit chez Mme Nisse, dont la petite-fille avait son âge. Mme Nisse, femme du principal médecin de Bargnac, habitait une grande maison blanche qui semblait toute dépaycée entre ses voisines, d'aspect vénérable sous leur patine grise. Le salon était très élégant, tout neuf, pas de très bon goût. Ceci échappa naturellement à Madel qui ne vit que la soie brillante et l'or des meubles, les fleurs bleues du tapis, et les bibelots épars ici et là.

Mme Nisse, une grande femme brune sans beauté, sans charme, recevait avec une amabilité banale, en ayant toujours l'air de penser à autre chose. Un tic plissait souvent le coin de ses yeux et y laissait une petite ride qui ne s'effaçait plus. Les lèvres épaisses découvriraient de larges dents blanches qui impressionnèrent un peu Madel. Jamais elle n'avait vu de dents si remarquables par leurs dimensions.

On présenta l'une à l'autre les petites filles. Constance Nisse emmena Madel dans le jardin. Les deux enfants, debout au milieu d'une allée, commencèrent par se regarder. Madel considérait le mince visage très-blanc, couvert de taches de rousseur, les cheveux châtain clair qui tombaient en courtes mèches éplorées sur le cou de Constance, le coquet tablier rose tout brodé qui recouvrait la robe de la petite Nisse. De son côté, Constance, sous ses paupières à demi baissées, détaillait sa nouvelle compagne.

Elle demanda enfin.

—Voulez-vous jouer?

Madel répondit sans élan:

—Je veux bien.

Quand grand'mère et Mme Nisse vinrent chercher les petite filles, elles les trouvèrent occupées autour des poupées de Constance. Grand'mère emmena Madel. Dehors, elle lui demanda:

—Tu t'es bien amusée avec Constance?

—Oui, grand'mère.

—Elle est gentille?

—Quand elle veut, grand'mère.

—Comment, quand elle veut?

—Oui, quelquefois elle est bien aimable, puis un peu après elle prend un air... tu sais, grand'mère, un air "pincette", comme tu dis.

Grand'mère se mit à rire, en tirant un peu une des boucles brunes de Madel.

—Drôle de petite bonne femme! Alors, elle ne te plairait pas comme amie?

Madel réfléchit un peu, en regardant la rue qui s'étendait devant elle, toute claire sous le soleil de juin. Elle dit enfin:

—Je ne sais pas encore.

Ce même jour, grand'mère la conduisit chez M. Charminat, l'organiste. M. Charminat était le professeur de musique le mieux coté de la petite ville. Or, les deux aïeules, ayant décidé de faire apprendre le piano à Madel, jetaient sur lui leur dévolu.

Il habitait un petit appartement au troisième étage d'une vieille maison très noire. Ce fut lui qui vint ouvrir. Dans sa main droite, il tenait un violon, de la gauche, il enleva sa calotte de soie noire, tout en s'inclinant autant que le lui permettait sa corpulence.

—Mesdames!... Excusez!... Prenez la peine d'entrer!

Son salon était une grande pièce sombre, que meublaient succinctement un piano, une armoire et quelques sièges dépareillés. L'aïeule et Madel s'assirent sur un canapé de raps vert passé, tandis que M. Charminat prenait place en face d'elles, sur un tabouret haut quelque peu vu moulu et bancal, de telle sorte qu'il boitait, en craquant, à chaque mouvement du professeur.

Mme Vigier exposa le motif de sa visite. M. Charminat hochait la tête, en plissant ses grosses joues. Il regardait avec bienveillance Madel, très intimidée, mais qui ne baissait pas son clair regard d'enfant.

—Alors, la petite demoiselle veut apprendre le piano? Eh! eh! c'est facile, ma mignonne.

Le regard de Madel se dirigea vers le violon, que M. Charminat avait posé sur un siège près de lui. Le professeur s'en aperçut et demanda:

—Vous aimeriez peut-être mieux ceci?

—Je crois que oui.

—Eh! eh! l'un ou l'autre... N'est-ce pas, madame Vigier, cela vous impose peu?

Grand'mère répondit qu'elle préférait le piano, mais enfin, qu'elle n'y tenait pas absolument. Il fut donc décidé que Madel apprendrait le violon.

—Je vais vous jouer un petit air, dit M. Charminat.

Il choisit un air très facile et chantant. Sous ses gros doigts aux extrémités presque carrées, les cordes vibraient en notes douces, elles parlaient, elles frémissaient. Madel écoutait religieusement. Quand M. Charminat reposa le violon près de lui, elle dit avec son charmant petit sourire:

—Merci, Monsieur.

Personne ne vit les larmes qui donnaient plus d'éclat au brun doré de ses grands yeux.

* * *

Chaque semaine, Madel se rendit à la maison Nisse, ou bien Constance vint chez grand'mère. Les deux enfants passaient l'après-midi ensemble. Constance n'était pas une compagne désagréable. Elle se prêtait complaisamment aux idées de jeux nouveaux sorties de la fertile imagination de Madel, à la condition d'y occuper toujours la première place. Madel ne la lui disputait pas. La vanité était inconnue de sa petite âme très simple, très pieuse. Elle donnait beaucoup des susceptibilités de Constance, mais ne s'en froissait pas. Elle disait seulement quelquefois à ses aïeules:

—Pauvre Constance, c'est bien malheureux d'être comme cela!

Peu à peu l'amitié naquit entre les deux enfants. Constance avait une certaine affectuosité un peu sèche, mais durable, qui ne résista pas à la grâce tendre de Madel. Elles s'aimèrent sans élan, presque sans caresses. Au bout de quelques mois, elles se virent deux fois dans la semaine. Mme Nisse d disait:

—Ma sauvage Constance s'apprivoise avec cette petite Madel.

Grand'mère promenait les petites filles, les faisait causer, redressait leurs erreurs de jugement. La vive intelligence de Madel comprenait tout rapidement. Celle de Constance, plus lente, restait en arrière.

—Je crains qu'elle n'ait pas plus d'esprit que sa mère, disait grand'mère à bonne-maman.

Aux vacances, Madel voyait à la maison Nisse Vital, le fils né d'un premier mariage du docteur. Vital Nisse vivait à Paris, où il étudiait la médecine. C'était un fort garçon très brun, comme son père, avec des traits assez beaux et une grande vivacité de manières. Madel lui plaisait beaucoup, il s'amusait avec elle, comme un grand frère, et riait de ses gentilles réparties.

Un jour, tandis que les petites filles jouaient dans un coin du salon de la vieille maison, car il pleuvait en ce moment, grand'mère et Mme Nisse parlaient de Vital. Grand'mère disait, de sa douce petite voix flûtée :

—Il ressemble beaucoup à son père. C'est un beau garçon, et intelligent. Il fera son chemin.

Mme Nisse soupira :

—A moins qu'il ne fasse des sottises !

—Mais non, il doit être sérieux, et il a du cœur.

Mme Nisse eut un petit rire amer en murmurant :

—C'est si peu de chose, le cœur d'un homme !

* *

Madel n'alla jamais en classe. Ce fut bonne-maman qui fit son instruction. Le professeur était patient et habile, l'élève apprenait avec facilité. En hiver, les leçons se donnaient dans la grande salle aux boiserie de chêne, où brillaient le bois bien ciré des vieux meubles et le cuivre de la suspension. L'été, aïeule et petite-fille se transportaient dans le jardin sous le long berceau auquel s'attachait le cep d'une vigne énorme. En regardant les abeilles bourdonner autour des fleurs, en écoutant le frémissement de la brise à travers les arbustes, Madel apprenait les sciences humaines. Puis grand'mère la conduisait au catéchisme. Dans la nef assombrie par les vitraux anciens, Madel prenait place près de Constance, au milieu d'autres petites filles. Le curé s'asseyait en face d'elles, à la balustrade du chœur. Ce qui pénétrait de jour dans l'église se concentrait autour de son visage maigre, aux yeux vifs d'homme d'action. Il parlait d'une voix nette, qui avait conservé un léger accent périgourdin. Et ce qu'il disait faisait empreinte dans l'âme pure et profonde de Madel.

L'enfant commençait à réfléchir beaucoup. Tout en demeurant habituellement gaie et vive, elle devenait pensive à certains instants.

Grand'mère demandait :

—A quoi songes-tu, fillette ?

Madel répondait franchement :

—Je pense à papa.

Grand'mère prenait un air tout drôle et bonne-maman devenait un peu pâle. L'une ou l'autre disait avec une voix qui tremblait :

—Prie pour lui, Madel.

L'enfant se souvenait très bien qu'une émotion semblable s'exprimait chez ses deux aïeules cha-

que fois qu'elle avait parlé de son père, depuis le jour où, en faisant cette prière quotidienne : "Mon Dieu, rendez-bien heureuse ma maman qui est au ciel, et sauvez papa", elle avait demandé :

—Il n'est donc pas au ciel, papa ?

Grand'mère répondit avec un très gros soupir :

—Oh ! non, ma petite fille !

—Où est-il alors ?

Grand'mère répondit :

—A Paris.

Depuis, Madel parla encore quelquefois de son père. Mais à mesure qu'elle grandissait, son tact précoce lui fit comprendre que ce sujet était pénible à ses aïeules. Elle évita donc de l'aborder. Cependant, son esprit n'en travailla que davantage. Qui était ce père inconnu ? Que faisait-il loin de sa fille, sans jamais écrire, sans donner de ses nouvelles ? Pourquoi les aïeules semblaient-elles si émuës quand Madel avait voulu parler de lui ?

Un jour, elle demanda :

—Est-ce que je ressemble à maman ?

Bonne-maman soupira en répondant :

—Non, pas du tout de figure.

—A vous non plus, bonne-maman, ni à grand'mère ?

—A nous non plus.

Madel ne poussa pas plus loin ses questions. Mais Constance, qui était là, l'entraîna peu après dehors et chuchota :

—Je sais, moi, à qui tu ressembles. L'autre jour, j'ai entendu maman qui parlait de toi à M. le curé, et elle disait : "Ce sera tout le portrait physique de la sœur de son père, cette pas grand-chose." Alors M. le curé a dit avec son air si bon : "Oh ! elle ne lui ressemblera pas autrement, je l'espère ! C'est une âme charmante."

Madel demanda :

—Une pas grand-chose, qu'est-ce que c'est ?

Constance réfléchit et déclara doctoralement :

—C'est comme la vieille Gariotte, tu sais bien, qui vient mendier le vendredi. Maman dit toujours : "Ne lui donnez que du pain : c'est une ivrognesse, une pas grand-chose."

Madel eut un geste de dégoût.

—La sœur de papa serait comme ça ?

—C'est probable, déclara Constance.

Madel s'écria avec véhémence :

—Oh ! non, bien sûr que je ne veux pas lui ressembler !

* *

Tous les jeudis, Madel allait prendre sa leçon chez M. Charminat. Le vieux salon était toujours sombre aux plus beaux jours d'été. L'hiver, les angles restaient obscurs, car la lumière de l'unique lampe n'y atteignait pas. L'armoire, le piano demeuraient dans une pénombre légèrement effleurée par un reflet de cette clarté qu'un vitel abat-jour de carton vert rabattait sur les deux sièges où s'asseyaient le professeur et l'élève.

M. Charminat se montrait fier des remarquables dispositions musicales de Madel. Il prolongeait le temps de la leçon sans y prendre garde. Madel ne réclamait pas. Les moments consacrés à la musique lui semblaient toujours trop courts.

Quelquefois, dans la grande pièce austère, une mince et brune jeune fille entraînait. C'était Cécile.

la fille unique de M. Charminat. Des yeux bleus très beaux, d'une douceur pensive, éclairaient la fine blancheur de son délicat visage. Cécile avait toujours de jolies robes claires, qu'elle faisait elle-même, et elle coiffait en bandeaux ondulés, cachant les oreilles, ses épais cheveux bruns. Madel aimait beaucoup son sourire et le son charmant de sa voix. Cécile l'embrassait, lui parlait avec bonté, tandis que M. Charminat contemplait sa fille avec une dévotieuse admiration.

—Si vous vouliez bien me chanter quelque chose, Mademoiselle ? demandait Madel d'un ton suppliant, en appuyant sa joue contre une des fines mains blanches légèrement parfumées, dont elle trouvait le contact si doux.

Cécile acquiesçait aussitôt. M. Charminat se mettait au piano, Madel s'installait de manière à avoir en face d'elle le fin profil de la jeune fille. Dans la grande pièce la voix de Cécile s'élevait. Le timbre merveilleusement pur, le don de l'expression, la douceur et la force, l'éducation musicale la plus complète, Cécile avait tout cela. Madel, les mains jointes, écoutait. Elle ne savait plus trop où elle était—sur la terre ou au ciel.

Quand le chant se taisait, l'enfant demeurait encore un moment immobile. Puis elle allait vers Cécile et la remerciait par un mot charmant. Mais c'était dans les yeux brillants de Madel que la jeune fille lisait surtout l'émotion intense produite par sa voix, sur cette petite âme vibrante. Alors elle se penchait, baisait le front de l'enfant en disant avec une douceur attendrie :

—C'est moi qui vous remercie, Madel.

Quand elle venait de chanter ainsi, ses yeux avaient plus d'éclat, et il semblait que s'avivaient aussi la teinte pourpre de ses lèvres, le rose léger de son teint.

Aux jours de grandes fêtes, Cécile chantait à l'église. On voyait alors, sous les vieilles voûtes, des gens qu'on n'y apercevait jamais à l'ordinaire. Madel avait des petits frissons d'émoi par tout le corps, tant que se faisait entendre la voix de Mlle Charminat. C'était plus beau encore que dans le vieux salon de son père—ou autrement beau. Madel ne savait pas expliquer cela, mais elle préférait entendre Cécile à l'église.

Elle aimait surtout quand elle chantait le *Pater* sur un air grave et très beau, composé par M. Charminat. La voix pure et profonde, l'émotion vibrante de l'artiste donnaient ici toute leur mesure. Bonne-maman reconnaissait que, dit ainsi par Cécile, le *Pater* conservait tout son caractère de prière—de la prière par excellence.

Et cependant, elle avait une petite prévention contre Cécile, bonne-maman. Quand elle voyait sa petite-fille trop enthousiaste, elle disait avec un peu de mécontentement :

—Allons ! allons, ne t'exalte pas, fillette ! Les admirations trop fortes risquent d'amener de dures désillusions, quand elles s'adressent à la pauvre nature humaine. Il y a des ombres à tout, en ce monde, hélas !

Mme Nisse non plus n'aimait pas Cécile. Elle dit un jour à grand'mère en sortant de l'église où la jeune fille avait chanté :

—Cette petite Charminat devient bien coquette ! Le père devrait être plus sévère pour elle.

Grand'mère, répondit avec sa douce indulgence accoutumée :

—Le pauvre homme n'a plus qu'elle. Il la gâte un peu, c'est vrai. Mais je crois qu'elle a une bonne nature, franche et honnête.

—Hem ! Enfin, qui vivra verra. Mais elle ne me plaît pas, et je vois d'un mauvais oeil les visites que Vital ne manque jamais de faire à Charminat, sous prétexte que celui-ci est son ancien professeur. Je crains qu'il ne se laisse tourner la tête pour cette petite Cécile.

—Mais non, mais non. Et puis, après tout, si cela arrivait?... Les Charminat sont de bonne famille...

Mme Nisse eut une exclamation qui arrêta net grand'mère et fit se détourner toute la famille du notaire qui passait.

—Vital, épouser Mlle Charminat ? Vous plaisantez ! Une petite sans le sou !

Grand'mère objecta :

—Il a de la fortune...

—De la fortune ! Une large aisance, voulez-vous dire ?

—Mais sa profession...

—Sa profession demande précisément qu'il fasse un riche mariage pour se bien poser aussitôt et attirer la belle clientèle. C'est d'ailleurs son idée arrêtée, à lui aussi. Il est ambitieux, il veut arriver haut et vite. Jamais il n'épousera Cécile Charminat.

Le soir, dans le salon bien clos, Madel vint s'agenouiller sur le tapis, devant le feu. Elle aimait regarder les braises incandescentes qui s'écroulaient avec un bruit léger et les minces flammes bleuâtres léchant les bûches noircies. La vive clarté se répandait sur son délicat visage, où les grands yeux profonds rêvaient. La chaleur amenait une teinte rose aux joues mates. Bonne-maman fit observer :

—Tu vas prendre mal à la tête, Madel.

L'enfant se recula un peu, sans se relever. Elle se trouva tout près de bonne-maman, qui venait de cesser la lecture à haute voix faite chaque soir. Près d'elle, grand'mère tricotait. Cette dernière demanda avec son petit sourire amusé :

—Que voyais-tu donc dans ce feu, Madel ?

Car, souvent, l'imagination de Madel apercevait, entre les charbons ardents, d'effrayantes cavernes de feu où elle situait en esprit tout un monde de mystérieux génies des flammes.

Mais ce soir, elle répondit gravement :

—Je ne pensais pas au feu.

Elle se tut un moment. Sa tête s'appuyait sur les genoux de bonne-maman, dont les doigts caressaient doucement les boucles brunes qui entouraient le front de l'enfant. La grosse lampe, coiffée de vert, éclairait ces trois visages féminins, ces trois âges de la vie, entre lesquels un échelon manquait : la mère de Madel. La clarté se répandait jusqu'au mur où des portraits, à demi effacés, s'encadraient d'or terni. Dans la pénombre, les vieux meubles craquaient. Muet, étendu devant le foyer, leva la tête et se détira avec un léger grognement.

—Grand'mère, est-ce que vous ne trouvez pas Mlle Cécile bien gentille ?

Les doigts de grand'mère cessèrent leur mouvement, tandis qu'elle répondait :

—Très gentille.

—Mme Nisse prétend qu'elle est coquette.

—Un petit peu, oui... un petit peu. Mais Mme Nisse exagère.

Madel dit avec une sorte de ferveur:

—Je l'aime beaucoup, Mlle Cécile!

Bonne-maman posa le livre sur la table près d'elle et se pencha un peu vers Madel. Son regard s'attacha sur la physionomie de l'enfant, sur les yeux doux et vifs que l'enthousiasme éclairait comme une flamme. Elle eut un petit froncement de sourcils en disant.

—Il ne faut pas donner son cœur si vite, Madel. Il ne faut pas le donner tout entier. Les affections de ce monde ont besoin d'être éprouvées. Grand'mère eut son joli rire, toujours jeune.

—Elle est trop enfant pour savoir cela et pour le comprendre, ma fille. Laisse-la aimer tout spontanément, comme elle le fait. La défiance viendra assez vite, toute seule, quand elle connaîtra la vie.

Bonne-maman croisa ses fines mains blanches sur sa jupe noire, en murmurant:

—Ja voudrais lui épargner la dure souffrance des désillusions.

—Elle en aura toujours, c'est le pain de la vie, un pain amer mais que nous ne pouvons éloigner de nous. Sa foi, son éducation chrétienne seront là pour la soutenir, pour lui montrer, au-dessus de tout, Celui qui ne déçoit jamais.

Le doigt de grand'mère, doux et chaud, caressa la joue de Madel, tandis que l'aïeule ajoutait:

—Conserve ton petit cœur aimant, chérie, en dépit de toutes les déceptions que tu pourras trouver sur ta route. Mais souviens-toi toujours que Dieu seul est parfait, que Dieu seul mérite qu'on lui donne tout entier ce pauvre cœur humain.

* *

Madel et Constance firent leur première communion par un beau jour de juin, tout parfumé de la senteur des roses innombrables, écloses dans les jardins de la petite ville. Les vieux vitraux répandaient leur incarnat, leur azur, leur vert ardent sur les mousselines blanches, sur les visages d'enfants. Le curé, à l'autel, évoluait dans un flamboiement de pourpre qui teintait de rose vif la blancheur moirée de sa chasuble et avivait la pâleur des ors du tabernacle. De lourds parfums de fleurs mourantes flottaient dans la chaleur renfermée du grand vaisseau où bruissait toute une foule. Des parents s'entassaient dans les nefs latérales, dans les chapelles obscures que le soleil n'atteignait jamais.

Madel ne voyait, n'entendait rien. Elle se recueillait et priait de toute son âme.

Elle priait pour ses aïeules, pour Constance, pour Mme Nisse, pour Mélanie. Elle priait pour son père, longuement, avec une insistance particulière.

Quelques jours auparavant, rompant avec sa résolution de silence, elle avait demandé:

—Est-ce que papa ne viendra pas à ma première communion?

Bonne-maman secoua la tête en répondant:

—Oh! non!

Madel demanda:

—Pourquoi? Ne sait-il pas que je la fais?

—Non, il ne le sait pas.

Madel se tut un moment, hésitante. Comme bonne-maman avait l'air triste et gêné! Mais elle voulait encore poser une question. Elle demanda:

—Si je lui écrivais, bonne-maman?

L'aïeule secoua de nouveau la tête.

—C'est inutile, mon enfant. Il t'a laissée complètement à nous et a voulu rester un inconnu pour toi. Prie pour lui, beaucoup, beaucoup, mais ne lui écris pas.

Cette réponse laissa un trouble vague dans l'âme de Madel. Son intelligence affinée avait senti passer le mystère. Ce père qui ne voulait pas la connaître, comme c'était étrange! Et pourquoi bonne-maman avait-elle eu cette expression d'effroi dans le regard, quand Madel avait parlé d'écrire? Pourquoi sa voix tremblait-elle légèrement en lui répondant?

Madel pensait encore un peu à tout cela, tandis qu'elle tenait son petit visage brûlant enfoui dans ses mains, après la communion. Mais elle suivait surtout la recommandation de l'aïeule. Elle priait pour ce père inconnu, de tout son jeune cœur pur qui venait de promettre à Dieu fidélité et amour, et qui renfermait la Vie en lui.

Le soleil se répandait sur la place en brûlants rayons quand les enfants sortirent, deux par deux, dans l'enveloppement léger de leurs mousselines. Les aïeules attendaient Madel au dehors. Grand'mère avait mis sa belle robe de soie noire, qui se tenait toute raide autour d'elle, et sa capote tout en pensées, avec de larges brides violettes. La chaleur rosait un peu le ton de vieil ivoire de son visage, et quelques larmes d'émotion donnaient un éclat inaccoutumé au bleu pâli de ses yeux. Elle était ainsi une très charmante petite vieille dame. Pres d'elle, sa fille apparaissait tout en noir, avec ses yeux mélancoliques qui gardaient comme un reflet de la prière fervente et douloureuse qu'elle venait de faire.

Madel passa des bras de l'une dans ceux de l'autre. A côté, la famille Nisse entourait Constance. Madel, en se détournant, aperçut Vital debout près de son père. Tous deux avaient la même large carrure, le même teint coloré, les mêmes yeux vifs et gais, et une semblable vivacité de manières. Mais Vital, dans la physionomie, dans la tenue, semblait plus affiné que le docteur Nisse.

Un autre jeune homme se tenait près d'eux. Celui-là était un inconnu pour Madel et ses aïeules. Mme Nisse le présenta en ces termes:

—Notre jeune cousin, Bernard Marsy, qui habite Paris avec sa mère et est venu faire connaissance avec sa famille paternelle.

De longs yeux d'un bleu foncé, presque noirs, se posèrent un instant sur Madel avec une expression sérieuse et intéressée. Ils éclairèrent d'un sourire adoucissant la physionomie un peu froide, lorsque Bernard répondit à une question de grand'mère, qui avait connu son père et son grand-père. Madel remqua comme il était poli, d'une tout autre façon que Vital. Il lui rappela le vieux M. de Capdaumont, qui passait pour être très fier et pas commode mais qui avait toujours de si belles manières à l'égard des dames, ce qui faisait dire en soupçant à grand'mère:

—On n'en fait plus comme cela! Le moule est brisé!

Mais si, on en faisait encore ! Grand'mère le constata joyeusement, tandis qu'elle rentrait dans la vieille maison avec sa fille et Madel. Ce jeune homme était charmant tout à fait bien élevé. Vital n'aura qu'à prendre modèle sur lui. Certainement, il se montrait poli, mais sans cet air de déférence, cette courtoisie de l'ancien temps qui se remarquait aussitôt chez le jeune Marsy.

—As-tu vu, Madel?

—Oui, grand'mère. Mais M. Vital doit être plus gai, plus amusant. M. Marsy paraît très sérieux.

—Mais il a un sourire admirable ! Et ses yeux sont très, très beaux.

—Très beaux, appuya distraitemment bonne-maman, qui semblait un peu absente.

Vers la fin de l'après-midi, après l'office, Constance et tous les siens vinrent goûter à la vieille maison. Les deux petites filles qui n'avaient pas faim à la suite de toutes les émotions de cette journée, croquèrent un gâteau et allèrent s'asseoir dans le jardin, sous un cerisier. Elles se prirent la main et causèrent en petites phrases courtes, avec des silences recueillis. Le vieux banc craquait sous elles. De temps à autre, une cerise ou deux, gâtées, tombaient avec un bruit mat sur le sol sablé ou sur la robe blanche des enfants. Des mouches susurraient dans l'air chaud, qui sentait les fruits mûrs. Dans la plate-bande, contre le mur, des sauges dressaient leurs longs épis fleuris dont le rouge ardent défiait les brûlures du soleil. Des héliotropes altérés penchaient leurs tiges lasses, qui venaient effleurer la bordure de buis, un peu émanicipée, car grand'mère détestait les jardins trop peignés.

Madel demanda :

—Est-ce que ton cousin va rester longtemps?

Jusqu'à après-demain seulement. Mais il reviendra peut-être aux grandes vacances. Il travaille beaucoup, pour être médecin, comme Vital. Je le trouve très bien quand il rit. Autrement, il m'intimide. Vital prétend qu'il est trop sérieux, qu'il ne sait pas s'amuser. Je l'ai entendu qui disait à papa : "Ce garçon-là vit comme un moine." Et papa a ri beaucoup.

Devant les enfants, une allée s'allongeait entre des cerisiers, des pommiers, des poiriers en quenouilles plantés le long des parterres bordés de buis, où les fleurs rustiques se mêlaient aux plantes aromatiques chères à bonne-maman, qui en faisait des mystérieux élixirs pour toutes les blessures. Comme le soleil s'abaissait, l'ombre commençait de s'étendre sur le sol et gagnait insensiblement du terrain sur la lumière qui éclairait encore le reste du jardin. Deux silhouettes d'hommes apparurent en haut de l'allée. Constance dit avec une petite moue :

—Voilà Vital et Bernard. Ils auraient bien pu ne pas venir nous déranger !

Près de la forte carrure de son cousin, Bernard, très élancé, non complètement formé encore, semblait tout mince. Dans l'ombre qui restait lumineuse, son visage clair et fin palpitait de vie jeune, de force saine. En avançant, il regardait les deux petites filles en longues robes blanches, qui se tenaient par la main. Les cheveux de Constance s'échappaient de son bonnet de mousseline, collaient à sa tempe moite. Ceux de Madel formaient une

auréole de petites boucles brunes autour du front d'un blanc mat, sur lequel s'attardait un rayon de soleil. Les grands yeux pensifs prenaient une teinte d'or foncé, dans la clarté qui environnait le délicat visage de Madel. Ils rencontrèrent le regard de Bernard, intéressé, souriant un peu. La petite bouche finement modelée, qui conservait depuis le matin un pli sérieux, se détendit légèrement :

Madel dit à mi-voix :

—Ton cousin a l'air très bon, et j'aime beaucoup ses yeux.

Les deux jeunes gens s'approchèrent, causèrent un instant avec les petites filles. Tout en parlant, Vital étendait le bras et atteignait des cerises, qu'il détachait d'un geste vif. Les beaux fruits roses et sucrés disparaissaient entre ses lèvres charnues, d'un rouge ardent, qui laissaient étinceller, en s'entr'ouvrant, la blancheur de dents superbes.

—Gourmand ! dit Constance. Si au moins tu demandais la permission à Madel ?

Il rit, et cette fois toutes ses dents se montrèrent.

—Ma foi, il est trop tard ! J'en ai déjà avalé une douzaine. Me les reprochez-vous, petite amie ?

Il se pencha vers Madel. La gaieté vive, entraînante, riait au fond de ses yeux câlins, au coin de ses lèvres entr'ouvertes. Madel sourit en répondant :

—Oh ! pas du tout ! Prenez-en encore, tant que vous le voudrez. Je sais que grand'mère en serait contente. Et vous aussi, Monsieur, prenez, si cela vous fait plaisir.

Bernard remercia, en déclinant l'offre. Vital dit avec une nuance d'ironie :

—Tu es un sage, qui ne goûte pas à tous les fruits, comme moi.

—La modération est une condition essentielle du bonheur, tu ne l'ignores pas.

Vital murmura :

—Oui, peut-être. Mais, bah !

D'un geste, d'une chiquenaude, il éloigna une mouche importune qui se jouait autour de lui, dans la lumière. Il s'assit sur le banc, près de Madel, et se mit à causer avec sa verve accoutumée. Bernard restait debout. La clarté étincelante éclairait ses cheveux blonds et sa physionomie pensive, où l'énergie se devinait, latente, sous la douceur un peu froide. Il regardait Madel de ce même air intéressé qu'il avait eu ce matin, devant l'église. L'enfant, en écoutant Vital, en lui répondant, reprenait l'expression vive et gaie qui lui était habituelle. Elle riait sans éclats, recueillie encore, tout imprégnée de ferveur tranquille dans cette gaieté même. Avec son bonnet de mousseline et sa robe longue, elle semblait une charmante petite miniature, surtout près de Constance, plus grande, plus forte et sans grâce.

De la maison, Mme Nisse appela :

—Allons, rentrez, mes enfants !

Ils s'engagèrent dans l'allée, que l'ombre couvrait maintenant tout entière. Bernard et Constance marchaient en avant. Madel venait derrière, avec Vital. La physionomie de l'enfant devenait subitement sérieuse, exprimait une sorte d'hésitation. Vital, près d'elle, s'avancait d'un pas nonchalant, en s'éventant avec son chapeau. Il

sentit tout à coup sa main saisie par de petits doigts moites...

—Écoutez-moi, arrêtez-vous un peu... Je voudrais vous demander quelque chose...

Il s'immobilisa, en abaissant son regard à la fois amusé et intrigué sur le visage un peu rougissant.

—Quoi donc, Madel?

—Puisque vous habitez Paris, vous connaissez peut-être papa?

Un peu d'embarras s'exprima sur la physionomie du jeune homme. Il hésita, et dit enfin:

—Oui, je le connais. Pas depuis longtemps, par exemple. Il y a quelques mois, je l'ai rencontré chez des amis communs. Mon nom l'a frappé, il m'a demandé: "Etes-vous de Bargaenac?" Quand il a su que j'étais le fils du docteur Nisse, il m'a dit: "Je me suis marié là-bas."

Les grands yeux bruns, si gais tout à l'heure, devenaient très graves et s'attachaient sur lui avec un intérêt ardent. Madel demanda d'une voix un peu oppressée:

—Vous a-t-il parlé de moi?

—Non, ma petite amie.

—Et... vous ne lui avez pas dit que vous me connaissiez?

Vital fit un signe négatif. Il semblait toujours un peu gêné, comme quelqu'un qui ne sait trop jusqu'à quelles limites il lui est permis de parler. Madel, très fine, saisit aussitôt cet embarras. Elle demanda néanmoins:

—Comment est-il?

—Très bien encore, très aimable, très homme du monde. Il s'occupe beaucoup de musique, c'est un amateur remarquable.

—Alors, il est tout seul à Paris?

—Mais... oui.

Madel secoua la tête.

—Je sais bien que vous ne me dites pas tout ce que vous savez. Mais j'aimerais mieux que vous me répondiez tout simplement: "Écoutez, Madel, je ne peux pas vous en dire davantage."

Elle parlait d'un petit ton sérieux, en regardant bien en face la physionomie mobile de Vital. La lueur d'or éclairait ses yeux graves, dont l'expression devenait singulièrement profonde, un peu ardente. Vital la considéra un instant, en silence. Il dit pensivement:

—Quand vous serez jeune fille, Madel, personne ne résistera à vos yeux.

Il vit un candide étonnement sur la physionomie de l'enfant. Alors il sourit en ajoutant:

—Vous avez bien raison de me faire ce reproche. Il était beaucoup plus simple en effet de vous dire que, connaissant par mes parents les raisons de vos aïeules, je me suis abstenu de parler de vous à votre père. Et il ne m'appartient pas non plus de vous donner d'autres détails à son sujet.

Au bout de l'allée, Bernard et Constance se détournèrent, en les appelant. La petite main de Madel serra celle de Vital.

—Je vous remercie de ce que vous m'avez appris. Mais j'ai eu tort de vous le demander. Je sais bien que grand-mère et bonne-maman agissent pour le mieux et que c'est elles seules que je dois questionner.

—Bah! c'est une bien petite faute, Madel! Et après tout, il est très naturel que vous souhaitiez connaître quelque chose de votre père.

Elle hocha la tête.

—Non, pas en dehors d'elles. Aussi, je leur raconterai tout, ce soir. Surtout le jour de ma première communion, c'est très mal, vous comprenez?

Dans l'ombre claire du soir qui venait, le visage enfantin frémissait un peu, les yeux s'éclairaient d'un pur reflet d'âme très blanche, de conscience toute droite. Une émotion grave vint transformer, pour un instant, la physionomie vivante et gaie de Vital. Il posa sa large main musculeuse sur la tête de Madel en murmurant:

—Vous n'êtes que blancheur. Il n'y a pas encore d'ombre dans vos yeux.

Bernard Marsy revint aux grandes vacances, avec sa mère, cette fois. Ils passèrent quinze jours chez les Nisse. Mme Marsy vint faire une visite à la vieille maison. Elle était toute petite, comme grand-mère, toute mince, avec un fin visage qui se flétrissait un peu et des cheveux blonds coiffés en bandeaux très simples. La claire sérénité de son regard, le sourire discret de ses lèvres pâles, la grâce tranquille de toute sa personne plurent beaucoup à Madel. Et Madel plut infiniment à la visiteuse. Elles se revirent les jours suivants, chez Mme Nisse. Dans le grand jardin tracé à l'anglaise, toujours garni de fleurs recherchées, Mme Marsy causa avec Madel, qui lui raconta sa vie dépourvue d'événements importants, sa jolie petite vie d'enfant très bonne et très heureuse. Elle dit comme elle aimait ses aïeules, et comme la vieille maison, le cher jardin plein de fleurs lui semblaient les lieux les plus beaux du monde. Mme Marsy murmura, en lui caressant les cheveux:

—Demandez à Dieu d'y rester le plus longtemps possible. Et gardez-les toujours, comme un refuge.

Vital, bien que toujours aimable et jovial, se montrait beaucoup moins disposé qu'aux vacances précédentes à amuser les petites filles. Mme Nisse disait d'un air soucieux: "Il a la tête ailleurs." Le docteur levait les épaules: "Eh! laissez-le ce garçon. Il est d'âge à se conduire seul!"

Quelques excursions furent organisées. Le sérieux Bernard se révéla très gai, plein d'entrain. Madel, quand elle marchait près de lui, avait une impression de sécurité singulière, et elle aimait à sentir sur elle le ferme et profond regard de ces yeux bleus dont grand-mère, qui en était décidément un peu amoureuse, disait avec enthousiasme:

—Ce sont des yeux où l'on voit l'âme.

Puis les Marsy partirent. Vital, quelques jours plus tard, quitta aussi la petite ville pour aller chasser chez un ami, dans la Corrèze. Madel reprit sa vie uniforme, entre les chères aïeules et Constance. Deux fois par semaine, elle allait chez M. Charminat. Cécile lui apprenait le piano et le solfège. Dans la grande pièce sombre résonnaient les notes chaudes de la voie de femme, les notes grêles de celle de l'enfant. La robe blanche de Cécile, son fin profil éclairaient la pénombre. Ses belles mains agiles glissaient sur les touches. Des sons d'une douceur vibrante s'échappaient, se ré-

pandaient dans le salon à demi-obscur, et de là au dehors, par les fenêtres ouvertes sur la cour étroite où le soleil n'atteignait que vers la fin du jour, pendant de courts instants.

Cécile accueillait toujours Madel avec la même bonté affectueuse. Mais l'enfant remarquait chez elle de fréquentes distractions, un air absent, préoccupé. M. Charminat, lui aussi, semblait soucieux. Il confia un jour à bonne-maman :

— Figurez-vous que ma petite m'a demandé de la laisser entrer au théâtre ! C'est ce Parisien de Vital Nisse qui lui a insufflé cette idée, en lui assurant qu'avec sa voix elle obtiendrait des succès sans nombre. Ma Cécile, au théâtre ! Je me demande comment, avec son éducation sérieuse, elle a pu avoir ce désir. Mais à la façon dont je lui ai répondu, elle a bien vu qu'il serait inutile d'insister. D'ailleurs, après toutes les raisons dont j'ai appuyé mon refus, je suis persuadé qu'elle a rejeté loin d'elle cette idée. Quant à Vital, lorsqu'il reviendra à Bargenac, je le prierai de se dispenser de venir chez moi. Ce garçon-là est trop Parisien pour nous.

Bonne-maman demanda :

— Craignez-vous que Cécile ait un sentiment pour lui ?

Il leva les bras au plafond en murmurant :

— Le sais-je ? je ne connais rien à ces cervelles de femmes. En tout cas, m'eux vaut qu'elle ne le voie plus, car Cécile Charminat, sans fortune, n'est pas un parti pour le fils Nisse. Et je ne voudrais pas voir ma petite souffrir de ça, vous comprenez ?

Pauvre père Charminat, avec quelle douceur attendrie il prononçait ces deux mots : "Ma petite !"

Et l'été passa. Les raisins se dorèrent dans le jardin de la vieille maison, bonne-maman et Madel cueillirent les poires qui s'en allaient mûrir sur des claies, dans le fruitier qu'elles parfumaient de leur senteur sucrée. Mélanie fit les confitures de coings et de pommes qui étaient sa spécialité, et les feuilles commencèrent de tomber, tout le long des allées, sur les plates-bandes, sur les bordures de buis, avec un petit bruit léger comme un frôlement d'ailes.

Un jour de la fin d'octobre, grand-mère reçut un mot de M. Charminat. Il disait : "N'envoyez pas Madel demain pour sa leçon. Je pars pour Paris. Tous mes hommages et mes excuses."

Le lendemain, on sut que Cécile Charminat avait quitté Bargenac pour aller chanter au théâtre, à Paris.

Son père revint sans elle. Maintenant que le pas était fait, elle n'avait voulu rien écouter. M. Charminat parut subitement vieilli de bien des années. On ne le vit plus courir le long des rues, d'un air toujours pressé. Il semblait devenu très lourd, et ses grosses joues rouges pendaient un peu, ses yeux se creusaient, en devenant si tristes, si tristes, que Madel, quand elle arrivait pour prendre sa leçon, avait toujours envie de lui sauter au cou pour le consoler. L'admiration de l'enfant pour la jolie Cécile s'était complètement évanouie. Ce fut sa première grosse désillusion. Elle se souvint que bonne-maman l'y avait en quelque sorte préparée. Alors elle pensa avec un

peu d'effroi : "Est-ce que c'est toujours ainsi, dans la vie ?"

* * *

Les années qui suivirent furent sans événements marquants pour Madel. Bonne-maman continuait son instruction, puis elle la menait chez les pauvres et lui apprenait à soigner les malades. Madel, compatissante et bonne, était très aimée. Elle se montrait infirmière adroite, et bonne-maman lui confiait peu à peu ses petits secrets de fabrication d'onguents et d'elixirs.

Grand-mère lui apprenait à broder. L'été, dans le jardin parfumé de senteurs innombrables, l'hiver, dans la salle bien chaude, la fillette travaillait près de ses aïeules. Parfois, M. le curé venait un instant, ou bien une vieille amie, ou encore Mme Nisse et Constance. Madel faisait avec elles de longues promenades qui plaisaient à sa jeunesse vive et saine. Elle aimait aspirer l'air pur des plaines, courir le long des sentiers, contempler les horizons dorés qui arrêtaient la vue, dans la campagne où les conduisait Mme Nisse. Et quand elle rentrait, avec toute la vie et toute la lumière du jour dans les yeux, quand elle avait quitté sa robe de sortie pour celle d'intérieur, elle venait s'asseoir dans la salle, près de la fenêtre qui donnait sur la petite place, en face de l'église. Elle regardait l'ombre envahir le vieux portail, les derniers rayons du jour traîner sur les cintres de pierre noircie, sur les figures naïves et fortes sculptées par un imagier inconnu. En voyant une expression de rêve profond dans les yeux de l'enfant, grand-mère demandait :

— A quoi songe ma petite fille ?

Madel répondait :

— Je pense au vieux temps, grand-mère. Je pense à ceux qui ont bâti cette église, et à tous ceux qui ont passé par cette porte, depuis tant d'années. J'aime cela.

Grand-mère disait avec un petit sourire d'émotion :

— C'est bien, enfant. Quelque chose de nos morts lointains vit en effet dans ces pierres, comme dans la terre que nous foulons, et dans l'air du pays. C'est un peu de leur pensée, un peu de leur âme. C'est un cœur qui bat, et que nous devons écouter, parce qu'il est la vie profonde de la France. Aime toujours nos vieilles pierres, Madel, aime nos campagnes, tâche d'entendre toujours ce qu'elles disent aux âmes qui pensent, aux vraies âmes de France.

Madel continuait ses leçons avec M. Charminat. Elle devenait sa plus chère élève, "sa précieuse petite artiste" comme il l'appelait. Maintenant, avec le consentement des aïeules, il lui apprenait l'orgue. Vers le soir, quand le jour tombait, Madel arrivait à l'église où l'attendait son professeur. Ils montaient tous deux le petit escalier raide, tandis que Boursier, le souffleur, un gros garçon un peu faible d'esprit, prenait place à son poste. Dans la tribune que l'obscurité envahissait déjà, Madel s'asseyait devant l'orgue. Sous ses petits doigts, des sons puissants surgissaient, s'enflaient, remplissaient toute l'église silencieuse. M. Charminat, près d'elle, dirigeait son jeu. Puis il prenait sa place, et de larges harmonies se ré-

pandaient comme des vagues immenses, entre les nefs désertes où la nuit tombait. Madel allumait les lampes de l'orgue. Leur clarté jaune tremblait sur les mains noueuses de M. Charminat, sur son visage empourpré, sur la délicate figure d'enfant penchée vers lui. Les ombres s'amoncelaient au fond de la tribune. En bas, elles envahissaient les petites chapelles, et la nef elle-même, la longue nef aux piliers de granit qu'un dernier reflet de jour sur les verrières de l'abside éclairait plus tardivement. La lueur rouge de la lampe du tabernacle trouait seule l'obscurité, jusqu'à l'instant où le sacristain arrivait, en traînant ses pieds, et allumait deux lampes, qui faisaient deux maigres halos de lumière, l'un au bas de la nef, l'autre près du transept. Tout le reste du grand vaisseau demeurait dans la nuit.

C'était l'heure aimée de Madel. En se penchant à la balustrade de la tribune, elle voyait toute cette profondeur obscure au-dessous d'elle, et ces faibles lumières qui vacillaient dans l'ombre. Elle pensait alors à une parole dite un jour par un prédicateur de passage : "La lumière de Dieu paraît se perdre dans toutes les ténèbres du monde. Mais les ténèbres passeront, et la lumière sera toujours là." Son âme d'adolescente attentive et chercheuse méditait longuement, en ces moments où elle se trouvait solitaire. Près d'elle, l'orgue mugissait. Sous les doigts du musicien s'échappait un chant sombre, comme toute cette nuit qui était là. Des larmes, des sanglots étouffés y passaient, avec des murmures, et Madel songeait : "Il pense à sa fille." Puis la sourde plainte devenait une supplication. Toute la douceur pathétique d'une tendresse déçue et inconsolée se répandait en ondes harmonieuses, jusqu'à l'autel silencieux où Dieu veillait. Et Madel se disait : "Il prie pour sa fille."

Cécile, sous le nom de Cécile Drake, qui était celui de sa grand-mère, une Anglaise, devenait une étoile de l'Opéra. M. Charminat ne parlait jamais d'elle. Il continuait à donner ses leçons, il s'occupait avec la même conscience de tous ses élèves. Mais son bon rire jovial n'existait plus, et ses yeux s'enfonçaient dans une tristesse sans bornes, dans une obsédante pensée.

Constance restait la plus intime amie de Madel. Elles conservaient l'une pour l'autre cette même affection sans élans par laquelle elles avaient débuté, mais qui se fortifiait, qui se muait en un tranquille et solide attachement. Madel, délicate et intuitive, savait ménager la susceptibilité de Constance, qu'elle considérait comme une infirmité morale dont elle plaignait son amie d'être affligée.

Vital venait toujours aux vacances. Il était reçu docteur maintenant et s'était établi à Paris. Puis, un jour, à la suite d'une scène violente avec sa belle-mère, dont Constance ne put savoir le motif, il partit en déclarant qu'il ne remettrait plus les pieds à Bargenac. Ce fut son père, qui, deux ou trois fois par an, alla le voir à Paris. Pendant ces jours-là, Mme Nisse pleurait beaucoup et venait travailler à la vieille maison en poussant des soupirs sans nombre. Grand-mère disait :

—Allons, allons, soyez donc raisonnable, ma chère petite!

Mme Nisse soupirait plus fort en ripostant avec une amertume sarcastique :

—Je le connais, allez, je le connais, le cœur des hommes!

Madel regretta beaucoup de ne plus voir Vital dont la bonne humeur et l'entrain égayaient fort les jours de vacances et qui se montrait si fraternellement aimable pour elle. Mais la tendre affection de ses aïeules, l'amitié de Constance, le travail et les devoirs de piété suffisaient à remplir sa vie, à satisfaire son petit cœur aimant, et le jeune docteur Nisse fut bientôt un peu oublié.

* * *

Il arriva, un jour d'été, que Madel eut seize ans. Elle semblait encore une petite fille avec ses jupes courtes et sa natte flottante. Ses yeux laissaient voir toute la pureté de son âme et toute la douce ardeur de sa nature. Dans la vieille maison elle était comme un souffle vivifiant qui galvanisait les aïeules. Grand-mère ne marchait plus guère, maintenant, mais elle restait gaie et d'esprit net. Bonne-maman avait des malaises fréquents. Madel la soignait avec un dévouement très tendre et se rassurait en l'entendant dire :

—Ce n'est rien, mignonne. C'est la lourdeur de l'âge qui vient.

Un soir de l'hiver qui suivit, en revenant de l'église, elle tomba comme une masse au seuil de la porte. On la porta sur son lit, le docteur Nisse fut mandé. Mais tout était fini.

Grand-mère, assise près du lit, appuyait son front sur la main glacée et gémissait doucement. De temps à autre elle murmurait :

—Ma petite!... Ma petite-fille!

De grosses larmes glissaient sur le vieil ivoire de ses joues. Madel, agenouillée, se serrait contre elle. Des sanglots l'oppressaient, s'échappaient par instants de sa gorge sèche. Sans se lasser, elle regardait le beau visage immobile, devenu très blanc et qui conservait la souplesse de la chair vivante. Bonne-maman semblait sourire—elle qui souriait si peu durant sa vie.

Puis on l'emporta; l'Eglise répandit sur elle ses prières, le caveau de famille la reçut au fond du cimetière enclos de peupliers et sa place demeura à jamais vide dans la vieille maison où entraient seules grand-mère et Madel.

Grand-mère, à partir de ce moment, ne quitta plus sa chambre. Elle se blottissait au coin du feu en disant : "J'ai toujours froid". Ses yeux ne se détournèrent guère du fauteuil dans lequel aimait à s'asseoir bonne-maman. Madel, surmontant son chagrin, essayait de la distraire. Elles ne se quittaient pas, en dépit des gronderies du docteur Nisse, qui trouvait peu satisfaisante la mine de la jeune fille et voulait qu'elle sortît avec Constance.

—Va, mignonne, va, disait grand-mère qui n'était pas égoïste et s'inquiétait aussitôt pour sa petite-fille.

—Non, grand-mère chérie, je reste avec vous. Ce sont des exagérations du docteur, vous savez bien!

Grand-mère se laissait convaincre. Elle s'affaiblissait d'ailleurs tous les jours. Madel s'en apercevait et c'était pourquoi elle voulait perdre le moins possible de ces instants où l'aïeule bien-ai-

mée se trouvait encore là. Après, elle aurait bien le temps de songer à elle, puisqu'elle serait toute seule.

Toute seule! Quel frisson de douleur courait en elle, à cette pensée!

Un soir, grand-mère, qui paraissait somnoler près du feu, redressa tout à coup la tête:

—Madel, il faut que je te dise quelque chose.

La jeune fille tricotait, seul ouvrage que lui permit la lumière très atténuée exigée par l'affaiblissement de la vue chez la vieille dame. Elle s'interrompit, quitta sa chaise et vint s'asseoir sur un coussin, aux pieds de l'aïeule.

Grand-mère étendit sa main ridée, qu'elle posa sur les cheveux bruns, souples et boucés toujours, puis sur le jeune front levé vers elle.

—Petite chérie, il faut que je te parle de ton père.

Madel ne put retenir un tressaillement. L'aïeule soupira et dit d'une voix qui tremblait:

—Oui, il faut que tu saches... Bonne-maman et moi, nous pensions qu'une de nous deux, au moins, serait là encore quand tu atteindrais tes dix-huit ans. Alors, nous aurions demandé ton émancipation et tu aurais été libre de te retirer dans un couvent, en attendant que tu te maries ou que tu sois d'âge à pouvoir vivre seule ici. Tandis que si je m'en vais maintenant, ton père voudra sans doute s'occuper de toi, et peut-être t'emmener chez lui...

Les mots s'entre-choquaient entre les lèvres tremblantes. La main froide s'appuyait fortement sur le front de Madel. Du regard, la jeune fille interrogeait avec un peu d'angoisse. L'aïeule reprit avec effort:

—Ta mère est morte un an après ta naissance. Dix-huit mois plus tard, ton père se remariait. La femme qu'il épousait, très riche, était une divorcée.

Madel eut un brusque mouvement. Elle rougit, et une exclamation douloureuse s'échappa de ses lèvres.

—Oh! est-ce possible!

L'aïeule soupira longuement. Ses doigts caressèrent le jeune front qui se penchait. Contre ses genoux, elle sentit frissonner le corps souple de Madel.

—Oui, il a fait cela. C'était une nature faible, sans convictions profondes. Et il aimait le luxe, la vie facile. Il n'est pas foncièrement mauvais, Madel, ne pense pas cela. Mais c'est un faible, je le répète, et il veut jouir. Aussitôt ce second mariage, il abandonna la position qu'il occupait dans une banque bordelaise, et depuis lors il mène une vie très mondaine, en s'occupant aussi beaucoup de musique. C'est Vital Nisse qui m'a raconté cela. La personne que ton pauvre père a épousée est de bonne famille, mais complètement irrégulière, très dépourvue en outre de sens moral. Elle a un fils et une fille de son premier mariage, et une fille du second. Ses relations sont fort mêlées, toujours d'après Vital, et l'on pratique dans son entourage une indulgence sans bornes pour toutes les tares morales. C'est un milieu mauvais, un milieu dangereux, et tu comprends, ma petite fille...

Elle s'interrompit encore, en suffoquant un peu. Ses doigts glissaient sur le visage de Madel. Les

lèvres brûlantes de la jeune fille s'y appuyèrent, en un lent baiser.

—Quand ta pauvre maman est morte, ton père t'a laissée à nous. Lors de ce triste mariage, il nous écrivit que, pour compenser la peine qu'il savait nous faire ainsi, il s'engageait à nous abandonner entièrement ton éducation, sans jamais chercher à te voir. Il a tenu parole. Mais cependant, nous craignons toujours... Et nous avions recommandé à Vital de ne jamais lui parler de toi, de ta gentillesse, de tes qualités charmantes. S'il avait voulu t'avoir, ne fût-ce qu'un mois dans l'année... un mois dans ce milieu, Madel, toi que nous entourions de tant de soins pour éviter toute ombre sur ta petite âme blanche!

Des braises croulèrent doucement dans l'âtre avec un bruit léger. Quelques étincelles jaillirent, et leur lueur éclaira furtivement le visage empourpré de Madel, ses yeux pleins d'un pénible émoi, son buste gracile appuyé contre l'aïeule. La jeune fille murmura:

—Je comprends tout, grand-mère...

—Oui, tu comprends, n'est-ce pas, pourquoi tu n'as pas connu ton père? Mais maintenant, quand je ne serai plus là...

Madel appuya son front sur les genoux tremblants.

—Grand-mère!

La petite main ridée caressait toujours les cheveux bruns. Le visage de l'aïeule frémissait un peu, dans la pénombre où se noyaient ses traits flétris. Grand-mère dit d'une petite voix toute chevrotante:

—Il faut y penser, chérie. Il faut être courageuse. Tu tâcheras d'obtenir que ton père te laisse prendre gîte dans un couvent. Il est très possible même presque certain qu'il ne s'y opposera pas, car je suppose que tu seras plutôt une gêne pour lui, pour eux tous. Tu auras une petite aisance, de quoi vivre bien simplement, et tu pourras conserver la vieille maison. Un jour, tu te marieras. Choisis un honnête garçon, et un bon chrétien comme toi, Madel. Défie-toi surtout des enôleurs. Tu es jolie, ma mignonne, et on te le dira peut-être. Prends garde, car tout homme qui admire n'est pas pour cela même celui qui aime—du moins comme tu voudras être aimée. Et puis...

Elle s'interrompit, respira avec effort, et reprit d'une voix plus basse:

—Et puis, si, ce qu'à Dieu ne plaise, ton père voulait t'emmener là-bas, te faire vivre au milieu de cette famille, souviens-toi toujours de ce que tu as appris ici. Pense à la vieille maison, et à l'église où tu as prié.

Madel s'appuya plus fort contre elle. Tout son jeune corps frémissait. Elle murmura avec angoisse:

—Grand-mère! Grand-mère!

Les tisons noirissaient dans l'âtre, en faisant entendre un crissement léger. La lumière voilée de la lampe répandait un reflet mêlé d'ombre sur le visage désolé de Madel. Les doigts de l'aïeule glissèrent de nouveau sur le front palpitant, et y tracèrent une croix.

—Dieu est avec toi, petite enfant chérie...

Grand-mère s'éteignit doucement, un soir de mars très froid où la neige tombait en flocons légers aussitôt fondus. Elle partit comme elle avait

vécu, tranquillement, pieusement, avec la foi vivante et sereine qui avait dirigé toute son existence.

Mme Nisse et Constance assistèrent Madel dans ces pénibles moments. Mais elles étaient incapables d'atténuer le chagrin de ce jeune cœur, qui voyait pour la seconde fois disparaître une de ces tendres et protectrices affections maternelles que rien ne remplace. Quand le couvercle du cercueil se fut abaissé sur le fin visage flétri, couleur de cire pâle, Madel pensa dans un afflux de douleur: "Je n'ai plus personne sur la terre."

Le matin des funérailles, comme elle descendait tout enveloppée de crêpe, pour gagner le salon, elle vit un inconnu debout près du cercueil placé au milieu du vestibule. La vacillante clarté jaune des cierges se jouait sur le mince visage fatigué, sur la barbe brune et frisée, sur le pardessus noir au large col d'astrakan. Madel s'arrêta instinctivement au bas de l'escalier. Elle savait que son père avait été prévenu. Cet inconnu devait être lui. Une angoisse, un émoi pénible l'immobilisèrent. Lui fit quelques pas et dit:

—Etes-vous Madel?

Elle répondit, d'une voix qui tremblait un peu:

—Oui. Monsieur.

—Je suis votre père.

Il lui tendit la main. Elle y posa la sienne, enserrée dans un gant de laine noire. Et elle balbutia:

—Vous venez en une triste circonstance.

Elle avait conscience qu'un regard curieux l'enveloppait, cherchait à percer l'ombre répandue sur elle par le long voile de deuil. M. Breuil dit poliment:

—J'aurais aimé en effet qu'il en fût autrement.

Il fit une pause, et ajouta:

—Je suis, malgré tout, heureux de vous connaître, ma fille. Mais pourrais-je vous demander de lever votre voile, afin que je vous voie mieux?

Elle obéit, et son visage apparut dans la pénombre du vestibule que traversait le tremblant reflet des lumières mortuaires.

M. Breuil eut une légère exclamation.

—Mais c'est Colette à seize ans! Ce sont ses traits, ses yeux.

Il posa sa main sur l'épaule de Madel et pencha la tête pour la considérer mieux. Les grands yeux bruns, un peu gênés par cet examen, rencontrèrent un regard très vivement intéressé.

—Ses yeux... non, pas tout à fait. Colette n'avait pas cette expression. Mais vous êtes très jolie, Madel... vous êtes mieux que jolie.

Elle murmura:

—Oh! que m'importe!... Que m'importe!

Etaient-ce les paroles qu'il devait dire devant ce cercueil, quand il pouvait voir sur son visage la trace des larmes brûlantes versées près de la morte? Toute la délicate sensibilité de Madel se révoltait. Elle se recula un peu en demandant avec une froideur qu'elle ne put maîtriser:

—Désirez-vous prendre quelque chose, mon père, avant la cérémonie?

—Merci, mon enfant, j'ai déjeuné dans le train. Et d'ailleurs, je mange fort peu. Ma santé est précaire, mon estomac fort délabré. Le vie de Paris est épouvante.

Elle le regarda plus attentivement. Les traits, qui avaient une certaine finesse, se creusaient, s'amincissaient; des rides sillonnaient ce visage. Quelques fils blancs se montraient dans la barbe et dans les cheveux assez rares savamment ramenés sur les tempes. Les yeux s'enfonçaient un peu, clignotants et ternis, sous l'ombre des paupières lourdes.

Par la porte de la rue grande ouverte, les premiers groupes de connaissances entraient. Madel gagna le salon avec son père. Il se tint debout près d'elle, tandis qu'elle recevait les condoléances de ces gens à peine connus, car les aïeules de Madel, en dehors des Nisse, du curé et de deux ou trois vieilles dames, n'entretenaient de relations intimes avec personne. On regardait curieusement M. Breuil. Lui considérait d'un oeil indifférent ces étrangers, et, de temps à autre, laissait errer son regard autour de lui, sur les vieux meubles sans style, sur les tentures de reps marron fané. Puis il le ramenait sur la forme mince debout près de lui, cachée sous son voile et son long châle de deuil.

Grand'mère quitta pour la dernière fois la vieille maison, elle entra, pour la dernière fois aussi, dans la nef sombre où si souvent elle avait prié. Puis, par les chemins couverts d'une neige fine, qui fondait sous les pas, elle fut portée jusqu'au petit cimetière, tout blanc ce matin. Quand la bière eut disparu dans le caveau, Madel, jusque-là presque inconsciente, eut l'impression atroce que tout était bien fini, qu'elle était seule.

Elle revint avec son père et les Nisse. Constance avait glissé son bras sous le sien. Mais elle ne lui parlait pas. Un jour elle lui avait dit: "Je ne sais pas consoler." Cependant, sa sympathie un peu froide était bonne quand même, dans cette détresse du cœur, Mme Nisse marchait près des jeunes filles, en écoutant avec une impatience visible son mari et M. Breuil qui parlaient de Vital. M. Breuil disait:

—Notre médecin est mort l'année dernière et j'ai pris pour le remplacer votre fils, dont un de mes amis me faisait de grands éloges. Il paraît en effet fort capable, et ma femme en est très satisfaite.

Le docteur répliquait, avec son rire jovial:

—Oui, oui, c'est un bon travailleur, et qui arrivera, je l'espère. Je savais qu'il soignait Mme Breuil. Il m'a dit aussi avec quelle amabilité il était reçu chez vous.

—Mais oui, il nous plaît beaucoup. Sa gaieté, son entrain ne nuisent en rien à son habileté professionnelle, qui est grande.

Une mince couche de neige couvrait ce matin le toit de la vieille maison. Le dégel commençait, et des gouttes d'eau glacée tombaient tout le long du logis, comme des larmes. Madel frissonna un peu, en entrant dans le vestibule où demeurait encore l'écoeuvante senteur de cire chaude. Des débris de fleurs jonchaient le dallage, parmi la boue échée laissée là par les chaussures de tous ceux qui étaient entrés ce matin. Mélanie apparut au seuil de la salle à manger. Une sorte d'émotion détendait ses traits durs. Elle dit d'une voix adoucie:

—Si Mademoiselle veut déjeuner, c'est prêt.

M. Breuil aida sa fille à enlever son chapeau et son châle. Ils s'assirent tous deux dans la salle à manger. Lui semblait nerveux et las, elle sentait son cœur si gonflé qu'elle craignait à tout instant d'éclater en sanglots. Ils échangèrent quelques phrases banales, en touchant à peine aux mets présentés par Mélanie. Le jour assombri de la salle les enveloppait d'une ombre funèbre. Par moments, le buste de Madel fléchissait, comme courbé sous le poids de toute cette douleur qui enserrait son cœur. Miquet, le vieux chien, s'appuyait contre elle et levait ses yeux ternis, son museau roux, qu'elle effleurait d'une caresse. Les chats, avec des mouvements veloutés, rôdaient autour de la table, venaient frôler la robe de deuil. C'était l'habituel tableau familial—mais il y manquait celle qui en était le centre et l'âme.

En se levant de table, M. Breuil dit :

—Il faut que nous causions, Madel.

C'était le moment redouté, où le sort de Madel allait se décider. Elle eut un petit frisson mais dit avec calme :

—Quand vous voudrez, mon père.

Ils s'assirent près de la cheminée, où pétillaient de grosses bûches de chêne. M. Breuil s'enfonça dans le grand fauteuil de cuir—le fauteuil de grand-mère. Le cœur de Madel se serra un peu plus. En fermant un instant les yeux, elle évoqua la mince silhouette assise là, et la douce figure ridée aux yeux de tendresse sereine. Puis, un peu plus loin, dans le fauteuil de tapisserie, c'était la corpulente personne de bonne-maman, son visage coloré, ses yeux mélancoliques et sérieux.

La voix légèrement nasillarde de M. Breuil s'éleva...

—Je vous avoue, mon enfant, que je n'ai pas encore songé à ce que je ferais de vous. Je ne vous connaissais pas, et je ne pensais pas vous trouver telle que vous êtes. Il faut me laisser le temps de réfléchir, de consulter ma femme...

Madel souleva ses paupières, en disant avec une vivacité frémissante :

—Laissez-moi ici, mon père! Avec Mélanie...

—Vous êtes bien jeune pour cela. Une telle solution me paraît impossible. Mais nous pouvons tout au moins l'adopter provisoirement, jusqu'à ce que nous ayons pris une décision ferme à votre sujet. Vous passerez ainsi le temps de votre grand deuil. Ensuite, nous verrons, nous verrons.

Il se pencha un peu, étendant vers l'âtre ses mains maigres et blanches, aux veines saillantes. La lueur des flammes dansa sur son teint bis, sur son front dénudé.

—Je pourrais me retirer dans un couvent, en attendant qu'il me soit possible de vivre seule.

Il tourna la tête et la regarda. Une sorte de sourire ironique entr'ouvrit ses lèvres pâles.

—Un couvent!... Ma chère enfant, laissez-moi vous dire qu'il est temps pour vous de sortir de ce milieu... excellent, je ne le nie pas, mais un peu... rigide. Vos aïeules étaient les meilleures femmes du monde, je ne doute pas qu'elles n'aient fait de vous une petite perfection... mais la perfection peut devenir fort ennuyeuse, Madel.

Les mains de Madel, croisées sur ses genoux, frémirent un peu. Sous les paupières qui bat-

taient, les grands yeux bruns s'emplirent d'un émoi douloureux, en se détournant du regard doucement narquois de M. Breuil.

—Il faut que vous connaissiez le monde, ma fille. Puis, nous vous marierons de bonne heure. Vous n'avez qu'une bien petite dot—car je pense ne rien vous apprendre en vous disant que je n'ai personnellement aucune fortune? Mais vous êtes charmante. Nous vous trouverons un mari bien posé, et riche.

Elle éleva un peu la main droite, dans un geste de protestation.

—Oh! ne pensons pas encore à cela, mon père!

—Nous avons le temps, en effet. Mais il faut vous former, vous rendre plus moderne. Vous devez être une petite nonne, Madel. Je vois cela dans vos yeux.

Une rougeur vive éclaira le teint mat de Madel. La jeune fille se redressa un peu, d'un souple mouvement qui fit onduler son buste sous le corsage noir. Et elle dit fermement :

—Je suis une chrétienne pratiquante, mon père.

Il détourna un peu son regard des yeux qui exprimaient tant de claire droiture, et murmura :

—Oui, je sais... naturellement.

Ses doigts maigres tapotaient son genou. Dans le foyer, les langues de flamme se tordaient autour du bois rugueux et sifflaient doucement. Leur lueur fugitive glissait parfois sur le visage altéré de Madel, sur les boucles soyeuses de ses cheveux.

—Dites-moi un peu, mon enfant, ce que vous faisiez ici, ce que vous avez appris.

Laissant dans l'ombre les douces joies d'affection—celles-là étaient des souvenirs qui ne devaient pas être profanés—elle parla de ses occupations, de ses études. M. Breuil dit avec satisfaction :

—Ah! vous êtes musicienne! Je connais un peu Charminat, il a joué à notre mariage. C'est un excellent artiste. Si vous venez à Paris, je demanderai pour vous des leçons à Jardel, le célèbre violoniste, dont je suis l'ami. Et nous ferons de la musique ensemble. Liette, votre sœur, n'a aucune disposition, et le jeu brillant mais inexpressif de Florine, la fille de ma femme, ne me plaît guère.

Les épaules, le visage de Madel frémirent un peu, à cette évocation des étrangères contre lesquelles l'avait prévenue grand-mère. Elle murmura :

—Je ne suis pas faite pour vivre là-bas. Vous me laisserez ici, n'est-ce pas, mon père?

Il hocha la tête.

—Ce n'est guère possible, je vous le répète. Mais nous y réfléchirons.

Il repartit quelques heures plus tard. L'atmosphère de la vieille maison semblait lui peser. Là où tant de saines traditions, tant de forte et intangible morale avaient répandu leur parfum, son âme veule, flétrie par d'incessantes abdications de conscience, éprouvait le sourd malaise du remords.

Et Madel, seule dans les grandes pièces désertes, seule dans le jardin où la vie renaissait, vit s'écouler les mois dans la crainte poignante du lendemain, qui lui apporterait la décision de son

père. Elle espérait beaucoup cependant que Mme Breuil ne se soucierait pas de s'embarrasser d'elle. C'était aussi l'opinion du curé de Saint-Front, des Nisse, de M. Charminat. M. Breuil écrivait de temps à autre un petit mot hâtif, à peine lisible. Il disait: "Je pense à toi, ma fille. Mais nous n'avons encore rien décidé. Ma femme est très souffrante. Tâche de te distraire un peu."

Se distraire! Non, Madel vivait avec le souvenir de ses aïeules. Mais elle s'était remise énergiquement au travail, qu'elles lui avaient montré comme le dérivatif des peines de l'âme. Elle allait voir les pauvres de bonne maman, et soigner les malades. Puis, aux heures claires du matin, et le soir, quand les nefs s'emplissaient de nuit, elle venait prier là où elles avaient prié. Le coussin de velours grenat, posé sur le prie-Dieu de grand-mère, gardait l'empreinte de ses genoux. Le livre de bonne-maman, à la tranche jaunie, s'ouvrait de lui-même aux prières pour les morts. Madel sentait s'apaiser ici l'amertume de sa souffrance, dans la douceur du cœur à cœur avec Dieu. Les âmes chères lui semblaient plus proches — plus proches même que dans les chambres de la vieille maison, que dans la salle où elles avaient vécu tant d'heures, et où tout les rappelait.

Septembre finissait lorsque Madel reçut une lettre de son père. Il lui annonçait qu'il viendrait la chercher quinze jours plus tard pour l'emmener à Paris.

Elle se trouvait dans le jardin, tout au fond, près des treilles garnies de lourdes grappes. Quand elle eut fini de lire, la feuille glissa de ses mains, qui se joignirent lentement. Son visage frémit un peu dans la clarté chaude de midi et l'éclat vivant que le soleil avait mis dans ses yeux s'évanouit. Elle s'appuya au mur, qui brûlait. Quelques feuilles s'affaissèrent sous son épaule. D'autres s'agitèrent sur ses cheveux, frôlèrent son front. Une abeille, dérangée par ce mouvement, sortit d'une grappe et bourdonna furieusement, un instant. Puis, rassurée devant l'immobilité du visage pâli, elle disparut de nouveau entre les grains d'un vert ambré, gonflés de suc.

Mélanie, qui avait apporté la lettre et feignait d'arracher de l'herbe dans une allée voisine, se redressa en demandant:

— Est-ce que Monsieur fait partir Mademoiselle ?

Sans bouger, Madel répondit:

— Oui, Mélanie, mon père m'emmènera dans quinze jours à Paris.

Une vague émotion passa dans les yeux pâles de la servante. Elle fit deux pas vers Madel, en ramenant contre sa taille le bas de son tablier, dans lequel gisaient quelques herbes.

— Vrai, Monsieur aurait bien pu laisser Mademoiselle ici! Je ne croyais pas tout de même qu'il l'aurait emmenée là-bas.

Madel murmura:

— Moi non plus.

— Et qu'est-ce que Mademoiselle fera là? Elle ne connaît rien aux manières des Parisiens. Ici, elle est bien tranquille, et personne ne lui ferait de mal.

Madel dit lentement d'une voix qui tremblait un peu:

— Je ne suis pas libre, je dois faire ce que veut mon père.

La servante s'éloigna en marmottant. Madel suivit d'un regard machinal sa silhouette claudicante, qui étendait sur la terre ensoleillée une grande ombre en mouvement. Un peu de brise faisait flotter la longue queue du mouchoir blanc qui coiffait ses cheveux roux. Elle disparut au détour d'une allée. Alors Madel se redressa. Elle regarda autour d'elle, dans la clarté dorée où dansaient des moucheron. Et toute cette lumière éclaira la désolation de ses yeux que les larmes mouillaient, lentement, comme une rosée.

* *

Pendant les jours qui suivirent, Madel voulut revoir tous les lieux aimés. Avec Mme Nisse et Constance, elle refit ses promenades favorites, elle emplît son regard de la vue des grands prés tranquilles, des bois déjà jaunissants où l'air sentait les champignons et la mousse fraîche, des petits sentiers tortueux qui escaladaient les collines, entre les chênes. La douceur de l'automne s'étendait sur les campagnes, que l'été avait brûlées, et qui devenaient brunes, blondes, rousses, en s'enveloppant de sérénité lumineuse. Madel songeait: "Quand reverrai-je tout cela?" Et son cœur se serrait si fort qu'elle sentait un petit étouffement d'angoisse lui monter à la gorge.

À la nuit tombante, elle entra à l'église. M. Charminat l'attendait. Jusqu'au bout, il voulait lui donner ses leçons. Le pauvre homme n'avait pu dissimuler sa désolation en apprenant le départ de Madel.

— Vous aussi!... vous aussi! gémit-il. Paris vous prend... Paris prend tout.

Longtemps, sous leurs doigts, l'orgue répandait ses sons larges qui emplissaient le vaisseau obscur. Madel, pour un peu de temps, oubliait son chagrin, son effroi du lendemain, comme le père abandonné oubliait un instant, dans son émoi d'artiste, dans l'inspiration brûlante de son cerveau vibrant, l'inconsolable douleur de sa vie. Puis Madel rentrait dans la maison silencieuse. Elle s'asseyait dans la salle, devant les fauteuils vides à jamais des formes familières qui s'y étaient reposées tant d'années. Le tricot de grand-mère restait là, inachevé, sur la petite table de marqueterie qu'elle aimait et dont Madel était chargée de frotter les cuivres, chaque jour. Sa chauffeurette se blottissait au coin de l'âtre, attendant les pieds menus chaussés de drap noir, qui jamais plus ne s'y poseraient. Madel étouffait ses sanglots, en songeant que tout ce passé ne reviendrait pas et qu'elle devait marcher vers l'avenir — l'avenir avec son père, avec la famille de son père.

Au jour, elle parcourait les grandes pièces déjà froides, désertes pour tout autre, mais où elle revoyait les silhouettes chères, où elle sentait autour d'elle comme la caresse de leurs âmes. Elle descendait au jardin, longait les plates-bandes que l'automne défleurissait. La brise agitait les collerettes blanches des grandes marguerites, qui se fanaient un peu. Des dahlias orangés et pourpres penchaient leurs têtes lourdes, balancées lentement. Les feuilles du vieux marronnier se déta-

chaient, vo'tigeaient, et Madel, au passage, en froissait toujours une sous ses pas. Une odeur de poires mûres et de crâns se mêlait à celle des feuillages mourants, à la senteur un peu crue des fleurs d'automne. Madel pensait: "Le printemps reviendra ici, et je n'y serai pas."

La veille de l'arrivée de son père, elle monta pour la dernière fois au cimetière. M. Breuil aura-t-il peut-être jugé correct de l'accompagner, s'il eût été là. Et elle voulait faire cette visite seule.

Elle pria longtemps devant l'épaisse dalle grise qui recouvrait les restes de sa parenté maternelle. Puis elle enleva une à une les petites feuilles jaunes pâles, détachées des peupliers, et que le vent apportait jusqu'à la pierre tombale. Elle s'attardait, ne pouvant s'arracher à cette tombe dont on allait l'éloigner. L'air vif, presque froid, soulevait son long voile et rosait la claire matité de son teint. Ses yeux tristes regardaient la lourde dalle, où la croix s'étendait en relief. Madel songeait: "Si Dieu me faisait mourir, je serais heureuse. J'ai peur de la vie."

Elle s'agenouilla une dernière fois, pria encore avec sa ferveur simplifiée d'enfant. Ses mains s'appuyèrent sur la pierre froide, et elle frissonna un peu, en se remettant debout. Lentement, elle descendit l'allée. Ses yeux étaient pleins de larmes qui les obscurcissaient. Elle ne vit que lorsqu'elle fut tout proche d'eux le curé et M. Charminat qui causaient près d'une tombe.

Elle les salua au passage. Le prêtre l'arrêta en demandant:

— Vous venez de faire vos adieux là-bas, pauvre enfant?

Elle répondit d'une voix qui faiblissait:

— Oui, ma dernière visite. Monsieur le curé.

Les larmes gissaient sur ses joues. M. Charminat se pencha et posa sur son bras sa grosse main noueuse, qui tremblait très fort.

— Madel, Madel, prenez garde! Oh! mon enfant, ma pauvre petite enfant si blanche! Pourquoi vous enlève-t-on à nous? D'autres sont parties volontairement, mais vous.

Sa voix se perdit dans un son rauque. Sous la poussée de l'émotion, son visage se congestionna, ses grosses lèvres tremblaient sous la moustache grise en broussailles. Il regardait Madel avec une sorte d'effroi tragique. Et elle frémit, car elle retrouvait chez lui un rappel de sa propre angoisse, de cette terreur de la vie et de l'inconnu qui saisissait sa jeunesse ignorante, depuis peu de temps.

Elle murmura:

— Moi aussi, j'ai peur...

Le prêtre dit avec une fermeté douce:

— On ne doit jamais avoir peur quand on a Dieu avec soi, Madel.

Son maigre visage se dressait en arêtes fermes dans la clarté légère de cette après-midi, où le soleil se voilait de nuées diaphanes. La décision de son regard s'adoucisait de bonté indulgente. Il ajouta, en regardant M. Charminat:

— Il ne faut pas lui faire peur de la vie.

M. Charminat se détourna un peu et regarda la tombe. Sur la pierre étaient inscrits ces mots:

MARIE-LOUISE CHARMINAT

NEE DRAKE

Retournée à Dieu à l'âge de vingt-cinq ans.

Des chrysanthèmes s'épanouissaient autour, dans une étroite plate-bande. Contre la grille cliquetaient des couronnes de perles, noires et blanches, fanées par les intempéries.

Le prêtre dit icitement, en regardant avec une attention pensive le délicat visage, et les yeux sans ombre où se reflétait un émoi douloureux:

— Il ne faut craindre que le péché, Madel. Lui seul est un mal.

Dans la gorge de M. Charminat, un sanglot s'étouffa. Il appuya contre la grille ses grosses mains frissonnantes, en murmurant:

— Oui, le péché. Lui seul! La mort n'est rien.

II

Le premier matin où Madel s'éveilla chez son père, elle demeura un long moment immobile, le coude appuyé à son oreiller, en se disant qu'elle rêvait. La grande chambre de la vieille maison, les solides meubles d'acajou ornés de cuivres, les rideaux bleus très passés, tout cela n'existait plus — tout cela avait fait place à une chambre minuscule garnie de meubles anglais en bois clair, réduits au strict nécessaire.

Une faible clarté de jour pénétrait par les fentes des volets et arrivait jusqu'au lit, jusqu'au jeune visage où les yeux s'ouvraient très grands, un peu ensommeillés encore.

Et puis Madel se souvint tout à coup. Alors elle cacha son visage dans l'oreiller. La taie de toile fine et brodée fleurait un parfum capiteux, qui ne rappelait en rien la bonne senteur de la lavande et d'iris des armoires à linge de la vieille maison. Ce même parfum avait saisi Madel hier soir, dès son entrée dans le petit salon pseudo Louis XV où l'introduisait son père. Il s'exhalait à chacun des mouvements de Mme Breuil et de ses filles, il flottait dans la chambre où Madel avait été conduite par Florine et semblait imprégner jusqu'aux moindres objets.

Madel, très lasse du voyage, étourdie par ce changement soudain et cette arrivée dans l'inconnu, s'était endormie sans avoir eu le temps de réfléchir, de coordonner ses impressions. Mais ce matin, dans son cerveau reposé, les silhouettes étrangères aperçues la veille comme en un songe se précisaient, devenaient vivantes. Mme Breuil lui tendait une main grasse et blanche, avec un mot très aimable. Dans sa face poudrée, dont les traits assez réguliers s'empâtaient, les yeux conservaient un éclat très vif. Une robe d'intérieur de teinte claire drapait son embonpoint et l'accusait encore. Près d'elle, sa fille Florine apparaissait presque trop mince, serrée dans le fourreau à la mode. On n'eût pu dire qu'elle fût jolie, et elle n'était pas laide non plus. Son teint, ses cheveux paraissaient ternes. Elle n'avait pas de grâce dans l'allure, et son sourire, son regard étaient sans charme. Mais Madel avait été frappée surtout, à ce premier moment, du mélange d'indolence douce et d'assurance pleine d'apômb

qui caractérisait ses manières et se montrait dans sa conversation.

De l'aplomb! Liette paraissait n'en pas manquer non plus—Liette, cette grande fillette de treize ans que M. Breuil avait présentée en ces termes: "La soeur, Madel". Un bref shakehands désarticulant le mines pognit de Madel, un regard investigateur, ni bienveillant, ni hostile, tel avait été l'accueil de Liette à cette soeur inconnue.

Tel avait été d'ailleurs celui de tous.

Et Madel, en pensant à tout cela, en revivant les dernières heures passées dans la chère maison et le moment du départ, pleura doucement sur l'oreiller parfumé où s'appuyait sa joue brûlante, et pria pour devenir courageuse.

* *

La chambre de Madel donnait sur la cour du très vaste immeuble où les Breuil occupaient un appartement, au troisième. Un bâtiment à quatre étages se dressait en face, puis un mur à droite, et un à gauche. Quand Madel vit cela en ouvrant sa fenêtre, elle pensa avec un serrement de cœur: "C'est comme chez M. Charminat."

Florine vint la chercher pour la conduire à la salle à manger, où le petit déjeuner attendait. Elle était habillée pour sortir et expliqua:

—Je vais au dispensaire de la Croix-Rouge. C'est mon tour aujourd'hui. Si vous le voulez, vous pourrez venir un de ces jours avec moi. Cela se fait beaucoup maintenant.

—Volontiers. Je sais déjà soigner bien des petites blessures, faire des pansements.

—Oh! très bien! Vous pourrez ainsi passer très vite votre examen. Moi, je travaille pour y arriver. Quand ce sera fini, j'irai de temps à autre, seulement. Il y en a qui aiment ça. Je vous avoue que je m'en dispenserais très bien.

Madel s'asseyait à ce moment devant la table garnie d'un napperon brodé. Elle leva vers Florine un regard surpris.

—Nous pouvons rendre ainsi de grands services et nous rapprocher des malheureux qu'on excite contre nous. Puis, en temps de guerre.

Florine eut un rire légèrement ironique, tout en prenant place en face de Madel.

—Oh! vous savez, je ne m'embarrasse pas beaucoup de considérations sentimentales. Je tiens seulement à avoir mon diplôme d'infirmière, parce que c'est chic.

Elle étendit sa main pâle, aux doigts très longs, et saisit la théière d'argent.

—Du thé? Du chocolat? Servez-vous, Mademoiselle... Dois-je dire Mademoiselle? Il sera peut-être plus simple de nous appeler par notre nom?

Madel acquiesça sans empressement. Florine ajouta:

—Comme maman est malade, c'est moi qui serai chargée de vous piloter.

Dans le jour assombri de la salle à manger, qui donnait sur la cour, Madel retrouvait Florine Darquin telle que la veille aux lumières. Son visage mince, presque mièvre, d'une matité terne,

disparaissait à demi sous les bords rabattus en éteignoir d'un chapeau de velours marron. Ses yeux sans éclat s'enfonçaient dans l'ombre et n'exprimaient que l'indifférence, ou une sorte de lassitude. Mais elle avait un genre très parisien—un genre qui étonnait fort Madel.

Liette entra. Elle serra la main de sa soeur et lui annonça que Mme Breuil l'attendait dans sa chambre.

—C'est au bout du corridor, ajouta-t-elle.

Madel se dirigea vers l'endroit indiqué. Son cœur se serra de nouveau. Que devaient dire là-haut les aïeules chéries, en la voyant dans cette demeure où elles avaient tant redouté qu'elle fût appelée?

Dans le corridor, elle rencontra M. Breuil. Il l'embrassa hâtivement en disant:

—J'ai une course pressée à faire. Nous nous reverrons tout à l'heure. Va voir ma femme, elle t'attend.

Mme Breuil se trouvait encore au lit. Son visage, dépouillé d'artifices, apparut à Madel très blafard dans la clarté de la grande chambre élégante. Un cerne entourait ses yeux, qui n'avaient plus la vivacité de la veille. Elle expliqua à la jeune fille qu'elle était malade depuis plusieurs mois. Le docteur Nisse lui conseillait une opération, mais elle s'y refusait toujours.

—Vous le connaissez, le docteur Nisse, Madel?

—Je l'ai vu souvent à Bargaenac, Madame.

—Oui, il nous parle quelquefois de vous, depuis que votre père est allé là-bas. C'est un charmant garçon et un excellent médecin. Nous le voyons fréquemment.

Elle se montrait aimable, comme la veille — d'une amabilité calme, sans affectation. Sa physionomie décelait une intelligence impérieuse et une vivacité qui se dominaient. Madel eut l'impression d'être très petite, devant cette force devinée — cette force de femme, qui devait régner ici.

Mme Breuil lui annonça que son mari et Florine se chargeaient de l'initier à la vie de Paris. Elle-même aurait voulu le faire, mais c'était impossible, pour le moment.

—Il faudra que vous suiviez encore quelques cours. Nous arrangerons cela. Quant à la musique, votre père a obtenu de Jardel une heure par semaine. C'est une aubaine, car il fait mille façons pour prendre de nouveaux élèves et ses cachets atteignent des prix exorbitants. Ou bien il n'accepte rien, ce qui est le cas ici, parce qu'il est l'ami de mon mari. Profitez donc bien de cette occasion unique. Puis vous accompagnerez votre père aux concerts, à l'Opéra. Vous verrez, ma chère petite, que bientôt votre Bargaenac sera vite oublié.

Madel allait protester. Mais les mots s'évanouirent avant d'avoir passé entre ses lèvres. A quoi bon? Elle sentait bien que cette femme ne la comprendrait pas, elle devinait l'ironie toute prête à lui répondre. Non, elle ne profanerait pas ses souvenirs bénis en laissant voir ses regrets, son chagrin à ces étrangères. Elle les renfermerait en elle, pour n'en parler qu'à Dieu, jusqu'au jour où elle deviendrait libre de retourner là-bas, dans la vieille maison, à l'ombre de Saint-Front.

* *

Quand Madel demanda le lendemain matin à Florine où se trouvait l'église la plus proche, la jeune fille eut un petit rire moqueur.

—C'est vrai, vous êtes une nonnette ! Votre père nous l'avait dit. Mais attendez donc à dimanche, ma chère. En votre honneur, j'assisterai à la messe pour vous accompagner. J'y vais une dizaine de fois dans l'année, Liette aussi. Maman tient à ce que nous ayons un grain de religion, à cause du mariage. Il y a encore des familles qui regarderaient à accueillir une femme libre-penseuse. Comme cela, nous ne sommes ni blanc ni noir, mais tout ce qu'on veut.

Une sorte de sourire ironique plissa sa bouche, qu'elle avait grande, un peu sinieuse.

Madel répliqua fermement :

—J'ai l'habitude d'y aller tous les jours et je tiens beaucoup à continuer. Mais je serai toujours heureuse quand vous et Liette voudrez bien m'accompagner le dimanche.

—Oh ! Liette est très indépendante, elle n'accompagne personne. Moi, j'irai une fois par hasard. Pour vous faire plaisir, je vais vous montrer notre paroisse. C'est Saint-Séverin, et elle est tout près.

En ce matin d'octobre, Paris s'enveloppait d'un brouillard léger, très frais. Sur le boulevard Saint-Germain, la circulation avait repris, comme une houle incessante. En passant devant un immeuble de fort luxueuse apparence, Florine dit :

—C'est ici que demeure le docteur Nisse.

Et, comme sa mère la veille, elle demanda :

—Vous l'avez connu à Bargenac, n'est-ce pas ? Il nous l'a dit. C'est un homme très aimable, assez intelligent. Mais je le crois fort ambitieux.

Après une pause, elle ajouta :

—Votre petite ville nous a fourni aussi une célébrité du théâtre, la très jolie Cécile Drake.

Devant les yeux de Madel s'évoqua le gros visage rouge de M. Charminat, avec son regard triste, son pauvre regard d'inconsolé. Elle dit avec une vivacité un peu indignée :

—Oh ! oui, je la connais bien ! Elle a quitté son père, qui est veuf et n'a qu'elle comme enfant, elle est entrée au théâtre malgré lui. Jamais je ne l'aurais crue capable de cela !

Florine tourna un peu la tête et la regarda. Un sourire amusé, légèrement narquois, entr'ouvrait ses lèvres.

—Oh ! elle a bien fait ! Il faut conserver son indépendance. Et voyez donc, au lieu de l'existence probablement médiocre qui devait être son lot là-bas—on nous a dit que son père était un pauvre professeur de musique?—quelle vie délicieuse elle a trouvée ici ! Une vie de luxe, de triomphes, d'adulations...

Madel interrompit :

—Mais elle a manqué à son devoir.

—Son devoir ! Oh ! vous êtes amusante ! C'est une chose très vieillotte, le devoir. On en parle encore, ça fait bien quelquefois, mais on n'en veut plus.

Madel dit gravement :

—On m'a appris qu'il doit gouverner la vie, et que ceux qui s'en éloignent sont des malheureux.

—On vous a appris beaucoup de choses inutiles, ma chère petite. Vous vous en apercevrez bientôt. Et vous pourrez demander à la belle Drake si elle est malheureuse quand vous la verrez chez nous.

—Vous la connaissez ?

—Un peu. Nous avons pas mal de relations dans le théâtre, des hommes surtout. Cécile Drake a une apparente correction d'existence qui permet de la recevoir. Et pour nos réceptions nous avons ainsi, sans bourse délier, sa voix, qui est réellement superbe.

Elles arrivaient devant Saint-Séverin. Florine s'arrêta.

—Vous voici à destination. Au revoir. Moi, je vais faire quelques courses, puis ensuite j'irai déjeuner chez papa.

Et devant le regard surpris de Madel, elle ajouta :

—Chez mon vrai père, le premier mari de maman. Nous nous voyons assez souvent. Il est marié aussi, mais sa femme se montre très aimable pour moi. Et j'ai deux frères de ce côté-là, plus Michel, qui est comme moi du premier mariage. Mme Darquin, divorcée aussi, a amené à papa une petite fille. C'est très compliqué, toutes ces familles. On finira par n'y plus rien comprendre. Sur ce, à ce soir, ma chère. Vous saurez bien retrouver votre chemin ?

—Oh ! je le pense !

Florine s'éloigna. Madel entra dans l'église, sans penser à jeter un coup d'oeil sur la façade—elle qui aimait tant les vieilles pierres. Ce qu'elle venait d'entendre, et le sourire moqueur de Florine, sa façon d'envisager la vie, le devoir, de juger la conduite de Cécile à l'égard de son père, cet aperçu rapide de la désorganisation familiale causée par le divorce—tout cela troublait la jeune âme claire comme une obscure vision du mal. Certes, ses aïeules ne lui avaient pas laissé croire que tout fût bien, et beau sur la terre ; mais, retirées dans la vieille maison, voyant peu de monde, se désintéressant du changement d'idées, de mœurs, de coutumes, elles l'avaient élevée dans une atmosphère spéciale, faite de forte vertu, de foi vive, de candeur inattaquée, de douce croyance à l'idéal. Parties trop tôt, elles laissaient Madel à peine sortie de l'enfance, non formée encore à la connaissance de la vie, qu'elles méditaient de lui révéler peu à peu. Et, dans cette vie, brusquement, la jeune fille était jetée comme une petite épave solitaire.

Elle glissait le long d'une nef latérale, dans le jour gris de cette matinée. Au fond de l'abside, de tremblantes lueurs de cierges éclairaient la statue de Notre-Dame d'Espérance, et l'autel où un prêtre célébrait. Madel s'agenouilla. Ses mains se joignirent, se serrèrent très fort. Mais déjà son trouble s'apaisait. Ici, comme à Saint-Front, elle était chez son Dieu, elle le sentait tout proche d'elle, et elle n'avait plus peur.

Les lueurs, en vacillant, jetaient des clartés intermittentes sur les ors clairs de l'autel, sur la moire rouge de la chasuble, sur les fidèles du premier rang. Le regard de Madel fut attiré par un visage de femme, tout mince, un peu flétri, joli encore cependant sous le tulle léger de la

voilette noire. Ce visage, les cheveux blonds et toute la petite personne menue n'étaient pas inconnus de Madel. Elle pensa :

—Ce doit être Mme Marsy.

Bernard et sa mère n'étaient plus revenus à Bargenac; mais ils continuaient d'entretenir par écrit des rapports avec leurs parents. Mme Marsy demandait souvent des nouvelles de Madel. Quand il fut décidé que celle-ci partirait pour Paris, le docteur Nisse lui dit :

—Vous rencontrerez probablement là-bas nos cousins Marsy. Ils sont logés rue du Sommerard, et c'est tout près de la partie du boulevard Saint-Germain où habite votre famille. Il faudra aller voir Mme Marsy, qui a gardé de vous le meilleur souvenir.

Madel n'était donc pas surprise d'apercevoir cette figure de connaissance. Et elle eut tout à coup l'impression très douce de n'être plus aussi seule, dans la ville immense où elle se trouvait entourée d'étrangers—jusque sous le toit de son père.

Attendrait-elle Mme Marsy à la sortie pour se faire reconnaître? Mais la chrétienne, la femme aux fermes principes n'admettait certainement pas la position dans laquelle se trouvait M. Breuil. Alors, accepterait-elle d'entrer en relations avec sa fille?

Cependant, Madel se sentait saisie d'un tel désir de rencontrer ces yeux doux et clairs, qui renfermaient tant de sérénité, tant de lumière apaisante!

La messe finissait. Mme Marsy se leva. Madel eut une dernière hésitation, puis elle se dit résolument :

—Je verrai bien si elle veut m'accueillir.

Elle descendit la nef derrière Mme Marsy. La petite silhouette mince, vêtue de noir, avançait sans bruit. Sur le sol la jupe seule produisait un frôlement léger. Arrivée au bénitier, Mme Marsy étendit ses doigts qui t'empèrent dans l'eau sainte. Alors d'autres doigts, gantés de noir, s'avancèrent et une voix un peu tremblante murmura :

—Madame, voulez-vous me permettre, comme à Saint-Front?...

Mme Marsy se détourna, étouffa une exclamation...

—Vous, mon enfant!

Elle tira le battant de la porte et fit passer devant elle la jeune fille. Sous le porche, elle lui saisit les mains. Et avant qu'elle eût parlé, Madel comprit qu'elle ne serait pas repoussée, que la demeure de Mme Marsy s'ouvrirait devant elle.

—Ma pauvre enfant!

Mme Marsy ne dit d'abord que ce mot. Mais tant de pitié compréhensive, tant de bonté tendre y étaient contenues que Madel sentit comme un afflux de joie submergeant sa détresse.

—Oui, bien pauvre, bien malheureuse, madame!

—Je le comprends. Etes-vous libre de venir un instant chez moi?

—Oui, car personne ne doit m'attendre, hélas!

Elles quittèrent Saint-Séverin et, dans la brume un peu plus opaque maintenant, se dirigèrent vers la demeure de Mme Marsy. Celle-ci occupait, au second étage d'un vieil immeuble de la rue du Sommerard, un appartement qui donnait,

par derrière, sur un petit jardin clos de murs croûants envahis par le lierre. Dans les grandes pièces bien éclairées par des fenêtres aux embrasures profondes, on eût cherché vainement le luxe neuf qui existait chez M. Breuil. Madel eut l'impression de retrouver ici comme une image de la vieille maison, une image plus élégante, plus parisienne, mais qui conservait le parfum d'une tradition, avec la grâce sobre du génie français. En s'asseyant près de Mme Marsy, elle murmura :

—Il me semble que je respire mieux, ici.

Le surlendemain de cette rencontre, Madel vit le docteur Nisse, chez Mme Breuil. Celui-ci fit appeler la jeune fille dans sa chambre et dit à son entrée :

—Mon enfant, donnez donc au docteur des nouvelles de sa famille.

Vital vint à elle, souriant, ne cachant pas sa surprise.

—Mais vous êtes tout à fait une jeune fille, maintenant! Tout à fait!... Je suis très heureux de vous revoir, Madel... Dois-je dire encore Madel?

—Oh oui!

Elle souriait, en lui tendant sa main qu'il enserra entre ses doigts larges. Elle rougissait un peu, toute joyeuse de revoir ce visage connu. Vital demeurait toujours le même, un peu grossi peut-être. La vivacité de son regard, de ses manières était celle de l'étudiant, du jeune interne qui venait passer à Bargenac ses vacances, autrefois.

—Vous avez eu bien du chagrin, ma pauvre petite amie? J'ai souvent pensé à vous.

Sa voix restait souple, avec un accent de caresse. Tandis que Madel lui parlait de Constance, de son père, des personnes connues de lui à Bargenac, il la considérait avec complaisance. Elle se sentit tout à coup gênée par ce regard, sans savoir pourquoi. Ses grands cils bruns battirent un instant sur ses yeux, avant de les voiler. Elle acheva la phrase commencée et se tut. Alors Vital sourit en disant gaiement :

—Vous n'avez pas changé, Madel. Vous êtes toujours la petite fleur cachée de la vieille maison.

Mme Breuil, de son lit, riposta :

—Oh! nous la mettrons en lumière! Bientôt, vous ne la reconnaîtrez plus, docteur.

Il hocha un peu la tête en murmurant :

—Ce sera peut-être dommage.

Il prit congé de Mme Breuil, et celle-ci dit à Madel :

—Reconduisez le docteur, mon enfant.

A la porte du vestibule, Vital s'arrêta.

—Je suis sûr que vous vous tourmentez d'être ici, Madel?

Elle soupira en répondant :

—Oh! vous le pensez bien!

—Il ne faut pas exagérer. Mme Breuil est une femme estimable...

—Mais elle n'est pas la femme de papa, pour moi!

—Oui, évidemment... mais ce sont des choses dont vous n'êtes pas responsable. Dès lors, à quel bon vous rendre pour cela la vie pénible? Acceptez...

tez la situation telle qu'elle existe, jouissez de la vie plus gaie, plus large, qui sera la vôtre ici.

Il s'interrompit devant le regard stupéfait, presque scandalisé de Madel.

—Jouir... jouir d'une existence qui, je le prévois déjà, froissera tout ce que je dois à mon éducation première!

Il eut un sourire un peu railleur—si peu que Madel vit seulement la câline protestation de son regard.

—Mais non, ne prévoyez pas un si noir avenir! Allons, je vous devine déjà tout effrayée, folle petite fille! Eh bien, je me charge de vous rassurer, de vous montrer que le vie n'est pas si terrible après tout. Nous recauserons de cela, petite amie.

Il lui prit la main, la serra très fort, en souriant. La blancheur de ses dents étincela entre le rouge ardent des lèvres. Il passa le seuil de la porte en répétant:

—Nous en recauserons, petite amie.

Quand Madel parla chez son père de Mme Marsy, M. Breuil déclara que pour son compte il ne voyait pas d'inconvénients à ce qu'elle entrât en relations avec cette personne. Mme Breuil leva les épaules en faisant observer que des rapports semblables seraient fort défavorables pour Madel.

—Cette Mme Marsy est une dévote, naturellement, et votre fille n'a pas besoin d'être encouragée dans ce sens-là. Un peu de religion est bien, trop ne vaut rien. Cela gêne la libre évolution de la vie.

—Certainement. Aussi n'autoriserons-nous Madel, si vous le voulez bien, ma chère, à voir cette dame que rarement. C'est une relation à ménager, songez-y, à cause de son fils. Le jeune docteur Marsy est l'élève préféré de Sabatier et s'annonce comme un chirurgien remarquable dès ses débuts. Il serait utile de l'avoir un peu dans notre manche, en prévision de sa célébrité future.

Mme Breuil concéda:

—Oui, c'est certain. Vous pourrez voir quelquefois Mme Marsy, Madel—une fois par mois au plus.

Mais Madel devait la voir beaucoup plus souvent, presque chaque matin, en sortant de l'église. Car elle n'abandonnait pas sa messe quotidienne, en dépit des conseils de Mme Breuil, de Florine et de Liette. Elle se tenait éperdument à son Dieu, à sa foi, à ses pratiques religieuses, dans le désarroi de son âme jetée en pleine ambiance d'amoralité, péniblement émue de ce qu'elle devait voir et entendre, car sa présence n'empêchait pas le moins du monde les propos libres, dans lesquels Florine et Liette elle-même faisaient leur partie. Il y eut une discussion quand il s'agit de choisir les toilettes nécessaires à Madel. Celle-ci déclara très nettement qu'elle ne porterait pas ce qu'on lui présentait. Florine se fâcha, et finit pas lui dire:

—Eh bien, choisissez à votre goût! Mais vous serez fagotée comme une provinciale que vous êtes.

Madel ne céda pas. Sous sa douceur gaie, un fonds d'énergie existait. Elle était très décidée à résister pour tout ce qui pouvait porter atteinte

à sa conscience, et tenait à ce qu'on s'en aperçût, dès les premiers jours.

Elle se rendait chaque semaine chez Jardel, le célèbre violoniste. Ce petit homme sec et nerveux, aux rares cheveux gris, au sourire narquois, avait commencé par l'accueillir froidement. Mais, dès la fin de la première leçon, il déclara:

—Vous avez des nerfs d'artiste, et vous valez la peine qu'on s'occupe de vous.

Tous les soirs, elle faisait de la musique avec son père. M. Breuil avait un beau talent de pianiste et composait même un peu. Il connaissait toutes les célébrités musicales de Paris, tous les directeurs de théâtres, de salles de concerts, et les billets de faveur pleuvaient chez lui. Il conduisit d'abord Madel à plusieurs concerts, dont elle revint charmée. Puis, un soir, elle se trouva entre son père et Florine au théâtre. Toute sa vie, elle devait garder dans son souvenir l'impression douloureuse de cette soirée. La vertu bafouée en souriant, le vice étalé avec un cynisme aimable, la vieille morale chrétienne rejetée comme un encombrant vêtement, et les mots, les attitudes, les gestes à l'appui: voilà ce qui vit, ce qu'entendit Madel ce soir-là. Quand Florine, à la fin du second acte, lui demanda: "Eh bien, n'est-ce pas charmant?" elle répondit avec véhémence: "C'est odieux!"

Mlle Darquin étouffa un petit rire, en murmurant:

—Pas si haut! On vous prendrait pour une petite dinde blanche. Cette pièce fait fureur, et, bien qu'elle soit en effet assez forte, elle est vraiment très amusante.

Madel murmura:

—Oh! que m'importe! Que m'importe! Vous ne deviez pas m'amener ici!

En sortant, ils se heurtèrent au docteur Nisse. Celui-ci eut un geste de vive surprise.

—Comment, vous, Madel!

Florine dit en riant:

—N'appuyez pas, docteur! Elle est très scandalisée de tout ce qu'elle vient de voir et d'entendre.

—Je le comprends parbleu bien!... Avec son éducation!

M. Breuil concéda:

—Oui, c'était un peu fort pour elle, comme début.

Il aperçut à ce moment une personnalité parisienne de ses connaissances et l'arrêta pour lui serrer la main, en échangeant quelques mots. Florine s'écarta un peu, pour regarder une femme en opulente sortie de théâtre. Vital se pencha vers Madel en disant d'un tas de compassion douce:

—Pauvre petite Madel, comme ils sont maladroits! Vous avez souffert, je le vois à vos yeux.

Elle ne répondit pas, mais son regard disait: "Oh! oui!" Dans la blancheur soyeuse du capuchon qui entourait sa tête, la délicatesse de ses traits s'affinait encore. Ses yeux avaient un éclat humide, frémissant. Et l'émoi pénible de sa jeune âme faisait circuler plus vite, plus fortement le sang sous l'épiderme mat, velouté et un peu doré comme un fruit longtemps caressé du soleil.

Le regard de Vital s'attachait sur elle. Il était doux, très doux. Il disait des choses que Madel

ne comprit pas. Mais la présence de cet ami qui la plaignait, qui blâmait qu'on l'eût amenée ici, fut bonne à la jeune fille, et elle dit très vite, tandis que Florine se rapprochait :

— Merci !

Madel, le lendemain, alla trouver son père et lui demanda très respectueusement, mais très fermement, de ne plus lui imposer un spectacle comme celui de la veille. Il se mit à rire, la traita de "charmante petite sottise", et finalement lui déclara :

— Soit, nous t'acclimaterons peu à peu, jeune nonnette. Va, dans un an, tu ne t'effaroucheras pas pour cela.

Elle riposta :

— J'espère que si, car alors, je serais trop malheureuse !

— Florine l'est-elle ?

— Je ne sais. Mais peut-être que je ne ressemble pas à Florine, et que je ne puis respirer le même air sans en souffrir.

Il hocha la tête, la considéra un instant d'un oeil plus sérieux et finit par dire :

— Cela se pourrait.

Ce même jour, Madel se rendit chez Mme Marsy. Elle allait chercher un peu de cet air pur qui lui manquait chez son père. Assise près de la veuve, le visage appuyé contre son épaule, elle lui raconta ce qui s'était passé. Mme Marsy tenait sa main appuyée sur les cheveux bruns, et Madel sentait sur son front le souffle tiède de sa bouche. Avec une pitié tendre, elle disait :

— Pauvre enfant ! Pauvre jolie petite âme !

Le crépuscule d'hiver venait, il rejetait dans l'ombre les angles de la grande pièce, les portraits suspendus aux murs, les fleurs pâlies du papier de tenture. Le gris clair des boiseries, les teintes fines des bergères, du petit canapé, la blancheur des bois laqués se voilaient peu à peu. Dans la grande cheminée de marbre rouge, un feu de charbon brûlait, et sa clarté ardente se répandait sur les roses du tapis, sur la petite table Louis XVI chargée de livres et d'ouvrages, sur les visages des deux femmes enlacées.

Mme Marsy, avec des mots tendres et forts, encourageait l'enfant qui s'appuyait contre elle, et qui pleurait. Elle rappelait que Dieu est la sauvegarde de l'âme décidée à rester pur et qu'il la conduit à travers les périls, afin qu'elle ne défaille pas.

— Tant que vous détesterez le mal, enfant, Dieu sera avec vous.

Dans la pièce voisine, une porte s'ouvrit, le parquet craqua sous un pas ferme. Mme Marsy dit :

— C'est mon fils.

Madel n'avait pas encore revu Bernard Marsy, toujours absent, ou occupé dans son cabinet de consultation quand elle venait voir sa mère. En levant la tête, elle aperçut une silhouette masculine qui s'encadrait dans l'ouverture de la porte. Elle revit, dans le clair visage, ces longs yeux bleus, si foncés, qui la regardaient comme jadis avec un intérêt grave. Bernard s'approcha, s'inclina devant elle en lui disant son contentement de la trouver là, et la part qu'il avait prise à ses épreuves. Sa voix avait des intonations émues,

d'une chaude sincérité. Sa main serrait celle de Madel avec une douceur forte qui, à elle seule, était un réconfort.

— Nous parlions bien souvent, ma mère et moi, de la petite Madel de Bargaenac, et de sa vieille maison. Pensez-vous aussi à nous, quelquefois, Mademoiselle ?

— Oh ! oui, bien souvent ! Figurez-vous que vous aviez tout à fait conquis grand-mère, monsieur Bernard...

Elle rougit un peu en ajoutant :

— Mais je devrais dire docteur...

— Non, non, monsieur Bernard, j'aime mieux cela... Ainsi, votre bonne et charmante aïeule m'avait en quelque estime ?

— En très grande estime, parce que vous n'aviez pas les façons des jeunes gens d'aujourd'hui.

Bernard se tourna vers Mme Marsy, et son regard devenu très tendre s'attacha un instant sur le mince visage flétri qui lui souriait.

— Eh bien, Mademoiselle, voici celle à qui en doit revenir tout l'honneur. Les fils sont ce que les font leurs mères.

Il s'assit en face des deux femmes. Une servante venait d'apporter la lampe. Maintenant, Madel remarquait la virilité plus accentuée de cette physionomie, en dépit de sa finesse, et la force concentrée du regard, sous le voile de cette douceur sérieuse, un peu froide, dont il s'enveloppait souvent, comme jaloux de dérober sa pensée, ses émotions. La sveltesse excessive de l'étudiant d'autrefois s'était muée en vigueur souple, en mâle prestance d'homme d'action. Quand le halo de lumière se répandit jusqu'à lui, Madel, en le voyant mieux, eut l'impression de se trouver en face d'une force, intellectuelle et morale, qui s'imposait, d'une énergie intérieure qui régissait ce corps et cette âme d'homme, et qui les vivifiait.

Ils causèrent longuement de Bargaenac, des aïeules, des Nisse. Le regard de Bernard s'éclairait d'émotion profonde. Madel se sentait comprise par lui, comme par sa mère, sans même qu'elle parlât de ses souffrances d'âme, de la solitude de son cœur au foyer paternel en révolte contre la loi du Christ. Des silences tombaient entre eux, pleins de pensées. La clarté, que l'abat-jour faisait un peu rose, se répandait sur ces trois visages songeurs. Les yeux de Madel s'en allaient vers un lointain mélancolique—vers la vieille maison. Puis elle les ramenait ici, sur l'intérieur paré de dignité simple, de vertu aimable, où on l'accueillait, où elle respirait l'atmosphère de son enfance préservée. Mme Marsy, Bernard lui disaient les mots que lui eussent dits ses aïeules, et ils la regardaient comme elles. En se penchant, elle effleura de son front les cheveux légers de la veuve et dit tout bas :

— Comme j'ai chaud, chez vous !

Florine, selon sa promesse, avait conduit Madel au dispensaire. Maintenant, cette dernière y allait souvent et c'étaient, après les instants passés à l'église, les plus douces heures de sa journée. Elle s'intéressait à ces pauvres, à ces souffrants, avec toute la charité de son jeune cœur fervent, avec

toute sa sensibilité de femme. Elle restait confondue de l'indifférence de Florine pour toutes ces misères, de son souci d'acquiescer le diplôme le plus vite possible, pour se dispenser de ces "ennuyeuses séances". Généralement, Mlle Darquin s'arrangeait pour diriger Madel vers les malades les moins engageants d'aspect.

—Tenez, ma chère, occupez-vous donc de ceux-ci, puisque cela vous est égal. J'ai horreur des gens sales.

L'existence de Florine était un perpétuel mouvement. Elle essayait d'y entraîner Madel. Mais celle-ci résistait. Elle suivait cependant volontiers la fille de Mme Breuil aux conférences, elle se laissait emmener dans quelques visites, ou à de petites réunions, bien que les relations des Breuil, très mondaines et très mêlées, ne lui fussent en rien sympathiques. Mais elle réussissait jusqu'ici à se dispenser des grandes soirées où M. Breuil accompagnait Florine, et elle avait obtenu qu'on ne l'emmenât plus au théâtre, pour le moment. Cette concession était due à l'influence de Vital, qui avait dit à Mme Breuil :

—Madel est une petite plante brusquement transplantée. Allez doucement pour l'acclimater. Les longues veilles surtout lui seraient nuisibles. Attendez encore avant de lui faire adopter l'existence parisienne intégrale, telle que la mène Mlle Darquin.

Le jeune docteur Nisse, depuis quelque temps, devenait la loi et les prophètes chez les Breuil. Mme Breuil n'avait confiance qu'en lui pour sa santé. M. Breuil l'entretenait de mille potins parisiens. Une ou deux fois dans la semaine, il venait le soir, en voisin, pour écouter l'excellente musique faite par Madel et son père. Il s'asseyait généralement au même endroit, de façon à voir de trois quarts le visage de Madel quand elle jouait. Toujours, en tournant les yeux de ce côté, la jeune fille rencontrait ce regard câlinement intéressé qui glissait entre les paupières brunes. Comme Vital était le seul qui lui rappelât ici le passé, comme il s'était toujours montré bon pour elle, Madel aimait à le voir là. Elle aimait lorsque, en sortant de la chambre de Mme Breuil, les jours où il venait faire sa visite médicale, il lui parlait quelques instants dans le vestibule et lui serrait très fort la main en la regardant d'un air si doux qui produisait en elle une impression complexe—comme une joie mêlée d'inquiétude. Et elle était reconnaissante qu'il lui épargnât tant d'ennuis, tant de souffrances, en engageant Mme Breuil à ne pas brusquer son initiation à la vie mondaine.

Déjà le changement était si grand ! Que de choses elle avait apprises, devinées, entrevues en trois mois, la petite Madel de la vieille maison ! Elle s'épouvantait de voir Liette débiter, avec un inconscient cynisme, les historiettes les plus crues sans que ses parents fissent autre chose que d'en sourire. L'enfant s'élevait à sa guise, gâtée par sa mère, laissée à toute l'indépendance de sa nature.

Mme Breuil, un jour que son mari lui adressait une timide observation à ce sujet, répondit tranquillement :

—Mais, mon ami, si je la contrariais, elle ne

m'aimerait plus. D'ailleurs, il faut respecter la liberté des enfants.

Florine, elle, menait la vie mondaine, la vie chic, avec la conscience d'accomplir un devoir. En conservant son air indifférent et las, elle s'imposait des fatigues qui paraissaient incompatibles avec son apparence plutôt frêle. A Madel, qui s'en étonnait, elle répondait :

—Je ne comprends pas la vie autrement. On ne m'a pas habitué à autre chose.

M. Breuil lui donnait l'exemple. Personne n'était plus affairé que lui, en dépit de la maladie d'estomac dont il souffrait. De plaisir en plaisir, de frivolité en frivolité, il passait à travers la vie, inutile, moralement flétri, et la santé très atteinte, bien qu'il essayât de se le dissimuler.

Mme Breuil ne pouvait plus partager cette existence agitée et elle en gémissait. Très souvent retenue à la chambre, ne sortant plus que rarement, en voiture, cette femme qui aimait le mouvement, l'action et surtout la vie factice du monde, s'ennuyait et s'irritait. M. Breuil, Florine, Liette menaient leur existence accoutumée, sans se gêner en rien pour rester un peu plus longtemps près d'elle et pour la distraire. Comme le dit un jour Liette, "si on le faisait une fois, ce serait à recommencer, et on ne peut pourtant pas s'ennuyer comme ça".

Un après-midi, voyant Mme Breuil plus souffrante, Madel proposa de lui tenir compagnie. Son offre fut acceptée. Depuis lors, plus d'une fois, elle passa l'après-midi près de la chaise-longue de la malade, qui causait peu, mais aimait, disait-elle, à voir quelqu'un près d'elle et à s'entendre encourager lorsque l'inquiétude la déprimait. Elle était peu sympathique à Madel, qui la jugeait fausse, sous une apparence bonne femme, et pouvait constater souvent l'absence de morale dans ses jugements, dans sa façon de diriger ses filles et de conseiller son mari. Cependant, la jeune fille éprouvait une compassion chrétienne pour cette femme malade que les siens négligeaient, et qui ne devait attendre qu'une aide bien aléatoire de la mercenaire constamment changée, engagée tous les deux ou trois mois comme femme de chambre. Madel faisait de son mieux pour la distraire, pour lui faire oublier le souci de son mal. Et Mme Breuil disait :

—Quelle bonne petite vous êtes !

Mais sa voix douce, le baiser qu'elle mettait sur le jeune front impressionnaient désagréablement Madel, comme des notes fausses.

* *

M. Breuil appela un jour sa fille qui travaillait dans sa chambre, en disant :

—Viens voir ta tante Colette.

Madel ne connaissait pas encore cette sœur de son père. Mais elle savait par Florine toute l'histoire de Colette Breuil. Après une existence mouvementée et peu édifiante, elle avait épousé deux ans auparavant le marquis de Genderne, jeune et riche, cerveau brûlé, que sa famille ne voyait plus depuis ce mariage. Florine assurait que le ménage se disloquait déjà, M. de Genderne en ayant par-dessus la tête des folles dépenses de sa femme. Brouillée pendant longtemps avec les

Breuil, à propos d'une question d'intérêt, elle commençait à revenir un peu. Mme Breuil et Florine la jalouaient à cause de son luxe et de sa beauté. Mais elles l'accueillaient bien et essayaient de l'attirer, parce qu'elle était généreuse, distribuant les cadeaux sans compter lorsque le caprice lui en venait.

Madel, en entrant dans le salon, la vit assise près de Mme Breuil. De beaux yeux bruns, très vifs, s'attachèrent sur la jeune fille, une voix agréable s'écria :

— Mais tu as raison, Adrien, c'est moi !... c'est moi à seize ans !

Elle se leva, en venant vers Madel, les mains tendues. Sa longue jaquette de martre, ne s'entr'ouvrant, laissait voir la robe de drap feuille de rose qui moulait une taille fort bien faite. Une toque étrange, amas de velours noir, laissait cependant apercevoir un peu du très joli visage, qui semblait tout jeune encore. Cependant quand Madel, un peu plus tard, se trouva assise près de sa tante, qui l'interrogeait sur sa vie passée et ses impressions de nouvelle Parisienne, elle constata que le fard n'était pas étranger à l'apparente conservation de ce teint, et que les cheveux ne devaient pas avoir naturellement cette nuance rousse foncée, non plus que les lèvres cette trop vive couleur de carmin.

Ce qu'elle savait de Colette ne la disposait pas à la sympathie, en dépit de l'amabilité de Mme de Genderne. Elle répondit évasivement lorsque celle-ci lui demanda de venir la voir souvent. Mais M. Breuil s'empessa de dire :

— Oui, oui, elle ira, ma chère am'e, elle ira certainement et avec grand plaisir.

— Je vous offre des places demain dans ma loge, à l'Opéra. Cécile Drake repartait dans *La Mort de l'Aigle*.

— Ah ! en effet, le docteur Nisse nous a dit que sa grippe était complètement finie, et qu'il lui permettait de reprendre son rôle... Eh bien, Madel, nous t'emmènerons après-demain et tu entendras l'étoile de Bargenac... Car elle est de Bargenac, comme Madel, la belle Drake. Elles se sont connues, et Madel a reçu d'elle des leçons. C'était une jeune personne très tranquille, qui chantait à l'église, accompagnée par son bonhomme de père.

Colette eut un petit rire narquois :

— Elle a fait du chemin, depuis lors ! Je suppose qu'elle ne doit pas regretter ce temps-là.

M. Breuil dit d'un ton enthousiaste :

— Elle est vraiment très jolie, il n'y a pas à dire.

— Oui, pour ceux qui aiment ce genre de beauté suave un peu languissante, un peu molle. Mais comparez donc ses yeux avec ceux-là !

D'un geste imprévu, elle passait son bras autour du cou de Madel et rapprochait d'elle la tête de la jeune fille.

— Regardez-moi ces yeux-là ! Toute la beauté de Cécile Drake ne les vaut pas.

Madel rougit un peu, sous le regard scrutateur de sa tante. Un sourire entr'ouvrit les lèvres peintes de Colette. Ses petits doigts gantés de peau blanche et parfumée se posèrent sur les pau-

pières de la jeune fille, tandis que Mme de Genderne ajoutait :

— Souvenez-vous, Madel, que vous possédez là une puissance devant laquelle s'inclinent toutes les puissances de la terre.

* * *

Madel, le soir du surlendemain, se trouva assise dans la loge des Genderne avec son père et Florine. Elle venait pour la première fois à l'Opéra. Elle y venait un peu défiante, bien que M. Breuil lui eût déclaré que "c'était très convenable", un peu curieuse aussi de voir cette Cécile encore inconnue d'elle, et triste en même temps à la pensée du vieux père inconsolable, au souvenir de toute cette douleur que Cécile avait laissée derrière elle, délibérément, pour aller vers le succès, vers la vie facile et les joies troubles.

Colette lui présenta son mari, un grand garçon blond de mine insignifiante qui se mit aussitôt à parler turf et théâtre avec M. Breuil. Mme de Genderne, Florine et une autre jeune femme, invitée de Colette, continuèrent de causer à mi-voix, même lorsque le rideau fut levé. Madel ne suivait pas leur conversation. Une phrase, cependant, vint frapper son oreille. Mme de Genderne disait :

— Oui, c'est lui qui l'a amenée à quitter sa province, c'est lui qui a fait les démarches nécessaires pour son engagement à l'Opéra, dont il connaissait les directeurs. Elle lui doit tout. Sans lui, elle serait encore un minable petit professeur de chant et piano dans un trou perdu.

Florine, avec un rire d'ironie, prononça quelques mots que Madel ne comprit pas. Puis toutes trois se turent. Cécile Drake entra en scène.

La Mort de l'Aigle, oeuvre d'un jeune musicien imbu des théories wagnériennes, offrait quelques beautés parmi une confusion d'harmonies étranges, qui faisaient tressailler en Madel ses fibres sensibles de musicienne très éprise de la pure beauté classique. Le livret était quelconque, au point de vue littéraire, et, par ailleurs, offensait la morale sans appuyer, de telle façon que M. Breuil, devenu incapable de distinguer le bien du mal pour peu que celui-ci fût habilement voilé, avait pu dire de bonne foi à sa fille : "C'est très convenable."

En fait, tout l'intérêt de l'oeuvre reposait sur Cécile Drake. Tous ceux qui étaient là, ces femmes élégantes, ces hommes en habit, ne venaient que pour elle. Dans la lumière vive de la scène, elle dressait sa taille mince que drapait une tunique souple, couleur d'aurore. Des barrettes de diamants retenaient ses cheveux bruns, qui tombaient à demi sur ses épaules dont ils caressaient la blancheur. Ses yeux éclairaient son fin visage, comme autrefois, et ils étaient toujours doux, toujours si beaux. Sa voix avait pris plus d'ampleur, en conservant ce timbre rare, si pur, cette expression profonde qui saisissaient déjà Madel enfant. Cécile lançait aux échos des paroles de passion, tandis que, debout en face de son partenaire, elle frissonnait de douleur et tendait les mains en un geste de supplication tragique.

Madel la regardait, elle ne perdait pas une des expressions de ce visage, pas un des mouvements

de la jeune femme qui évoluait sur la scène avec autant d'aisance, avec autant de grâce tranquille qu'autrefois, dans le vieux salon sombre de son père. La soie couleur d'aurore glissait sur elle avec des chatolements souples, les diamants jetaient des étincelles dans ses cheveux, sur ses épaules, autour de ses bras. Alors Madel ferma les yeux, et elle la revit avec ses petites robes cœurs, faites par elle-même, avec le tablier qu'elle nouait autour de sa taille pour les besognes du ménage. Était-ce vraiment la même Cécile? Elle lui ressemblait de visage, elle avait sa voix—mais c'était tout. Cécile, alors, n'eût pas laissé passer entre ses lèvres ce qu'elle chantait aujourd'hui. Cécile aimait son père, elle était pieuse, et sa voix célébrait les louanges de Dieu, les gloires de Marie, sous les vieilles voûtes de Saint-Font.

La pensée de Madel s'en allait bien loin de la salle éblouissante, vers la tribune sombre qui était le domaine de M. Charminat. Elle revoyait le large visage rouge, penché un peu vers le clavier, le dos qui se voûtait, le crâne dénudé—et surtout ces yeux de souffrance, ces yeux enfoncés dans l'ombre d'une tristesse sans bornes. A ce moment même, la voix de l'actrice se brisa, sanglota un peu. Madel tressaillit et souleva ses paupières. Cécile, seule maintenant sur la scène, se tordait les mains en criant son désespoir. Elle pleurait. Et Madel, devant cette douleur feinte, devant ces pleurs de théâtre, Madel qui venait de revoir en esprit les larmes et la douleur du père abandonné, sentit un frisson de souffrance courir en elle, comme devant une profanation.

Elle seule, sans doute, dans cet auditoire, ne subissait pas le charme de la voix, de la personne de Cécile. Elle seule, sous la beauté de la femme, sous l'enchantement de la voix merveilleuse, voyait l'âme coupable et toute la souffrance dont elle était cause. Le prestige de Cécile Drake, l'étoile acclamée, n'existait pas pour Madel qui avait connu Cécile Charminat.

A la fin du deuxième acte, le docteur Nisse apparut dans la loge des Genderne. Il expliqua:

Mlle Drake m'avait fait promettre de venir un instant, pour juger du complet rétablissement de sa voix. En même temps, je savais trouver ici M. Breuil et ses filles...

Son regard, à ces derniers mots, glissa vers Madel. Il avait l'air de dire: "Vous, surtout." Madel rougit. Une joie un peu troublante s'insinua en elle. Et elle pensa: "Comme il est bon!"

Vital s'assit derrière elle et se pencha pour lui demander:

—Eh bien, êtes-vous contente de votre soirée?

Elle secoua la tête.

—Non. Je n'aime pas cette musique, le sujet me déplaît, etc. Je suis très triste en "la" voyant là, en l'entendant...

Elle s'interrompit pendant quelques secondes et ajouta:

—Je pense à son père.

Vital ne répliqua rien. Il se redressa un peu, de telle sorte que Madel, au lieu de se détourner complètement, ne pouvait voir son visage. Alors elle pensa subitement aux paroles prononcées tout à l'heure par Mme de Genderne. Parlait-elle de Cécile? Était-ce Vital, celui dont elle disait qu'il

l'avait engagée, encouragée, aidée à parvenir à sa situation actuelle?

D'autres souvenirs surgissaient en même temps dans l'esprit de Madel; des phrases incomprises de l'enfant qu'elle était encore à l'époque du départ de Cécile et qui associaient le nom de Mlle Charminat à celui de Vital Nisse. Puis cette parole dite par M. Charminat à grand-mère, quelques mois avant ce départ: "Figurez-vous que ma petite m'a demandé de la laisser entrer au théâtre!... C'est ce parisien de Vital Nisse qui lui a insufflé cette idée..."

Madel sentit comme un petit froid au cœur. Mais elle songea aussitôt: "Non, ce n'est pas possible! Ce serait si mal de sa part!"

Près d'elle, les trois dames discutaient à propos d'une étrangère parée de bijoux dont la présence faisait sensation ce soir. M. Breuil et M. de Genderne avaient quitté la loge depuis un moment. Madel pensa: "Si je lui demandais?"

Elle tourna la tête et dit d'une voix hésitante; —Monsieur Vital...

Il se pencha de nouveau. Elle vit tout près d'elle son visage coloré, sa moustache brune, ses yeux vifs qui souriaient.

—Dites-moi, si c'est vous qui avez vraiment conseillé à Mlle Charminat de partir, d'abandonner son père, d'entrer au théâtre...

Le sourire disparut des yeux de Vital, sur lesquels retombèrent un peu les paupières brunes. Il murmura avec une sorte d'impatience:

—Qui vous a raconté cela?

—Je me souviens qu'on le disait à Bargaenac.

Il eut un mouvement d'épaules.

—On raconte tant de choses dans ces petits trous de province!

—Alors, ce n'est pas vrai?

Les grands yeux brillants interrogeaient Vital, anxieusement.

Il hésita, et dit enfin:

—Si, un peu.

—Ah!

Elle eut un mouvement de recul et son regard exprima une surprise pénible, avant de se détourner de Vital.

Il se pencha davantage, en murmurant d'un ton de prière:

—Petite amie, ne me condamnez pas! J'ai cru bien faire... Cette voix superbe aurait été enterrée là-bas.

—Vous ne deviez pas détourner Cécile de son devoir, qui était de rester près de son père.

—Pourquoi Charminat se montrait-il intraitable, dès qu'il était question de l'entrée de sa fille au théâtre? La vocation de Cécile se trouvait là, comme l'expérience nous le prouve aujourd'hui.

—Non, non, ce n'était pas certainement sa place ici! Une chrétienne comme elle!... Et si son père n'avait pas prévu des dangers pour elle, dans cette voie, je suis bien certaine qu'il aurait cédé tout le premier à son désir, car il l'aimait tant! Il l'aimait tant! Pauvre M. Charminat!

Une larme vint à ses yeux, tomba sur la joue mate, un peu empourprée par l'émotion.

—Comment, vous pleurez.

La main de Vital, appuyée au dossier du siège de Madel, glissa sur le bras fin dont la blancheur

veloutée frissonna sous le tulle clair qui le voilait.

—Regardez-moi, Madel! Dites que vous me pardonnez mon erreur... Car... oui, j'ai eu tort. J'étais jeune, je n'ai pas réfléchi...

Il disait ces mots tout bas, il les chuchotait à l'oreille de Madel. La jeune fille sentit comme un frémissement léger de tout son être, comme un émoi doux et angoissant. La main de Vital s'appuyait sur son bras et, à travers le tulle léger, elle en sentait la chaleur moite. Il répéta d'un ton de prière:

—Regardez-moi!

Elle tourna la tête vers lui. Une larme tremblait encore dans ses yeux, que voilait l'ombre des grands cils lourds. La câline douceur du regard de Vital s'éclaira d'une émotion ardente. Le jeune homme murmura:

—Oui, je regrette, Madel... je regrette tout ce qui vous fait pleurer.

M. de Genderne et son beau-frère rentraient. Le rideau se levait. De nouveau, Cécile parut en scène. Vêtue de noir, échevelée, elle était dramatiquement belle. Sa voix avait des notes pathétiques, douloureuses, qu'elle ne possédait pas autrefois. Madel, en la regardant, en l'écoulant, songeait: "Je voudrais savoir si elle regrette d'avoir quitté son père, si elle se trouve heureuse malgré tout."

Un malaise lui demeurait, de son court entretien avec Vital. Un malaise très indéfinissable, qui la laissait à mi-chemin entre la joie et l'angoisse. Elle trouvait affreux que Vital eût encouragé Cécile dans l'abandon de son devoir filial, dans le mépris de la volonté paternelle. Mais il s'en repentait, il reconnaissait ses torts. Comme sa voix était chaude, sincère, en l'avouant! Comme son regard semblait bon et doux!

Au milieu des applaudissements qui saluaient la chute du rideau, Mme de Genderne et ses invités se levèrent pour partir. Florine demanda:

—Vous allez adresser vos félicitations à Cécile Drake, docteur?

—Mais non, Mademoiselle. C'est la seconde fois que j'assiste à *La Mort de l'Aigle*, et j'ai déjà dûment complimenté Mlle Drake à ce sujet. Ce soir, je rentre vivement, car j'ai du travail pressé. M. Breuil s'exclama:

—Admirable, cette voix! Et des attitudes superbes!

M. de Genderne approuva en termes chaleureux. Vital se taisait. Il regardait Madel, debout près de sa tante. Dans sa robe blanche aux longs plis souples, elle paraissait plus grande et d'une sveltesse délicate. L'ardeur profonde de ses grands yeux rayonnait dans son jeune visage. Près de Colette, près de Florine, elle semblait une fleur délicate, toute fraîche, une fleur de discrète beauté et de pure blancheur.

Au vestiaire, ce fut le docteur Nisse qui l'aidera à mettre sa sortie de théâtre. Il lui demanda tout bas, en posant le vêtement sur ses épaules:

—Vous me pardonnez, Madel?

Elle répondit:

—Ce n'est pas à moi de le faire.

Elle s'interrompit, hésita un instant en le regardant. Puis elle riposta:

—Peut-être Cécile se laisserait-elle persuader d'abandonner le théâtre, de retourner là-bas?

Pendant quelques secondes, un sourire conteneu souleva la lèvre épaisse de Vital.

—Elle? Avec des triomphes comme ceux qui l'attendent, chaque fois qu'elle paraît sur la scène? Mais comprenez donc, Madel, que, même si je n'avais eu le tort de l'encourager, jadis, elle serait partie. Sa vocation la poussait. Aujourd'hui, rien au monde ne lui ferait quitter le théâtre.

Madel soupira. Ses petits doigts, un peu nerveux, essayèrent d'agrafer son vêtement, sans y réussir. Vital demanda:

—Voulez-vous me permettre de vous aider?

Elle le laissa faire, distraitement. Sa pensée s'en allait de nouveau vers Bargaenac, vers M. Charminat. La voix narquoise de Colette la fit tressaillir.

—Mais, docteur, vous avez des attentions fraternelles pour cette petite Madel! C'est charmant, de remplir près d'elle l'office de femme de chambre!

Vital riposta sèchement:

—C'est un plaisir pour moi, qui ai été un peu, en effet, comme le grand frère de Madel, quand je jouais avec ma soeur et elle.

Colette eut un rire railleur.

—Allons, on ne vous prend jamais à court! Ces souvenirs de Bargaenac sont délicieux, et bien agréables à rappeler, n'est-ce pas?... Voilà Madel qui rougit. Et je parie qu'elle ne sait même pas pourquoi.

Non, elle ne savait pas pourquoi le persiflage de sa tante lui donnait cette impression de trouble, de tristesse un peu effrayée. Elle murmura: "Merci" sans regarder Vital. Il s'inclina devant elle en disant avec douceur:

—Bonsoir, Madel.

Elle lui tendit sa main qu'il serra très vite, et très fort. Puis il se détourna pour saluer Mme de Genderne et Florine. Quand il eut disparu, Colette s'approcha de sa nièce et, glissant son bras sous celui de la jeune fille, dit à mi-voix:

—Eh bien, mignonne, quand je vous assurais que les yeux de Cécile Drake ne pouvaient se comparer aux vôtres?

Madel la regarda d'un air qui signifiait: "Je ne comprends pas ce que vous voulez dire." Colette eut un rire bas, doucement ironique. Pendant quelques secondes, elle considéra le beau regard qui reflétait, tant de claire lumière intérieure. Et elle murmura pensivement:

—Ce doit être intéressant, en effet, d'être le premier à troubler cette eau pure.

* * *

Mme Breuil déclara, quelques jours plus tard, qu'il convenait que Madel allât faire une visite à Cécile Drake. La jeune fille protesta, en assurant que toute sa sympathie d'autrefois avait disparu, qu'elle ne tenait pas du tout à revoir Mlle Charminat et que celle-ci ne se souciait pas davantage probablement de rencontrer ce témoin d'un passé complètement rené.

Mais Mme Breuil riposta qu'elles étaient destinées à se revoir, un jour ou l'autre, et qu'il était

préférable de se montrer polie, d'autant que Cécile Drake était une relation à ménager. Elle connaissait quantité de monde et sa nature était très serviable.

—Voyez-vous, mon enfant, il faut manoeuvrer habilement pour tirer ce qu'on peut de ses relations, quand on n'a qu'une fortune branlante comme la nôtre, conclut Mme Breuil.

Car—Madel savait cela depuis peu de temps,—la façade luxueuse de l'existence, chez les Breuil, cachait des embarras assez sérieux. Au train mondain qu'ils menaient tous, la fortune considérable de Mme Breuil n'avait pu résister. Aujourd'hui, M. Breuil soupirait en disant :

—Tu n'as qu'une bien petite dot, Madel. Mais je crois que Liette en aura encore moins.

Florine seule serait riche. Son père devait la doter généreusement. En attendant, la rente très large qu'il lui faisait enlevait tout au moins aux Breuil le souci de ses dépenses personnelles.

Avec son père et Florine, Madel se rendit chez Cécile. Dans un salon bleu et or d'une discrète élégance, la jeune artiste s'entretenait avec quelques visiteuses. Elle riait, sans éclat, au moment où entrèrent M. Breuil et les jeunes filles. Ce rire disparut de ses lèvres, de ses yeux tout à coup voilés, à la vue de Madel. Elle se leva, fit quelques pas au-devant des arrivants. Le velours vert pâle de sa robe semblait frissonner autour d'elle. Sa main se tendit vers Mabel, lentement, comme hésitante. Elle dit d'une voix troublée :

—Je suis heureuse de vous voir, mademoiselle Madel.

Ses doigts, ceux de Madel, tremblaient en s'étreignant. Le regard de Cécile, gêné, se détournait un peu. Tout son fin visage frémissait. Elle répéta machinalement :

—Je suis très heureuse...

Les nouveaux venus prirent place au milieu du cercle caquetant des visiteurs. Madel, profitant de la loquacité de son père, demeurait silencieuse. Cécile ne lui adressait pas la parole. Assise sur un délicieux petit canapé Louis XVI, dans une pose charmante, elle écoutait distraitemment les conversations engagées autour d'elle en n'y prenant part que brièvement, d'un air absent. La clarté immobile des lampes électriques éclairait la délicate blancheur de son teint, la douceur pensive de ses yeux. A chacun de ses mouvements, les diamants de ses oreilles, les gemmes précieuses ornant ses bracelets jetaient d'ardentes étincelles. Quand elle souriait, ses lèvres s'entr'ouvraient à peine, comme lasses, comme contraintes, et dans le salon trop chaud, elle semblait frissonner un peu. Mais en dehors de Madel, personne ne s'en apercevait. Ceux qui étaient là ne voyaient en elle que la femme heureuse, adulée, comblée de luxe, admirée et jalouée pour sa beauté, pour son élégance incomparable. Nul ne songeait à se dire, comme le faisait en ce moment Madel Breuil, que Cécile semblait souffrir.

M. Breuil, en sortant du coquet petit hôtel, dit à sa fille :

—Tu avais raison, enfant, la belle Drake n'a pas paru enthousiaste de te voir. Elle qui est si accueillante t'a à peu près ignorée. Mais enfin, la politesse est faite. Tu pourras désormais te dis-

penser de la voir, puisque tu lui rappelles un passé déplorant.

Madel pensa : "Non, c'est le remords que ma vue réveille en elle. C'est le souvenir de son père, qu'elle aime peut-être toujours au fond."

Car en voyant de près Cécile, la jeune fille avait été frappée de la retrouver si semblable à autrefois, dans ce cadre de haute élégance. Elle demeurait la calme, l'harmonieuse Cécile, très distinguée, très naturelle, et simple. Elle conservait la douceur rêveuse de sa physionomie, la bonté suave du regard et cette voix paisible, un peu basse, qui disait autrefois à Madel : "Vous êtes charmante, petite fille, et je vous aime beaucoup."

Etait-elle moralement plus changée? Voilà ce que Madel aurait voulu savoir. Car, en dépit de ce que lui avait dit Vital, elle pensait que des voix amies auraient pu essayer de ramener l'enfant égarée vers son père.

Le soir, Florine raconta leur visite au docteur Nisse, qui vint passer quelques instants chez ses voisins. Elle dit en riant :

—Elle n'a pas fêté Madel, la belle Cécile! Je crois que nous lui avons causé un profond déplaisir en lui amenant son ancienne élève de Bargenac.

Une sorte de satisfaction détendit à ces derniers mots la physionomie légèrement contrariée de Vital. Il eut un mouvement d'épaules en ripostant :

—C'était à prévoir!

Madel dit pensivement :

—J'ai réveillé tous ses souvenirs—tous ses bons souvenirs.

Vital, qui était assis près d'elle, se détourna pour la regarder.

—Ce sont de mauvais souvenirs pour elle, Madel.

La jeune fille secoua la tête.

—Non, ce sont les seuls bons... Ce sont peut-être ceux qui la sauveront.

Il eut un rire un peu forcé.

—Je crois qu'elle ne songe pas du tout à se sauver. Elle est très heureuse ainsi.

Madel secoua encore la tête en murmurant :

—Est-elle heureuse?

M. Breuil s'exclama :

—Eh! parbleu oui! On est toujours heureuse quand on est jolie, élégante, entourée d'admirateurs. Tu l'apprendras par toi-même, petite. Et maintenant, prends ton violon. Nous allons jouer au docteur ce nocturne de Chopin dont il est si friand.

Mais l'archet de Madel était nerveux, ce soir. M. Breuil s'interrompit au beau milieu du nocturne en s'écriant :

—Qu'est-ce que cette manière de jouer? Si Jar-del t'entendait!

Vital dit vivement :

—Madel semble fatiguée... Les nerfs sont un peu agités, n'est-ce pas, petite amie?

Il se levait, s'approchait de Madel, et lui prenait la main. Elle sourit en rencontrant son regard, scrutateur et doux.

—Un peu, c'est vrai.

—L'air de Paris, le changement de vie vous éprouvent. Je prévois un peu d'anémie. Soignons-la par avance, ce sera plus sage.

Mme Breuil approuva.

—C'est cela, docteur, vous lui ferez une ordonnance. J'avais remarqué aussi un peu de fiébrilité, un peu de pâleur. Il faut compter avec l'épreuve de l'acclimatement.

Madel dit très bas :

—Oh ! si l'on voulait me renvoyer à la vieille maison !

Vital seul l'entendit. Il riposta à mi-voix :

—Non, non, on ne vous y renverra pas ! On vous gardera ici, Madel.

Ses doigts musculeux serraient le mince poignet, avec douceur. Ses yeux souriaient. Et ils étaient si tendres, si caressants, que Madel sentit en elle comme un grand émoi délicieux qui fit affluer le sang à ses joues.

Florine, occupée à feuilleter une revue un peu plus loin, dit d'un ton narquois :

—Voyez donc, docteur, elle a meilleure mine, déjà !

Il rit gaiement, en laissant aller la main de la jeune fille.

—Mais oui ! Oh ! nous ne la laisserons pas intoxicquer par l'air de Paris, cette petite Madel ! Nous l'acclimaterons peu à peu, vous verrez. La petite fleur de Bargnac ne périra pas ici !

Madel, qui regardait à ce moment Florine, se demanda avec perplexité pourquoi Mlle Darquin souriait ainsi, ironiquement, en glissant vers elle un coup d'œil amusé, un peu railleur, qui lui causa un vague malaise.

* *

Presque chaque semaine, Madel écrivait à Constance. Celle-ci lui répondait irrégulièrement, par petits billets courts, un peu secs, où rarement se glissait une phrase affectueuse. Elle parlait de sa vie, un peu monotone, mais qu'elle aimait ainsi, des menus faits de Bargnac, de M. le curé et de sa mère, de la vieille maison que Mélanie tenait bien en ordre. Elle disait que le jardin était tout blanc de neige et que les chrysanthèmes étaient morts au cimetière. Elle demandait : "Parle-moi souvent de Vital. Il m'écrit rarement, mais ses lettres sont toujours bien bonnes. Maman peut être brouillée avec lui, cela ne m'empêche pas de l'aimer, puisqu'il est mon frère."

Madel, quand elle voyait Vital, lui disait :

—Constance se plaint que vous ne lui écrivez pas souvent.

Il riait, en ripostant :

—Répondez-lui que je suis accablé de travail, petite amie. Dites-lui que je reste son frère affectueux. Mais oui, je l'aime, cette pauvre Constance, en dépit de toute sa froideur.

—Elle aussi vous aime beaucoup.

—Certainement, autant qu'elle est capable de le faire, mais un peu trop en dedans, avouez-le, Madel.

Madel devait avouer. Pressée par Vital, elle devait même reconnaître que parfois la sécheresse de Constance lui avait été pénible. Mais elle ajoutait :

—Je crois que son affection est sûre.

Le lendemain de la visite à Cécile, Madel reçut une lettre de Constance, qui la chargeait d'une commission pour Mme Marsy. Dans l'après-midi, la jeune fille se rendit rue du Sommerard. Un peu de neige tombait, comme un duvet léger. Le vieux Cluny se montrait tout encapuchonné de blanc et dans ses enclos tranquilles, les arbres, les pierres brisées s'enveloppaient de toute cette blancheur glacée, qui éblouissait un peu.

Mme Marsy, pour avoir plus de jour, travaillait près de la fenêtre, dans l'embrasement profonde. Son fils se tenait debout devant elle, quand Madel entra. Elle fit la commission de Constance. Bernard s'était assis, en disant qu'il allait se retarder de cinq minutes en son honneur. Ses yeux souriaient en regardant Madel. Puis ils devinrent très attentifs, graves, un peu chercheurs. La bouche ferme, au beau dessin, reprit l'expression sérieuse habituelle au jeune médecin quand il réfléchissait ou qu'il examinait.

Mme Marsy demanda :

—Qu'avez-vous fait hier, mignonne ?

—Nous avons été voir Cécile Charminat, Madame, Cécile Drake, comme on dit maintenant. Cette visite m'a peinée.

—Je le comprends. Pauvre père ! Je m'en souviens bien, de cette jolie Cécile. Pendant notre séjour à Bargnac, elle chanta un dimanche à l'église ce *Pater* de la composition de son père. Sa voix était admirable. Elle l'est toujours, m'a dit Bernard qui l'a entendue à l'Opéra.

Madel demanda :

—Y étiez-vous jeudi ?

—Non, Mademoiselle. D'ailleurs, j'y vais bien rarement. Et vous ?

—Moi, j'y étais ce jour-là. Et cela aussi m'a été pénible, parce qu'en la voyant là je ne cessais de penser à son père.

Le regard de Bernard ne quittait pas le visage un peu pâle, un peu las, les yeux qui s'entouraient d'un cerne léger et qui étaient pensifs, un peu inquiets, trop graves. Le jeune homme se pencha, en posant sa main sur celle de Madel.

—Vous êtes très impressionnable. Vous vous fatiguez.

Mme Marsy la considéra un moment, et approuva :

—C'est vrai, il faut vous soigner, Madel.

—Le docteur Nisse me l'a dit aussi hier soir.

Dans la pâle clarté blanche qui venait du dehors, le teint mat se rosa légèrement, les yeux pensifs retrouvèrent l'éclat jeune, vivant, d'une douceur éblouissante, qu'ils avaient quand Madel était heureuse.

Les longs cils blonds de Bernard battirent sur son regard qui devenait sombre. Sa main tressaillit un peu et s'appuya avec une ferme douceur sur celle de Madel.

—Vous voyez souvent mon cousin ?

—Mais oui. C'est lui qui soigne Mme Breuil, comme vous savez. Puis il vient quelquefois le soir, pour entendre de la musique. Il est très bon. Il est resté un ami pour moi.

La longue main fine de Bernard tressaillit de nouveau sur la petite main tiède qui palpitait un peu. Le regard du jeune homme chercha celui de

sa mère. La physionomie de Mme Marsy devenait anxieuse et toute la grande tristesse de ce jour d'hiver semblait s'amasser dans ses yeux. Elle mit son bras autour des épaules de Madel et attira contre elle la tête charmante, dont les boucles soyeuses frôlèrent sa joue.

— Il vous assure souvent de cette amitié, Madel ?

— Oui, très souvent. Il a compris que j'étais triste, que je souffrais et que son amitié me serait bonne, puisqu'il avait connu mes chères aïeules et tout ce que j'aimais là-bas.

Contre sa poitrine, Mme Marsy sentait battre un peu plus vite le cœur de la jeune fille. La joue mate demeurerait très rose et les yeux éclairaient tout le jour blafard autour d'eux.

Bernard se leva. Il jeta un coup d'oeil machinal vers la vitre, derrière laquelle d'innombrables et minuscules flocons tombaient en un *poudrolement* ininterrompu qui noyait tout l'horizon dans une fatigante blancheur morne.

— Il faut que je me retire, maintenant. Voici l'heure de ma consultatoin. Au revoir, Mademoiselle.

Madel se redressa et lui tendit la main. Il la serra avec cette douceur tranquille et forte qui, chaque fois, semblait si bonne à Madel, si reconfortante, et lui donnait toujours l'impression apaisante d'être comprise, tout entière, avec ses délicats scrupules de croyante, ses souvenirs si chers, son attachement aux traditions de l'âme française.

Bernard s'éloigna. Mais près de la porte, il se détournait. Madel rencontra ses yeux dont la calme profondeur s'animaît comme un souffle d'émotion.

— Souvenez-vous, Mademoiselle, que toutes les amitiés vinssent-elles à vous manquer un jour, vous trouverez toujours la nôtre comme un refuge sûr, à n'importe quelle heure de votre vie.

La voix grave, aux inflexions émues, fit tressaillir la jeune fille. Devant elle, dans la clarté diffuse de ce jour d'hiver, le fin visage viril se dessinait, avec sa bouche ferme, sa calme douceur, ses yeux énergiques et sérieux qui devenaient si bons quand Bernard s'émouvait un peu. L'impression de quiétude, de paix sereine que Madel ressentait si souvent ici, près de Mme Marsy, s'imposa tout à coup à elle avec plus de force, la pénétra d'une sorte de joie tranquille. Celle-ci se refléta sur son jeune visage, avec l'émotion reconnaissante. Elle appuya sa main sur l'épaule de Mme Marsy et pencha un peu la tête vers elle, affectueusement, en répondant à Bernard :

— Oui, je sais que vous êtes mes amis, vous aussi—des amis si vrais, si excellents ! Et je vous promets de venir à vous quand je souffrirai beaucoup.

* * *

Au début de mars, l'état de Mme Breuil s'aggrava. Le célèbre professeur Sabatier, appelé en consultation, déclara une opération indispensable. Quelques jours plus tard, il la fit, assisté du docteur Marsy, son élève favori, dans la maison de santé où la malade avait été transportée.

M. Breuil montra pendant cette période un front soucieux, Florine et Liette laissèrent voir

quelque inquiétude et allèrent passer chacune la moitié d'une journée près de leur mère. Mais par ailleurs, l'existence habituelle, la mesquine existence de plaisirs et de corvées volontaires, d'obligations futiles, d'agitation sans but continua pour eux, pendant ces heures où la vie de Mme Breuil était en danger.

Madel les connaissait déjà trop bien pour s'en étonner. Le tranquille égoïsme de chacun, dans cette demeure, ou ce que Liette appelait élégamment le "je m'en fichisme" s'étalait avec sérénité, dans toutes les circonstances de la vie. Mais Madel, qui avait reçu de ses aïeules tant de leçons de dévouement, qui croyait encore au devoir, au sacrifice, Madel se sentait comme une pauvre petite plante déracinée, au milieu de cet individualisme desséchant.

L'opération réussit, mais quelques complications se produisirent qui nécessitèrent une prolongation de séjour à la maison de santé. Madel s'y rendit plusieurs fois, pour passer quelques heures près de la malade. Celle-ci faisait de grands éloges du docteur Marsy, charge par le docteur Sabatier de lui continuer les soins nécessaires.

— Il est extrêmement bien et distingué. Protégé par Sabatier, il a un avenir superbe... Si votre dot était plus conséquente, Madel, voilà qui aurait fait un beau parti pour vous.

Madel, assise près du lit, tricotait une petite brassière. Les aiguilles s'entre-choquèrent, s'arrêtèrent. La jeune fille leva vers Mme Breuil des yeux surpris.

— Pourquoi me regardez-vous comme cela, enfant ? N'y avez-vous jamais pensé ?

Madel dit vivement :

— Oh non !

Mme Breuil étendit la main et caressa du bout des doigts la joue de Madel.

— Etrange petite fille ! Toute autre, à votre place, se sachant séduisante comme vous l'êtes, aurait au moins essayé d'ensorceler ce beau docteur. Mais enfin, je crois qu'en la circonstance vous avez bien fait, car je sais par le docteur Nisse que les Marsy n'ont qu'une fortune médiocre. Ainsi, le jeune homme cherchera certainement, et trouvera quand il le voudra le mariage riche. C'est très sage à vous de n'avoir pas fait de rêves de ce côté. Et il faut malheureusement vous persuader, mon enfant, que, toute jolie que vous êtes, vous ne pourrez prétendre qu'à un mariage modeste, très modeste. Vos trente mille francs de dot ne sont qu'une goutte d'eau, devant les exigences pécuniaires des prétendants.

M. Breuil avait naguère assuré à sa fille qu'il lui trouverait facilement un mari fortuné. Mais Madel ne s'arrêta pas à réfléchir sur ces contradictions. Elle remarqua seulement l'expression goucement narquoise de Mme Breuil et en ressentit comme un indéfinissable malaise d'âme.

Mme Breuil rentra chez elle quelques jours plus tard. Son état exigeait encore des soins assidus, et Madel se trouva promue infirmière. Elle ne protesta pas, et s'en réjouit même. Cette occupation la dispensait des visites et réunions qui se multipliaient à cette époque de l'année. Il lui restait tout juste le temps d'une messe matinale et

d'une promenade dans l'après-midi, prescrite à la fois par le docteur Nisse et le docteur Marsy.

Car Bernard venait encore de temps à autre, pour constater les lents progrès de la guérison. Il donnait rendez-vous à son cousin et tous deux, en entrant dans la chambre de Mme Breuil, trouvaient Madel en blouse blanche d'infirmière qui les accueillait par son délicieux sourire d'enfant, par la clarté de joie éclairant tout à coup ses grands yeux, dont le brun s'avivait d'un reflet couleur d'or. Elle ignorait encore l'art de cacher ses impressions. Heureuse de voir là ces deux hommes qui, chacun, l'avaient assurée de leur amitié, heureuse de rencontrer dès l'entrée le regard si affectueux de Vital et de sentir la forte étreinte de sa main, qui semblait toujours dire : "Ne craignez rien, je suis là", elle laissait paraître sa joie, naïvement. Elle ne remarquait pas alors l'ironique plissement des lèvres pâlies de la malade, ni l'amusement mauvais que reflétait son regard, sous l'ombre des lourdes paupières blanches. Elle ne cherchait pas à pénétrer la signification des phrases à double sens, des sous-entendus dans lesquels excellait Mme Breuil. Son inexpérience, la simplicité de son cœur ignoraient tous les détours de la vie, et tous les pièges.

Le docteur Marsy, dans son intérêt pour la santé de Madel, conservait toujours cette réserve discrète que Mme Breuil prenait, comme beaucoup d'autres, pour de la froideur, mais derrière laquelle la jeune fille sentait la bonté attentive et une force intérieure si vivante. La sollicitude de Vital se manifestait plus ouvertement. Quand il se penchait vers Madel en disant : "Petite amie, il faut aller faire une promenade, aujourd'hui", ses yeux prenaient leur expression la plus douce et semblaient dire tant de choses mystérieuses, que Madel ne comprenait pas, mais qui faisaient glisser en elle un frisson de joie et la laissaient tout en émoi, avec un peu de trouble au fond du cœur.

L'état de Mme Breuil s'améliora enfin vers le printemps, le docteur Marsy cessa de venir. Les petites séances de musique reprirent le soir quand M. Marsy restait au logis, et Vital y apparut de temps à autre, comme auparavant.

Madel avait craint d'être obligée de suivre, à nouveau, son père et Florine dans le monde—ce monde mêlé, trop souvent équivoque, qui choquait toutes ses délicatesses d'âme et qu'elle sentait guettant comme une proie de choix sa jeunesse innocente. Mais Mme Breuil et son mari convinrent, d'accord avec le docteur Nisse, que l'anémie menaçant la jeune fille obligeait à certains ménagements, et qu'en conséquence elle vivrait à sa guise pendant cette année encore, jusqu'à l'hiver.

Elle se vit donc libre d'aller et venir selon son idée, d'après le principe d'indépendance mis en pratique par Florine et Liette. Et elle en profita pour se rendre presque chaque jour chez Mme Marsy, qui lui avait dit : "Vous serez toujours reçue ici comme une petite enfant très chère." Le grand salon aux boiserie claires, aux meubles vieillots, lui semblait beaucoup plus son chez elle que l'appartement de son père. Le baiser d'accueil de Mme Marsy, la bonté lumineuse de

son regard, la manière si tendre dont elle lui disait : "Ma petite fille", évoquaient pour Madel l'image chérie des aïeules, de grand-mère surtout, dont la mère de Bernard avait la grâce aimable, l'indulgence sans faiblesse et le sourire si fin, vite écloso au coin des yeux qui avaient cependant pleuré beaucoup, comme ceux de grand-mère aussi. Dans le vieil appartement où Mme Marsy était entrée, jeune épouse, où était né Bernard, où elle avait fermé les yeux de son mari, le parfum des vertus familiales, de la vieille sève française, des croyances traditionnelles imprégnait les choses et les êtres. Et Madel, qui avait respiré ce parfum-là dans la vieille maison, se retrouvait ici dans une atmosphère chère, où elle se sentait vivre.

Mme Marsy lui avait procuré des vêtements à faire pour les pauvres, elle lui prêtait des livres, choisis parmi les oeuvres de haute valeur morale et littéraire. Les volumes que M. Breuil ou Florine passaient à Madel, en lui disant : "C'est le livre qu'il faut lire, le dernier paru de X..." n'étaient jamais ouverts avant que la jeune fille en eût référé à sa conseillère. M. Breuil se fâchait un peu quand elle lui répondait de son petit air respectueusement ferme. "Non papa, je ne l'ai pas lu, il n'est pas pour mon âge." Mais il se calmait vite. Sa nature molle détestait les discussions. En outre, le charme de Madel, son talent de musicienne, son dévouement aimable toujours prêt à se manifester, pour peu qu'il en eût besoin, le disposaient à l'indulgence. Il déclara un jour à Liette :

—Tout de même, ma petite, si nous t'avions élevée comme ta soeur, tu serais peut-être autrement agréable.

A quoi Liette riposta avec une conviction railleuse :

—C'est à peu près certain, papa.

Entre Madel et sa soeur, il n'existait aucune intimité. Liette ne semblait pas mauvaise, mais elle ne s'occupait pas plus d'elle que de toute autre personne au monde. Rien n'existait à ses yeux, en dehors de ses études. Elle s'y adonnait avec une ardeur concentrée, avec l'avide désir d'emmagasiner, dans son cerveau de toute jeune intellectuelle, les connaissances les plus diverses. Elle étonnait Madel par sa conversation, qui était celle d'une femme très avertie. Mais la jeune fille, derrière cette façade, avait su voir la pauvreté morale, le desséchant scepticisme de cette âme d'enfant.

Parfois apparaissait Michel, le fils de Mme Breuil, un grand garçon maigre aux yeux sévères et tristes. Il venait d'être reçu docteur en droit et quittait la demeure paternelle pour s'installer chez lui. Il témoignait à sa mère une froideur polie. Jamais il n'avait pour elle un mot confiant, un élan d'affection. Mme Breuil, de son côté le traitait presque en étranger.

—Je le connais si peu ! disait-elle. Volontairement, je me suis détachée de lui, puisqu'il devait être surtout à son père.

Madel, quand elle entendait des réflexions de ce genre, se demandait toujours avec surprise comment une mère pouvait, par simple raisonnement, cesser d'aimer son fils.

Mais tant de choses lui demeuraient incompréhensibles dans cette famille dont elle partageait la vie extérieure et dont tout la séparait moralement !

* * *

Parfois, Mme Marsy emmenait Madel pour une visite charitable, pour une promenade dont le but était souvent une église, un musée, un coin du vieux Paris ou encore, simplement, une station au Luxembourg, quand la journée s'annonçait belle. Elle disait affectueusement : "Je suis si heureuse d'avoir une charmante petite compagne comme vous !" Et ces heures-là semblaient infiniment douces à Madel qui sentait battre si près de son cœur cet autre cœur de femme et apprenait à connaître un Paris très différent du Paris jouisseur, sceptique, tout en surface, qui était celui de sa famille.

Une après-midi, en sortant d'une longue station au Louvre, elle laissa Mme Marsy qui avait une visite à faire tout près de là et longea la rue de Rivoli pour regagner la demeure paternelle. Sous les arcades, dans l'ombre fraîche de cette fin de journée, la foule circulait en flux et reflux incessant. Madel avançait, songeuse, sans un regard vers les devantures attirantes. Elle pensait à ce qu'elle venait de voir, aux chefs-d'œuvre que Mme Marsy, artiste, très délicate, très vibrante, avait su si bien lui faire comprendre. Un choc léger la ramena à la réalité. Elle venait de heurter une très élégante jeune femme qui sortait d'un magasin de maroquinerie.

Simultanément, elles dirent : "Oh ! pardon." Puis la jeune femme ajouta vivement : "Madel !" Déjà, Madel avait reconnu Cécile Charminat. Celle-ci lui prit la main en murmurant avec émotion :

—Je suis contente de vous rencontrer. Je voudrais vous parler...

Elle hésita et reprit :

—Rentrez-vous chez votre père ?

—Oui, Mademoiselle, directement.

—Eh bien, voulez-vous que je vous reconduise en voiture ? Pendant le trajet, nous causerons. Il faut que je vous demande quelque chose...

Son visage frémit un peu, sous le tulle blanc de la voilette.

—Je ne puis parler de cela qu'à vous seule, qui êtes de "là-bas". Et si je vais chez Mme Breuil, elle sera là, ou sa fille. Voulez-vous venir avec moi, Madel ?

Surprise, émue par le ton, le regard de Cécile, Madel répondit :

—Oui, Mademoiselle.

Devant le trottoir, une automobile attendait. Cécile fit monter la jeune fille, donna au chauffeur l'adresse de M. Breuil. La voiture démarra doucement. Cécile, d'un geste nerveux, rejeta en arrière la superbe fourrure de renard argenté qui couvrait ses épaules et regarda Madel. Les yeux interrogateurs de la jeune fille s'attachaient sur elle, Mlle Charminat murmura :

—Vous les avez toujours, vos beaux yeux purs, vos beaux yeux de clarté. Vous êtes encore la petite Madel au cœur simple et croyant, à l'âme si blanche...

Elle s'interrompit et ses paupières s'abaissèrent un peu, tandis qu'elle ajoutait d'une voix étouffée :

—Moi aussi, autrefois, on me disait que j'avais du ciel dans les yeux. "Il" m'appelait son ange... Mon pauvre papa !

Ses traits se tendaient et des larmes remplirent ses yeux.

Madel lui saisit la main.

—Oh ! Mademoiselle, vous pensez toujours à lui ?

—Si j'y pense ! Oublie-t-on un père comme celui-là ?

—Vous l'avez quitté pourtant ! Vous l'avez fait tant souffrir !

Un sanglot s'étouffa entre les lèvres tremblantes de Cécile.

—Oui... Oh ! Madel, ne me regardez pas ainsi, avec ces yeux où je lis tant de choses, tant de reproche et de tristesse ! Je sens que vous avez vu souffrir mon père et que vous allez me le dire.

Les larmes glissaient sur ses joues, traçaient un sillon sur la légère couche de poudre, descendaient jusqu'au coin des lèvres, comme une rosée amère.

—C'était cependant pour vous entendre parler de lui, que je voulais vous voir seule. Depuis des années, je n'ai plus de ses nouvelles. Je n'ose lui écrire. Je l'ai tant offensé ! Et cependant, de plus en plus, son souvenir me poursuit. Je sens comme un désir avide de savoir ce qu'il devient, ce qu'il pense, et j'ai peur aussi d'entendre dire qu'il souffre... qu'il souffre toujours...

Ses yeux interrogeaient Madel. Et ils exprimaient bien, en effet, le désir et l'effroi de savoir.

Dans son petit sac à main, Madel avait une lettre de Constance, arrivée au moment où elle sortait et qu'elle avait glissée là après en avoir pris rapidement connaissance. Mlle Nisse parlait de M. Charminat, et elle disait : "Le pauvre père Charminat vieillit bien. Il nous joue à l'église des improvisations magnifiquement tristes. Comme maman lui en faisait la remarque l'autre jour, il a répondu avec cet air de mélancolie navrante que tu lui connais : "De la tristesse, je n'ai que "cela dans le cœur. Si ma fille était morte, je "me résignerais si volontiers à l'idée de la retrouver là-haut ! Mais elle n'est pas morte... non, "non, elle est plus que morte !" Il ne se console "pas, il ne se consolera jamais, pauvre homme."

Madel songea : Si je lui montrais cette lettre ? Les yeux angoissés de Cécile s'attachaient sur elle.

Mlle Charminat murmura :

—Madel, Madel, dites-moi... Souffre-t-il beaucoup ?

—Vous allez voir.

Madel ouvrit le sac, en sortit la lettre et la tendit à Cécile. Tandis que celle-ci lisait, la jeune fille ne quittait pas des yeux le charmant visage qui, au jour, n'avait plus toute la fraîcheur d'autrefois, et qui tressaillait, à mesure que Cécile avançait dans sa lecture. Les lèvres tremblaient plus fort. Mlle Charminat abaissa ses mains, laissa glisser la feuille et appuya sa tête aux coussins de soie claire. Des larmes lourdes coulaient de ses

yeux, que les paupières recouvraient à demi. Elle dit tout bas :

— Mon pauvre papa !

Au passage des rues ensoleillées, de fugitifs éclats de lumière chaude entraient par l'ouverture des portières, éclairaient le capitonnage de soie bleue, le cristal des tubes contenant des fleurs rares, et les deux jeunes visages bouleversés par l'émotion poignante. Puis l'ombre se faisait de nouveau, dans l'intérieur luxueux où se répandait le parfum discret qui imprégnait les vêtements de Cécile.

Madel avait de nouveau pris la main de Mlle Charminat. Elle disait :

— Oh ! vous regrettez, n'est-ce pas ? Vous regrettez ?

— Si je regrette ! Madel, même au milieu de l'enivrement des premières années, je n'ai jamais cessé de connaître le remords. Et toujours, toujours je pensais à mon père. Parlez-moi de lui ? Oh ! dites-moi comment il vit, s'il... s'il vous parlait quelquefois de moi ?

Madel secoua la tête.

— Jamais. Mais je sais bien qu'il pensait sans cesse à vous. Quand il jouait, surtout, oh ! comme je sentais bien cela ! Je ne sais comment vous l'expliquer, mais alors "j'entendais" son chagrin.

Cécile frissonna en murmurant :

— Ne me dites plus rien... Non, non, ne me dites plus cela. Ce chagrin, c'est moi... Et pour quel but, Seigneur ! Pour tomber de désillusion en désillusion, pour me faire abreuver d'amertume ! Madel, Madel, ne quittez jamais la voie du devoir. Pour quelques heures d'ivresse, c'est toute sa vie que l'on engage dans la souffrance.

Son buste ployait un peu, s'affaissait comme sous un poids trop lourd. Un cerne se formait autour de ses yeux dont le bleu pur se noyait de larmes, et qui reflétaient une douleur concentrée, un immense désenchantement.

Madel se pencha vers elle, approcha son visage du sien.

— Il faut retourner à Bargaenac, Mademoiselle.

Cécile secoua la tête.

— Retourner !... Il faudrait que j'aie plus de courage pour sortir de cet engrenage. Vous ne savez pas ce que c'est. La vie m'entraîne. Je suis lâche. Je sais que je devrais partir, et je reste.

Elle se tut un instant, avant d'ajouter :

— Et puis, retourner là-bas... Quelle figure me ferait-on ? On m'a blâmée, naturellement, on a encore grossi mes torts.

— C'importe ! Vous feriez votre devoir. Et M. Charminat.

— Oh ! lui, lui, il pardonnerait à sa petite, je le sais !

Elle appuyait de nouveau sa tête contre les coussins. Sa main frôlait la joue de Madel. Elle dit à demi-voix :

— Je suis très lâche. Priez pour moi, Madel.

L'automobile s'arrêtait devant la demeure des Breuil. Madel, d'un mouvement spontané, se pencha vers Cécile et baisa la joue brûlante, sur laquelle les larmes glissaient toujours, lentes et amères.

Le bras de Mlle Charminat entourait les épaules de Madel, attira contre elle la jeune fille. Cécile murmura avec une émotion ardente :

— Merci. C'est un peu de là-bas, un peu de "lui" que je retrouve près de vous. Et c'est une aumône si délicieuse que font à la pauvre Cécile vos petites lèvres pures, ma douce Madel !

En montant l'escalier, Madel avait encore les yeux remplis de larmes et telle était son émotion qu'elle se heurta sans le reconnaître, sur le palier, à Vital qui descendait.

Il dit en riant :

— Vous êtes distraite, Madel ?

— Oui... je vous demande pardon.

— Comment allez-vous ?.. Eh ! mais, vous pleurez ?

Il posait sa main sur l'épaule de Madel et regardait attentivement la jeune fille.

— Oh ! ce n'est rien !

Elle était contrariée, gênée. Naturellement elle ne pouvait dire, même à lui, le motif de ces larmes. Cet entretien que Cécile avait voulu seule à seule ne pouvait être divulgué. Mais cette rencontre était désagréable, et la curiosité de Vital gênante.

— Un ennui ? On vous a causé quelque contrariété ?

— Mais non, pas du tout. Il ne s'agit pas de moi. C'est le chagrin d'une autre qui m'a émue.

— Ah ! bon ! J'aime mieux cela. Petite sensitive ! Mais les larmes vous vont bien. Elles donnent à vos beaux yeux un éclat merveilleux.

Il prononçait ces mots à demi-voix, en se penchant vers Madel. Sa main serra très fort celle de la jeune fille.

— Qu'ils sont beaux ! Je voudrais les avoir toute ma vie devant moi.

Elle rougit, en s'écartant légèrement, et en détournant son regard de cet autre regard où s'exprimait ce qu'elle ne savait qu'elle trouvait d'effrayant et de délicieux. Vital rit doucement, en murmurant :

— Madel, Madel, je suis un peu fou, quand je vous vois. C'est votre faute, petite amie bien-aimée.

Il se courba un peu plus, appuya ses lèvres sur la main gantée de Madel. Puis il se redressa et continua de descendre. En haut, une porte s'ouvrait. Madel, machinalement, commença de gravir le troisième étage. Une émotion très vive la bouleversait, faisait battre plus vite le sang de ses artères. Elle croisa la femme de chambre qui descendait, et qui jeta au passage un regard curieux sur son visage empourpré. En rentrant dans l'appartement, elle se réfugia aussitôt dans sa chambre. Là, elle s'assit et joignit sur ses genoux ses mains qui frémissaient comme des feuilles touchées par la brise. Son regard fit le tour de la petite pièce, et celle-ci lui parut changée, plus riante, presque claire, en dépit des murs d'en face. Qu'était-ce donc ? Oui, qu'était-ce que cette joie soudaine, un peu grisante qui s'insinuait dans son cœur, qui faisait trembler doucement tout son être et resplendir ses yeux ?

Depuis que Madel avait quitté la vieille maison, elle entendait bien souvent parler de l'amour, — mais bien peu d'un amour tel qu'elle pouvait le comprendre, tel qu'il serait le jour où il s'éveillerait dans son jeune cœur loyal et pur. Elle

n'était pas préparée à l'émoi troublant que l'aveu de Vital—l'aveu contenu plus encore dans le regard que dans les paroles—venait de jeter en elle. Non, elle ne savait pas du tout pourquoi elle était si heureuse, la petite Madel, ni pourquoi elle tremblait.

L'air, qui fraîchissait, entra par la fenêtre ouverte, avec le bruit assourdi du tumulte de la ville. Madel se leva pour fermer. Mais elle s'arrêta, en appuyant ses deux mains à la poignée de la fenêtre. Son front penché toucha la vitre et elle demeura un instant immobile, en frissonnant un peu. Elle pensait : "Qu'ai-je donc ? Je suis heureuse, et j'ai peur. Pourquoi m'a-t-il regardée ainsi ?"

Elle frissonna encore—de bonheur ou d'effroi, elle ne savait. Et les visages chéris de grand-mère, de bonne-maman, lui apparurent alors. Elle les revit là-bas, les aïeul's, dans leurs grands fauteuils, devant la cheminée. Et elle, la petite Madel, s'asseyait tout contre elles pour faire ses confidences pour raconter ses petits chagrins d'enfant. Elles la consolait, elles disaient : "C'est bien", ou "c'est mal". Et vo ci que Madel songeait combien il serait bon de pouvoir encore s'agenouiller près d'elles, d'appuyer son jeune front sur leurs genoux et de leur dire tout, comme autrefois—comme une petite fille qui a peur de sa joie, parce qu'elle ne la comprend pas et qu'elle sent son ignorance de la vie.

* * *

Maintenant, chaque fois que Madel voyait Vital, elle rougissait un peu et sentait que ses yeux se troublaient. Lui la regardait plus longuement, avec cet air qu'il avait eu l'autre jour, dans l'escalier. Quand il lui prenait la main, à l'arrivée et au départ il l'enserrait si fortement dans ses doigts musculeux qu'il semblait à Madel que jamais ceux-ci ne s'en détacheraient.

Dans son âme, l'inquiétude, un peu d'effroi se mêlaient toujours à cette joie grisante, qu'un regard de Vital, un sourire renouvelaient. Elle priait beaucoup, avec la confiante simplicité qui lui était habituelle. Elle cherchait à réprimer des tendances à la distraction, au rêve, qu'elle se découvrait depuis quelque temps, surtout les jours où Vital évenu. Et elle n'osait encore donner un nom à ce sentiment inconnu qui n'était plus cependant la simple amitié de naguère.

Ces préoccupations ne lui faisaient pas oublier son entretien avec Cécile. Elle n'avait pas revu celle-ci. Mais elle y pensait souvent. Dans les beaux yeux bleus, qui n'avaient plus l'expression claire d'autrefois, Madel avait lu la souffrance sincère, et le remords. Cécile aimait toujours son père, elle ne l'avait pas oublié, elle regrettait, amèrement, la désertion de ses devoirs. Mais elle était faible. Elle-même l'avouait. Elle n'avait pas le courage de remonter le courant. Il faudrait de puissantes grâces divines pour galvaniser cette âme, pour la ramener à sa vie d'autrefois. Madel priait pour elle, en songeant qu'elle voudrait la revoir souvent pour lui parler de son père et pour lui redire : "Retournez à Bargaenac."

Colette, qui venait de faire un séjour en Italie après deux mois passés à Nice, reparut à Paris et

vint confier à sa belle-soeur ses ennuis conjugaux. M. de Genderne devenait insupportable, il lui faisait des scènes ridicules, toujours à propos d'argent. Elle avait résolu de le laisser passer seul sa colère pendant un bon mois, et d'aller voyager en Suisse. Mais elle souhaitait emmener Madel et Liette pour lui tenir compagnie, la distraire, et même la soigner, à l'occasion, car elle avait depuis quelque temps des malaises fort pénibles.

Mme Breuil accéda aussitôt à son désir. Madel n'osa refuser, quoi qu'il lui en coûtât de partir avec cette peu sympathique parente. Vital, en apprenant cette décision, déclara :

—Ce serait parfait pour vous, Madel. Le changement d'air, la distraction vont vous remettre d'aplomb. Mme de Genderne est fort gaie et le voyage sera charmant.

Madel se demanda avec un peu de surprise comment il ne devinait pas l'ennui que lui causait ce voyage, en compagnie d'une personne si absolument opposée de goûts, d'idées, de tenue. Tout autre fut l'accueil fait à cette nouvelle par Mme Marsy, quand Madel alla la lui apprendre. La veuve hocha la tête en attachant sur sa jeune amie un regard devenu grave, un peu anxieux.

—Avec votre tante ? Je n'aime pas beaucoup cela pour vous, petite Madel. Vous êtes si jeune, si inexpérimentée ! Prenez garde aux mauvais conseils, à l'influence que Mme de Genderne, qui paraît vous prendre en affection, peut avoir sur vous.

Madel dit vivement :

—Non, elle n'en aura pas. Elle me déplaît, je me sens toujours gênée, un peu raidie, près d'elle.

Mme Marsy posa une main très douce sur les soyeux cheveux bruns qui bouclaient toujours, comme au temps de l'enfance de Maadel.

—Vous avez le coeur si droit, si pur ! Tout ce qui est équivoque doit vous éloigner, en effet.

Elle se penchait un peu et considéra longuement les beaux yeux qui ne se détournèrent pas, qui semblaient demander aide, conseil, timidement.

—Pourquoi ma petite amie est-elle rêveuse, un peu distraite, depuis quelque temps ? Je crois voir aussi quelque chose d'inaccoutumé dans ce regard qui ne sait pas se voiler.

Madel rougit. Elle dit très bas :

—Oui, j'ai quelque chose... Je suis heureuse, et puis j'ai peur.

—Peur de quoi, ma chérie ?

D'un mouvement enfantin et charmant. Madel cacha son visage empourpré contre la poitrine de Mme Marsy.

—J'ai peur de ma joie.

Le bras de Mme Marsy l'enserra plus fortement, tandis qu'elle ajoutait d'une voix encore assourdie :

—Je ne sais pas vous expliquer cela.

Des lèvres chaudes, qui tremblaient un peu, se posèrent sur son front.

—Ne m'expliquez pas, je comprends.

Il y eut un long silence. Mme Marsy tenait son visage baissé vers la tête charmante, toujours appuyée contre elle, et elle songeait avec un peu d'angoisse : "Dois-je lui ouvrir les yeux, pour lui

montrer la désillusion, peut-être le danger qui la guettent? Mais ce serait préciser en elle un sentiment qui n'est peut-être encore qu'imaginatif, et le fortifier."

Puis elle pensa aussitôt: "Elle va partir avec sa tante. Ça sera un changement d'idées, et elle ne le verra plus de quelque temps. Au retour, je saurai ce qui en est alors et je parlerai s'il le faut."

Madel leva les yeux et rencontra le regard fixé sur elle, le tendre et doux regard qu'elle aimait. Elle murmura:

—Oh! comme vous avez les yeux de grand-mère, aujourd'hui!

* * *

En dépit des craintes de Madel, le voyage ne fut pas désagréable. Colette se montra fort aimable pour ses nièces, pour l'ainée surtout, et prit plaisir à leur faire connaître une partie de la Suisse, déjà visitée par elle dans tous les sens. Elle ne plaisanta pas trop Madel lorsque celle-ci voulut remplir ses devoirs religieux et déclara la trouver beaucoup plus intelligente et cultivée qu'elle ne l'avait pensé d'abord. De son côté, dans ce contact quotidien, la jeune fille put apprécier chez sa tante une certaine originalité d'esprit, un goût artistique très sûr, une sorte de bonté légère qui n'aurait certainement pas été jusqu'au sacrifice, mais qui l'induisait à faire plaisir quand il ne lui en coûtait que de l'argent. Par ailleurs, ses réflexions, ses allures ne cessaient de choquer Madel. Sur l'expressif visage de sa nièce, Mme de Genderne lisait couramment. Elle disait avec une ironie amusée:

—Depuis quelques mois, petite nonnette, nous vous faisons découvrir un nouveau monde.

Madel pensait: "Quel triste monde! L'autre, celui que me firent connaître mes chères aieules en était si loin!"

Vers la fin de juin, la tante et les nièces se trouvèrent à Lauterbrunnen. Ce devait être la dernière étape avant le retour à Paris. Elles montèrent à Wengen, d'où elles purent contempler la Jungfrau dans toute sa splendeur immaculée. Vers la fin de l'après-midi elles redescendirent. A l'hôtel, on remit à Mme de Genderne son courrier. Madel avait une lettre de Mme Marsy—un billet plutôt, très court, mais si fortement affectueux, et qui se terminait par ces mots: "Dès votre arrivée, venez me voir sans faute, petite amie chérie."

Madel faisait cette lecture dans sa chambre, située entre celles de sa tante et de sa soeur. Mme de Genderne, debout au milieu de la pièce voisine, parcourait une des lettres reçues. Madel l'entendit murmurer: "Allons, cela devait arriver!" Puis elle s'avança jusqu'au seuil de la chambre de sa nièce.

—Il y a du nouveau chez vous, Madel. Florine vient d'être fiancée.

Madel dit avec surprise:

—Ah! vraiment! A qui?

Elle se trouvait près de la fenêtre, dans la clarté adoucie du jour qui tombait. En parlant, elle fit quelques pas vers sa tante, sans s'apercevoir

que celle-ci la considérait avec une curiosité attentive.

Liette, qui avait entendu sortir de sa chambre en demandant aussi:

—A qui?

—Au docteur Nisse.

Madel s'arrêta. Elle regarda Colette avec une sorte d'effacement, en répétant:

—Au docteur Nisse?

—Mais oui. Ce n'était pas pour rien qu'il venait si souvent chez vous. La grosse dot de Florine l'attirait. C'est un garçon ambitieux, ami de la vie facile et qui veut se bien poser aussitôt comme médecin d'une clientèle riche. Pour Florine, le parti n'est pas mauvais non plus, car il a une belle situation et une certaine fortune personnelle. Votre père me dit qu'ils sont tous satisfaits. On attendra notre retour pour le dîner de fiançailles.

Madel ne la regardait plus maintenant. Elle baissait un peu ses paupières, comme un écran devant son regard de pauvre petit être brutalement surpris par la vie. Quelque chose criait, se déchirait en elle. Son teint, que l'air glacé des hauteurs neigeuses avait délicatement coloré, devenait presque blême, et les fines petites lèvres, d'un rose si tendre, pâlirent en tremblant très fort.

Liette, debout au seuil de sa chambre, fit observer:

—Ils n'avaient cependant pas l'air de faire beaucoup attention l'un à l'autre.

—Oh! cela ne signifie rien! Evidemment, ils ne s'aiment pas. Ce mariage est une affaire, simplement, et je suis bien certaine qu'aucun d'eux ne le considère autrement.

Liette jeta un coup d'oeil vers sa soeur et dit de sa voix grêle, un peu narquoise:

—C'était à Madel qu'il faisait les yeux doux.

Colette leva les épaules.

—Cela ne tirait pas à conséquence. Le docteur Nisse est un enragé flirteur... Dis-moi, Liette, écris-tu maintenant à ta mère? En ce cas, annonce notre arrivée pour la semaine prochaine.

Liette rentra dans sa chambre. Colette s'approcha de Madel, dont le teint venait de s'empourprer à la réflexion de sa soeur. Elle lui prit la main et l'attira vers la fenêtre. Son regard attentif, légèrement apitoyé considéra un long moment le délicieux visage tout changé, frémissant, et les yeux qui se voilaient d'une ombre de souffrance effarée.

Colette se pencha un peu en disant à mi-voix:

—Allons, qu'y a-t-il? Vous avez pris au sérieux les doux regards et les paroles enjôleuses de cet incorrigible Nisse? Pauvre petite! Je ne nie pas qu'il ne puisse vous aimer sincèrement et souhaiter très fort de vous avoir pour femme, car vous êtes une ravissante créature. Mais entre son intérêt et son amour, il n'est pas homme à hésiter. Il l'a bien montré pour Cécile Drake. Elle aussi, il l'aimait, et il lui avait promis de l'épouser. Mais elle n'avait pour dot que sa voix. Il l'a bernée quelque temps avec de belles paroles—et je suppose que maintenant elle n'a plus d'illusions sur lui.

Madel murmura, presque machinalement:

—Il a aimé Cécile Charminat?

Colette eut une sorte de petit rire amusé. Sa main se leva et caressa la joue de la jeune fille.

—Vous êtes délicieusement naïve, ma jolie nièce! Oui, il l'a aimée et il lui a fait des protestations chaleureuses—comme à vous, peut-être?

Madel eut un vif mouvement.

—Non! Il m'a seulement assurée de son amitié, très souvent.

—Oui, oui, il n'osait pas trop. Vos yeux d'enfant, vos yeux sans ombre le gênaient, tout en l'attirant. Votre innocence s'imposait à lui. Il vous a parlé surtout par son regard, par ses manières enjôleuses. C'était trop, puisque vous y avez été prise. Mais il ne faut pas souffrir de cela, Madel. Non, voyez-vous, les hommes ne valent pas la peine que nous souffrions des déceptions qu'ils nous donnent.

Madel dit avec une sorte de vivacité fière:

—Oh! je pense que je ne souffrirai pas!

Déjà, l'énergie naturelle de son caractère, la force morale cultivée par l'éducation chrétienne reprenaient le dessus. La surprise avait été vive et Madel n'avait pas eu le temps de voiler l'angoisse du subit effondrement de tout un rêve lentement formé, dont elle avait éprouvé la douceur enivrante sans en bien comprendre la nature. Mais la fierté la redressait vite devant Colette, compatissante et un peu ironique.

—Alors point n'est besoin de mes consolations? Vous chasserez toute seule le personnage de votre cœur? Oui, je devine que vous êtes une petite fille très courageuse. Et cette expérience vous sera utile. C'est pourquoi ma belle-sœur et moi l'avons laissée se dérouler jusqu'au bout.

Le regard un peu indigné de Madel s'attachait sur la physionomie souriante de Colette.

—Comment, vous aviez deviné?... et vous ne me mettiez pas en garde?

—Non, ma chère petite, parce qu'il faut que vous appreniez à bien connaître la vie et les hommes. Vous êtes une enfant exquise, mais une enfant, une vraie enfant qui n'a pas vécu. Maintenant vous n'ignorez pas ce qu'est une petite déception sentimentale. Si vous êtes intelligente et sensée, vous saurez en éviter d'autres. Voyez-vous, ma petite fille, nous pouvons prendre le cœur des hommes, mais il faut garder le nôtre bien soigneusement si nous ne voulons pas qu'ils s'en amusent et le déchirent.

Elle mit un baiser sur le front qui brûlait un peu et s'éloigna. Madel resta seule près de la fenêtre ouverte. Le soleil abandonnait déjà la vallée étroite, ensermée entre les roches à pic, bases gigantesques du plateau de Murren et des cimes éternellement neigeuses. Mais on le devinait encore répandu en nappe de c'arté blonde sur la pente élevée où se groupent les chalets de Wengen. Il s'attardait aux abords des vallées hautes et enveloppait de lumière la blancheur immense des glaciers. Tout l'ombre semblait s'amasser sur le petit village disséminé le long de la rivière torrentueuse qui descendait des champs de neige en un perpétuel bourdonnement. L'air sentait les sapins et la fraîcheur glacée. Dans le silence de cette fin d'après-midi, des sonnaillies de troupeaux jetaient une note claire et légère que soutenait,

comme une basse, le sourd halement du petit chemin de fer que la crémaillère monte, sans cesse, jusqu'à Wengen.

Madel joignit instinctivement ses mains qui étaient froides comme si elles avaient touché cette blancheur glacée des grands monts. La mousseline brodée du corsage frissonna le long de son buste un peu ploqué. Sur le reflet d'or des yeux bruns, une ombre s'étendait—une ombre de souffrance jeune, profonde, effrayée. Madel songea: "Comme j'ai froid!"

Oui, elle avait froid—froid jusqu'au cœur, où se mourait un rêve.

* * *

Colette ne prolongea pas son séjour en Suisse. Elle rentra à Paris dans les derniers jours de juin, avec ses nièces.

Madel n'avait pas meilleure mine qu'au départ. Mme Breuil le constata de prime abord.

—Je l'emmènerai dans un mois à Houlgate, dit Colette. Cela lui fera un bien énorme.

La perspective n'enchantait pas Madel. Cependant, tandis qu'elle se réinstallait dans sa chambre, elle songea que le milieu dans lequel évoluait Mme de Genderne, son genre, ses propos, ne différaient guère de ce qui existait chez les Breuil. De plus, là, elle ne verra pas Vital.

Dès l'arrivée de sa belle-sœur, Mme Breuil lui avait appris que le dîner de fiançailles aurait lieu le surlendemain. Elle ajouta, en s'adressant à Madel:

—Vous arrangerez un peu votre toilette blanche, mon enfant. Elle sera très suffisante. Vous avez besoin d'économiser, avec votre si petite fortune.

Madel perçut l'intention blessante, malicieuse, sous la douceur affectée. Son cœur se serra fort à l'idée que tous, ici, avaient vu le jeu coupable de Vital et s'étaient amusés de l'erreur qui ferait souffrir un jeune cœur innocent.

Dans ce bouleversement moral, elle recourait à ses refuges habituels: la prière, l'abandon à la volonté divine. Le lendemain de son retour, elle alla entendre la messe à Saint-Séverin. Elle avait espéré y rencontrer Mme Marsy. Ne la voyant pas, elle résolut de se rendre chez elle dans l'après-midi, pour répondre au désir exprimé dans sa dernière lettre "Dès votre retour, venez me voir sans faute."

Qu'avait-elle à lui dire? Madel, en se rappelant leur dernière conversation, pensa: "Elle a dû comprendre... Elle se doutait de ce qui arriverait, parce qu'elle connaît son cousin." Et la jeune fille sentait comme un allègement au trouble de son âme à la pensée de reposer son front sur cette poitrine maternelle, de sentir ce cœur battre près du sien, d'être comprise sans parler, et fortifiée par une compassion à mante, toute délicate, qui n'humilierait pas.

Elle s'achemina donc à la fin de l'après-midi vers la demeure des Marsy. Une chaleur d'orage pesait sur Paris. Le soleil s'éclipsait peu à peu derrière un écran de nuages lourds, d'un noir bleuâtre. Madel atteignait la rue du Sommerard quand le jour devint très sombre, comme un crépuscule subit. La jeune fille, en montant, pen-

sa que si l'orage éclatait elle allait se trouver immobilisée pour longtemps chez Mme Marsy. La perspective n'avait rien que de fort agréable. Et là-bas, au boulevard Saint-Germain, personne ne s'inquiéterait d'elle, hélas!

Sur le palier du second étage, elle se heurta presque au docteur Marsy qui sortait de chez lui.

—Mademoiselle Madel!... Oh! pardon!... Vous voilà donc revenue?

Il prit la main qui s'offrait à lui et l'enferma dans la sienne, qui était chaude et douce. Madel rencontra un regard dont la bonté forte, si profonde et si haute, la pénétra d'une sorte de joie apaisante.

—Oui, depuis hier. Et je viens aussitôt voir Mme Marsy.

—Comme ma mère sera contrariée! Elle est aujourd'hui à Sèvres, chez sa soeur.

—Elle n'est pas ici? Oh! j'aurais tant voulu la trouver!

Elle laissait voir son désappointement dans son accent, dans son regard. Celui-ci disait clairement: "J'ai tant besoin d'elle!"

—Elle ne tardera peut-être pas à rentrer. Voulez-vous l'attendre?

—Ce serait trop indiscret.

—Aucunement. Elle-même, je le sais, serait désolée de ne pas vous voir. Entrez donc, Mademoiselle.

Elle le suivit dans le salon que l'ombre des nuées d'orage rendait obscur. Il lui approcha un siège près de la fenêtre et resta debout devant elle, en l'interrogeant sur son voyage, sur sa santé. Son regard indiscret, mais pénétrant, ne quittait pas le visage pâli, amaigri, les yeux tristes qui essayaient de sourire et qu'un cerne entourait. Il fit observer:

—Vous êtes anémiée, nerveuse, mademoiselle Madel. Vous semblez fatiguée.

Elle répondit:

—C'est vrai. Ce voyage ne m'a pas fait de bien. Aujourd'hui surtout, je me sens très lasse.

—C'est l'orage, sans doute. Mais vous avez certainement besoin d'être soignée.

Il se pencha, prit le mince poignet et appuya son doigt pour compter les pulsations. Ce geste professionnel, Vital l'avait fait plus d'une fois depuis qu'il s'occupait de la santé de Madel. Une rougeur monta au jeune visage, à ce souvenir. Le poignet frémit un peu entre les doigts doux et forts dont le contact était si léger, si discret. Une émotion, qui semblait un mélange de tristesse, de pitié, d'irritation, fit palpiter pendant quelques secondes les lèvres de Bernard et assombrir son regard. Ses doigts s'écartèrent, en laissant retomber lentement la main de Madel.

—Oui, les nerfs sont un peu fatigués. Le changement a été trop brusque pour vous.

Elle murmura:

—Oh! oui.

La clarté mélancolique de ses yeux se répandait sur son visage aminci, d'où le sang se retirait lentement. Elle sourit avec effort en ajoutant:

—Mais je ne me sens pas malade, je vous assure. Seulement un peu lasse, un peu nerveuse, comme vous dites.

—Vous êtes une petite nature très vibrante, très sensible. Vous souffrez plus que d'autres des premiers contacts pénibles avec la vie.

Les grands cils bruns s'abaissèrent un peu, tremblèrent au bord des paupières. Un silence passa. Bernard considérait la jeune fille avec une attention émue, un peu attristée. Aucun d'eux ne semblait entendre le roulement de l'orage, qui se rapprochait. L'obscurité remplissait la grande pièce, voilait les boiseries claires, les charmants meubles anciens, les ors fanés. Quelques roses, en s'effeuillant sur la petite table près de Madel, exhalaient une senteur légère qui se répandait dans la chaleur lourde, autour des deux jeunes gens.

Bernard reprit:

—Je connais un traitement excellent, très simple, qui vous serait certainement favorable. Si j'avais commencé à vous soigner, je vous le ferais suivre. Mais je ne puis aller sur les brisées d'un autre.

Madel rougit encore. La clarté d'or de ses yeux se couvrit d'ombre pendant quelques secondes. Puis elle s'avança de nouveau, tandis que tout le jeune visage s'éclairait d'un reflet de décision fière.

—Et si je vous demandais cependant de le faire? J'ai une très grande confiance en vous et je veux essayer votre traitement. J'en parlerai au docteur Nisse.

Ce n'était plus "M. Vital". Bernard ne parut pas le remarquer. Mais il fit observer:

—Il s'en froissera probablement.

Madel eut une sorte de sourire dédaigneux — un sourire que Bernard n'avait jamais vu sur ses lèvres et qui n'était plus celui de l'enfant, de la jeune fille, confiante, mais celui de la femme qui a commencé de vivre, de souffrir.

—Oh! non, certainement! Et d'ailleurs...

Elle s'interrompit. Mais les mots "Que m'importe!" étaient sur ses lèvres, dans ses yeux.

Elle ajouta après un court silence:

—A moins, toutefois, que vous n'en soyez contrarié?

—Aucunement. Bien que les susceptibilités professionnelles existent également entre cousins, je saurai calmer celles de Vital, au cas où il les manifesterait.

Pendant un instant, la douceur profonde de son regard disparut. Une irritation fugitive transforma ces yeux calmes et tout ce visage d'homme maître de lui-même.

Il ajouta:

—Mais il faudra naturellement que vous en parliez à monsieur votre père.

—Oui. Peu lui importera, je crois. Et Mme Breuil vous a en très grande considération.

Aucun d'eux n'avait encore fait allusion aux fiançailles de Vital. Ce fut Madel qui dit au bout d'un court instant, et d'une voix qu'elle maintenait ferme:

—Vous savez, sans doute, que votre cousin est fiancé?

—Oui, nous le savons. Et nous désapprouvons ce mariage. Mlle Darquin a reçu une éducation qui ne l'a pas préparée à faire une femme sérieuse.

—Elle n'est pas mauvaise.

—Cela ne suffit pas. Il faut être bonne, et avoir reçu de forts principes moraux, une sérieuse empreinte religieuse. Fonder un foyer sans ces bases-là, c'est bâtir sur le sable. Nous l'avons dit, franchement à Vital, quand il est venu nous apprendre cette nouvelle. Cela ne servait à rien, nous en étions persuadés d'avance, mais nous devions lui faire connaître notre opinion.

Une lueur jaillit, en éclairant la pièce dans toute sa profondeur. Madel sursauta un peu. Assez loin encore, un bruit sourd commençait, se prolongeait en roulement. Bernard dit avec vivacité :

—Ne restez pas près de cette fenêtre. Venez là-bas.

Elle le suivit à l'autre extrémité du salon. L'orage se rapprochait. A chaque éclair Madel avait un mouvement nerveux. Bernard s'était assis près d'elle, il causait, essayait de la distraire. Elle s'excusait avec confusion :

—Voyez comme je suis sotte aujourd'hui ! L'orage ne me produit jamais cet effet.

—Je vous le dis, vous devenez une petite nerveuse, Mademoiselle. Mais nous aurons vite raison de cela.

—Il ne faut pas surtout vous déranger pour moi ! Vous avez certainement beaucoup à faire. Laissez-moi, monsieur Bernard. Je vais dire mon chapelet, et ainsi je ne me sentirai pas seule. Avec la prière, on est toujours fort.

—Je n'ai rien de pressé, et je suis très heureux de causer un peu avec vous.

Au dehors, la pluie ruisselait maintenant. L'ombre s'amassait autour des deux jeunes gens. La voix ferme et douce de Bernard détendait les nerfs fatigués de Madel, apaisait la souffrance secrète de son jeune cœur. Il l'interrogeait sur son enfance, sur les aïeules, sur la vieille maison. Et elle lui parlait de ces souvenirs chers comme elle en parlait à sa mère—comme jamais elle n'avait eu l'idée d'en parler à Vital.

Quand Mme Marsy, un peu plus tard, apparut à la porte du salon, elle s'arrêta un instant, et la douce sérénité de son regard s'éclaira d'une joie discrète à la vue des deux jeunes visages qui souriaient pour l'accueillir, et qui semblaient animer toute l'ombre autour d'eux.

* * *

Le dîner de fiançailles représentait une épreuve pour Madel. Pas un instant cependant, elle n'eut l'idée de chercher à s'y soustraire. Puisqu'il fallait revoir Vital, mieux valait que ce fût aussitôt. Mais elle se demandait avec un peu d'angoisse quelle attitude il prendrait, et si elle saurait, elle-même, dissimuler sa gêne, son émotion pénible.

Une demi-heure avant le repas, Florine entra dans sa chambre, tandis qu'elle achevait de s'habiller. Mlle Darquin avait orné son corsage de plusieurs roses blanches à peine épanouies et elle en tenait deux autres à la main.

—Etes-vous bientôt prête, Madel ? Je crois que maman aura besoin de vous pour l'aider, je ne sais trop à quoi.

—Dans cinq minutes, je serai à sa disposition.

Florine enveloppa d'un coup d'œil rapide la jeune fille debout au milieu de l'étroite petite

chambre. Madel avait la même robe blanche qu'elle portait pour sa première soirée à l'Opéra. Mais ce jour-là, des bandelettes de soie claire se glissaient dans les boucles brunes de ses cheveux. Aujourd'hui, ces beaux cheveux légers étaient coiffés comme tous les jours. Florine fit observer :

—Vous ne vous êtes pas mise en frais. Nous aurons cependant du monde. Avez-vous peur de m'éclipser ?

Florine prononça ces derniers mots avec une ironie qui n'échappa point à Madel. En même temps, elle se rapprochait de la jeune fille. Son regard s'attacha au joli visage qui rougissait un peu, aux yeux émus et fiers qui ne se détournèrent pas.

—Tenez, je vous apporte deux roses de ma corbeille. Le docteur Nisse sera très heureux de les voir au corsage de son charmant petit flirt.

Madel se recula avec un geste si vif que les roses échappèrent à la main tendue de Mlle Darquin.

—Florine !

L'indignation, la surprise étouffaient sa voix. Mais Florine dit avec le même calme ironique :

—Ne vous troublez pas, ma chère. Je sais fort bien qu'il vous aime, et qu'il ne m'aimera jamais. Il m'épouse pour mon argent. Moi, je le prends pour sa situation et parce qu'il est bel homme, assez représentatif. Mais je ne me fais d'illusions sur rien, d'ailleurs.

Elle se pencha un peu, et la petite lampe posée sur la toilette éclaira pendant un instant son visage terne, ses yeux indifférents qui considéraient Madel sans animosité, avec une tranquille froideur.

—Vous l'aimez, Madel ?

La main de Madel s'appuya sur la toilette, et trembla très fort. La robe blanche frissonna légèrement, avec un éclat soyeux. Madel dit d'une voix basse, un peu brève :

—Je crois plutôt que je le méprise.

Florine eut un mouvement d'épaules qui fit glisser autour d'elle la soie brochée du fourreau dont elle était vêtue.

—Oh ! il est comme beaucoup ! Si vous aviez eu ma dot, il vous aurait épousée avec enthousiasme, et peut-être auriez-vous été heureuse.

Madel murmura :

—Oh ! non ! Il n'est pas ce que je croyais.

Florine secoua la tête.

—Vous vous faites facilement des illusions sur les gens et les choses, je le crains. Vous avez le cœur très jeune, Madel.

Elle se redressa, montra les roses tombées sur le parquet.

—Alors, vous n'en voulez pas ?

Madel, de la tête, fit signe que non. Florine repoussa du pied les deux fleurs et dit avec ironie :

—Vous lui gardez rancune ? Mais il saura solliciter son pardon. Vous lui rendrez votre amitié, Madel. Et ne craignez pas que je m'en froisse. Je vous ai fait comprendre que je ne m'abusais pas sur les sentiments véritables de mon fiancé.

Elle sortit de la chambre. Madel demeura un moment immobile. Les paroles de Florine, cette façon d'envisager la vie, le mariage, cette indifférence de tout l'effrayaient, en choquant ses déli-

catesses d'âme et sa forte notion du devoir. Elle se sentait en outre froissée par le manque de tact —évidemment prémédité—de Mlle Darquin, par tout ce qu'elle avait deviné d'ironie amusée sous la froide insouciance de cette jeune fille riche, si facilement résignée à se savoir épousée pour son argent, et à n'être jamais aimée. Comme tous ces caractères étaient singuliers, incompréhensibles ! Comme il était bon, en sortant de ce milieu desséchant, de pouvoir se réfugier quelques instants près d'un cœur délicatement affectueux, qui savait tout comprendre sous le silence frémissant et qui connaissait les mots apaisants, les mots de mère et d'amie !

Elle se revit dans le salon aux boiseries claires, appuyée contre l'épaule de Mme Marsy, écoutant la douce voix, un peu basse, qui disait : "Dieu seul ne déçoit jamais. Il y a des ombres sur tout en ce monde, Madel. Mais il en est d'épaisses, qui deviennent des ténèbres. D'autres sont légères et la lumière divine les éclaire, pour les dissiper un jour."

Du dehors, la voix de Mme Breuil appela :

—Madel, êtes-vous prête ? Pouvez-vous venir m'aider ?

Madel, avec un soupir, quitta sa petite chambre. Elle rejoignit dans la salle à manger Mme Breuil, qui veillait aux derniers arrangements. Quand, un peu plus tard, la jeune fille entra dans le salon, Vital s'y trouvait, avec son père arrivé ce jour même. Le jeune docteur était assis près de sa fiancée. Sa physionomie eut comme un frémissement léger, à la vue de Madel. Il se leva et fit quelques pas au-devant d'elle. Très simplement, elle lui tendit la main comme de coutume. Mais les grands yeux bruns n'avaient plus l'éclat jeune, vivant et doux qu'il aimait. Ils semblaient très lointains et très graves. Une phrase banale, une phrase d'étrangère indifférente sortit des petites lèvres d'un rose délicat qui avaient eu pour lui de si confiants sourires. Il répondit machinalement sur le même ton. Et Madel, très vite, sans affectation, se tourna vers le docteur Nisse père pour lui demander des nouvelles de sa femme, de Constance, de tous ceux qu'elle connaissait à Bagnac.

Cette attitude fut conservée par elle toute la soirée, et demeura la même encore chaque fois qu'elle dut se trouver en présence de Vital. Lui, sans doute déconcerté par cette froideur tranquille, avait abandonné le ton d'affectueuse camaraderie qui se nuancait fortement, en ces derniers mois, d'amabilité tendre. Il n'avait plus avec Madel de ces causeries qu'animait sa gaieté vibrante pendant lesquelles, sans que la jeune fille en eût conscience, il se complaisait dans la vue de ce charme candide, de cette grâce fine et si vivante, de ce beau regard d'enfant qui devenait parfois sérieux et profond comme celui d'une femme, et où il avait lu tant de confiance ingénue, tant d'innocent abandon.

Il faisait à sa fiancée une cour sans entrain. D'ailleurs, l'indifférence de Florine n'appelait en rien l'empressement. Comme elle l'avait dit à Madel avec une sèche franchise, c'était là le mariage de convenance dans toute la force du terme.

Madel dérobait soigneusement la souffrance de sa désillusion sous une tranquillité souriante,

qu'elle réussissait à conserver même en ses moments de solitude. L'énergie latente en cette jeune nature se dressait dans toute sa vigueur à l'heure de l'épreuve morale. Madel était de celles qui regardent la vie en face en lui disant : "Tu ne me feras pas peur. J'ai Dieu avec moi." Mais parfois, en quittant le salon où Vital venait de prendre congé de sa fiancée, elle frissonnait un peu, de tristesse, d'angoisse douloureuse, en s'agenouillant pour sa prière du soir.

M. Breuil, à la demande que lui adressa Madel de suivre le traitement préconisé par le docteur Marsy, commença par s'exclamer en déclarant que c'était chose impossible. Le docteur Nisse s'en fâcherait avec raison, lui qui avait commencé à la soigner.

Mais Mme Breuil intervint.

—Il y a manière de s'y prendre. Je me charge de lui en parler. Madel a raison de vouloir essayer ce traitement. Et j'ai, moi aussi, grande confiance dans le docteur Marsy.

Après quoi, elle emmena son mari dans sa chambre et eut avec lui une conversation qui se termina par ces mots de M. Breuil :

—Oui, cela pourrait se faire s'il ne tient pas à l'argent, par extraordinaire.

Quelques jours plus tard, Mme Breuil dit à Madel :

—J'ai parlé au docteur Nisse. Il a pris fort aimablement la chose et doit en dire un mot lui-même à son cousin. Vous pourrez donc dès maintenant en avertir celui-ci.

Madel se rendit ce même jour rue du Sommerard. Mme Marsy fit appeler son fils, qui allait partir pour sa tournée de visites. Tandis que le jeune médecin l'examinait, l'interrogeait, Madel fut frappée de l'autorité tranquille, très ferme, et si douce pourtant, qui se dégageait de tous ses gestes, de son regard, de sa voix. Et elle eut de nouveau, avec intensité, cette sensation de quiétude, de confiance toujours éprouvée près de lui.

Il fut décidé qu'elle commencerait son traitement le lendemain, et que Bernard la verrait deux fois par semaine.

Vital, quand il revit Madel en venant dîner chez les Breuil, ne fit aucune allusion à ce sujet. Il semblait d'ailleurs un peu préoccupé, passablement nerveux. Madel savait, par Constance, que Mme Nisse blâmait énergiquement le mariage de son beau-fils avec cette fille de divorcée, élevée dans des principes de trop large morale. Elle faisait scène sur scène à son mari depuis qu'il y avait donné son consentement, et écrivait à Vital des lettres indignées. "Cette pauvre maman va l'exaspérer et l'enfoncer dans sa résolution", ajoutait Constance. Là se trouvait sans doute la raison des airs distraits et soucieux du jeune homme.

—Qu'avez-vous, mon cher ? demandait parfois M. Breuil.

—Un malade qui m'inquiète, répondait Vital.

Personne ne paraissait dupe de cette explication. Après son départ, Florine disait :

—Il n'est pas homme à se faire du souci à ce sujet. Il y a autre chose.

Mais elle ne sortait pas pour cela de son indifférence habituelle. Elle se laissait porter par le cours des événements, sans s'occuper des sentiments de son fiancé, sans chercher à connaître la

pensée qui assombrissait parfois la joviale physionomie de Vital.

D'ailleurs, les préparatifs du mariage, venant se greffer sur son existence déjà surchargée de cent occupations inutiles, ne lui laissaient plus un moment de repos. Cependant, la date de la cérémonie avait été reculée au mois d'octobre, afin de laisser passer les vacances qui éloignaient de Paris les nombreuses connaissances des fiancés. Mais il fallait que tout fût à peu près organisé avant le départ des Breuil pour Paramé, où ils passaient chaque année août et septembre. Madel se vit réquisitionnée pour aider Mme Breuil et Florine. Elle se mit de bonne grâce à leur disposition, heureuse de trouver des diversions à la souffrance tenace dont elle ne pouvait se délivrer. D'ailleurs, le docteur Marsy lui recommandait de s'occuper beaucoup, sans se fatiguer, pour aider le bon effet du traitement. Et elle allait, venait, faisant des courses, veillant à l'ordonnance des repas, préparant les corbeilles de fleurs pour la table et pour le salon.

Un après-midi, Mme Breuil et sa fille, partant pour un essayage, la laissèrent en tête-à-tête, dans le salon, avec une énorme gerbe de roses et d'œillets envoyée par Colette en villégiature à Saint-Germain. Debout devant une table sur laquelle s'épalaient les fleurs, Madel choisissait, groupait les longues tiges, avec de lents mouvements distraits. Sa pensée était très loin du salon banallement luxueux : elle retournait à Bargenac, à tout le cher autrefois. Comme le jardin devait être fleuri ! Les dernières cerises tombaient, sans doute et les roses s'épanouissaient follement dans tous les parterres. Mélanie avait ouvert les fenêtres pour faire entrer le soleil dans les grandes pièces désertes. Et la lumière ardente de juillet se répandait sur les tentures fanées, sur les vieux meubles en bois poli par des générations de ménagères soigneuses, sur les glaces et les cuivres étincelants dans lesquels ne se reflétait plus que le rude visage de Mélanie. Tout au fond du salon, un petit rayon de soleil se glissait jusqu'à la grande photographie de grand'mère, à cette heure-ci. Madel s'en souvenait très bien.

Elle tressaillit un peu en entendant s'ouvrir une porte et se détourna. Une rougeur vive monta à son visage. Vital entra. Il s'avança en expliquant :

— Je venais demander un renseignement à Mme Breuil. Mais il paraît qu'elle est sortie avec Mlle Darquin.

— En effet.

Madel se redressait pour réprimer son émotion pénible. D'un geste machinal, elle tendit sa main. Vital la prit et la serra entre les siennes.

— Tant mieux, car j'ai une explication à avoir avec vous. Voyons, ma petite Madel va-t-elle continuer à me traiter cérémonieusement, comme elle s'avise de le faire depuis quelque temps ? Pourquoi, par exemple, m'appelle-t-elle docteur ? Ne suis-je plus pour elle son vieil ami Vital ?

Elle détourna son regard de ces yeux dont l'ardeur câline venait de faire glisser en elle un frisson d'effroi. Comment lui répondre ? Le jeune visage empourpré palpitait d'angoisse. La main

brûlante frissonna entre les larges paumes de Vital et essaya de se retirer, vainement.

— Répondez-moi, Madel ! Dites-moi pourquoi je ne retrouve plus dans vos yeux ce sourire qui me charme, qui m'ensorcelle ? Seriez-vous mécontente de me voir épouser Florine ? Mais vous n'avez pas à être jalouse. Je ne l'aime pas. Ma situation m'impose ce mariage, voilà tout. Comprenez-le, je n'engage pas mon cœur. Il est toujours à vous, petite amie.

Cette fois, Madel réussit à dégager sa main. Elle recula un peu. Ses lèvres tremblaient. Un rayon de lumière, qui se glissait entre les interstices des volets clos, éclaira son visage frémissant et ses yeux fiers qui regardaient en face Vital. C'étaient, cette fois, des yeux de femme, qui disaient clairement : "Je vous méprise."

Il balbutia :

— Oh ! Madel, Madel, ne me regardez pas ainsi ! Je suis si malheureux de votre froideur ! Vous ne comprenez pas, chère petite amie, les nécessités de l'existence. C'est vous que j'aime, que j'aime follement, et je dois épouser Florine ! L'épouser ? Quand je vous vois, je me dis que je n'en aurai jamais le courage. Tenez, Madel, regardez-moi seulement avec vos yeux d'autrefois et je romps avec elle, je vous demande de devenir ma femme !

Il se penchait vers elle, avec un regard ardent, un regard sincère. En cette minute, Madel comprit qu'il l'aimait vraiment. Son cœur s'émua d'une sorte de joie triste. Elle pensa : "Je pourrai le mépriser un peu moins."

— Dites, Madel, voulez-vous ? Je suis prêt à vous sacrifier mes intérêts matériels, je...

Elle l'interrompit d'un geste doux.

— Je vous remercie de cette parole, et je ne l'oublierai pas. Mais c'est impossible. Vous regretteriez très vite cette... folie.

— Mais non, Madel ! Avec une autre, peut-être. Mais avec vous !

— Avec moi aussi. J'entraverai votre situation.

— Je mettrai un peu plus de temps à atteindre mon but, voilà tout. Mais je vous aurai près de moi, chère petite Madel.

Il voulut lui prendre la main, mais elle se recula encore. Dans l'ombre qui s'étendait sur toute la pièce, son visage apparaissait un peu pâle maintenant, mais tout éclairé par la douceur résolue du regard.

— C'est impossible. Il faut m'oublier.

— Madel ? Mais vous ne m'aimez donc pas ?

Elle ne détourna pas ses yeux de ceux qui l'interrogeaient éperdument. De la tête, elle fit un signe négatif. Mais un tremblement léger l'agitait, et elle s'appuya un peu contre la table en sentant que ses jambes fléchissaient.

— Ce n'est pas possible ! Vous m'aimiez, avant mes fiançailles avec Florine. Je le sais, j'en suis sûr !

Elle garda le silence. Une fleur glissa de la table, tomba sans bruit sur le tapis, aux pieds de Vital. Le visage coloré du jeune homme s'empourprait sous la force de l'émotion qui agitait tout son être robuste. Penché vers Madel, il la regardait d'un air de supplication passionnée.

—Pardonnez-moi! Oubliez cette erreur, et aimez-moi comme avant!

Elle dit très bas, d'un ton de mélancolique regret:

—Comme avant? Non, c'est fini, vous comprenez...

Elle n'achevait pas sa pensée. Mais il comprenait, en effet. Toute la confiance de Madel était morte; avec son estime pour l'homme qu'elle avait cru tout autre. Et ce cœur de femme, si pur et si haut, ne pouvait conserver un amour sans estime.

Il détourna les yeux de ce regard triste mais résolu. Dans la lourde chaleur de la grande pièce close, des parfums de fleurs se répandaient. Le petit rayon de lumière se jouait maintenant sur le front de Madel, sur les boucles brunes qui pénétraient des reflets de soie. Il se glissait jusqu'à Vital, jusqu'à ce visage tout ému dont les épaisses lèvres pourpres tremblaient.

Le jeune homme dit d'une voix assourdie:

—Alors, il faut que j'épouse Florine?

—Non, si vous croyez n'avoir jamais d'affection pour elle.

Il eut une sorte de rire amer.

—Elle ou une autre! Que m'importe! A vous seule, j'aurais su faire tous les sacrifices. Elle, il faudra qu'elle me prenne tel que je suis, avec tous mes défauts, toutes mes mauvaises habitudes. De l'affection! Ah! non, certes, cela n'existera pas dans notre ménage!

—Oh! monsieur Vital!

Il secoua les épaules.

—Non, c'est impossible, Madel. Mais Florine n'en réclamera pas. Elle n'a pas beaucoup de sensibilité, d'ailleurs, ce qui l'empêchera de souffrir de ma froideur. Et moi, je...

Il s'interrompit. Madel sentit son regard qui s'attachait sur elle, avec une fugitive ardeur. Et tout à coup, il se courba, prit la main de la jeune fille et la serra avec une sorte de violence.

—...Moi, je ne serai pas heureux comme je l'aurais voulu.

Il laissa retomber cette main, se détourna et sortit du salon. Madel, au milieu de son émoi, eut l'impression qu'il s'enfuyait avec une sorte de joie—la joie d'avoir échappé au mariage pauvre dont il venait de risquer l'éventualité, dans un élan de passion sincère, sous le charme du regard de Madel. Un instant après, il l'aurait regretté. Si inexpérimentée qu'elle fût encore, elle avait compris toute la faiblesse de ce cœur d'homme, ambitieux et jouisseur, qui se donnerait pour se reprendre bientôt.

Elle s'assit près de la table couverte de fleurs et appuya son front sur sa main. Une mouche bourdonna contre sa chevelure. Mais le jeune corps ployé ne bougea pas. Une douleur tranquille éteignait le cœur aimant et fier que venait de frapper la grande désillusion de la vie.

* *

Mme de Genderne, comme elle l'avait dit, emmena dès le début d'août sa nièce à Houlgate. Ce fut un soulagement pour Madel, gênée plus que jamais, maintenant, de se trouver en présence de

Vital et de constater sa froideur à l'égard de Florine. En outre, il lui était réservé une compensation à l'ennui de devenir la commensale de Colette. Mme Marsy, tandis que son fils voyage en Angleterre avec un ami, devait passer le mois d'août à Beuzeval avec sa soeur et ses nièces. D'Houlgate, très proche, Madel pourrait voisiner avec cette amie toute maternelle, à qui, peu après son entretien avec Vital, elle avait confié son épreuve secrète. Mme Marsy, en l'embrassant, avait dit: "Je craignais cela pour vous, pauvre petite chérie—de toutes façons. Car même se fût-il décidé à vous épouser, Vital vous aurait fait souffrir, parce que, en tant de choses, il ne vous aurait pas comprise!"

Maintenant, elles ne parlaient pas de lui. Par les lettres d'ailleurs assez rares de M. Breuil à sa soeur et à sa fille, Madel apprit que le jeune homme allait passer quelques jours à Royan, où Florine se trouvait pour un mois près de son père.

Colette essayait d'entraîner sa nièce dans le tourbillon d'amusements où elle-même se complaisait. Mais Madel résistait avec énergie. Mme de Genderne l'appelait "ma jolie tête de fer", et finissait par céder en disant d'un ton mi-narquois, mi-sérieux:

—Après tout, vous avez peut-être raison. Ce n'est pas dans tout cela que vous trouverez le bonheur, je puis le dire par expérience.

Elle laissait volontiers la jeune fille passer des journées entières chez Mme Marsy et se déclarait satisfaite de lui voir, au retour, une mine meilleure et des yeux plus vivants. Elle demandait:

—Quel philtre emploie donc votre amie pour obtenir ce résultat?

—Nous parlons de tout ce que j'aime, ma tante, de tout mon cher passé. Et même quand nous nous taisons, tant de pensées nous rapprochent!

Colette riait.

—De grandes pensées, très austères? Ah! non, Madel, vous n'étiez pas faite pour ce mécréant de Nisse! Heureusement pour vous, mon cher agneau, que vous n'aviez pas reçu du ciel les dons de la fortune!

Elle plaisantait. Mais Madel sentait chez elle un attendrissement léger, un peu d'affection émue qui semblait bonne à la jeune fille et lui faisait penser que Mme de Genderne conservait, survivant à toutes les fautes de sa vie, un petit fonds meilleur que l'apparence.

La santé de Madel, déjà mise en bonne voie par le traitement du docteur Marsy s'améliorait chaque jour à l'air marin et dans la tranquillité d'esprit dont la jeune fille jouissait près de Mme Marsy. La souffrance de sa désillusion se calmait. Si parfois encore, involontairement, sa pensée revenait vers ces jours où elle avait trouvé tant de douceur dans l'amitié tendre de Vital, elle s'en écartait aussitôt, avec tristesse, mais sans effort. Ce que le jeune docteur Nisse lui avait laissé voir de sa nature étouffait tout regret dans une âme comme celle de Madel, froissée, repoussée par toutes les déloyautés, toutes les bassesses morales, et si pure, si fermement chrétienne.

* *

Un soir de la fin d'août, dans le coquet salon où Madel faisait de la musique pour sa tante, un domestique entra, apportant une dépêche. Elle venait de Saint-Malo et disait: "Accident arrivé à M. Breuil et à sa fille. M. Breuil vous demande." Elle était signée d'un ami de M. Breuil en villégiature de ce côté.

Colette et Madel partirent aussitôt. Toutes deux se doutaient que l'état du père et de la fille devait être bien grave, pour qu'on les eût appelées ainsi. Madel pensait avec angoisse: "Oh! que ce pauvre père ait au moins le temps de se repentir!" Elle eut une exclamation de terreur quand, au seuil de la villa où sa tante et elle arrivaient dans la nuit, Mme Breuil venue au-devant d'elles s'écria en pleurant:

— Il est mort!... Il était mort quand on l'a ramené!

Madel répéta:

— Mort!... Mort comme cela!

Elle entendit à peine l'explication donnée par Mme Breuil. Le père et la fille faisaient une promenade en mer, au large de Saint-Malo. M. Breuil, se confiant en son adresse de rameur, avait refusé la présence du patron de la barque. La mer était un peu grosse ce jour-là. Des pêcheurs qui rentraient au port avaient vu tout à coup la barque saisie par une lame tourbillonner, s'engloutir. On vint au secours des naufragés. Liette put être retirée vivante. M. Breuil, lui aussi, respirait encore quand on le remonta dans un bateau de pêche, mais il expira avant d'atteindre le port. Une congestion l'avait saisi, disaient les médecins. Car il nageait fort bien et eût pu se sauver.

On l'avait étendu sur un lit, au rez-de-chaussée. Les traits détendus, les paupières closes donnaient à ce visage fatigué par la vie une illusionnante apparence de repos. Les rides s'effaçaient, dans l'immobilité raide de la mort. La barbe frisée, les rares cheveux bruns mêlés de gris faisaient seuls deux taches sombres, dans tout le blanc des linéaments et du visage.

Madel se pencha et baisa le front dont le contact glaça ses lèvres. Elle murmura dans un sanglot:

— Mon pauvre père!... mon pauvre père qui n'a jamais songé à son âme!

Les mains se croisaient sur le drap. Elles étaient vides. Madel s'en aperçut d'un coup d'oeil. Elle entr'ouvrit son corsage et prit le petit crucifix d'argent qui avait reposé sur la poitrine de bonneman et reçu les baisers de grand-mère dans sa douce agonie. Elle mit cette image du Christ sur les doigts raidis de l'homme mort dans son péché. Puis elle s'agenouilla et pria. Car nul ici-bas ne peut juger et dire: "Une âme est perdue." Dieu seul connaît les abîmes secrets de la conscience humaine, Dieu seul sait ce qu'il peut pardonner et quelles sont les fautes sans retour, sans repentir.

Liette était très malade. Aussitôt qu'elle eut vu Madel, elle ne voulut qu'elle pour la soigner. Mme Breuil se déchargeait volontiers de ce soin sur la jeune fille. Elle semblait sincèrement affectée et n'avait plus toute sa tête, assurait-elle. Co-

lette était là heureusement pour l'aider. Quant à Florine, elle arriva de Royan pour le jour des obsèques, en même temps que Vital.

Ce fut le jeune docteur qui, avec M. de Gendern, accompagna le corps à Paris. Mme Breuil ne pouvait quitter Paramé tant que Liette serait si mal. Colette regagna Houlgate. Elle n'aimait guère, disait-elle franchement, l'atmosphère de pharmacie et de médecine. Et Liette avait vraiment assez de trois infirmières, en la personne de sa mère, de Madel et de Florine.

Cette dernière comptait peu. Ne portant qu'un deuil léger, elle entendait ne pas se priver de distractions. Elle retrouvait des connaissances à Paramé et passait avec elles une grande partie de ses journées. Liette ne s'en souciait guère. Madel lui suffisait. La fillette témoignait à sa soeur une sorte d'affection tyrannique, un peu jalouse. Un jour que Madel parcourait en sa présence une lettre de Mme Marsy, elle lui dit:

— Tu l'aimes donc bien, cette dame? Ta figure était tout heureuse, pendant que tu lisais.

— Oui, je l'aime beaucoup. Je l'aime presque comme une mère.

Liette répéta:

— Comme une mère?

Elle réfléchit un instant. Ses yeux intelligents, qui seuls conservaient un peu de vie dans son visage amaigri, s'attachaient sur Madel. Elle secoua la tête en murmurant:

— Comme une mère. ce n'est pas toujours beaucoup. Moi, je t'aime mieux que maman.

Madel protesta:

— Liette, que dis-tu? Ta mère qui te chérit tant!

Une expression mélancolique se répandit sur la physionomie de Liette, dont les lèvres eurent un pli amer.

— Oui, elle m'aime à sa manière. Elle m'aime pour elle, et elle me gâte, sans penser que plus tard je serai malheureuse parce que je ne saurai rien supporter. Mais toi tu n'approuves pas tout ce que je dis, tout ce que je fais, et je me sens un peu moins mauvaise quand tu es là.

Elle inclina la tête, en mêlant les mèches ternes de ses cheveux châtain aux boucles brillantes de Madel. Et elle ajouta:

— Je sais bien que je suis mauvaise. Mais ce n'est pas ma faute. J'ai trop vu de choses, tu comprends? J'ai trop vu le mal partout.

* *

Quand Mme Breuil rentra à Paris avec ses filles et Madel, vers la fin de septembre, Liette n'était pas complètement remise. Elle traînait, toussait toujours, se disait sans force. Vital dissimulait à la mère la mauvaise impression que lui laissait, à chaque visite, l'examen de la petite malade; mais il ne la cachait pas complètement à Madel et à Florine.

— Elle m'inquiète, vraiment. Elle ne se remet pas du tout, disait-il en hochant la tête.

Le mariage avait été retardé par suite du deuil de Mme Breuil. Aucun des fiancés ne s'en affectait. Tous deux jugeaient, sans doute, qu'ils avaient bien le temps d'inaugurer cette existence sans joie, sans affection, toute de froide convenance et d'indifférence réciproque.

Dans ses fréquents rapports avec Madel, demeurée la compagne assidue de Liette, Vital témoignait à la jeune fille une amabilité contrainte, sous laquelle perçait à certains instants comme une impatience irritée, devant son indifférence polie. Il essayait parfois de reprendre le ton d'amitié de naguère. Mais les grands yeux sérieux semblaient lui dire: "Vous savez bien que tout est fini, que vous n'êtes plus mon ami, parce que je ne puis plus croire en vous."

Elle avait quelquefois encore un petit tressaillement d'émotion, quand il était là. Elle souffrait au souvenir de son jeune rêve brutalement détruit. Mais elle ne redoutait plus sa présence, comme quelques mois auparavant, car elle sentait son cœur se calmer doucement et se taire dans la compassion mélancolique que lui inspiraient la faiblesse, les défauts de Vital.

Ils se trouvaient tous deux près de Liette un matin où l'enfant, plus souffrante depuis deux jours, eut une hémorragie que rien ne faisait prévoir. Vital venait d'arriver au moment où l'accident se produisit. Mme Breuil, qui achevait de s'habiller, accourut en hâte. Madel, conservant son sang-froid, seconda le docteur Nisse avec adresse. Quand le sang cessa de venir, Liette semblait n'avoir plus qu'une ombre de vie. Mme Breuil entraîna Vital dans la pièce voisine et demanda en haletant:

—Mais qu'est-ce que c'est?... Voyons, elle ne paraissait pas si malade que cela? Cette hémorragie?...

—Je ne puis vous cacher que l'état est grave. Mais à son âge...

Elle murmura:

—Cela veut dire qu'elle est perdue.

—Non, je vous assure. Je vais essayer quelque chose... et puis, si vous désirez une consultation, je suis prêt...

Elle dit, se raccrochant à cette idée:

—Oui, une consultation. C'est cela... Vous dites bien, à son âge, on ne peut pas mourir ainsi.

Elle entra dans la chambre de l'enfant. Le docteur vit alors s'avancer vers lui Madel.

—J'ai entendu... Elle est perdue, n'est-ce pas?

—Je ne crois pas qu'elle soit là ce soir.

Les larmes remplirent les yeux de Madel.

—Pauvre petite Liette! Quelle chose soudaine, terrible!

—Je n'espérais pas la guérir. Mais je pensais la prolonger encore.

—Ainsi donc, je dois la préparer à mourir?

—Oui, si vous voulez appeler un prêtre, il est temps. Mais elle n'y tient peut-être pas.

Madel riposta:

—On tient toujours à mourir en paix. Et je vous souhaite d'en avoir un près de vous à vos derniers moments, docteur.

Il essaya un sourire d'ironie, qui ne s'acheva pas. Son regard se baissa un peu devant les beaux yeux graves, et s'éclaira d'émotion pendant quelques secondes. Un petit souffle du passé, de son enfance pieuse venait d'effleurer Vital Nisse.

* * *

Liette mourut paisiblement dans l'après-midi. A un moment où elle pouvait parler encore, elle dit à Madel:

—Après tout, il vaut mieux que je m'en aille, vois-tu. Je n'aurais pas été grand'chose de bon.

Elle n'eut pas un instant de désespoir, et aucun regret apparent. Elle semblait déjà lasse de tout, lasse de la vie à peine commencée pour elle, et trop connue déjà—connue trop tôt. Elle mourut en serrant le crucifix d'argent et en regardant Madel avec des yeux calmes qui disaient: "Tu vois, je suis heureuse. Je m'en vais là où je ne pourrai plus être mauvaise, maintenant que je suis pardonnée."

Cette fois, le coup atteignait profondément Mme Breuil. Et bien que l'enfant lui eût montré en ces dernières heures un peu plus d'affection, elle se rendait compte que Liette ne l'avait pas aimée, qu'elle l'avait jugée et ne la respectait pas.

Madel laissa passer une quinzaine de jours avant d'annoncer son prochain départ pour Bargaenac. Ni Florine ni sa mère ne protestèrent. Mme Breuil était jalouse de l'attachement témoigné par Liette à sa sœur. Elle dit seulement:

—Vous êtes bien jeune pour vivre seule là-bas.

—J'ai une servante de confiance. En outre, Mme Nisse et Constance sont de bonnes amies pour moi.

Elle pensait: "Même seule là-bas, je serai mieux, et plus en sûreté, que dans le milieu où je viens de vivre une année."

Elle avait pris cette décision après avoir consulté Mme Marsy. Celle-ci était d'avis qu'elle devait aller se retremper, au moins quelque temps, dans l'atmosphère de la vieille demeure familiale.

—C'est votre vrai foyer, mon enfant, jusqu'à ce que le mariage vous en donne un autre. Il est triste, car il est désert, mais les âmes de vos aïeules y vivent toujours, avec celles de tous les vôtres qui ont passé là. Vous vous sentirez aimée encore, et protégée par ces invisibles présences. Toutes les tristesses que vous emportez de votre séjour chez votre pauvre père s'apaiseront là-bas.

Elle ajouta:

—Si je n'avais pas eu de fils, je vous aurais demandé de demeurer près de moi, car je vous aime comme une enfant très chère. Mais j'irai vous voir là-bas.

En dépit de cette promesse, Madel souffrait de s'éloigner d'une amie si tendre, de la demeure qui avait été pour elle un refuge, pendant les jours pénibles de cette année passée sous le toit paternel. Elle savait bien que ni près de Constance, ni près de sa mère elle ne retrouverait cette amitié si chaude, cette douce, compréhensive bonté d'une âme de femme délicate et intelligente. Et la discrète sollicitude du docteur Marsy lui manquerait aussi, avec le ferme et profond regard de ces yeux qui renfermaient tant de pensée forte.

Quelques jours avant son départ, Madel reçut ce billet de Cécile Charminat:

"Je voudrais vous dire un mot, chère Madel. Une malencontreuse indisposition me retient à la chambre. Si vous voulez venir jusqu'à moi, j'en serais bien heureuse."

Madel l'avait revue une fois au retour de Parmé. Elle était venue faire à Mme Breuil sa visite de condoléances. Déjà, à ce moment, elle semblait souffrante. Elle avait pris froid au cours de sa villégiature en Suisse, disait-elle, et ne se remettait pas bien.

Madel ayant reçu sa lettre hors de la présence de Mme Breuil et de Florine en profita pour ne pas les informer de cette visite. Elle pressentait que Cécile ne l'appelait ainsi que pour parler de son père, et elle aimait mieux ne pas avoir à répondre par des détours aux questions qu'on lui ferait ensuite.

Dans l'après-midi, elle gagna le petit hôtel de Cécil Drake. Celle-ci se tenait dans un salon attendant à sa chambre. Elle se leva à l'entrée de Madel et vint à elle, les mains tendues.

—Que vous êtes bonne! Merci de répondre à mon appel. Votre prochain départ m'a été appris par Mlle Darquin, que j'ai rencontrée lors de ma dernière sortie, il y a huit jours. Depuis, j'ai été plus souffrante.

Ses mains brûlaient celles de Madel. Ses joues se coloraient, trop brusquement. Madel demanda :

—Que dit le docteur Nisse?

Les mains frémissaient. Le doux regard devint sombre, pendant quelques secondes. Cécile dit brièvement :

—Ce n'est plus lui qui me soigne.

—Ah! je ne savais pas...

—Non, c'est le docteur Mercier. Il parle de refroidissement, de poumons affaiblis, d'anémie, que sais-je! Enfin, je dois me soigner, et pour le moment il n'est plus question de théâtre, naturellement.

Elle emmena Madel vers un petit canapé recouvert d'une soierie ancienne aux tons de pastel, et s'assit près d'elle.

—Vous devinez pourquoi je vous ai fait venir, Madel?

Sa voix était étouffée, hésitante. Ses lèvres très pâles tremblaient. Madel dit avec vivacité :

—Est-ce pour "lui" faire annoncer que vous revenez?

—Revenir!

Cécile pencha un peu son visage et l'enveloppa de ses mains fines, où les diamants, les émeraudes étincelèrent sous un rayon du soleil de novembre qui entra par une vitre de fenêtre, près d'elle. Il y eut un long silence. Les tentures d'un bleu doux répandaient leur éclat soyeux sur toute la pièce, qui était d'un luxe discret, sans fausse note. L'or pâle des fauteuils luisait un peu sous la lumière. Une statue de marbre, admirablement modelée, dressait sa blancheur entre des vases bas, en argent ciselé. D'autres vases encore, des jardinières se disséminaient partout. Mais ils étaient vides. Il n'existait pas une fleur dans ce salon de l'artiste fêtée qui en recevait tant.

Les mains de Cécile s'écartèrent, retombèrent sur ses genoux. Le sang avait fui de son visage, dont la blancheur délicate prenait en ce moment des teintes blémisantes. Une meurtrissure bleuâtre faisait ombrer sous les yeux, qui étaient pleins d'angoisse.

—Madel, je désire que vous m'écriviez comment vous l'avez trouvé... et puis si vous pensez qu'il voudra bien me pardonner, un jour.

Elle parlait à mi-voix. Ses épaules se ployaient un peu, et elles tremblaient sous la soie rose de la robe d'intérieur qui retombait en pli vagues et souples autour de la jeune taille élégante.

—Oui, je vous le promets. Et s'il est prêt à vous accueillir, vous viendrez?... vous viendrez tout de suite?

Madel se penchait, elle posait sa main sur le bras si blanc, que voilait une manche de tulle. Elle le sentit tressaillir. Elle vit s'éclairer les yeux bleus, sous leurs cils tremblants. Cécile dit gravement :

—Oui, Madel, je reviendrai.

Silencieusement, Madel se pencha un peu plus et baisa le front de Mlle Charminat. Celle-ci, glissant son bras autour d'elle, la retint contre son épaule.

—Chère enfant, merci! Que vous êtes bonne et charmante, petite Madel! Oui, vous "lui" direz que sa pauvre Cécile se repent, et qu'elle souffre, beaucoup. Vous lui direz qu'elle ne le quittera plus... Mon pauvre papa! Je t'ai abandonné et pour quoi! Pour quoi! Mon Dieu, quelle misérable je suis!

Elle frissonna. Ses yeux se détournèrent, ils regardaient au loin, vers le passé, et toute l'angoisse sombre du remords les remplissait.

—...Quelques jours de faux bonheur, quelques joies d'orgueil—et tant d'amertumes! Ah! que je suis lasse, Madel!... lasse des succès, lasse de l'admiration, des flatteries qui m'ont tant enivrée, au début! Et toutes ces fleurs dont on m'accable, toutes ces fleurs dont j'ai été grisée d'abord me font horreur aujourd'hui. Il m'en a tant offert, celui qui m'a fait quitter mon père et mon pays, qui m'a détournée du devoir en me leurrant de promesses, en me jurant qu'il m'aimait plus que tout au monde! Je l'ai cru. J'étais jeune et confiante, et je l'aimais. Mais je n'étais pas riche, je n'avais que ma voix. Il préférait à cela de bons titres en portefeuille et une famille influente. Et il a laissé Cécile Charminat, tout simplement.

Elle eut une sorte de rire qui s'acheva dans un sanglot. Madel frémissait contre son épaule. Elle demanda :

—C'était Vital Nisse n'est-ce pas?

—Oui, c'était lui.

Un rayon de soleil arrivait jusqu'à Cécile, s'étendait sur la soie rose qui prenait des tons de fleur ardente, sur le tulle frissonnant autour de la blancheur légère du bras. L'ombre s'élargissait sous les yeux souffrants, et le teint aux délicats reflets de nacre blémissait encore.

Mlle Charminat appuya son front contre la joue de Madel, qui brûlait, et murmura :

—Ah! petite amie, que c'est peu de chose, un cœur d'homme!

Madel dit tout bas :

—Je le sais.

III

Toute la tristesse de novembre accueillit Madel à son retour dans la vieille maison. Une brume froide s'étendait sur Bargaenac, voilait toutes les perspectives, enveloppait le clocher et la façade de Saint-Front et les arbres dépouillés d'où s'échappaient les dernières feuilles. Le jour terne, près de sa fin, n'arrivait plus au vestibule qui semblait déjà dans la nuit. Mais Mélanie ouvrit une porte en disant :

—J'ai fait du feu dans le salon, pour accueillir Mademoiselle.

La flamme se tordait autour des bûches de chêne qui pétillaient. Entre les fibres serrées, un peu de sève fusait en susurrant. La clarté rouge s'étendait sur le tapis, le vieux tapis à fond crème, à fleurs pourpres, sur lequel avait joué Madel enfant; elle éclairait les fauteuils des aïeules, la petite table de marqueterie dont les cuivres brillaient. Tout le reste de la grande pièce s'enfonçait dans l'ombre du jour déclinant. Mais Madel les voyait comme dans la pleine lumière, les vieux meubles, les portraits, la table d'acajou; toutes ces choses chères qu'elle avait emportées dans sa pensée et qu'elle évoquait si souvent dans le luxe banal, sans passé, de la demeure paternelle.

Elle les voyait aussi, chacune dans son fauteuil préféré, grand-mère, bonne-maman, avec leurs visages tendres qui accueillaient l'enfant revenue à la vieille demeure comme au seul refuge de sa jeunesse solitaire. Sur la petite table, le tricot de grand-mère était toujours là et, à côté, le jeu de cartes aux tranches noircies avec lequel bonne-maman faisait des patiences. Puis, contre la cheminée, la chauffeuse qui semblait attendre toujours les petits pieds chaussés de drap noir, les petits pieds frileux de grand-mère.

Dans le silence, la cloche de Saint-Front tinta trois fois. Le son arrivait un peu ouaté par la brume. Madel se signa, en pensant avec un petit frisson de joie: "Comme c'est bon de l'entendre encore, la cloche de ma vieille église!" Et elle prêta l'oreille, pour mieux écouter la volée de sons graves qui emplissaient l'air autour de Saint-Front.

Mélanie se retira en fermant la porte derrière elle. Alors Madel vint à la cheminée et s'agenouilla contre un fauteuil. Son front s'appuya sur l'accoudoir usé par le contact du bras de l'aïeule. Elle murmura:

—Me voici, grand-mère, bonne-maman. J'ai fait un grand voyage, bien triste. Mais je reviens. Et je suis toujours votre petite Madel.

* * *

Mme Nisse et Constance firent à Madel le même accueil sympathique, sans chaleur, dant elles étaient coutumières autrefois. Elles l'engagèrent à venir très souvent, à partager même leurs repas quand il lui plairait. Le docteur lui témoigna une joviale amabilité, qui lui fut pénible parce qu'elle lui rappelait Vital, si semblable à son père, moralement et physiquement. Mme Nisse, en outre, l'interrogea sur son beau-fils, sur Florine. Quelque effort que fit Madel pour réprimer l'émotion désagréable suscitée par ces questions, elle ne pouvait éviter parfois un air de gêne, une rougeur. Mme Nisse n'était pas sans le remarquer. Un jour, elle dit à brûle-orpoint:

—Je suis bien sûre que Vital a cherché à vous tourner la tête, comme à Cécile Charminat?

La claire matité des joues de Madel s'empourpra. Les lèvres tremblèrent un peu, sans répondre. Mme Nisse leva les épaules. Le tic qui plissait le coin de ses yeux s'accrut, tandis qu'elle riait silencieusement avec une amère ironie au fond du regard.

—Je le connais bien. Et je ne vous aurais pas souhaité de l'épouser, Madel. Vous auriez su alors ce que c'est qu'une femme malheureuse.

Elle ploya un peu ses épaules maigres qui pointaient sous l'étoffe de la robe et ajouta avec un hochement de tête:

—Je me doute que la petite Charminat a été punie par de dures désillusions. On ne peut attendre que cela d'un homme comme lui.

C'était une invite à parler de Cécile. Mais Madel demeura très brève sur ce sujet. Elle savait Mme Nisse portée à la malveillance envers Mlle Charminat et ne se souciait pas de livrer à sa curiosité les confidences, le repentir de l'enfant prodigue.

Quelques jours après son arrivée, la jeune fille se rendit chez M. Charminat. Personne ne répondit à son coup de sonnette. Elle pensa: "Il est peut-être à l'église." Et elle revint vers Saint-Front, en priant pour que le père offensé pardonnât.

Oui, M. Charminat était à ses orgues. Une harmonie douce, toute pénétrée de tristesse, s'échappait de la tribune et remplissait les nefs silencieuses. Madel monta le petit escalier. Le musicien, absorbé par l'improvisation, ne s'aperçut pas de sa présence. Il joua encore, longtemps. Les orgues puissantes grondaient à travers le grand vaisseau où l'ombre se massait, car c'était l'heure du crépuscule, tôt venu en ce début de décembre. La nuit se faisait dans la tribune. Mais M. Charminat jouait toujours. Il envoyait aux échos des vieilles voûtes romanes, des murs noircis, des lourds piliers, la prière triste, la prière fervente de son cœur inconsolé. Dans l'ombre qui l'enveloppait, Madel distinguait ses épaules courbées, ses grosses mains en mouvement sur le clavier, son profil lourd, et le crâne qui n'avait plus qu'une couronne de cheveux gris. Elle songea mélancoliquement: "Comme il a vieilli!"

Enfin, les mains du musicien s'arrêtèrent. Le son diminua, se désinfla, fondit dans le silence du vaisseau vide. M. Charminat se leva. Alors, il vit Madel qui faisait un pas vers lui.

—Vous!... vous, mon enfant!

Il tendait les deux mains, dans un geste de surprise heureuse. Elle y mit les siennes en répondant:

—Oui, c'est moi qui suis revenue.

Il murmura:

—Vous êtes revenue, vous!

Sa voix trembla. Les coins de sa bouche s'affaïssèrent, les paupières ridées battirent très fort sur les yeux tristes.

Madel mit une main sur son bras, en disant tout bas:

—Elle aussi reviendra.

Il tressaillit. L'habituelle coloration de son teint se fonda, deux yeux pleins d'un espoir angoissé s'attachèrent sur le charmant visage ému, penché vers lui.

—Elle reviendra? Est-ce que... est-ce que vous l'avez vue, Madel? Et vous a-t-elle dit?

—Elle attend votre pardon. Et puis elle viendra, si vous le voulez.

Une sorte de souffle rauque s'échappa de la gorge de M. Charminat. Son grand corps large

fléchit un peu, se balançait pendant quelques secondes, comme celui d'un homme ivré. Madel crut qu'il allait tomber. Elle eut un peu peur. Mais il parla aussitôt, d'une voix tout enrouée, où vibrerait comme une joie tremblante.

— Elle viendra, si je le veux ?... Vous dites qu'elle viendra, Madel ?

— Elle me l'a dit quelques jours avant mon départ. Elle se repent, elle vous aime toujours. Vous la trouverez un peu souffrante, mais le repos, l'air du pays la remettront vite.

— Un peu souffrante ? Ici, elle se portait toujours bien, ma Cécile. Elle avait de si jolies joues rosées, vous souvenez-vous Madel ? Et des yeux si beaux, si doux ! Elle s'est fatiguée, là-bas. Et puis elle a souffert, certainement. Elle avait un cœur sensible, qu'on a brisé. Ma petite que je soignais tant ! Personne n'aurait jamais su l'aimer comme son vieux père !

Sa voix se perdit dans un sanglot. Tout son corps tremblait de douleur, et d'une joie frémissante qui n'osait croire encore, entièrement, à l'espoir apporté par Madel. Une inquiétude se percevait dans son accent quand il demanda :

— Pensez-vous qu'elle pourra vivre ici, maintenant qu'elle a goûté à ce luxe, à ces succès ?

— Je le crois, car elle paraît bien lasse de tout cela. Puis elle a eu de pénibles désillusions.

Il murmura :

— Oui, je sais.

L'obscurité s'amassait dans la tribune. M. Charminat et Madel descendirent à tâtons. Au bas de la nef, ils s'agenouillèrent. Le point rouge de la lampe du tabernacle luisait dans le crépuscule d'hiver, qui devenait une nuit complète au fond des nefs, dans le renforcement des chapelles où s'estompaient de vagues contours d'autels, de flambeaux, de fleurs d'or. L'ombre du soir brouillait les couleurs des vitraux. Le maître-autel devenait indistinct. Seules, les ciselures dorées du tabernacle se dessinaient encore, avec un éclat doux.

M. Charminat appuya son front sur sa main, et Madel l'entendit qui priait à mi-voix. Puis il se leva et tous deux sortirent ensemble. Sous le porche, ils s'arrêtèrent. M. Charminat prit la main de la jeune fille et la serra très fort.

— Merci, mon enfant.

Ce fut tout. Mais Madel, dans l'ombre encore claire du dehors, avait vu tant de reconnaissance attendrie et tant de bonheur grave sur ce visage vieillissant !

* *

Un matin de janvier, en entrant chez M. Charminat—car elle avait recommencé à prendre ses leçons—Madel trouva dans la grande salle sombre Cécile arrivée de la veille. Elle venait de se lever et, déjà lasse, se trouvait assise près du poêle. Un peignoir blanc, sans garnitures—un de ses peignoirs d'autrefois—enveloppait sa taille souple. Son visage paraissait plus pâle, plus aminci près de la rouge et large figure de M. Charminat. Celui-ci, assis près de sa fille, entourait de son bras les épaules amaigrées. La fine tête brune s'appuyait contre sa poitrine, les paupières blanches se fermaient, et Cécile avait ainsi un air de re-

pos, d'apaisement joyeux. Les grosses lèvres tremblantes du père se posaient sur les cheveux ondulés, elles les baisaient, doucement. Et elles disaient des mots tendres, des mots si bons à l'enfant repentante qui s'était agenouillée hier en disant : "Mon père, j'ai péché contre Dieu et contre vous."

Quand Madel entra, Cécile souleva ses paupières. Son regard s'éclaira de douceur affectueuse tandis qu'elle disait : — Venez voir notre bonheur, petite amie.

Elle embrassa la jeune fille et la remercia encore, avec une chaleur tranquille. Madel remarqua aussitôt que toutes les bagues éblouissantes avaient disparu de ses jolis doigts effilés, qui ne conservaient que le mince anneau d'or venant de sa mère, son seul bijou d'autrefois.

Elle n'avait rien apporté de son luxe, des élégances raffinées dont elle s'entourait là-bas. Elle s'habillait simplement—plus simplement que jadis, quand elle était un peu coquette et cherchait à plaire, inconsciemment. Elle disait : "Lorsque je serai mieux, je recommencerai à m'occuper de tout, comme avant." Et quand M. Charminat protestait, elle murmurait en l'embrassant : "Oh ! si vous saviez comme ce sera bon, de me croire revenue à autrefois, quand j'étais votre petite et que je ne vous avais pas offensé !"

Elle ne sortait pas, en prétextant sa faiblesse, d'ailleurs réelle. Mais surtout, elle craignait les curiosités malveillantes de la petite ville où son retour avait fait événement. Seuls, le curé, Madel et une vieille demoiselle amie de sa mère la venaient voir. Les visites de Madel étaient fréquentes, et toujours longues. L'âme faible, qui avait déserté son devoir, l'âme éternelle qui avait su ne pas abandonner une parcelle du sien se rencontraient à cette croisée des chemins qui s'appelle la souffrance. A ces deux cœurs, jeunes et confiants, le même homme avait fait connaître la désillusion. Cécile n'ignorait pas le secret de Madel. Florine, naguère, le lui avait laissé deviner, pour le plaisir d'exciter la jalousie de la belle Drake. Mais elle n'en dit mot à la jeune fille, au cours de leurs entretiens fréquents dans le vieux salon de M. Charminat. Une sympathie plus forte les rapprochait chaque jour et s'accroissait, chez Madel, d'estime attendrie devant le repentir, le désir d'expiation de Cécile, devant son affection filiale qui se faisait tout humble, en dépit des protestations du bon M. Charminat.

— Je devrais vous servir à genoux, mon père bien-aimé, disait-elle.

Mme Nisse n'approuvait pas du tout ces rapports entre Mlle Charminat et Madel. Elle le dit fort nettement à cette dernière.

— L'ex-Cécile Drake n'est pas une relation pour vous, ma chère enfant. Vous avez acquis à Paris assez d'expérience pour le comprendre sans que j'insiste.

Mais Madel répondit tranquillement :

— Elle a tout quitté, tout abandonné pour revenir à son devoir. Et c'est une âme qui souffre. D'ailleurs, M. le curé m'a très fortement engagée à la voir souvent.

Mme Nisse secoua les épaules, en marmottant que "ce pauvre curé était d'une indulgence déplorable". Mais elle ne parla plus à Madel de Cécile Charminat.

Quant à Constance, elle paraissait fort mécontente de cette intimité. Son affection un peu étroite, un peu égoïste s'en accommodait mal. Madel enfant, adolescente, n'avait eu qu'elle pour amie. Elle prétendait qu'il en fût ainsi toujours.

Et Madel dut supporter des bouderies, des mots secs, des insinuations désobligeantes pour Cécile. Cette année écoulée n'avait pas amélioré le caractère de Constance. Son amie le constata avec tristesse. Comme autrefois, elle excusait de son mieux cette susceptibilité, et la ménageait autant que possible. Mais cette amitié sans douceur ne lui apportait aucun réconfort et elle se sentait tout heureuse, dans sa vie solitaire, de posséder celle de Cécile.

Puis elle avait les lettres de Mme Marsy, les chères lettres si bonnes, si tendres, qui répondaient avec tant de délicate intelligence à ses demandes de conseil, à ses confidences. Elle avait l'impression qu'à travers la distance, deux cœurs amis veillaient sur elle. Car Bernard ne se désintéressait pas de sa malade, loin de là. Il lui envoyait, par sa mère, de longues prescriptions pour le physique et pour le moral, ces dernières encore plus nécessaires que les autres, assurait-il.

"Pas trop de rêveries, petite Madel", écrivait Mme Marsy. "Occupez-vous beaucoup, occupez-vous d'autrui surtout. Ce que vous me dites de vos relations avec Mlle Charminat nous plaît fort. Cette jeune âme un instant égarée peut trouver un grand bien près de vous. Et cette oeuvre de charité sera pour vous-même une diversion à vos tristesses passées, à votre solitude présente."

Madel ne négligeait pas ces conseils. Elle s'occupait des oeuvres de la paroisse, allait voir des pauvres et des malades en compagnie de Mélanie, qui se montrait dévouée pour elle à sa manière rude. Ses journées étaient bien remplies par la prière, le travail, les bonnes oeuvres. Quand le soir elle arrivait, elle s'asseyait dans le salon ou dans la chambre de grand-mère et pensait aux aïeules, au cher passé avec une douceur mélancolique, avec une joie grave. En se voyant si seule, en se demandant ce que serait pour elle l'avenir, elle avait parfois des moments de tristesse un peu effrayée. Mais elle ne s'attardait pas sur cette impression. Très vite, l'énergie, la foi, vive, si puissante en elle, redressaient son jeune courage fléchissant.

Mme Breuil lui avait écrit deux fois, lettres banales et froides, ayant trait à des règlements de comptes, et dont l'une annonçait la célébration du mariage de Vital et de Florine. Madel lui avait répondu, et la correspondance semblait devoir se borner là. Mme Nisse, de son côté, ne parlait plus de son beau-fils. Le docteur, seul, s'était rendu à Paris pour la cérémonie. Et Madel avait au moins le soulagement de se dire que Vital ne reviendrait plus maintenant à Bargenac.

L'hiver passa, puis le printemps. Pour obéir aux prescriptions médicales et surtout aux instances de son père, Cécile sortait maintenant. Elle se rendait chaque jour à l'église, et elle passait de longues heures chez Madel. Sa santé se remettait. Mais elle restait grave et ses yeux tranqui-

les, ses doux yeux caressants ne retrouveraient plus le clair sourire d'autrefois.

Elle s'occupait du petit intérieur de son père, comme jadis, en y mettant seulement plus de soin, plus d'amour vigilant. Ses belles mains fines, que les senteurs rares avaient parfumées, que des bijoux superbes avaient ornées, maniaient habilement les casseroles dans la petite cuisine sans jour, d'une minutieuse propreté. La taille élégante sur laquelle apparaissaient tant en valeur les créations somptueuses des grands couturiers, s'entourait d'un tablier de toile bleue tandis que Cécile vaquait au nettoyage de l'appartement. M. Charminat grondait un peu:

—Ma petite, ma petite, tu te fatigues! Prends la femme de ménage, voyons!

Elle lui mettait ses bras autour du cou en répondant:

—Laisse-moi faire, mon père chéri. Je suis heureuse.

On n'entendait plus maintenant cette voix qui avait attiré de triomphaux succès à Cécile Drake. Mlle Charminat ne voulait plus chanter d'airs profanes, et elle ne se trouvait plus digne de chanter pour Dieu après avoir interprété des oeuvres malsaines pour lesquelles son talent, sa beauté avaient été les meilleurs facteurs de réussite. Mais elle accompagnait souvent au piano le violon de Madel. Et quand son père était à l'orgue, elle allait s'asseoir près de lui, dans un recueillement mélancolique qui couvrait d'ombre douce ses grands yeux calmes.

Plusieurs fois, elle se rencontra chez Madel avec Constance. Celle-ci se montrait froide, disait tout juste quelques mots de politesse. Cécile conservait une attitude de dignité paisible. Mais Madel comprenait qu'elle souffrait, moins encore du dédain voilé de Mlle Nisse que des souvenirs rappelés par la seule vue de la soeur de Vital—les souvenirs du temps où Cécile Charminat était une jeune fille confiante qui avait laissé prendre son coeur.

Au début d'août, Mme Marsy et son fils arrivèrent à Bargenac. Ils venaient passer un mois chez les Nisse, qui les avaient invités avec empressement.

Bernard, en revoyant Madel, déclara que tous ses soins étaient désormais inutiles. Comme il l'avait pensé, l'air du pays natal, l'atmosphère familière, suffisaient à la remettre en plein équilibre physique et moral.

Ce furent, pendant ce mois, de constants rapports entre la maison Nisse et la vieille maison. Mme Marsy, qui aimait beaucoup le jardin de Madel, venait travailler sous le grand marronnier ou sous le berceau autour duquel la vigne étendait toujours ses sarments énormes. Bernard faisait de la musique avec la jeune fille, tandis que Constance brodait en les écoutant. Tous trois se promenaient longuement, sous l'égide de Mme Nisse, marcheuse infatigable. Bernard montrait une gaieté jeune et franche, qui s'associait bien à celle de Madel. Constance se déridait entre eux, perdait un peu ses airs compassés. La froide indifférence de son regard se fondait légèrement en

une expression douce. Son caractère même semblait se détendre, si l'on en croyait la manière plus aimable dont elle traitait Cécile Charminat, depuis qu'elle avait vu Bernard et sa mère, lui témoigner une affable bienveillance au cours d'une rencontre à la vieille maison.

—Vous répandez votre bonté, votre mansuétude chrétienne autour de vous, disait Madel en appuyant câlinement sa tête sur l'épaule de Mme Marsy, aux heures où elle se trouvait seule avec elle.

Ces heures étaient rares. Mme Nisse ou Constance accompagnaient presque toujours leurs parents, qu'elles entouraient d'attentions, de menus soins. Madel ne retrouvait plus qu'à de rares intervalles les moments d'intimité qui lui étaient si doux à Paris.

Une après-midi, comme elle rentrait de l'église, Mélanie lui annonça :

—Mlle Constance est là. Elle attend Mademoiselle.

Madel entra dans le salon, d'où le jour se retirait déjà. Constance, assise près d'une fenêtre, se leva et vint à elle.

—Je te rapporte la broderie que tu m'as prêtée, Madel.

Elle lui tendit un paquet et refusa de s'asseoir. Sa mère l'attendait pour l'aider dans la confection d'un plat compliqué.

—Voilà le séjour de Mme Marsy qui s'avance ! fit observer Madel avec mélancolie.

—Oui, malheureusement. Elle est charmante... et son fils aussi.

Madel eut un geste affirmatif. Puis elle dit aussitôt en riant :

—Comme tu deviens élégante, ma chère amie !

Son regard surpris examinait la robe de foulard clair, qui se drapait harmonieusement autour de la belle taille un peu forte. Une légère rougeur vint au teint très blanc que piquetaient toujours, comme autrefois, des taches de rousseur.

—Tu trouves ? Maman dit qu'il faut que je soigne ma toilette, car il est temps de chercher à me marier.

—Oh ! tu es si jeune encore !

—Une occasion peut se présenter...

Elle s'interrompit, hésita et dit enfin :

—Elle se présente précisément.

Dans le jour assombri, la blancheur de son visage semblait s'aviver. Et ce visage sans charme, ces yeux d'une expression si froide paraissaient palpiter, s'éclairer d'une fugitive émotion.

Madel interrogea :

—On te demande en mariage ?

—Non, pas encore. C'est maman, c'est moi qui avons pensé que ce parti serait très bien, sous tous rapports. Il n'a qu'une petite fortune, mais sa situation sera superbe dans peu de temps. Il deviendra un des premiers chirurgiens de notre époque. Et il possède, en outre, toutes les qualités morales que peut rêver une femme.

Madel eut un mouvement qui fit vaciller la table sur laquelle sa main s'appuyait. L'ombre déroba, au regard d'ailleurs distrait de Constance, la rougeur brûlante affluant au visage de son amie et l'angoisse qui montait aux yeux stupéfaits.

—C'est... c'est de M. Bernard que tu parles ?

—Oui, c'est de lui. Il me plaît beaucoup. Je serais très heureuse d'être sa femme.

Un sourire, plus doux qu'à l'ordinaire, entr'ouvrit ses lèvres qu'elle avait lourdes et très rouges, comme celles de son frère. Elle se pencha, mit son bras autour du cou de Madel et dit tout bas :

—Il me semble que je l'aime beaucoup.

Madel frissonna un peu. Son corps ploya, dans un fléchissement léger. Elle appuya ses lèvres sur le front de Constance en murmurant :

—Il en est digne, mon amie.

Déjà un peu honteuse de ce moment d'abandon assez en dehors de sa nature, Constance se redressait. Elle dit de son ton bref accoutumé.

—Il faudra savoir si je lui plais. Ce n'est encore qu'un projet en l'air et nous n'avons reçu aucune ouverture de leur côté. Seul, ce séjour prolongé nous a paru un indice favorable.

Quand elle fut partie, Madel rentra dans le salon et vint s'asseoir sur le petit tabouret où elle avait coutume de se mettre autrefois, aux pieds des aïeules. Le sang avait quitté son visage, qui devenait tout froid maintenant et dans lequel les yeux mettaient un éclat vif—un éclat de larmes. Car Madel pleurait, doucement, en joignant ses mains qui tremblaient et en appuyant son front au fauteuil de grand-mère.

* * *

Les prunes étaient bonnes à cueillir. Mélanie l'annonça le lendemain à Madel et toutes deux allèrent procéder à l'opération, dans le fond du jardin. Puis la servante emporta les paniers pleins du fruit doré qui s'entr'ouvrait, en laissant échapper sa pulpe jaune. Madel s'attarda à rattacher des branches de poiriers. Elle s'absorbait dans cette occupation, avec le désir de dominer, d'écraser la souffrance de son cœur. Le crissement du gravier dans l'allée voisine ne détournait pas son attention. Croyant que c'était la servante, elle demanda :

—Venez donc m'aider, Mélanie.

La voix de Mme Marsy répondit :

—Ce n'est pas Mélanie, mignonne.

—Oh ! vous, Madame !

Elles s'embrassèrent. Le visage de Madel s'était subitement empourpré. Sa bouche trembla un peu en s'appuyant sur la joue de Mme Marsy.

—Je viens vous demander quelque chose, mon enfant. Voulez-vous que nous allions nous asseoir là-bas, sous la vigne ?

Elles gagnèrent le berceau. Des abeilles les frôlèrent au passage, en bourdonnant. L'air sentait le réséda et les lis. Des fleurs de marronnier s'effeuillèrent sur les cheveux de Madel, dont le brun soyeux brillait dans la lumière chaude du jour d'été.

Les deux femmes s'assirent à l'entrée du berceau. Les bras de Mme Marsy entourèrent maternellement la jeune fille, dont la joue brûlante s'appuya contre son épaule.

—Chérie, je vais vous adresser une question qui vous sera pénible. Mais je le dois. Dites-moi, chère petite fille, si ce cœur est guéri, complètement, de l'erreur qui le fit souffrir ?

Madel dit avec vivacité :

—Oh! oui, oui! Une erreur, vous dites bien... Je l'avais cru tellement autre!

—Pauvre enfant, si loyale et si bonne, vous n'imaginiez pas que l'on pût vous tromper! Ainsi, c'est bien fini, Madel?

—C'est fini, Madame.

—Et vous serait-il possible d'envisager sans crainte la perspective d'aimer de nouveau... et d'être aimée?

Mme Marsy sentit frémir contre elle le jeune corps ployé. Mais Madel ne répondit pas. Son visage demeurait immobile, contre la soie noire du corsage.

—Dites-moi ce là, mon enfant. Dites-moi si vous pourriez croire à l'amour, au dévouement d'un homme qui vous chérit en secret, depuis des mois, et qui attend dans l'inquiétude la réponse que je vais lui transmettre Madel, voulez-vous confier votre vie à mon fils?

Cette fois, Madel redressa la tête. Mme Marsy vit deux yeux à l'éclat d'or ardent, où la joie resplendissait. La jeune fille balbutia:

—Moi?... votre fils?...

Puis les yeux éblouis se couvrirent d'une ombre d'angoisse. Sur le visage qui pâlisait, un tressaillement léger courut. La voix de Madel s'étouffa un peu en disant:

—Non, c'est impossible.

—Pourquoi donc, ma chérie? Vous l'aimez, je viens de le voir dans vos yeux.

Madel détourna la tête. Elle tremblait entre les bras qui l'enserraient plus fort. Mme Marsy répéta avec inquiétude.

—Pourquoi?

Pendant un moment, ce fut le silence dans le berceau où se répandait la senteur légère de la vigne. La lumière d'été enveloppait ces deux visages de femme, l'un fiétri et doux, aux yeux anxieux, l'autre si jeune, avec un teint de beau fruit velouté que le soleil dore et tant de douleur au fond du regard!

—Madel, dites-moi pourquoi?

Elle répondit:

—Parce que Constance l'aime, et que sa mère et elle espèrent que M. Bernard l'épousera.

Mme Marsy eut un vif mouvement de surprise.

—Quelle idée!... et quelle erreur! Elle vous l'a dit?

—Oui, hier.

—Ah! le comprends! Vous ne voulez pas marcher sur les brisées de votre amie, chère petite Madel si délicate. Mais rassurez-vous, Bernard n'a jamais eu, n'aura jamais l'idée d'épouser sa cousine. Son cœur est à vous. Et ce cœur-là, Madel, n'est pas de ceux qui se reprennent.

Mais Madel dit fermement:

—Non, je ne dois pas accepter, maintenant que je connais le secret de Constance. Ce serait mal. Et elle souffrirait, car elle l'aime.

—Mais jamais Bernard ne l'aimera, lui.

Madel secoua la tête en murmurant:

—Je ne sais pas... Mais moi, je ne peux pas faire cela, vous comprenez?

Elle trembla encore entre les bras de Mme Marsy. Celle-ci dit pensivement:

—Oui, je comprends.

Un long silence suivit. Dans la lumière d'une allée, en face des deux femmes, une ombre passa —celle du chien qui avait remplacé le vieux Miquet. Des mouches ronronnèrent et tournèrent dans une gerbe de rayons où elles se heurtèrent en des sarabandes frénétiques. Du côté de la maison, la voix passagèrement emmiellée de Mélanie se fit entendre, appelant son chat favori en maraude dans quelque coin du logis:

—Minou... Minou...

Mme Marsy desserra son étreinte et baisa le front de Madel.

—Je vais communiquer votre réponse à mon fils. Nous verrons ce qu'il dira.

Elle se leva. Toutes deux regardèrent la maison. Elles ne parlaient plus, mais Mme Marsy serra très fort la main de Madel, et ses yeux émus regardaient la jeune fille avec un air de dire: "Nous ne vous lâcherons pas ainsi, ne craignez rien, petite fille."

Quand elle fut partie, Madel revint vers le jardin. Devant la maison où le sol sablé faisait place à un pavage un peu disjoint, Mélanie avait laissé les paniers pleins de prunes, parce que l'ombre s'étendait encore là et qu'elle ne se souciait pas d'encombrer sa cuisine à l'avance. Les abeilles bourdonnaient autour des fruits mûrs, frôlaient la peau couleur d'ambre, enfonçaient leurs trompes gourmandes dans le suc doux qui apparaissait entre les lèvres de la fente ouverte par la maturité. Sur le pas de sa porte, Mélanie grondait.

—Vilaines bêtes! Elles en prennent le meilleur! Si encore nous avions des ruches!

Madel passa entre les paniers pleins. Elle ne savait trop où elle allait ainsi. Il lui semblait que la senteur sucrée de toutes ces prunes mûres, que les parfums venus du jardin l'étourdisaient, la grisaient un peu. La souffrance criait en elle. Mais elle éprouvait comme un enivrement doux à cette pensée: "Bernard m'aime. Il voudrait que je sois sa femme."

* * *

Très tard dans l'après-midi, Madel se rendit à l'église. Elle s'agenouilla à la chapelle de la Vierge, où quelques lueurs de cierges tremblotaient dans l'ombre. Des lis, des roses tardives, venus du jardin de la vieille maison, parfumaient l'atmosphère restée fraîche dans le grand vaisseau vide. La Vierge se détachait en blancheur ivoirine sur le fond sombre des hautes boiseries, dont les ors s'effaçaient. La clarté vacillante des petites flammes jaunes qui mouraient donnait fugitivement une apparence de vie à la figure immobile, aux mains étendues vers la terre, dans un geste d'appel.

Madel pria longtemps. Sa jeunesse frémissante demandait la force dans le sacrifice, l'oubli de ce second amour, plus profond, celui-ci, plus doux, et qui n'avait jamais troublé son cœur, comme l'autre. Elle avait aimé en Vital une illusion. L'illusion morte, l'amour s'effondrait. Mais la loyauté, la ferme bonté, les fortes convictions religieuses de Bernard étaient des réalités, qui avaient attaché à lui, sans qu'elle y prit garde, la jeune âme captivée par toutes les beautés morales.

Un pas léger sur les dalles, l'impression d'une présence derrière elle ne la troublèrent pas dans sa méditation fervente. Quand elle se leva pour quitter l'église, la nuit arrivait. Elle se détourna et vit Constance à genoux, un peu en arrière. La blancheur de son visage, le rose pâle de sa robe se détachaient dans la pénombre. En voyant Madel s'avancer, elle quitta aussi son prie-Dieu. Toutes deux descendirent la nef obscure, côte à côte. Près du bénitier, Madel offrit l'eau sainte à son amie. Et elles sortirent ensemble sous le porche.

Constance dit tranquillement, en posant sa main sur le bras de Madel :

— Il faut que je te parle.

— Viens à la maison.

— Non, il est tard, l'heure du dîner va sonner. Je n'ai d'ailleurs qu'un mot à te dire... Nous avons causé cette après-midi, ma cousine Marsy et moi. Elle m'a appris que Bernard t'aimait, que tu l'aimais, mais que tu refusais de l'épouser, à cause de moi.

Madel eut un mouvement de surprise, de contrariété vive.

— Pourquoi te l'a-t-elle dit ? Elle ne devait pas le faire...

— A quoi bon prolonger les malentendus et les erreurs ? Elle a eu confiance en moi, en mon amitié pour toi et en ma raison qui me démontre que je n'ai à garder aucun espoir. Je sais fort bien que tu as tout le charme qui me manque, et que t'ayant aimée, il ne m'aimera jamais. Puis je ne veux pas te faire souffrir, Madel.

Sa voix sèche s'adoucit un peu. Sa main s'appuya plus fortement sur le bras dont la chaleur pénétrait jusqu'à elle, à travers la mousseline de la manche.

— ...Epouse-le sans scrupules. Tu le rendras très heureux. Moi, je n'aurais peut-être pas su. Je me rends compte que je suis froide, et puis jalouse... si jalouse.

Les bras de Madel entourèrent son cou.

— Et si bonne aussi, Constance ! Mais je ne puis accepter cela...

— Tu serais bien avancée ! Il ne m'épouserait pas quand même et vous seriez malheureux tous deux. Voilà un beau résultat qui ne contenterait personne. Tu seras sa femme, te dis-je. Et maintenant, laisse-moi, que je parte.

Elle essaya de se dégager. Mais Madel resserra son étreinte en murmurant avec émotion :

— Oh ! chère, chère Constance !

Dans l'ombre du soir, plus obscure sous le porche profond, elle devina un léger frémissement sur le blanc visage, sur les lèvres lourdes dont le rouge ardent s'éteignait dans ces demi-ténèbres. Constance respira longuement et dit à mi-voix :

— C'est assez que mon frère t'ait fait souffrir. Moi, je ne veux pas.

Dans l'après-midi du lendemain, Mé'anie introduisit dans le salon de la vieille maison Mme Marsy et Bernard. Madel était là, très rose, très émue. Mme Marsy l'entoura de ses bras en lui disant :

— Voulez-vous être ma fille, maintenant ?

Et elle répondit oui en abandonnant sa main entre celles de Bernard.

Elle se trouva ainsi fiancée dans le vieux cadre familial, où vivait l'âme des aïeules. Assise entre Bernard et sa mère, elle évoqua leur souvenir, certaine d'être comprise, heureuse de voir tant d'intérêt profond dans le regard de Mme Marsy, dans celui de Bernard, dont la douceur grave s'éclairait aujourd'hui d'un reflet de joie brûlante qui troublait un peu Madel.

Mme Marsy dit tout à coup :

— Mes chers enfants, cette chaleur me rend somnolente. Faites donc un tour de jardin pendant que je me reposerai ici.

Madel alla chercher un chapeau et rejoignit Bernard au dehors. Ils marchèrent un instant devant eux, dans l'allée tout embrasée de soleil. Le jeune homme demanda :

— Voulez-vous que nous allions plutôt nous asseoir là-bas, sous cet arbre ?

Ils se dirigèrent vers le vieux marronnier. Sur le mur ensoleillé, l'ombre des feuilles dentelées s'agitait toujours. Madel la montra à Bernard, tandis qu'ils s'asseyaient sur le banc vermoulu qui craqua un peu sous eux.

— Des ombres... C'est la vie.

— Oui, Dieu seul n'en a pas, Madel.

Il ajouta :

— Mais nous pouvons travailler à en avoir le moins possible sur nos cœurs, sur nos âmes.

Elle demanda avec un charmant sourire ému :

— Vous m'aidez ?

— Nous nous aiderons mutuellement, ma chère petite Madel.

Il souriait aussi. Et il avait ce même regard ardent et doux qui pénétrait Madel d'un émoi délicieux.

— Enlève votre chapeau, ici. Laissez-moi voir vos belles boucles brunes, que j'admire tant.

Elle ôta la grande paille bise. Un peu de lumière, qui se glissait entre les feuilles mouvantes, dansa sur le brun soyeux des cheveux, sur la blancheur mate du jeune front.

— A la bonne heure ! Je vous vois mieux comme cela, je vous vois mieux vos grands yeux, si vivants et si purs. Oh ! ne les détournez pas, Madel ! Nous avons maintenant le droit de nous regarder ainsi, et de nous dire que nous nous aimons.

Les paupières palpitantes de Madel s'abaissèrent un instant sur ses yeux, éblouis par tout l'amour jeune, ardent, qu'ils voyaient dans ce regard d'homme. Une voix très tendre murmura :

— Ma petite chérie !

Sur sa main qui frissonnait un peu dans celle de Bernard, Madel sentit que des lèvres douces et chaudes se posaient, longuement, avec ferveur. Et elle dit :

— Comme je suis heureuse !

En allant prendre sa leçon, le lendemain, Madel annonça ses fiançailles à M. Charminat et à sa fille. Tandis que le premier lui adressait des félicitations émuës, Cécile l'embrassa en silence. Mais, la leçon terminée, et M. Charminat parti pour une course pressée, elle retint un instant Madel dans le grand vieux salon qui ne semblait jamais plus sombre, plus austère qu'en un jour ensoleillé comme celui-ci.

—Parlez-moi de lui... Je crois que vous serez heureuse. Et vous l'aimez?

—Oh! oui, Cécile!

Elle rougit un peu. Cécile eut un sourire mélancolique, en caressant du bout des doigts les boucles brunes de sa petite amie.

—Je crois que vous avez raison. Celui-là doit être digne de vous.

Elles se turent un moment. Entre elles passait le souvenir de l'homme qui s'était joué de leur jeunesse sans expérience, de leur cœur confiant. Cécile s'appuyait à la grande armoire de chêne ciré qui luisait dans l'ombre de la pièce. Ses yeux redevenaient tristes, comme aux premiers temps de son retour ici. Un peu d'amertume glissait aux coins de sa bouche. Elle dit à mi-voix:

—Il y en a tant d'autres qui ne le seraient pas!

Madel se pencha vers elle, et leurs deux visages se touchèrent presque.

—Souffrez-vous encore, Cécile?

—De sa lâcheté, de son abandon, de tout cet amour qu'il m'a volé en me leurrant de promesses? Non, c'est fini. Mais de tout ce que j'ai perdu à cause de lui, de toutes les heures où j'ai offensé Dieu, de tout le chagrin fait à mon père, oui... oui, de cela, je souffre, je souffrirai toujours.

Elle se tut encore. La brise chaude entra par une fenêtre ouverte, frôla les meubles, les deux visages de femmes et souleva les feuilles d'un cahier de musique, qui cياquèrent un peu.

Madel considérait avec une compassion tendre la figure charmante toute proche de la sienne, les yeux qui conservaient comme un reflet de tout ce passé où avait disparu la claire jeunesse de Cécile. Mlle Charminat dit avec une douceur pensive:

—Vous ignorez tout cela, ma chérie, tout ce poids de remords. Vous avez été plus forte que moi, parce que vous n'avez jamais cessé d'appuyer votre faiblesse sur Dieu.

Elle soupira, en ajoutant:

—J'essaye de "lui" pardonner, et je prie pour lui.

* *

Le mariage fut fixé vers la mi-octobre. Pendant cette courte période de fiançailles, Madel correspondit chaque jour avec Bernard, rappelé à Paris par les exigences professionnelles. Cet échange de pensées très hautes, et de tendresse délicate, les faisait pénétrer l'un et l'autre dans l'intimité de leurs âmes. Madel s'émerveillait de tant d'amour, de tant de force affectueuse s'offrant à elle. Il lui écrivait: "Ma douce chérie, je veux que vous m'aimiez avec confiance, comme je vous aime moi-même." Elle répondait: "Je vous aime ainsi, mon ami. Vous savez bien que je ne pourrais aimer autrement."

Mme Nisse et sa fille l'aidaient dans les préparatifs de la cérémonie. Constance ne retrouvait plus l'élan qui avait été si doux au cœur de Madel. Et même—était-ce regret de ce bon mouvement, ou retour aigu de sa jalousie?—elle témoignait par moments à son amie une froideur qui semblait à celle-ci fort pénible, si accoutumée qu'elle fût à la sèche susceptibilité de Constance. Mais elle se disait: "Ce sont encore des ombres de la vie. Il faut prendre d'elle ce qui est bon.

sa loyauté, un certain attachement et ce sacrifice qu'elle m'a fait, si vite. Le reste, je dois l'oublier." Elle demeura donc affectueuse, doucement indulgente, afin que Constance connût qu'elle l'aimait toujours, en dépit de tout.

Presqu'à la veille de la cérémonie, Cécile, sur les instances de son père, de Mme Marsy et des deux fiancés, se décida à chanter au mariage de Madel. Ce jour-là, pour la première fois depuis son départ, les habitants de Bargenac entendirent ce *Pater* que M. Charminat n'avait plus voulu que personne chantât. La belle voix vibrante conservait toute la douceur d'autrefois, et elle avait acquis plus de force—plus d'expression profonde aussi. Elle frémit, et devint un cri de supplication poignante en prononçant ces paroles: "Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés."

Quand elle se tut, Cécile se retira un peu dans l'ombre de la tribune et pleura de regret et de joie tranquille, en regardant le visage radieux de son père.

* *

Vers la fin de l'après-midi, Bernard et Madel se trouvèrent seuls dans la vieille maison. Il dit à la jeune femme:

—Allons dans votre cher jardin. Il fait doux, ce soir, et vous avez besoin d'air.

Elle répondit:

—Oui, allons. Je veux que mes vieux arbres voient mon bonheur.

Ils longèrent une allée étroite, où les feuilles mortes tombaient avec un léger bruissement. Dans l'air calme, le parfum sans douceur des chrysanthèmes se mêlait à celui de toutes les sèves ralenties, de toutes les herbes qui se fanaient. Une petite rose tardive, couleur de safran, s'effeuilla au passage des deux jeunes gens, et quelques-uns de ses pétales s'attachèrent au lainage blanc de la robe que Madel avait mise tout à l'heure, en quittant sa toilette de mariée.

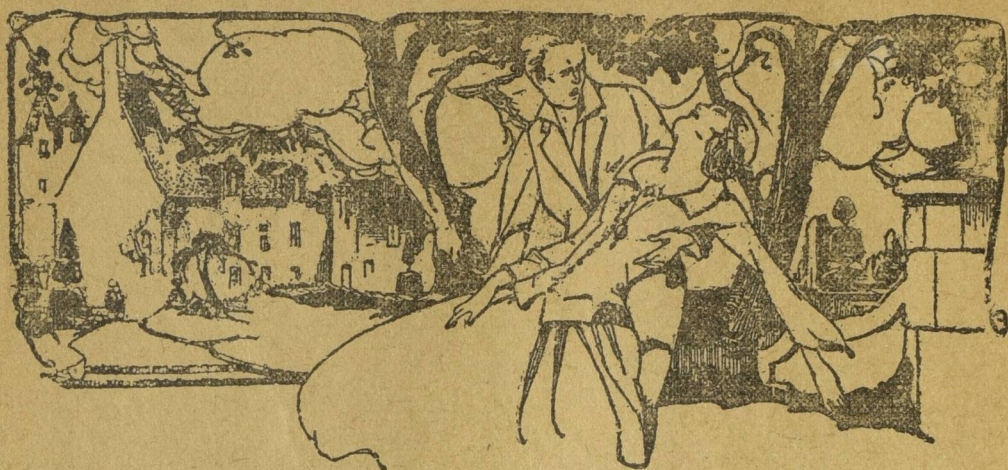
Les époux s'arrêtèrent à l'extrémité du jardin, près de la vigne où des grappes lourdes pendaient. Bernard, glissant son bras autour des épaules de Madel, attira la jeune femme contre lui.

—Vous ne regretterez pas trop de me suivre à Paris? Vous ne regretterez pas trop votre vieille maison, Madel?

La lumière pâle, qui allait disparaître dans la fin du jour, s'attardait autour d'eux, en éclairant ces deux jeunes visages palpitants d'émoi, ces regards doucement éblouis qui se cherchaient. Madel sourit, et toute cette grâce tranquille, lumineuse, répandue dans l'enclos silencieux par les dernières clartés, se refléta dans le brun doré de ses yeux.

—Maintenant, Bernard, c'est vous qui êtes ma vieille maison. Je veux dire: c'est près de vous que se trouvent mon devoir, ma joie, mon foyer. Et tous les principes que j'ai reçus ici, de mes chères aïeules, toute l'atmosphère de forte tradition française et catholique dans laquelle j'ai vécu, je les retrouverai chez vous, mon ami, mon cher Bernard, qui croyez comme moi et qui êtes un vrai Français!

FIN



L'AMOUR QUI PLEURE

ROMAN INEDIT

PAR JEAN CHESNAY

La seigneuriale et antique demeure des Sauvigny, toujours si sévère en sa robe de briques rouges, souriait ce jour-là sous la caresse attendrie du soleil d'automne qui faisait flamboyer ses façades et y allumait un miroitement de pourpre et d'or. On aurait dit que l'austère manoir de Val-Joli avait tenu, pour la circonstance, à quitter son air revêché et à se mettre au diapason de la nature et des cœurs tous en fête.

Dans les allées du parc, parmi les massifs de chrysanthèmes échevelés, sous les quinconces où octobre déjà posait les tons rouillés de sa fauve palette, déambulait une foule élégante et enjouée qui portait les plus beaux noms de l'aristocratie française. Chacun en circulant, au gré de sa fantaisie, découvrait çà et là de somptueux buffets artistiquement aménagés dans la verdure. Les couples ravis, s'arrêtaient pour déguster une coupe de champagne, grignoter quelques friandises, puis continuaient leur promenade capricieuse à travers les méandres harmonieux du parc, tandis que dans les bosquets jaunis s'égrenaient les notes langoureuses d'une mélodie lointaine.

Tout n'était qu'enchantement. La marquise de Sauvigny s'était surpassée pour donner plus d'éclat, plus de magnificence, aux fiançailles de sa fille Anne avec le poète Jean Floréal, jeune homme charmant dont le talent, à peine à son aurore, laissait entrevoir cependant de solides qualités et de belles espérances pour l'avenir. La renommée de Floréal ne dépassait pas encore quelques cénacles et quelques salons littéraires, mais le marquis de Sauvigny ne s'y trompait pas et présageait

pour son futur gendre une retentissante célébrité. Très cultivé, doué d'un jugement sûr et d'un goût raffiné, le vieux gentilhomme avait accueilli avec joie cette alliance qui accouplait deux aristocraties non moins appréciables; celle du nom et celle de la pensée.

La fête battait son plein, la foule des invités avait fini par se masser autour du petit lac où la marquise avait eu l'heureuse idée d'organiser des réjouissances nautiques. Des barques, des gondoles fleuries, glissaient sur l'eau moirée comme des bouquets flottants et parfumés.

Profitant de ce que l'attention générale était retenue par ce captivant spectacle, les deux fiancés, chacun de leur côté, s'étaient esquivés furtivement et avaient fini par se rejoindre à un petit pont rustique qui enjambait un ruisseau serpentant parmi les rocaillies.

Avides d'isolement, pareils à de grands enfants, les jeunes gens couraient maintenant en se tenant par la main; elle, au risque d'accrocher aux buissons sa robe vaporeuse de linon mauve, lui, le cœur en émoi, profondément troublé par le frôlement léger de cet être frêle et gracieux qui avait pris toute son âme et pour lequel il éprouvait une adoration profonde, recueillie.

Anne et Jean s'arrêtèrent enfin à un petit pavillon qui barrait la route. Tapissé de vieux lierre, avec ses colonnades qui lui donnait des allures de minuscule temple grec, il semblait fait pour abriter la plus charmante des divinités.

Anne en fit la remarque et Jean mi-souriant, mi-grave, une flamme ardente au fond de ses prunelles d'azur, murmura tendrement:

—Vous avez raison, amie, entrez et ce temple deviendra le temple de l'Amour, il donnera asile à la plus séduisante des déesses.

—Oh, Jean! fit la jeune fille rougissante, je ne veux pas que vous deveniez un flatteur, ce serait indigne de vous et de moi.

Mais abandonnant le ton badin, Floréal réparait aussitôt:

—Pourquoi m'accuser de flatterie? N'êtes-vous pas mon aimée, en laquelle je crois éperdument?

Ils étaient entrés dans le pavillon. Jean prit tendrement les mains de sa fiancée et, dans un transport où l'ardeur n'excluait pas le respect, il les porta avidement à ses lèvres.

Qu'elle était belle. Anne de Sauvigny, dans le resplendissant de sa jeunesse encore exaltée et ravivée par l'amour! Une immense fierté brillait dans son regard, une fierté qui n'était point le sot orgueil de la femme qui triomphe par ses charmes, mais le sentiment noble et légitime d'un cœur qui se sait aimé par un être de choix et qui se sent heureux de pouvoir admirer cet être autant que le chérir.

Longtemps les deux fiancés demeurèrent silencieux l'un près de l'autre, n'osant rompre le charme de cette communion de sentiments et de pensées qui élevait leur amour au-dessus des mesquines passions humaines et en faisait quelque chose de grand, de sublime, d'infini...

Brusquement, Anne et Jean furent tirés de leur rêverie par un glas prolongé... Ils se regardèrent effrayés, le cœur subitement étreint par un pressentiment sinistre, inexplicable.

—Les cloches du village! murmura la jeune fille très pâle.

—Un enterrement... une cérémonie quelconque, essaya d'expliquer Floréal.

—Non... un malheur, une catastrophe, fit Mlle de Sauvigny s'appuyant tremblante sur le bras du jeune homme... Rentrions. J'ai peur...

En proie à une angoisse secrète, ils quittèrent le petit pavillon où ils venaient de vivre une heure inoubliable et reprirent le chemin du retour.

Le vent s'était levé et pleurait dans les arbres, les feuilles craquaient lamentablement sous leurs pas et toujours la cloche lançait son appel plaintif et monotone.

A travers la verdure, Anne instinctivement chercha des yeux le château. Elle ne l'aperçut point, une brume grisâtre lui en masquait la vue.

—Oh, déjà le brouillard d'automne! murmura la jeune fille en se serrant frileusement contre l'Aimé!

Elle avait à peine prononcé ces mots qu'un cri d'angoisse jaillissait de la poitrine de Jean:

—Le feu! le feu!

Ce que la fiancée de Floréal avait pris pour de la brume, n'était en réalité qu'un rideau de fumée compacte.

Affolée, Anne et Jean s'élancèrent à la course vers le cher manoir. A mesure qu'ils avançaient une odeur âcre les prenait à la gorge, le ciel se faisait sanglant sur leurs têtes, des craquements sinistres mêlés à des cris d'épouvante, frappaient leurs oreilles.

Val-Joli était en flammes.

Lorsque essoufflés, chancelants, les jeunes gens

atteignirent l'opulente demeure, celle-ci n'était qu'un brasier ardent.

Alimentées par le vent, les gerbes de feu jaillissaient de toutes les issues, léchaient les murailles, enveloppaient les tourelles, montaient à l'assaut du ciel, consumant, dévorant tout sur leur passage.

En vain les paysans accourus en hâte s'efforçaient-ils de lutter contre le sinistre! Avec leur misérable pompe et quelques seaux d'eau ils étaient impuissants à vaincre la fournaise.

Le tocsin avait bien jeté l'alarme dans les bourgades voisines, mais celles-ci étaient fort éloignées et en attendant l'arrivée de ce faible renfort, l'incendie gagnait du terrain et prenait des proportions terrifiantes.

—Mon père! ma mère! s'écria Anne éperdue.

—Ils sont dans la foule, sans doute, insinua Jean doucement pour calmer l'angoisse de sa fiancée.

A la vue de Mlle de Sauvigny, les gens s'écartaient respectueusement, sans mot dire.

—Mon père! ma mère répéta la jeune fille avec désespoir. Où sont-ils? Les a-t-on vus?

Elle allait des uns aux autres, implorant tout le monde du geste et du regard.

Personne n'osait rompre le silence, pas une âme ne prononçait une parole rassurante.

—Je les trouverai, moi, déclara Floréal.

Après avoir confié Anne à des amis qui s'empressaient autour d'elle, il s'élança vers la demeure en feu.

—Jean! Jean! appela désespérément Mlle de Sauvigny.

Sa voix se perdit dans le tumulte et déjà le jeune homme disparaissait dans la foule amassée.

Au même moment, une aile de la maison s'écroula avec un bruit de tonnerre.

Anne poussa un cri d'horreur et tomba à la renverse. Un ami de Floréal, Léon Fresnoy, la reçut dans ses bras et l'emporta inanimée jusqu'à la maison du jardinier où quelques femmes se hâtèrent de lui prodiguer les soins nécessaires.

Hélas! c'était bien en vain que le fiancé d'Anne de Sauvigny avait couru à la recherche du marquis et de la marquise. Il eut beau fouiller les groupes, scruter du regard les assistants, il ne les trouva nulle part.

Seul, un domestique effaré lui affirma, en sanglotant, que les seigneurs du Val-Joli étaient justement au château au moment où se déclarait l'incendie. Appelés par les ouvriers électriciens qui préparaient l'illumination du manoir, les châtellains avaient quitté momentanément leurs invités et étaient revenus à la maison. A ce moment, un court-circuit s'était déclaré et tout laissait prévoir qu'ils avaient été subitement, environnés par les flammes.

Et comme le serviteur achevait son récit, Floréal tout à coup vit émerger de la fournaise des hommes noirs de fumée qui transportaient des cadavres. D'un bond, il s'élança vers eux et recula aussitôt terrifié: il avait devant lui les restes calcinés du marquis et de la marquise.

Un sanglot s'échappa de ses lèvres et il tomba à genoux près de ces corps défigurés qu'on venait de déposer sur la peiouse. Pendant quelques minutes, il demeura plongé dans une muette prière,

dernier hommage au souvenir de ceux qu'il avait déjà appris à aimer et qui, une heure auparavant, encore pleins de vie et de gaieté applaudissaient à son bonheur et souriaient à l'avenir. Ce triste devoir accompli il se redressa et, essuyant les larmes qui ruisselaient de ses yeux, il se disposa à rejoindre sa fiancée et à la préparer à l'affreuse vérité.

Fresnoy qui s'était mis à sa recherche, l'accompagna vers le rustique pavillon où on avait transporté Mlle de Sauvigny évanouie.

Anne maintenant était revenue à la vie. Etendue sur le grand lit blanc, silencieuse, elle regardait d'un oeil hébété les allées et venues de la femme du jardinier qui s'empressait autour d'elle et qui, déjà au courant de la triste nouvelle, pleurerait en silence.

L'arrivée de Jean ne la tira point de sa torpeur, c'est à peine si elle jeta sur lui un regard étonné, indifférent.

—Anne, mon aimée! balbutia le jeune homme en baisant avec ferveur la petite main diaphane de sa fiancée.

Une seconde fois, les grands yeux noirs de Mlle de Sauvigny se posèrent un instant sur le visage attristé de Floréal, puis elle détourna la tête.

—Anne! de grâce! répondez-moi! supplia Jean effrayé de l'insensibilité de sa fiancée.

Un éclat de rire strident fit seul écho à ses paroles.

Fou de désespoir, le jeune homme tenta une dernière épreuve.

—Mon aimée, dit-il en caressant doucement la tête brune qui s'abandonnait sur l'oreiller, le malheur qui vous frappe est immense, je le sais, mais il vous reste mon amour. Je vous entourerai de tant de tendresse que peu à peu votre chagrin s'apaisera et que vous vous consolerez de la perte cruelle des êtres qui vous étaient si chers!

Jean s'attendait à une crise de larmes. Il n'en fut rien.

Se soulevant sur son coude, Anne de Sauvigny murmura seulement:

—Quelle heure est-il? J'ai dormi bien longtemps n'est-ce pas?

—Un docteur! elle est folle! s'écria Floréal au paroxysme du désespoir.

—Calmez-vous, monsieur, je vous en supplie, conseilla la femme du jardinier, compatissante. Ce n'est qu'un mauvais moment à passer, j'ai déjà vu des cas semblables. La pauvre demoiselle a été bouleversée; d'un moment à l'autre elle retrouvera la raison.

Un bruit de moteur couvrit ces derniers mots et une automobile stoppa devant la porte.

—J'avais déjà pris sur moi de faire appeler le médecin, ajouta la brave femme. Le voilà, il va vous rassurer.

Ce disant, elle courut ouvrir la porte et s'effaça pour laisser entrer l'homme de science, un beau vieillard à cheveux blancs fort attaché à la famille de Sauvigny qui, de père en fils, avait toujours eu recours à ses lumières.

—Quel malheur! mes enfants, quel malheur! murmura le brave docteur en serrant la main de Jean.

Ayant aperçu Anne, il s'approcha vivement d'elle.

La jeune fille ne le reconnut point et ne prêta pas plus d'attention à lui qu'elle n'en avait prêté à son fiancé. Cependant, très douce, elle se laissa examiner par le vieillard.

Anxieux, le jeune homme scrutait du regard la physionomie du médecin pour y lire son verdict.

Une douloureuse tristesse se peignait sur le visage du docteur qui hochait la tête.

—C'est grave? balbutia Floréal.

—Très grave!

—Alors?

—Du courage, mon ami, dit-il en prenant affectueusement Jean par les épaules. Le coup a été terrible. Mlle de Sauvigny est folle!

—Folle! répéta le jeune homme la voix entrecoupée par des sanglots. Folle! Oh, docteur, n'y a-t-il aucun moyen de la guérir?

—Aucun! il faudrait un miracle!

Et tandis que Jean pleurait en silence, il quitta la pièce et remonta en voiture.

Dehors la nuit tombait lentement et jetait son voile noir sur toutes choses. L'incendie avait fait son oeuvre. Là où régnait, quelques heures auparavant, l'espérance et la joie, il avait semé la ruine et le deuil.

* *

Par un triste après-midi de décembre, Floréal se faisait annoncer chez son ami Léon Fresnoy. Vêtu de noir, très pâle, il attendait debout dans le studio où la soubrette l'avait introduit.

Deux mois s'étaient écoulés depuis la tragique journée où il avait vu sombrer son rêve. Au début, un secret espoir avait soutenu son courage, mais avec le temps il s'était hélas, rendu à l'évidence et avait renoncé à ses dernières illusions.

Le vieux docteur avait dit vrai: Mlle de Sauvigny était inguérissable.

Le bruit de la porte qui s'ouvrait tira Jean de sa torpeur.

—Te voilà revenant! s'écria Fresnoy en tendant la main au poète. Je croyais que tu ne pensais plus à moi! Il y a longtemps que nous ne nous sommes pas vus, tiens cela date de...

Il s'arrêta soudain, s'apercevant qu'il allait évoquer un pénible souvenir.

—Oh, tu peux le dire! cela date de l'incendie de Val-Joli, prononça tristement Floréal. Tu peux sans scrupule évoquer le passé, il est toujours présent à ma pensée...

—Mais, mon pauvre Jean, il faut te faire une raison, conseilla Fresnoy en frappant sur l'épaule de son malheureux ami. Remets-toi à l'ouvrage, écris, cela te distraira... et puis, qui sait? Ta fiancée guérira peut-être... la science n'est pas infailible...

—J'ai perdu tout espoir! murmura le jeune homme douloureusement, c'est pour cela du reste que je suis venu ici. Ecoute Léon, ma vie est brisée et pour le moment je me sens dans l'incapacité de réagir. Je vais partir.

—Partir? interrogea Fresnoy étonné. Partir pour où?

—Pour de lointains pays où je vivrai ignoré, seul avec ma peine. L'Extrême-Orient m'attire... Il faut que je m'arrache à toutes ces choses qui me rappellent le bonheur passé et redoublent ma souffrance. Je compte sur ton amitié pour me

rendre un dernier service. Anne de Sauvigny est seule au monde, elle n'a plus de famille. J'avais assumé la responsabilité de sa vie, de sa fortune, si je quitte la France je ne pourrai plus m'occuper de ses affaires. Alors j'ai pensé, que toi peut-être, au nom de notre vieille amitié tu accepterais de veiller sur elle en mon absence.

—Moi! s'écria Léon stupéfait.

Inconsciemment, une lueur de joie brilla dans son regard. Absorbé par ses pensées, Jean n'y prit point garde.

—Tu refuses? interrogea Floréal anxieux.

—Mais... non... bien au contraire, affirma Fresnoy condescendant.

—Merci. Ce n'est pas tout, ajouta le poète en attirant à lui une volumineuse serviette qu'il avait posée sur la table en entrant. Voilà. Je t'apporte mes oeuvres, mes plus beaux vers, toutes ces rimes qui ont jailli de mon âme énamourée et qui m'ont été inspirées par la plus pure, la plus grande des passions: l'Amour. Je comptais les offrir à ma fiancée le jour de notre mariage, le destin ne l'a point voulu... Je te les confie... Si jamais je devais mourir au cours de mon lointain voyage, tu les feras éditer, ce sera le testament de mon âme, mon dernier souvenir à celle que j'ai tant aimée, l'acte de foi suprême d'un cœur qui lui appartenait tout entier. Je ne veux pas que ces pages restent ensevelies dans l'oubli, il faut qu'elles immortalisent à jamais notre pauvre amour détruit, nous devons revivre en elles. c'est la seule consolation qui me reste.

—Il en sera fait selon tes désirs, répliqua Léon en prenant possession des feuillets noircis. Cependant... laisse-moi te faire remarquer que tu es jeune encore, bien portant et qu'il n'est pas question de mourir.

—Sait-on jamais? balbutia Floréal en haussant les épaules. Le malheur arrive plus vite qu'on n'y pense si toutefois on peut appeler malheur ce qui ne serait pour moi qu'une délivrance.

—Ma parole, nous tournons au mélodrame, s'écria Fresnoy quelque peu ému. J'accepte ton dépôt, je garderai ces pages et tu viendras me les redemander au retour car, j'en suis sûr, Jean, tu reviendras... j'en ai le pressentiment... tu seras guéri peut-être et moi je serai enchanté de n'être pas ton exécuteur testamentaire. Quand comptes-tu partir?

—Ce soir même. J'ai ta promesse, n'est-ce pas?

—Tu peux te fier à moi.

—Tu prendras soin d'Anne de Sauvigny?

—Comme de la prunelle de mes yeux, affirma Léon avec enthousiasme.

—Encore un mot, ajouta Floréal: inutile de m'écrire, à moins d'une raison grave. Je veux oublier...

Jean n'avait plus rien à dire. Il serra affectueusement la main de son ami et prit congé de lui.

Le front collé aux vitres de la fenêtre, Fresnoy le regarda s'éloigner le long de l'allée déserte où les arbres se dressaient comme des fantômes blancs. Il s'en allait un peu voûté, pauvre loque humaine autour de laquelle la neige dansait une sarabande échevelée. Lorsqu'il eut disparu au détour de la route, Léon vint s'asseoir près de la cheminée où flamboyaient d'énormes bûches. Tout

en tisonnant, il se laissait aller à monologuer tout haut.

—Anne de Sauvigny! Il me la confie! Quelle aubaine inattendue! Si elle pouvait guérir? Et s'il mourait, lui, Jean? On ne sait jamais. Tout arrive. C'est pour le coup que je pourrais marquer cette journée d'une pierre blanche!

Machinalement, il allongea la main et prit le volumineux dossier que Floréal avait posé sur la table. Il en feuilleta quelques pages et se plongea dans la lecture.

Fresnoy était un joli garçon d'une trentaine d'années, grand, élancé, d'aspect sympathique. Une belle barbe fauve encadrait son visage au profil régulier et éclairé par de grands yeux noirs caressants et veloutés.

Comme Jean, il était épris de littérature, mais loin de posséder le génie de son jeune ami, il ne produisait que des oeuvres froides, apprêtées, qui manquaient d'inspiration et d'originalité. Très orgueilleux cependant, il aurait voulu se faire un nom, se créer une personnalité et atteindre du même coup à la gloire et à la fortune. Autrefois il avait caressé le rêve de séduire la charmante héritière des de Sauvigny. Floréal lui avait coupé l'herbe sous les pieds. Trop adroit pour montrer son dépit, Léon avait applaudi hautement au bonheur des deux jeunes gens et était resté leur meilleur ami.

Le départ de Jean n'était pas pour lui déplaire. Au contraire, il lui laissait entrevoir des horizons nouveaux.

Le hasard ne devait pas tarder à favoriser ses secrètes espérances.

Quelques semaines après, la manchette d'un grand quotidien annonçait le naufrage du paquebot *Yunam* celui justement sur lequel Floréal devait accomplir la traversée. Le journal ne donnait pas la liste des disparus, la Compagnie de navigation s'étant réservée le droit d'aviser directement les familles intéressées.

—Est-ce possible? murmura Fresnoy qui n'osait en croire ses yeux.

Poussé par un impérieux besoin de savoir, il sortit en coup de vent et, hélant un taxi, il se fit conduire en toute hâte au bureau de l'agence maritime où on ne put que lui donner confirmation de la catastrophe.

—Monsieur, interrogea Léon en faisant un effort pour maîtriser ses nerfs, pourriez-vous me dire si M. Jean Floréal est porté parmi les disparus?

—Vous êtes un parent, sans doute? demanda l'employé.

—Non. M. Floréal n'a pas de famille. Je suis son meilleur ami.

L'homme consulta sa liste, puis demeura une seconde embarrassé, hésitant.

—Mort! s'écria Fresnoy très pâle.

—Disparu! oui, répliqua sur un ton gêné, le préposé aux renseignements.

Léon bouleversé demeura quelques instants silencieux, figé sur place. Cette nouvelle pour lui était grave de conséquences. Au bout d'un moment, ayant repris ses esprits, il sortit de l'agence et fit retour au logis.

Chemin faisant, ses lèvres murmuraient des mots sans suite:

—Anne de Sauvigny! Mort! Elle est à moi! Il faut qu'elle guérisse! La Gloire! L'Amour! Tous mes rêves!

Enfermé dans sa chambre, il passa de longues heures à méditer un plan de conduite. Sa détermination étant enfin prise, il sonna la bonne et lui donna l'ordre de préparer sa valise.

—Monsieur part? interrogea la soubrette étonnée.

—A l'instant.

—Où faudra-t-il faire suivre le courrier de Monsieur?

—Je vous enverrai mes instructions, coupa court Fresnoy.

Le lendemain, il sonnait à la grille du château de Val-Joli. Du vieux manoir il ne subsistait que quelques lamentables ruines, quelques pans de murs ébréchés et noircis, un amoncellement de poutres enchevêtrées, un amas de pierres et de briques, parmi lesquelles on entrevoyait encore des meubles fracassés, des soieries déchiquetées. Tout cela avait un aspect tragique sous le ciel de plomb de ce jour d'hiver.

—Monsieur Fresnoy! s'écria la femme du jardinier en ouvrant la lourde porte qui gémait lamentablement.

—Ma pauvre Françoise, répliqua le jeune homme en pénétrant dans la cour d'honneur, je vous apporte deux mauvaises nouvelles.

—Mon Dieu, qu'y a-t-il encore? Nous sommes pourtant bien éprouvés! balbutia la brave femme en fixant son hôte anxieusement.

—M. Jean Floréal est mort!

—C'est trop! c'est trop! bégaya Françoise en essuyant les larmes qui montaient à ses yeux. Heureusement que la pauvre demoiselle est folle et que ce nouveau malheur ne peut plus l'atteindre!

—Mlle de Sauvigny est toujours dans le même état?

—Hélas! toujours! Elle est bien douce, bien gentille, mais la raison ne lui revient pas. C'est bien triste! Qui m'aurait dit qu'un jour j'assisterais à de pareilles catastrophes! Quand je pense à ce qu'était le Val-Joli et à ce qu'il est aujourd'hui, je me demande si je n'ai pas fait un mauvais rêve.

—Les beaux jours reviendront peut-être, insinua doucement le jeune homme. La mort de ce pauvre Jean me crée le devoir de m'occuper de Mlle de Sauvigny et de ses intérêts. Je vais m'employer de toutes mes forces à réparer les désastres. Pour cela il va falloir, à mon grand regret, que je vous sépare de votre jeune maîtresse.

—Vous voulez nous enlever Mlle Anne?

—C'est absolument nécessaire. Jusqu'ici nous avons eu le grand tort de nous en rapporter uniquement aux avis du docteur de la famille, c'est insuffisant. Il faut tenter plus. J'ai consulté quelques compétences en la matière et nos plus hautes célébrités m'ont fait entrevoir que le cas de Mlle de Sauvigny n'est pas désespéré.

—Oh! si c'était vrai! murmura Françoise en levant les yeux au ciel.

—En tout cas il ne faut rien négliger pour la guérison de notre chère malade, c'est pourquoi je suis venu la chercher. Il est indispensable qu'elle

change d'air et d'ambiance. Soyez donc assez aimable pour préparer ses malles. Oh! je comprends votre chagrin à l'idée de vous séparer de votre maîtresse, mais vous ferez ce sacrifice en pensant que c'est pour le bien de cette malheureuse que vous aimez comme votre enfant.

—Où voulez-vous l'emmener? demanda timidement Françoise dont la voix était étranglée par les larmes.

—A Paris d'abord, nous verrons ensuite, la faculté décidera. Ma cousine, qui est une femme excessivement dévouée, intelligente et fine, acceptera certainement de servir de chaperon à Mlle de Sauvigny.

Tout en causant, Léon et la femme du jardinier étaient arrivés au petit pavillon où l'on avait installé Anne de Sauvigny.

Après avoir essuyé les pleurs qui ruisselaient le long de ses joues, Françoise entra résolument dans la maison et introduisit le visiteur auprès de la jeune fille.

—Une vis te pour vous, mademoiselle Anne, dit-elle en raffermissant sa voix.

Mlle de Sauvigny, qui brodait près de la fenêtre, leva ses grands yeux étonnés sur Fresnoy et lui tendit machinalement la main. Il était évident qu'elle ne reconnaissait pas le jeune homme et que sa présence n'évoquait pour elle aucun souvenir.

Il y eut un échange de paroles banales et polies, pendant lequel Fresnoy tout ému ne cessait de contempler la jeune fille.

Anne de Sauvigny était toujours aussi jolie. Son regard était moins vif, mais il avait une douceur, une mélancolie qui touchait au plus profond de l'âme, et de toute sa personne se dégageait ce charme alangui qu'ont les pâles fleurs de l'automne.

Rien d'incohérent dans ses paroles; toute sa démarche consistait en l'oubli total du passé et en une soumission complète aux volontés d'autrui.

—Ma chère Anne, nous allons partir pour Paris, expliqua Fresnoy. Son ancienne amitié l'autorisait à appeler Mlle de Sauvigny par son petit nom.

—Pour Paris! répéta-t-elle simplement. Si vous voulez.

Léon poussa un soupir de soulagement en voyant qu'il n'avait même pas à lutter contre la plus légère résistance. Décidément, toutes les difficultés s'aplanissaient devant lui comme par enchantement.

Vers le soir, le vieux jardinier attela le landau et Fresnoy et Mlle de Sauvigny prirent place dans la voiture où on avait déjà installé les bagages.

—Vous nous écrirez, n'est-ce pas, monsieur? supplia Françoise au moment des adieux.

—Je vous écrirai, s'empressa de promettre le jeune homme qui avait hâte d'en finir.

Le vieux serviteur enleva les chevaux qui partirent à bonne allure.

Françoise suivit des yeux la voiture qui fuyait dans la pénombre. Lorsqu'elle se fut perdue dans le lointain, elle rentra dans le pavillon désert et, se laissant tomber sur une chaise, elle sanglota en murmurant:

—Je ne la verrai plus! Je n'aurais pas dû la laisser partir! Pauvre mademoiselle!

* * *

Paresseusement étendu sur une chaise longue recouverte d'une draperie soyeuse, le dos appuyé à de riches coussins, Mme de Marande feuilletait nerveusement quelques revues apportées le matin même par un paquebot de France. Sa blonde silhouette était doucement caressée par la rose clarté d'une lampe pagode voilée de pâles mouselines et posée sur un énorme guéridon de laque noire, incrusté d'ivoire. Près d'elle, dans une potiche antique, quelques flamboyants pourprés achevaient de mourir, enveloppés par les volutes légères d'une fumée bleuâtre s'échappant d'un brûle-parfum en bronze, reproduction artistique et curieuse du traditionnel dragon. Les baies de la véranda, larges ouvertes, permettaient d'apercevoir un lambeau de ciel piqué d'étoiles et laissaient circuler la brise rafraîchissante du soir, soufflé apaisant après la moite et écrasante chaleur du jour.

De temps en temps, la jeune femme suspendait sa lecture pour prêter l'oreille aux bruits du dehors. Tout à coup, une légère rougeur colora ses joues, tandis que son cœur se mit à battre plus fort. Un pas qui lui était connu, faisait craquer le sable de l'allée. D'un geste prompt, elle ramena autour d'elle les pans harmonieux de sa longue robe mauve et les yeux rivés sur la porte, elle attendit l'apparition du visiteur si impatiemment désiré.

—Jean! comme c'est gentil à vous d'être venu! s'écria-t-elle en donnant sa main à l'élégant jeune homme qui venait d'entrer et s'inclinait respectueusement.

—Vous m'attendiez bien, je pense, répliqua le nouveau venu en allant s'asseoir dans le fauteuil que lui indiquait Mme de Marande.

—Franchement oui. J'ai pris l'habitude de cette visite quotidienne, elle m'est chère, il me serait dur d'y renoncer maintenant, d'autant plus que je dois profiter de votre présence... bien momentanée, hélas! Vous n'êtes que le voyageur qui passe, vous repartirez demain...

—Qui sait! Je ne suis pas l'être errant qu'il vous plaît de dire. Voici trois mois que j'ai abordé à Saïgon et je ne devais y séjourner qu'une semaine. Ajoutez à cela, que jour l'instant je n'ai aucune velléité d'en repartir.

—Puisse-*vous* dire vrai!

—Moins que tout autre, vous n'avez le droit de douter de ma parole! Ne devinez-vous pas que vous êtes la seule cause de mon séjour prolongé? Votre sympathie d'abord, votre affection si maternelle ensuite, ont accompli ce miracle. J'ai besoin qu'on compatisse à ma peine, mon cœur est si malade...

—Oui, Jean, je vous aime... comme une mère, ajouta gravement Grâce de Marande, en étouffant un soupir. Je voudrais tant vous savoir heureux! Oh, j'arriverai à mon but.

—Impossible, douce amie. Mon chagrin s'atténuera peut-être, mais je ne guérirai jamais. Je porte en moi un deuil éternel.

—Oh! la vilaine parole! Voulez-vous bien vous taire! s'écria la jeune femme sur un ton d'affec-

tueux reproche. A mon tour de vous répondre: qui sait? Le mot "éternel" ne peut s'appliquer ni aux choses, ni aux passions d'ici-bas. Tout est éphémère, même la douleur. Mais... parlons d'autre chose, voulez-vous? Il est arrivé ce matin, un courrier de France. Avez-vous eu des lettres?

—De qui, grand Dieu! Je n'ai pas de famille, ma fiancée est folle et quant à mon ami Fresnoy, il a la consigne de ne pas écrire. Cela lui serait du reste bien difficile, n'ayant pas mon adresse. Mieux encore, le brave garçon doit être persuadé que j'ai péri dans la catastrophe du *Yunam*. Mon nom ne figurait pas dans la liste des disparus, mais on donnait mes initiales, J.-F. et c'était suffisant pour éclairer sa religion. A cette heure, Fresnoy me croit au fond de la mer et j'en suis ravi.

—Pourquoi ne pas le rassurer sur votre sort?

—A quoi bon! Je désire l'oubli. Est-ce que je ne suis pas mort moralement? Si j'avais été moins lâche, moins esclave de mon instinct de conservation, je serais dans les profondeurs de l'Océan comme tous les autres. Ah! le hasard a parfois de ces caprices qui sont inexplicables! Il m'a fait rencontrer une jonque et recueillir par des Malais, au moment même, où, à bout de forces, j'allais être englouti par l'eau. Je ne suis en réalité qu'une misérable épave dédaignée par la mort et qui peut disparaître d'une minute à l'autre. Si je ne vous avais pas rencontrée sur ma route, il est probable que je dormirais maintenant dans quelque cimetière ignoré. Il y a des moments où je me sens pris de vertige, où j'ai soif du néant.

Un frisson secoua Grâce de Marande. Pour cacher son émotion, elle se remit à feuilleter les nombreux magazines qui encombraient le guéridon. Des sanglots lui montaient à la gorge.

Pendant quelques minutes, un silence angoissant pesa sur ces deux cœurs amis, également courbés sous la douleur.

Soudain, un cri de surprise s'échappa des lèvres de la jeune femme:

—Oh! par exemple! Elle est forte celle-là! Voyez donc, Jean, fit-elle, en tendant au jeune homme la publication qu'elle venait de parcourir, une revue littéraire présentée avec élégance dont le but était de mettre en lumière les jeunes talents inconnus.

A la page ouverte s'étalait ce titre en lettres capitales: "Jean Floréal, le merveilleux poète de l'Amour".

Suivait le portrait de l'écrivain accompagné d'une courte biographie et de quelques citations empruntées à son oeuvre.

Le jeune homme avait à peine jeté les yeux sur les feuillets que lui présentait son amie que, blême comme un mort, il s'écriait en proie à une indignation violente:

—Fresnoy! Lui! le lâche!

—Jean, réprit doucement Mme de Marande qui devinait quelque supercherie, il y a erreur, n'est-ce pas? Il n'existe qu'un Jean Floréal au monde et c'est vous! J'en suis sûre. Je reconnais ces vers, vous me les avez récités souvent dans vos heures de détresse. Ils étaient le *leit motiv* de votre âme énamourée. Qu'est-ce que cela signifie!

Le malheureux garçon était tellement suffoqué qu'il ne pouvait prononcer une seule parole. Ce ne fut qu'après un long moment de silence qu'il balbutia d'une voix blanche:

— Tout sombre autour de moi, même l'amitié.

— Ne blasphémez pas, Jean, reprit impétueusement la jeune femme, ne reniez pas l'amitié! N'avez-vous pas toute la mienne!

— Oui, je sais, murmura Floréal avec amertume, vous êtes en effet une très bonne et sincère amie, mais vous arrivez trop tard! Vous n'êtes plus que l'amie de la dernière heure, celle qui vous ferme les yeux.

— Taisez-vous! taisez-vous! s'écria Grâce de Marande, incapable de retenir les sanglots qui montaient à sa gorge. Au lieu de courber passivement la tête devant le destin qui semble s'acharner contre vous, vous devriez lutter, réagir...

— Et pourquoi? et pour qui? riposta le jeune homme mélancoliquement.

— Ne serait-ce que pour défendre votre amour! protesta énergiquement Mme de Marande... Je ne vous comprends pas. Je croyais que l'Amour était une source de force et non de faiblesse... je pensais que le génie vivifiait une âme et ne l'anéantissait pas, Jean! vous péchez contre l'amour! Un homme vous a volé votre talent, votre nom, votre cœur même, vous avez le devoir de le confondre.

— Que m'importe un peu de gloire éphémère, répartit Floréal moilement, elle ne peut plus couronner mon amour.

Ce disant, il baissa la tête pour éviter le regard chargé d'affectueux reproches que lui lançait son amie.

— Il faut rentrer en France! déclara Grâce lentement, avec autorité.

— C'est impossible! objecta Floréal. Vous voyez bien que je n'ai plus de courage!

Perspicace, Mme de Marande entrevoyait déjà un fléchissement dans la volonté du poète.

— Il faut partir tout de suite, répéta-t-elle plus énergiquement.

Et comme Jean hochait la tête négativement, elle ajouta:

— Je vous accompagnerai...

— Vous! vous! s'écria Floréal un éclair dans le regard.

— Oui, dit-elle, moi! Je serai près de vous pour vous donner du bonheur! J'ai le secret pressentiment que mon intervention sera heureuse. C'est entendu. Nous partirez la semaine prochaine.

— Vous êtes donc un ange! murmura Jean subjugué par l'ardente conviction de son amie.

— Non, répondit tristement Mme de Marande, je ne ne suis qu'une femme, une femme qui...

Elle n'acheva pas sa phrase, elle ne pouvait pas l'achever.

Comment aurait-elle avoué à cet homme dont le cœur était torturé par le souvenir d'une autre, toute la passion profonde qui couvait en son âme? Ah! oui, elle l'aimait, jusqu'au sacrifice! Il fallait que Jean fut heureux, même au détriment de son propre bonheur à elle! Son amour était si pur, si noble qu'il lui permettait d'atteindre à la plus grande des abnégations, à sa propre abnégation.

Absorbé par ses pensées, Floréal ne s'était point aperçu du drame rapide qui s'était joué en cette âme. Malgré lui, il se laissait emporter par ce courant d'espoir qu'avait fait naître en lui sa sublime amie. Il se laissa tomber à genoux près d'elle et lui baisa la main avec ferveur.

— Quel beau voyage nous allons faire tous deux! murmura Grâce de Marande en faisant un effort pour dompter sa tristesse. Je serai bien contente moi aussi, de revoir la France. J'y ai laissé bien des amies, une entre autres qui m'était particulièrement chère, et avec laquelle j'ai cessé de correspondre, je ne sais pourquoi! Et puis, le climat de Saïgon est morbide, il détruit l'énergie, il amollit la volonté... J'ai besoin de me retremper dans une atmosphère plus vivifiante, celle du pays natal. Tenez, en réfléchissant bien, je m'aperçois que ma proposition n'est pas aussi désintéressée qu'elle en a l'air, elle a un fond secret d'égoïsme. Et maintenant, mettez-moi exactement au courant des faits, voulez-vous, Jean?

En quelques mots, Floréal expliqua à son amie de quelle façon Léon Fresnoy s'était approprié et son nom, et son œuvre. Persuadé que le poète avait péri, ce peu loyal personnage avait fait fi des promesses et imposé silence à tout scrupule d'honnêteté.

— Tout s'arrangera! conclut joyeusement la jeune femme. Faites vos préparatifs et laissez-vous guider par moi.

Tandis que Jean, subitement apaisé, s'éloignait le long des rues désertes, Grâce se laissa retomber sur sa chaise-longue et pleura silencieusement. Les larmes n'étaient pas une faiblesse, elles étaient comme un baume salutaire dans lequel se retrempait et se purifiait son âme secouée par l'orage des passions.

Six semaines après, Floréal et Grâce de Marande s'installaient à Nice, dans une coquette villa située au bord de la mer. L'âme du jeune poète était toujours douloureuse, cependant, elle ne demeurait pas insensible au charme captivant qui émane de cette contrée privilégiée où le ciel, le soleil, l'eau et les fleurs se fondent dans une symphonie puissante de couleur et de parfums. Transporté au pays du rêve, il laissait sommeiller la réalité. La nature est une fée bienfaisante pour les cœurs amoureux, elle répond exactement à leur état d'âme, elle exalte leur joie, apaise leurs douleurs.

Un matin, Grâce s'était échappée seule de la villa pour faire quelques emplettes, elle avait descendu l'avenue de la Gare et elle se préparait à traverser la place Masséna, lorsque, subitement, l'apparition d'une promeneuse qui arrivait en sens inverse, l'immobilisa de stupeur. Un nom jaillit de ses lèvres, tandis qu'un autre cri faisait écho au sien.

— Lucie Derval!

— Grâce de Marande!

D'un seul élan spontané, les deux femmes se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

— Je te croyais à Saïgon, fit Lucie, après ces premières effusions. Jamais je ne me serais attendue à pareille rencontre.

— Et moi, reprit Mme de Marande, je me préparais à aller te relancer à Paris! Comment se fait-il que tu as déserté ta chère capitale?

—C'est tout une histoire que je te raconterai... Je chaperonne une intéressante jeune fille dont mon cousin Fresnoy a assumé la tutelle.

A ce nom, Grâce eut un sursaut qu'elle réprima bien vite. Le hasard jetait sur sa route l'homme qu'elle cherchait et elle ne voulait pas compromettre, en se trahissant, les bienfaits de cette rencontre.

—Je te quitte, dit-elle à son amie, mais si tu le veux nous pourrions nous retrouver demain matin à la même heure sur la Promenade des Anglais. Je voudrais bavarder longuement avec toi.

Lucie Derval accepta avec empressement le rendez-vous indiqué. Les deux jeunes femmes s'embrassèrent tendrement et continuèrent leur route.

* * *

Une autre surprise non moins grande, attendait Grâce de Marande à son retour à la villa. Elle avait à peine franchi la grille du jardin, que Floréal s'élançait à sa rencontre, un journal à la main.

—Voyez, voyez, dit-il fébrilement à son amie sans même prendre le temps de la saluer et, en lui indiquant quelques lignes imprimées à la troisième page du quotidien qu'il venait de déplier nerveusement.

Rapidement, elle parcourut l'entrefilet suivant: "Nous sommes heureux d'annoncer les fiançailles de Mlle Anne de Sauvigny avec le sympathique et déjà illustre poète Jean Floréal. En raison du deuil récent de la jeune fiancée, le mariage sera célébré dans la plus stricte intimité au château de Val-Joli, restauré pour la circonstance. Nous prions les futurs époux d'agréer tous nos vœux de bonheur."

Une secrète joie envahit soudain le cœur de Grâce, mais elle lui imposa silence, car un sentiment aussi mesquin n'était pas digne de son âme et tout simplement elle répliqua:

—Cette annonce est exacte, il est convenu depuis longtemps que Jean Floréal doit épouser Mlle de Sauvigny, il n'y a là rien de surprenant.

—Vous ne comprenez donc pas? riposta le jeune homme tout frémissant de colère. C'est encore l'œuvre de Fresnoy! Il me prend ma fiancée! Oh, avec le parfait consentement de celle-ci bien entendu; Anne a déjà oublié ses serments! Je vois que j'avais bien placé mon cœur! J'espère que vous n'allez plus maintenant me pousser à la lutte et mettre en avant un amour de si peu de valeur!

—Plus que jamais, s'écria Mme de Marande! Vous avez vite jugé une cause, Jean! Ne m'avez-vous pas raconté que Mlle de Sauvigny n'avait plus toute sa raison? Alors? Pourquoi lui donner la responsabilité d'un acte dont elle n'est peut-être tout simplement que la victime?

—Serait-ce possible? balbutia Jean, ébranlé par ce dernier argument, très plausible en somme.

—Mon ami, gronda doucement Grâce en saisissant entre les siennes, les mains frileuses du poète, encore une fois laissez-moi le soin de votre bonheur. Ma confiance est de plus en plus inébranlable et je crois que le hasard n'est le plus souvent qu'une révélation! Accordez-moi quel-

ques semaines de patience et de soumission, vous devez cela à mon amitié.

Touché par l'expression suppliante des beaux yeux qui se fixaient sur lui, Floréal baisa, en guise de promesse, les petits doigts effilés qui retenaient les siens.

Le lendemain, bien avant l'heure, Mme de Marande se rendait au rendez-vous convenu la veille.

Lucie Derval et Grâce étaient de vieilles amies profondément liées par tout un passé de charmants souvenirs. Grande avait été leur joie en se retrouvant et elles n'étaient pas assises l'une près de l'autre depuis dix minutes qu'elles éprouvaient toutes deux le besoin de se faire les mêmes confidences que jadis. Lucie, du reste, était une âme d'élite, et Mme de Marande avait eu maintes fois l'occasion d'apprécier et sa bonté et sa droiture. Pour elle, la jeune femme ne prêtait la main aux projets de son cousin que parce que celui-ci s'était bien gardé de la mettre au courant de tous les faits.

—Parle-moi de toi, maintenant, dit-elle à Lucie, après avoir satisfait la légitime curiosité de son amie à son égard.

—Comme je t'en ai soufflé deux mots hier, répliqua franchement Mme Derval, je suis ici avec Mlle Anne de Sauvigny, une jeune fille charmante qu'un terrible accident a privé d'une partie de ses facultés. Mon cousin Fresnoy en est fort épris et doit l'épouser prochainement.

—Malgré sa folie? interrogea Grâce en jouant l'étonnement.

—La démence de Mlle de Sauvigny, se hâta d'expliquer Lucie, est très particulière, et ne peut entraver les projets de Léon. Cette chère enfant a totalement oublié le passé, voilà tout. Ce n'est pas grave, comme tu le vois! Du reste, je me réserve de te la faire connaître puisque nous sommes encore ici pour quelques jours, tu en jugeras par toi-même.

—Vous ne comptez donc pas rester à Nice?

—Non. J'attends une dépêche de Léon pour aller le rejoindre au château de Val-Joli. On a fait d'importantes réparations à la vieille demeure et dès qu'elle sera en état de nous recevoir, nous irons nous y installer et tout préparer pour le mariage.

—Comment se fait-il que ton cousin ait assumé la charge de cette orpheline?

—Je n'en sais trop rien. Elle avait, paraît-il, un tuteur qui a disparu en mer peu de temps après la mort du marquis et de la marquise de Sauvigny. Celui-ci, un original, présentant une fin prochaine, avait prié Léon de s'occuper de la jeune fille. Peut-être avait-il eu la secrète idée de combiner un mariage.

—Ah! pour cela non, je te l'affirme! s'écria Grâce avec feu.

—Comme tu dis cela! Qu'en sais-tu? demanda Mme Derval interloquée.

—Ecoute, Lucie, ajouta gravement Mme de Marande, je te connais depuis longtemps et je suis trop sûre de ta loyauté pour ne pas te parler à cœur ouvert. De plus, je suis persuadée que la Providence nous a ménagé cette rencontre pour nous permettre à toutes deux d'empêcher l'accomplissement d'une iniquité.

—D'une iniquité! répéta la jeune femme littéralement ahurie. Tu m'effraies. Parle! Parle vite!

—Connais-tu Jean Floréal? reprit Grâce avec calme.

—Mais... oui... affirma Mme Derval qui comprenait de moins en moins, c'est mon cousin, ou plutôt, c'est le pseudonyme avec lequel il signe ses oeuvres.

—Erreur! ce nom est celui du tuteur et fiancé de Mlle de Sauvigny, laissa tomber Mme de Marande.

—C'est possible! murmura Lucie, alors Léon l'a pris en souvenir du défunt... Je ne savais pas qu'Anne eût été fiancée... jamais elle ne m'en a dit mot... ni à moi ni à mon cousin non plus... J'ignorais totalement... Au fond, cela n'avait pas une grande importance du moment que M. Floréal est mort.

—Il vit! s'écria Grâce, transportée. Il vit et il est désespéré, car jamais une minute son coeur n'a cessé d'appartenir à sa fiancée. Il est parti comme un fou après avoir vu sombrer son bonheur dans la terrible catastrophe de Val-Joli; il a voulu oublier. Il s'est exilé après avoir confié à son ami Fresnoy et la jeune fille qu'il aimait, et les vers merveilleux que lui avait inspiré cet amour!

—Alors? ces poèmes, toute cette oeuvre littéraire tant vantée par la presse...

—Ils sont de Jean Floréal et non de ton cousin, Léon Fresnoy a abusé de la confiance d'un ami.

Cette révélation inattendue fut comme un coup de foudre pour la pauvre Lucie. Elle regardait Mme de Marande d'un air hébété, incapable de prononcer une parole. Ce ne fut qu'au bout d'un moment qu'elle s'écria avec indignation.

—Le lâche! Oh, mais cela ne se passera pas ainsi... Je vais lui écrire... le menacer d'un scandale, l'obliger à se démasquer. Je parlerai à Mlle de Sauvigny...

—Non, Lucie, tu ne feras rien de tout cela, déclara Grâce doucement. Anne ne peut te comprendre, et tu pousserais ton cousin à faire quelque folie. Il faut attendre et travailler dans l'ombre, au bonheur de ceux qui nous sont chers. J'ai un plan qui me paraît avoir de grandes chances de réussite, si tu veux me prêter ton concours.

—De tout mon coeur, ma chérie, fit Mme Derval subitement rassérénée. Ordonne, je suis à ton entière disposition. Je n'ai jamais eu une grande affection pour mon cousin que je jugeais égoïste, ambitieux. Si j'ai accepté de m'occuper de Mlle de Sauvigny, c'est que j'éprouvais une grande sympathie pour cette jeune orpheline si douce, si jolie et si malheureuse... si seule!

Pendant une demi-heure encore, Mme de Marande et Lucie conversèrent avec animation. Elles ne se quittèrent qu'après avoir pris toutes les dispositions nécessaires pour se voir souvent et se tenir l'une et l'autre au courant des faits qui pouvaient survenir.

Un moment, Grâce avait songé à rapprocher Jean de sa fiancée, mais, à la réflexion, elle renonça à ce projet. Puisque Mlle de Sauvigny ne pouvait momentanément répondre aux aspirations du jeune homme il était inutile d'infliger à celui-ci le douloureux spectacle de son insensibilité.

Une semaine ne s'était pas écoulée, que Mme de Marande annonçait joyeusement à Floréal leur prochain départ de Nice.

—Où voulez-vous aller? s'écria le poète peu enchanté de cette perspective.

—C'est mon secret! riposta Grâce gentiment. Ne m'avez-vous pas promis la soumission la plus complète, la plus aveugle? Obéissez à votre pilote, il vous conduira à bon port.

Jean ne répliqua rien. Au jour convenu, il suivit son amie à la gare, monta près d'elle dans un compartiment de première classe, sans même prendre la peine de se renseigner sur la direction qu'ils allaient suivre.

Toute la nuit, le train roula à travers la campagne endormie, et pas une seule fois, Floréal ne prêta l'oreille au nom des stations où la locomotive stoppait. Ce ne fut qu'au matin, après de longues heures d'immobilité, qu'il quitta sa place et mit le nez à la portière. Mme de Marande était venue s'accouder près de lui et l'observer anxieusement.

Tout d'abord, le jeune homme ne jeta qu'un regard indifférent sur le paysage encore ouaté de brume, puis brusquement, il eut un sursaut. Des larmes montèrent à ses yeux, tandis que ses lèvres tremblantes murmuraient douloureusement:

—Le Val-Joli! le Val-Joli!

Là-bas, dans le lointain, il venait de reconnaître la silhouette austère du manoir des de Sauvigny.

—Pourquoi pourquoi m'avez-vous conduit ici? dit-il avec désespoir à son amie qui le regardait affectueusement.

—Ne vous avais-je pas promis de vous ramener au port? répliqua Grâce en souriant. Nous allons atterrir. Oubliez la mer houleuse et regardez le soleil qui se lève dans une apothéose de pourpre et d'or. C'est l'heureux présage de votre avenir...

Vaincue à son tour par l'émotion, Grâce ne put en dire davantage. Le train du reste arrivait en gare et il fallait s'occuper de reconnaître et de réunir les menus bagages. Jean s'y employait avec des gestes d'automate.

En débarquant sur le quai, Mme de Marande n'eut pas de peine à découvrir l'homme que Lucie Derval avait envoyé à sa rencontre. Celui-ci s'empara des valises, s'occupa des malles et conduisit les voyageurs jusqu'à une voiture qui stationnait à la sortie. Lorsque Floréal et son amie eurent pris place dans le véhicule, il grimpa à son tour sur son siège et fouetta vigoureusement les chevaux qui s'élancèrent à bonne allure vers les "Capucines", une agréable villa que Mme Derval avait retenue à leur intention, et qui n'était située qu'à environ deux kilomètres du château.

Le voisinage du Val-Joli devait avoir — au moins pour les premiers jours — un effet déplorable sur le moral du jeune homme. Bien loin de chercher à revoir les lieux familiers et remplis de si doux et poignants souvenirs, il se confinait dans le jardin de la villa, et passait des heures entières à rêver sous les arbres et à ressasser sa douleur.

Grâce avait prévu cet état d'âme et ne s'en souciait pas trop. Elle marchait vers un but. Mettant à profit l'indolence de Floréal, elle allait et venait à son aise et multipliait ses conciliabules

avec sa cousine, déjà installée au château. Elle rapportait des conciliabules avec la cousine de Fresnoy, de ces entretiens secrets, un coeur toujours plus confiant et un visage illuminé par le rayonnement de son sacrifice intérieur.

Un soir où Jean s'était isolé comme d'habitude sous le grand tilleul qui ombrageait la maison, Grâce vint le rejoindre.

L'heure était pleine de calme et de mystère ; dans l'air attiédi, flottait le mystique parfum des fleurs endormies et les étoiles brillaient au-dessus de leur tête comme autant de diamants lancés dans l'espace.

Une immense sérénité se dégageait du ciel et de la terre.

Penchée vers son ami, Mme de Mirande parla doucement... longuement.

Lorsque sa voix s'éteignit dans le grand silence des choses, elle avait remporté sa dernière victoire, arraché à Jean la promesse de la suivre le lendemain.

**

Le soleil déclinait à l'horizon comme Lucie Derval et Anne de Sauvigny descendaient le majestueux perron du château.

Sur les prières de son affectueuse compagne, la jeune fille avait endossé une robe légère, une vaporeuse toilette de linon mauve qui sommeillait depuis de longs mois dans le fond d'une armoire et qui s'harmonisait merveilleusement avec sa beauté alanguie.

Les deux femmes s'engagèrent dans les allées capricieuses du parc et s'éloignèrent en bavardant de la seigneuriale demeure, tout incendiée par les rayons du couchant.

Elles semblaient marcher à l'aventure, mais en réalité, une volonté secrète, celle de Mme Derval, dirigeait leurs pas.

Ensemble, elle passèrent le petit pont rustique qui enjambe un ruisseau serpenteant parmi les rocaillies, puis, suivant un sentier déjà envahi par les herbes et les ronces, elles arrivèrent enfin en vue d'un petit pavillon qui barrait la route et qui avait les allures de minuscule temple avec ses colonnades enguirlandées de vieux lierre.

A l'aspect du charmant édifice, Anne de Sauvigny eut subitement un recul, une expression douloureuse contracta ses traits et elle porta la main à son front comme pour y chercher un souvenir profondément endormi.

Ce geste étrange n'avait pas échappé au regard vigilant de Mme Derval et ce fut avec entrain qu'elle s'écria :

— Oh, la délicieuse bâtisse ! elle donne absolument l'impression d'un temple ancien, consacré à quelque puissante et mystérieuse divinité. Il m'attire. Entrons, voulez-vous ?

Pour la seconde fois une lueur d'angoisse passa dans les yeux de Mlle de Sauvigny. La jeune fille hésita un instant, fit mine de retourner en arrière, puis, cédant à l'invite insistante de sa compagne, elle gravit les marches et pénétra la première à l'intérieur.

Lucie avait profité de son trouble pour s'effacer discrètement.

Depuis le jour mémorable de la catastrophe, personne n'avait franchi le seuil du pavillon abandonné.

Toute chose y était encore à la même place. Sur la table, gisait un bouquet oublié par Anne, lors de sa sortie précipitée. Les roses blanches étaient intactes, elles s'étaient simplement desséchées et avaient emprunté des tons d'ivoire.

Comme en un rêve, Mlle de Sauvigny étendit la main vers les fleurs fanées.

Il se passait en elle quelque chose d'étrange, elle avait l'impression d'avoir été soudainement transportée dans un monde nouveau qu'elle reconnaissait peu à peu, et avec lequel, de minute en minute, elle reprenait un contact plus réel. Le parfum subtil des fleurs pénétrait en son cerveau et éveillait le souvenir.

Une porte s'ouvrit tout à coup en face d'elle, et tandis qu'une fine silhouette apparaissait dans l'encadrement, une voix grave, émue, déclama ces vers :

*Le jour se traîne et meurt au lointain horizon
Attardant sa caresse et sa lumière mauve
Sur les calmes étangs et les feuilles d'or fauve
Que fait pleuvoir sur nous la frileuse saison.
Chère, allons nous griser de la mélancolie
Immense et douce au cocur, des jours à leur déclin,
Allons goûter l'attrait douloureux et divin
Que l'automne dégage en sa lente agonie.*

La strophe était à peine achevée, qu'Anne de Sauvigny poussait un cri :

— Jean ! mon fiancé ! puis tombait inanimée dans les bras de Floréal, éperdu de bonheur.

L'évanouissement d'Anne fut de courte durée, bientôt elle rouvrit les yeux et son regard alla chercher celui du poète anxieusement penché sur elle...

— Mon ami, mon Jean ! murmura-t-elle doucement, tandis que les lèvres du jeune homme se posaient chastement sur son front.

Et tandis qu'ils se tenaient étroitement enlacés, la tête de Léon Fresnoy apparaissait à la fenêtre.

— Un revenant ! cria-t-il affolé en reconnaissant Floréal qu'il croyait mort.

Tout à son bonheur, le jeune homme n'avait même pas entendu.

Déjà Lucie Derval accourait et entraînait son cousin au loin. En présence de Mme de Marande, Fresnoy reconnut ses torts.

Le bonheur rend indulgent. Le soir même Floréal tendait la main à son ami et tout le monde chercha en famille la façon de remettre les choses au point sans trop humilier le coupable.

Il fut convenu que le typographe porterait le poids de la faute de Léon, et que la presse annoncerait simplement qu'il y avait eu erreur dans l'impression de la photographie du grand poète.

Un mois après, on célébrait, au Val-Joli, dans la plus stricte intimité, le mariage d'Anne de Sauvigny et du jeune et déjà illustre poète Jean Floréal.

Lucie Derval et Grâce de Marande assistèrent au bonheur des deux époux et sur leur prière, consentirent à passer encore quelque temps avec eux au château. Un jour, cependant, il fallut songer au départ... Le coeur si noble mais si profondément meurtri de Grâce avait besoin de solitude... La petite maison de Saïgon l'attendait...

Elle ne devait pas partir seule cependant. Lucie Derval et Fresnoy l'accompagnaient. Ce dernier allait expier ses fautes dans l'exil et se racheter par le travail.

Floréal et sa jeune femme avaient tenu à rester avec Mme Derval et Grâce jusqu'à la dernière minute. Ils les virent monter sur le grand paquebot et lentement s'éloigner de la rive.

Appuyée au bastingage, Mme de Marande ne quittait pas des yeux les deux jeunes gens, dont elle avait fait le bonheur. Tant qu'ils furent en vue, elle les salua gentiment de la main, puis, lorsqu'elle ne les vit plus, elle s'appuya au bastingage et pleura doucement.

— C'est l'amour qui pleure! songea tristement Lucie.

La jeune femme, depuis longtemps, avait deviné le secret de son amie.

JEAN CHESNAY:

— o —

*Ne manquez pas de lire
dans le prochain numéro de*

*La Revue
Populaire*

LE ROMAN COMPLET

qui a pour titre :

La Petite Mademoiselle

Par

HENRY BORDEAUX

*Retenez d'avance votre prochain numéro
chez les dépositaires.*

En vente dans tous les dépôts

15c le numéro

LES MUSEES AMERICAINS

On compte aux Etats-Unis au-delà de 600 musées; c'est un chiffre! On reconnaît l'importance du rôle que musées et bibliothèques jouent dans l'éducation d'un peuple. De cette multitude de musées dont certains n'ont pas sans doute grande valeur, il en est cinq ou six qui peuvent supporter la comparaison avec les plus célèbres musées d'Europe. Chaque année, depuis la guerre surtout, les chefs-d'oeuvre de la peinture ancienne et moderne, ainsi que de la sculpture, traversent l'Atlantique et c'est pourquoi, dans peu d'années, le "Metropolitan Museum" de New-York sera sur le pied des musées des grandes capitales.

En 1785 fut fondé le premier musée américain à Philadelphie. Le Metropolitan Museum date de 1869 seulement, le noyau en furent les collections de Pierpont Morgan, évaluées à cinquante millions; le Boston Museum, en 1870 et le Field Museum de Chicago, en 1894.

Le musée d'Histoire Naturelle de New-York est un des plus riches du monde entier, ainsi que celui de l'Université de Philadelphie.

— o —

UN SUCCEDANE DE L'ESSENCE

La fille de M. Laurent, chimiste, faisant des recherches sur un nouveau carburant, mit celui-ci sur la voie de la découverte en lui montrant les effets d'une réaction basée sur le sucre. C'est par hasard que Mlle Irène Laurent a permis ainsi de découvrir un carburant national qui peut remplacer l'essence et dont le prix est moindre.

LE THEATRE FRANÇAIS ET LA FAMILLE FRANÇAISE

De "La Gazette de Prague", nous extrayons cet article signé par H. Jelinek, qui est une critique d'une belle étude par l'écrivain tchèque, M. Richard Weiner, sur la famille française:

"Il a donné dernièrement, dans la revue "Pritomnost" (Le Présent), un article consacré à la famille française et qui mérite d'être cité. L'article est intitulé: "Un faux témoignage contre la famille française".

"Et c'est chose curieuse que de voir un étranger plaider courageusement la cause de la famille française contre le théâtre français. Car, selon M. Weiner, il n'y a pas de témoin aussi faux que celui de la comédie contemporaine qui semble nier la famille. Dans la comédie française contemporaine, la vie se réduit presque uniquement à des questions de la vie sexuelle. Si le mari défend son foyer, il ne le fait pas en défenseur de son rôle sociologique, social et patriotique de père de famille, mais en amant qui ne veut pas être trompé. D'ailleurs, les auteurs dramatiques évitent soigneusement de préciser la condition sociale et les ressources de leurs personnages; ils se contentent de quelques indications très vagues. A voir ces banquiers, ces industriels, ces rentiers et même ces artistes de comédie, on dirait que "les banques, les usines et les bureaux marchent tout seuls", et que les savants et les artistes passent leur vie dans les bars et dancings. Les hommes de comédie ne travaillent pas: ils ne servent que de décor et d'escorte à la

femme, qui, par définition, doit être jeune, belle, jouir du luxe et mener une existence mondaine, remplie de visites, qu'on fait ou que l'on reçoit, de dîners, de soupers, de voyages, de séjours dans la montagne ou au bord de la mer. Le réalisme de la comédie du boulevard est une oeuvre de pure fantaisie. Ces personnages sont trop pris par leurs relations mondaines pour qu'il soit juste de leur infliger encore les soucis de la vie quotidienne. Les enfants, s'ils en ont, sont confiés à une "miss" et ne gênent nullement la vie des parents. Il y a à Paris, chacun le sait, une crise des domestiques: au théâtre, les femmes de chambre et les larbins pullulent. La crise du logement fait les frais de toutes les conversations; or, il n'y a pas, au théâtre, de jeune homme assez misérable qui ne possède une coquette garçonnière. Quant à la dépense, elle ne compte pas au théâtre, car il faut donner aux actrices l'occasion d'éblouir par de luxueuses toilettes. "Je ne sais, dit M. Weiner, s'il y a en France dix mille familles qui pourraient se permettre les dépenses qui sont chose normale au théâtre".

Tout cela n'est que convention, et si un auteur, ce qui arrive de temps à autre, fait un acte "bourgeois" ou même pauvre, ce n'est que pour avoir un contraste avec le luxe des autres actes. Cette suppression de la pauvreté a d'ailleurs passé dans le roman. Ainsi, d'après la fine remarque de Benjamin Crémieux, chez Valéry-

Larbaud, l'homme ne commence pas au baron, mais au milliardaire.

Le sentiment de la famille serait considéré, par les anarchistes, comme le commencement de la servitude. L'action d'un grand nombre de ces pièces se passe dans les hôtels, sur des paquebots—bref, c'est le naufrage matériel du foyer familial.

Tel est, en résumé, le tableau que trace, de la vie parisienne, le théâtre contemporain, joué dans l'Europe entière; or, c'est d'après ce théâtre que l'on juge, à l'étranger, de la famille française.

Cependant, ce qui semblerait, d'après le théâtre, une règle générale, n'est, en réalité, qu'une exception assez rare.

"Toutes les fois, dit M. Weiner, que j'ai rencontré à Paris une dame tchèque, nouvellement arrivée, je me suis amusé à considérer son désappointement." Elle s'attendait à trouver "un tourbillon de folie", un délire, du style, de la magnificence et de la perversité, et ne trouvait que de la gaieté, de la joie, de la désinvolture, de l'humour—et le bourgeois. Seules, la Place Vendôme et la Rue de la Paix avec leurs vitrines de joaillier répondent à son attente.

Mais, dit l'auteur, la femme française—sans en excepter la Parisienne—est presque l'antipode des femmes qui sautillent dans la comédie duboulevard. La famille est toujours, malgré une certaine décadence du sentiment de la famille, un organisme très solide et qui conserve, sur l'individu, une influence énorme. Elle est une gardienne si fidèle et si sévère de sa mission, que même un individu révolté contre la société finit par s'y polir comme un galet: voilà pourquoi, en France, même après les révolu-

tions, il a toujours eu une atmosphère conservatrice.—Enfin, quant à l'enfant que la comédie a tout simplement supprimé, il est toujours pour la famille ce qu'elle-même est pour l'Etat: un axe.

La lampe, la "suspension" qui éclaire la table de famille, continue à réunir, sous sa lueur éparse, une fois par jour au moins, tous les membres de la famille, perpétuant, aux heures des repas, la tradition de la discipline familiale: c'est le symbole mystique et hiératique de l'âtre qui attire irrésistiblement tous les membres, les forçant à supprimer l'égoïsme individuel et à se plier, malgré tout, à la loi séculaire de la collectivité "du groupe conscient", suivant la terminologie unanimiste.

Le fin observateur qu'est M. Weiner cite d'autres exemples du respect de la famille en France, inconnu dans l'Europe centrale: il observe, par exemple, avec justesse, que les blagues sur les belles-mères, communes à tous les autres pays, sont presque inconnues en France; il rappelle le cérémonial des visites du Jour de l'An, des baptêmes des noces et, revenant à la charge, défend, avec une émotion presque lyrique, la femme française en général et l'amour en France.

Il ne faudrait pas croire que l'amour en France soit pris aussi à la légère qu'on le dit communément. Les relations de la femme et de l'homme sont une chose bien compliquée: "La femme, c'est l'ornement de l'homme, par conséquent, une sorte d'objet de luxe, mais un objet de luxe qu'on estime; elle est un être faible et capricieux, dont la protection et l'éducation font mûrir l'homme..." Mais bientôt, souvent, les rôles sont renversés: la protégée devient une conseillère sage,

indulgente, bonne et indispensable de l'ancien protecteur qui n'a pas à s'en plaindre: c'est précisément l'amour qu'un couple français désire. Sous le dehors d'un jeu facile, une sérieuse conception de la vie, une conscience forte et dévouée de la responsabilité que l'un assume de l'autre. La femme devient une collaboratrice sage et économe. Qu'il s'agisse d'un modeste commerçant, d'un illustre savant ou d'un artiste, on trouve partout de nombreux exemples d'une belle solidarité matérielle, physique et morale.

Quant aux mamans françaises, elles ne le cèdent en rien aux autres, ni en dévouement, ni en tendresse, ni en esprit de sacrifice.

Après avoir encore apprécié le tact et la sagesse des mères et des pères français (également méconnus, ceux-là), dans l'éducation des enfants, M. Weiner termine sa plaidoirie :

"Sous son masque d'insouciance et de frivolité, dit-il, le Français cache une grande provision de philosophie; il s'efforce de vivre conformément à cette philosophie, évitant discrètement de trop faire voir son "système". La vie française peut avoir l'air d'une improvisation; en réalité, elle est peut-être plus déterminée par la volonté qu'elle ne l'est ailleurs. Je crois que plus que tout autre — quoi qu'en dise le théâtre — le Français s'est rendu compte que le maximum de la liberté individuelle et de l'indépendance n'est pas identique avec le maximum de bonheur, mais qu'au contraire, on ne peut atteindre le maximum de bonheur que si l'on renonce, volontairement, à son indépendance, si l'on restreint sa liberté, si l'on consent aux sacrifices, bref, si l'on se multiplie. L'homme de France n'est pas un épicurien, un égoïste myope; il est celui qui devine la richesse de la récompense que nous valent la soumission, la résignation, l'abdication".

— 0 —

HYGIENE ET MEDECINE CHINOISES

On a beaucoup écrit sur la médecine des Chinois, et le plus souvent, ce sont relations de seconde main qui ne nous renseignent qu'inexactement ou imparfaitement. Par bonne fortune, nous avons eu en mains des documents puisés, à la source même, et dont la qualité de leurs auteurs nous est un sûr garant d'authenticité et de véracité.

Voici, d'après le docteur E. Jeanseme, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, et qui a fait de longs séjours en Extrême-Orient, un

aperçu de l'hygiène, publique et privée, dans ces pays lointains.

Dans une capitale, comme Yunnan-Sen, où vivent 70,000 à 80,000 habitants, c'est à peine si quelques charrettes à bras circulent par la ville pour recevoir les immondices; en réalité, ce sont les chiens et les porcs qui sont chargés du service de la voirie, mais ne cherchez pas, dans les détritiques de toute sorte qui souillent la rue, des fragments de papier imprimé: les caractères d'imprimerie sont, pour les Chinois, en quelque sorte sacrés

et ils ont coutume de jeter les feuilles écrites, hors d'usage, dans des corbeilles accrochées aux façades des maisons: à certaines époques, ces corbeilles sont apportées à la pagode, où leur contenu est brûlé dans de petits fours crématoires, spécialement affectés à cette opération.

Dans cette même capitale, il n'y a pas d'égoûts, et la vidange se fait en plein jour au moyen de seaux de bois non couverts.

L'hygiène privée du Chinois ne laisse pas moins à désirer. La demeure du mandarin ne vaut guère mieux que l'auberge, au point de vue hygiénique, bien qu'elle soit, d'apparence, plus confortable.

Comme dans les habitations gréco-romaines, tous les appartements prennent jour sur une cour intérieur encadrée d'un portique. Les pièces d'apparat, toujours situées au rez-de-chaussée, ne sont fermées que par des vantaux de bois, au nombre de six à huit, qu'on ouvre les jours de réception afin que le public, massé dans la cour, puisse assister à l'audience comme à un spectacle.

Quant aux pièces, réservées à l'habitation privée, elles sont petites, à demi-obscurcs, ne prenant jour que par une étroite fenêtre, dont le panneau peut être fixe ou s'ouvrir à la façon d'une tabatière.

Les chambres n'étant pas élevées sur caves, l'humidité les pénètre aisément; le soleil y pénètre rarement, du reste; par contre, l'air y entre trop. Les portes sont mal jointes, les claires-voies sont recouvertes d'une mince feuille de papier de riz, presque toujours en lambeaux; aussi les bronchites sont-elles fréquentes.

Dans chaque chambre, nous dit, d'autre part, le docteur Pierre Ri-

chard, tout le mobilier se réduit, ou à peu près, au "kang", "lit de camp en maçonnerie que recouvrent des nattes ou des couvertures crasseuses, et où l'on s'assied, où l'on se couche, où l'on mange, où l'on fait tout". Sous le kang on allume des herbes sèches, racées péniblement dans la plaine et, pour mieux lutter contre le froid, on y adjoint un réchaud, où brûlent des morceaux de charbon, au risque de s'asphyxier, si les ouvertures étaient hermétiquement closes; ce qui, comme nous venons de le dire, n'arrive jamais.

* * *

L'alimentation ne le cède en rien à l'habitat: le Chinois mange peu ou pas de viande; une fois par semaine, on voit sur sa table du lard ou du porc frais; les autres jours, il se contente à peu près exclusivement de riz ou de bouillie de millet; quelques-uns, les plus fortunés, se gorgent de sucreries et de mets épicés, et, comme ils font, outre cela, peu d'exercice, la graisse ne tarde pas à les envahir.

Ceux qui ne sont pas dans l'aisance s'en tiennent à des oignons; des légumes verts en été, des choux conservés en hiver et des pâtes.

Ordinairement, le Chinois mange en silence et avec lenteur, ainsi qu'il convient à un végétarien qui doit broyer et insaliver un gros bol alimentaire. Il ne boit jamais durant le repas; mais celui-ci terminé, il avale plusieurs tasses de thé ou d'une infusion chaude.

Comme le débit de thé tient en Chine la place que le cabaret occupe en Occident, l'alcoolisme y fait peu de ravages. On l'y constate, cependant, chez les consommateurs d'eaux-de-vie de riz: il est des régions où l'abus de cette liqueur est extrêmement ré-

pandu; les dyspepsies, les maladies du foie en sont la conséquence.

Ce ne sont pas les seules maladies qui frappent les Chinois: le paludisme, la dysenterie y font aussi de grands ravages, indépendamment des fléaux épidémiques tels que la variole, la lèpre et la peste.

Il subsiste des préjugés indéracinés, contre lesquels la lutte sera longue; mais nos médecins des colonies ont déjà obtenu des résultats intéressants. Les malades guéris par eux font des démonstrations de profond respect, lorsque leur sauveur repasse dans leur village. Ils appellent leurs amis et connaissances, leur montrant les cicatrices de leurs plaies, vantant l'habileté du savant d'Occident. Celui-ci pénètre plus facilement dans les intérieurs, est admis avec moins d'hésitation au foyer; les femmes consentent à se laisser examiner, bien que la Chinoise éprouve toujours beaucoup de répulsion pour l'Européen.

L'étranger est pour elle un diable et sa première pensée est de fuir à son approche, comme si elle voyait en lui un suppôt de Satan!

Le bonze, le devin gardent toute leur autorité, conservent tout leur prestige. Les paysans ne manquent pas de s'adresser à eux d'abord, et ce n'est qu'en cas d'insuccès et quand leur état devient désespéré, qu'ils recourent à nos confrères.

Le plus généralement, ils se procurent, dans les temples, moyennant finances, des feuilles de papier jaune, sur lesquelles sont imprimées soit une tête de buffle, soit une tête de chien, ou les deux à la fois. Le papier est réduit en cendres, puis avalé. Nous sommes là en pleine magie; mais on

utilise également les ressources de la pharmacopée.

* * *

Le médecin chinois n'a chez lui que les drogues les plus usuelles; pour les autres il se rend chez l'herboriste qui lui vend, en plus ou moins grande quantité, la plante ou la substance qui lui est demandée.

Contrairement à ce qui se passe chez nous, le médecin compose toujours et dose lui-même ses médicaments: il est à la fois docteur et pharmacien; il fait l'ordonnance et il la remplit; seulement, comme il n'a pas les fonds nécessaires pour avoir des provisions, il achète au jour le jour ce qui lui est nécessaire.

Le praticien qui a une belle clientèle ne sort que pour les malades alités ou pour ceux qui peuvent le rémunérer convenablement; les autres se rendent à sa consultation, ou envoient un des leurs chargé d'expliquer le mal dont ils souffrent.

On dit que les Chinois répugnent à toute amputation; que le sacrifice d'un membre est considéré par eux comme un crime envers la famille. Cela pouvait être vrai autrefois; mais ces allégations sont exagérées, pour le moins, à l'heure actuelle. Depuis que les médecins européens ont commencé à exercer en Chine cette réputation a notablement diminué.

Mais d'autres préjugés à l'égard de notre mode de traitement des maladies sont en voie de disparition; il appartient à nos médecins, ces excellents agents de pénétration pacifique, de poursuivre une oeuvre si bien commencée et d'étendre à ces races, qui nous connaissent encore si mal, les bienfaits de la civilisation et du progrès.

Docteur CABANES.

PARFUMS RETIRES DU REGNE ANIMAL

On retire des parfums de quelques animaux, et ce ne sont pas les plus désagréables. Ces animaux qui nous fournissent ainsi des parfums sont : le musc, la civette, le castor et le cachalot.

MUSC.—Tout le monde connaît le violent parfum de musc, mais peu de personnes savent comment on l'obtient. Nous parlons ici du musc naturel, car il y a aussi le musc artificiel.

Le musc est produit par un chevro-tin, genre gazelle, que l'on rencontre sur des hauteurs de 9 à 12,000 pieds dans les régions montagneuses du Thibet.

Les Thibétains chassent le chevro-tin mâle exclusivement pour le musc qu'il porte sous forme de concrétion sécrétée dans une sorte de poche, allongée et velue, de la grosseur d'une noix placée sous le ventre du ruminant.

Cette poche contient du musc qui se présente sur l'animal à l'état mou presque liquide, mais qui se durcit dès que la poche est enlevée, pour former une substance ayant l'apparence du tabac à priser en poudre, grossièrement granulé et d'une couleur brune.

Toutes les poches de musc récoltées par les chasseurs sont vendues sur les principaux marchés de Chine.

Le musc est une des substances odoriférantes les plus fortes; son odeur s'attache à toutes les matières qui se trouvent dans son voisinage. On prétend que l'odeur du musc sur l'animal vivant est si violente que les chasseurs

sont saisis de saignements de nez, s'ils négligent certaines précautions en dépouillant le chevro-tin de sa poche.

La composition chimique du musc n'est guère connue; néanmoins la chimie est parvenue à préparer un musc artificiel dont l'odeur est aussi tenace, mais dont la composition chimique est totalement différente.

Le musc s'emploie rarement seul en parfumerie; son odeur étant trop violente. Mais ce parfum étant mélangé en petite quantité avec d'autres substances, perd sa violence, devient agréable à l'odorat et agit en même temps comme fixateur des autres parfums.

CIVETTE.— La civette est une substance onctueuse sécrétée par trois petits quadrupèdes, la civette, la genette et le zibeth. La poche odorifère existe chez le mâle et la femelle. La civette entre dans la fabrication des parfums composés. Les marchands de tabac s'en servaient autrefois pour parfumer les tabacs à priser.

CASTOREUM.— Le castoreum est une substance d'une odeur très forte, et même assez désagréable sécrétée par une poche que le castor porte sous le ventre. La totalité du castoreum employé en parfumerie est fournie par la Baie d'Hudson.

AMBRE GRIS.— L'ambre gris est une substance odorante retirée de l'intestin du cachalot, mammifère cé-tacé énorme, presque aussi gros que la baleine.

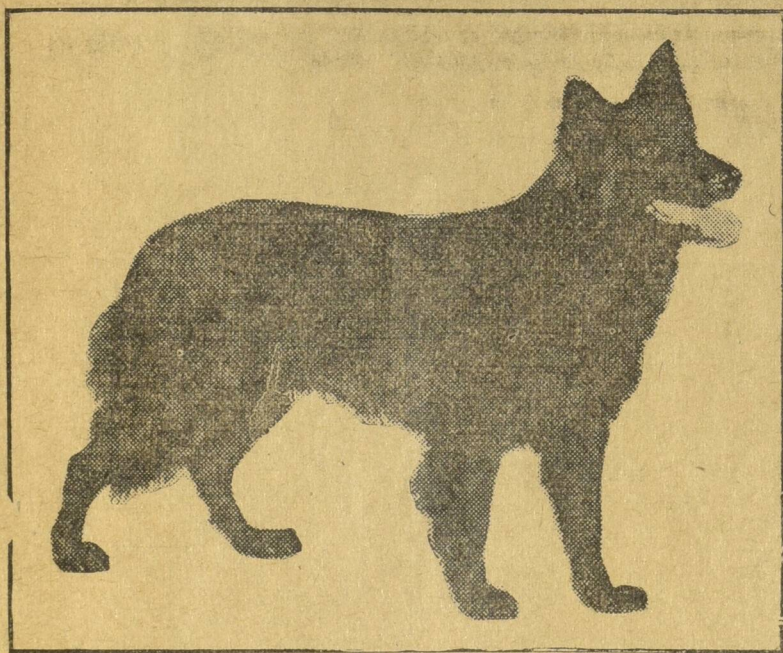
LE CHENIL

Par ALBERT PLEAU

CAP DE BELGIQUE

Nous présentons à nos lecteurs dans Cap de Belgique un rare spécimen des belles races de chiens de berger Belges, au Canada. Ce chien issu du champion Piratin, a reçu un

Hyacinthe, qui en est le propriétaire, a confiance dans son élève et prédit une victoire pour Cap dans le concours du travail des chiens policiers cette année.



CAP DE BELGIQUE. Etalon Groenendael, un des primés de la dernière exposition canine. Propriété du docteur A. Bédard, St-Hyacinthe.

dressage sérieux, et sera un concurrent avec qui Tomy, le gagnant du championnat de l'an dernier, devra compter. Le docteur Bédard, de St-

Cap a été aussi primé comme sujet de beauté en Belgique et tout dernièrement au Canada. Nous souhaitons au docteur Bédard un franc succès.

LE RETRIEVER A POIL FRISE

Le chien Retriever a poil frisé est noir et quelquefois marron, couleur préféré des chasseurs irlandais, parce qu'ils pensent qu'elle est moins visible et plus pratique pour suivre le gibier.



Retriever à poil frisé

Comme son congénère à poil lisse, le Retriever à poil frisé est un croisement du chien de Terre-neuve avec les Setters et l'Épagneul d'Eau, ce qui lui donne une grande rusticité et une passion toute particulière pour l'eau.

NOTE DE L'ELEVAGE

La chienne Alsacienne "Alice", propriété de M. Arthur Cawthorn, a mis bas 5 petits, tous d'une beauté rare.

AVIS AUX INTÉRESSÉS

Le Chenil répondra à toutes demandes d'informations sur les races canines, ainsi que sur les maladies du chien. Prière d'envoyer un timbre si on désire une réponse personnelle. Adressez :

LA REVUE POPULAIRE,
Dépt. du Chenil, 131 Cadieux, Montréal.

Vient de paraître "LE CHIEN". Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de Police, entraînement pour Exposition et traitement de ses maladies. Beau volume de 200 pages. Nombreuses illustrations. Prix: \$1.25. En vente dans toutes les librairies, ou chez l'auteur, Albert Pleau, St-Vincent de Paul, Qué.

ETOILES FILANTES DU MOIS D'AOUT

On les observe d'ordinaire du 9 au 14 août, autour de la Saint-Laurent, ce qui a valu à ces essaims brillants le nom de courant de Saint-Laurent, larmes de Saint-Laurent.

Leurs trajectoires paraissent toutes émaner de certains points du ciel où elles se coupent et qu'on appelle les "points radiants" des constellations. Aux environs du 11 août, plusieurs de ces points radiants sont situés dans la constellation de Persée, d'où le nom de Perséides qu'on a quelquefois donné à ces essaims. Rappelons que les étoiles filantes sont les débris disloqués d'anciennes comètes qui s'égaillent tout le long de la trajectoire de la comète, comme une bande de traîneurs sur une route. Chaque année, la terre rencontre l'ancienne comète au même point de sa trajectoire, et suivant que le nombre de ces "traîneurs", de ces débris d'astres est en ce point plus ou moins grand — ce qu'on ne sait jamais d'avance — la pluie d'étoiles filantes est plus ou moins belle. La visibilité de ces météores est, en effet, produite par l'échauffement que cause leur frottement lorsqu'ils passent à toute vitesse dans les hautes couches de notre atmosphère.

— O —

La tolérance n'est point l'indifférence, ni le dédaignement, ni la paresse. Au contraire, elle exige un grand effort, une perpétuelle surveillance de soi. Elle s'allie très bien avec les convictions fortes, et c'est parce qu'elle en connaît le prix qu'elle ne consent point à le haïr chez les autres. Elle implique le respect de la personne humaine. La tolérance, enfin, c'est bien un des noms de l'esprit critique, mais c'est aussi un des noms de la modestie et de la charité. Elle est la charité de l'intelligence.

* * *

Les bonnes manières tendent à faciliter les affaires de ce monde et à adoucir les relations sociales.



Chronique sportive

La Boxe et Le Tennis



L'ENTRAÎNEMENT A LA BOXE

Pour devenir boxeur.—Il faut avoir une excellente santé, de bons muscles, une grande vitesse de décision. Mais bien des qualités peuvent s'acquérir quand on ne les possède naturellement pas. Voici comment s'y prit l'illustre James J. Corbett, simple petit "clerc" dans une banque, pour devenir boxeur. Commencer par se lever une demi-heure plus tôt qu'on ne le fait d'ordinaire, temps qui sera consacré une journée à une promenade en allure accélérée, l'autre jour à des exercices en chambre. La fatigue du début devient bientôt un véritable bien-être.

Ne pas toutefois l'exagérer. Faire des poids par exemple, mais pas de très gros. Varier les exercices, se promener souvent dans la campagne en respirant à fond. Au lieu de s'immobiliser devant un punching-bag, faire de la boxe devant un adversaire imaginaire, ce qui fait travailler les jambes. Eviter la douche froide, les bains chauds sont préférables.

Pour devenir champion.— Il faut pour cela s'astreindre à un long entraînement méthodique. Naturellement, cet entraînement devra varier selon la constitution et le caractère de chacun. Mais il est bon de pouvoir se guider d'après des exemples choi-

sis. C'est pourquoi nous donnons ici, de préférence à des règles, les disciplines propres à quelques boxeurs fameux.

Voici l'emploi du temps de "Joe Jeannette" pendant son entraînement: Lever à 7 heures. Marche, course à pied, sauts, de 8 à 11 heures, puis déjeuner en famille. A 2 heures, punching-bag; à 2 heures et quart, boxe "contre l'ombre" de dix minutes, puis dix minutes de lutte, puis match d'un quart-d'heure (gants de deux onces), puis enfin assaut d'une demi-heure (gants de quatre onces). Douche et massage à 4 heures. Promenade à 5 heures. Souper à 6 heures, coucher à 10.

Un autre (Harry Lewis) se lève à 7 heures. A 8 heures et demie, il part en promenade campagnarde de cinq ou six milles, suivie d'une ou deux courses en vitesse de trois à quatre cents pieds. Rentrée à 10 heures et demie, douche chaude, massage, déjeuner à onze heures et demie. A 2 heures, un quart d'heure de punching-bag puis jeu avec le "medecine-ball", ensuite viennent cinq minutes de boxe contre un ennemi imaginaire, suivies de dix minutes d'une lutte ou les adversaires se poussent sans porter de prises. Quelques minutes de punching à pivot, un peu de punching

à ressort, puis du saut à la corde préparent à une séance de boxe durant environ vingt minutes, après quoi le boxeur prend une douche chaude bien gagnée. Souper après petite promenade, coucher à 10 heures.

DOIT-ON S'ENTRAÎNER AU TENNIS ?

Même les meilleurs joueurs n'ont pas l'habitude de s'astreindre à un entraînement véritable, tel que celui des boxeurs. "Cependant, comme le faisait remarquer l'athlète Max Décugis dans "La Vie au grand air", il est certain que si l'on se préoccupait un peu de préparer son esprit et son corps en vue d'un match important, nous n'aurions pas le fréquent exemple du joueur pris d'une défaillance, alors qu'il est venu sur le terrain dans le but de s'imposer une tâche nécessitant de l'endurance et de la volonté."

Voyons en conséquence quel serait le système d'entraînement à suivre en vue d'un championnat de tennis.

A des parties ordinaires, on préférera le jeu fait avec un seul partenaire, ce qui permet de pratiquer tous les coups, en recommençant à volonté ceux qu'on possède moins sûrement. Ne pas s'attaquer à joueur plus fort que soi: on risque de forcer son talent et on ne réussit rien. (Mais ici nous nous empressons d'ajouter que les opinions sont partagées). A défaut d'un collaborateur, on peut jouer contre un mur, ce qui donne une grande vitesse de coup d'oeil, la balle étant alors plus vite. On apprendra beaucoup aussi en observant une partie de bons joueurs; placé en bon endroit, derrière la ligne de fond par exemple.

Comme sports d'entraînement, on fera du saut à la corde, qui donne le

souffle, du punching-ball qui fait acquérir la rapidité du coup d'oeil; des courses de vitesse qui permettent d'arriver plus vite au filet!

Le meilleur moment pour jouer est deux heures après le repas de midi, repas léger d'où seront bannis tous mets inutiles et compliqués (glaces, pâtisseries). Ne jamais jouer aussitôt après avoir pris une boisson chaude. Il est bon avant le jeu de croquer une tablette de chocolat. Au cours d'une partie, on peut prendre du thé léger.

—o—

MENUISERIE ET EBENISTERIE A LA MAISON

Par Edouard Gosselin

La deuxième série de chroniques de notre collaborateur M. Gosselin, annoncée pour ce mois-ci, ne commencera que dans la livraison de novembre de la Revue Populaire.

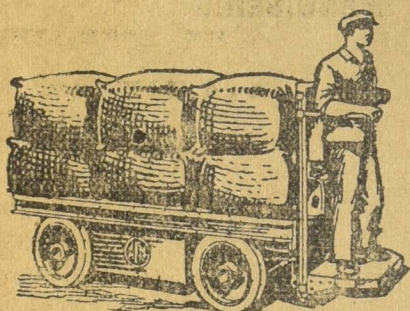
Cette Série comprendra quelques petits objets et meubles un peu plus compliqués que les précédents, mais que tous nos lecteurs sauront fabriquer, s'ils ont bien suivi jusqu'ici les leçons de M. Gosselin.

Aux débutants aussi de s'essayer! La menuiserie (l'ébénisterie surtout), est de plus en plus à la mode. L'art décoratif moderne s'exerce surtout sur l'ameublement. Et n'oubliez pas que l'ébénisterie servit de distraction à plusieurs grands rois!



LE CHARIOT ELECTRIQUE

Certaines choses sont nouvelles en Europe dont nous jouissons dans le Nouveau-Monde depuis plusieurs années: ainsi du chariot électrique qui sert dans les gares et les manufactures au transport des bagages et marchandises. Ils firent cette année leur



apparition en France où le besoin s'en faisait sentir, les voyageurs savent combien! Ces chariots font office de tracteur; ils peuvent remorquer un certain nombre d'autres chariots tout en ne nécessitant qu'un seul conducteur. De plus, ils se déplacent plus rapidement et prennent plus de charge-ment.

A QUOI S'EXPOSENT LES PEINTRES

Un peintre avait à peindre l'extérieur des châssis des fenêtres du premier étage d'une maison; ces fenêtres étaient à guillotine. La maison était éclairée naturellement à l'électricité. Au milieu de sa journée de travail, le

peintre changea son échelle de place. On lui fit remarquer les fils d'éclairage sur lesquels s'appuyait maintenant son échelle; il répondit qu'il n'avait aucunement besoin d'y toucher, mais,



comme on sait, ces échelles sont souvent renforcées de fer ou d'acier. Une partie des fils se trouvant insuffisamment isolée, le courant, conduit par le métal, produisit une sorte d'électrocution qui heureusement n'eut au-

cune suite grave. Il faut tout de même prendre garde de ne jamais faire toucher un courant électrique et des pièces métalliques.

LA MONTRE-BOUSSOLE

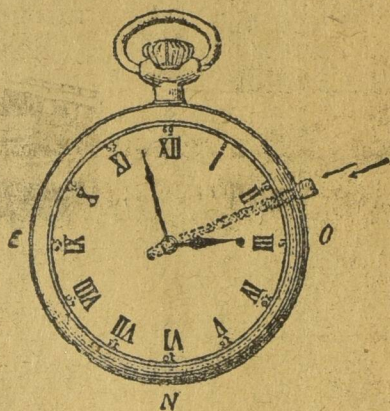
Chacun peut s'orienter pendant le jour avec une simple montre aussi exactement qu'avec une boussole, pourvu toutefois que le soleil ne fasse pas défaut. Voici comment il convient d'opérer:

(A) Placez la montre à plat et orientez-la de manière à placer le soleil exactement au milieu de la distance qui sépare le midi du cadran de la petite aiguille. La visée se fera à l'aide d'une allumette tenue verticalement pour que son ombre se projette sur le cadran en passant par le pivot des aiguilles. Cela fait, les points cardinaux seront déterminés de la manière suivante: midi indiquera le sud, 6 heures le nord, 3 heures l'ouest, 9 heures l'est. Ce petit truc s'explique de la manière suivante: Dans la journée, le soleil décrit une demi-circonférence de l'est à l'ouest; il parcourt donc seulement le champ d'horizon représentant, sur la montre, l'espace compris entre 3 heures et 9 heures. Pendant ce temps, la petite aiguille parcourt le cadran complet de 6 heures à 6 heures. A midi, l'aiguille et le soleil concordent; ensuite le soleil est écarté de midi d'une quantité égale à la moitié de celle qui tient la petite aiguille écartée de la grande.

(B) Tenir la montre horizontalement et diriger la petite aiguille vers le soleil, ce résultat sera obtenu lorsque l'ombre portée de la petite aiguille sur le cadran se trouvera exac-

tement sous l'aiguille. Le sud sera alors indiqué par la bissectrice de l'angle formé par l'aiguille et par XII du cadran.

Cette méthode, comme celle qui a été précédemment décrite, n'est évidemment pas d'une exactitude rigoureuse; la montre marquant le temps moyen et le soleil le temps vrai, il faudrait nécessairement tenir compte de l'équation du temps ou différence entre le temps vrai et le temps moyen.



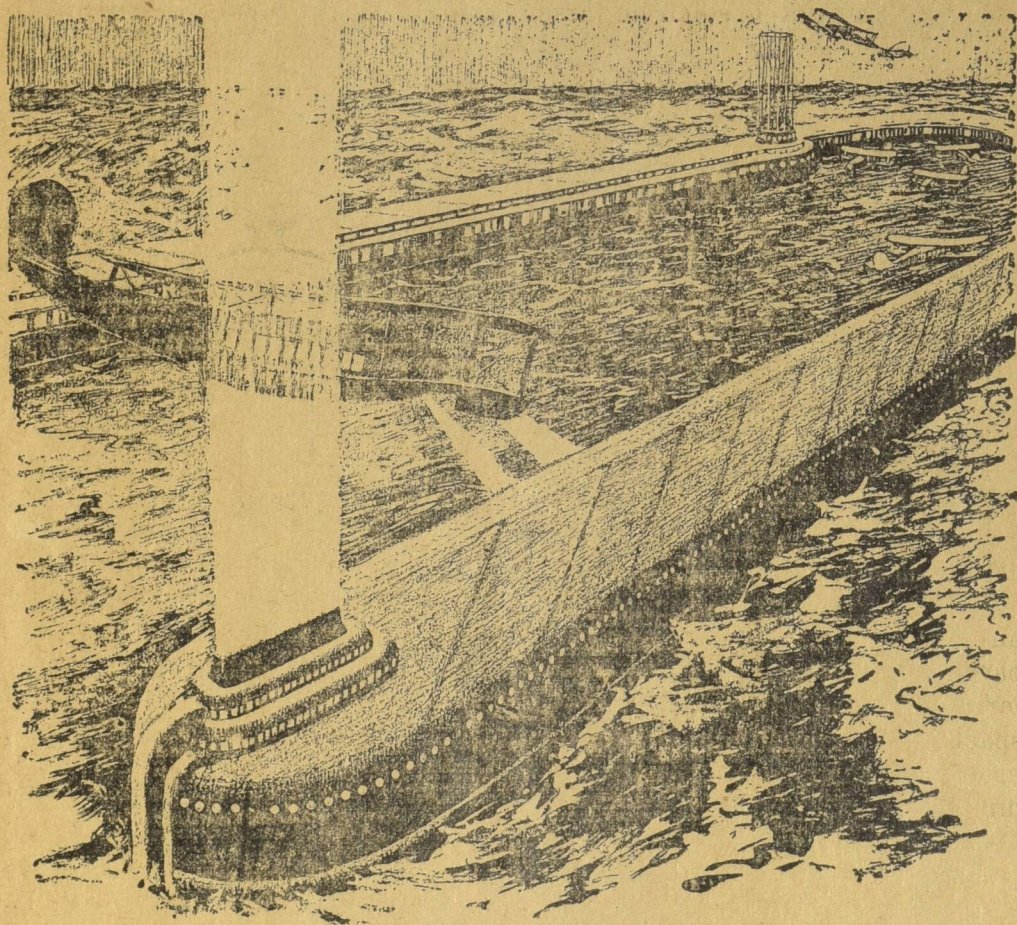
Il faudrait de même tenir compte de la différence entre l'heure de la montre et l'heure du lieu. Ces deux corrections n'ont cependant qu'un intérêt théorique, la méthode donnera toujours un résultat suffisamment exact et même plus exact que par l'emploi d'une petite boussole de poche qui nécessitera elle-même la correction de la déclinaison magnétique.

Si au lieu d'une montre divisée en 12 heures, on avait une montre divisée en 24 heures, comme les montres françaises, le sud ne se trouverait évidemment plus dans la direction même de la division XII.

ILES FLOTTANTES SUR L'ATLANTIQUE

Depuis la guerre nombreux furent les projets de ce genre. Aucun jusqu'ici n'a été jugé réalisable. Cependant l'Académie des Sciences de France accorda le mois dernier deux

concours. Si des prix furent décernés, aucun projet ne fut cependant reçu par l'Institut. Le projet illustré ci-haut obtint une mention toute spéciale. Ce port flottant en béton aurait

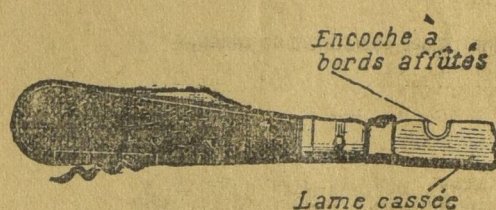


prix aux auteurs de projets pour l'établissement sur l'Atlantique d'îles flottantes destinées à l'aviation. Des ingénieurs français, anglais, américains et allemands prirent part à ce

450 yards de longueur et 250 de largeur. En forme de fer à cheval. Son coût serait de \$13,000,000. On en jetterait quatre sur l'Atlantique, de New-York à Brest.

OUTIL POUR DENUDER LES FILS ISOLÉS

Il est arrivé à tout le monde d'abîmer la lame d'un très bon couteau de poche, même si elle est bien trempée, en grattant la partie isolante des fils conducteurs. Souvent les lames s'entaillent et se brisent de cette manière. Dans ce cas, il ne faut pas considérer le canif comme inutilisable, la lame détériorée pouvant encore rendre de



très bons services. On pratique une coche dans ce qui en reste et on affûte les bords de cette entaille, ainsi que l'on voit dans notre croquis.

En mettant cette encoche à cheval sur le fil isolé, l'isolant peut être rapidement et facilement gratté. Les lames ne perdront pas leur fil de cette manière et pourront continuer à rendre les mêmes services qu'auparavant.

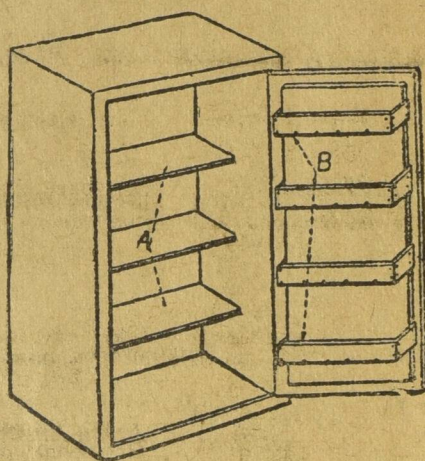
UNE ARMOIRE A PHARMACIE PLUS COMMODE

Les armoires à pharmacie sont généralement trop petites pour qu'on puisse ranger d'une façon pratique les nombreux flacons numérotés, les boîtes et autres récipients qu'elles contiennent, et il est nécessaire d'avoir un espace supplémentaire.

Ceci peut être aisément obtenu en installant quelques rayons étroits à l'intérieur de la porte, comme l'indique le croquis. La plupart des armoires de ce genre comportent en effet des rayons intérieurs suffisamment

éloignés du bord pour permettre cela. Il peut être nécessaire parfois de se procurer une porte plus épaisse, ainsi que des charnières plus solides, à cause du poids additionnel.

Une des extrémités des planches fixées à la porte doit être coupée sui-



A. Rayons ordinaires. B. Rayons supplémentaires fixés sur la porte.

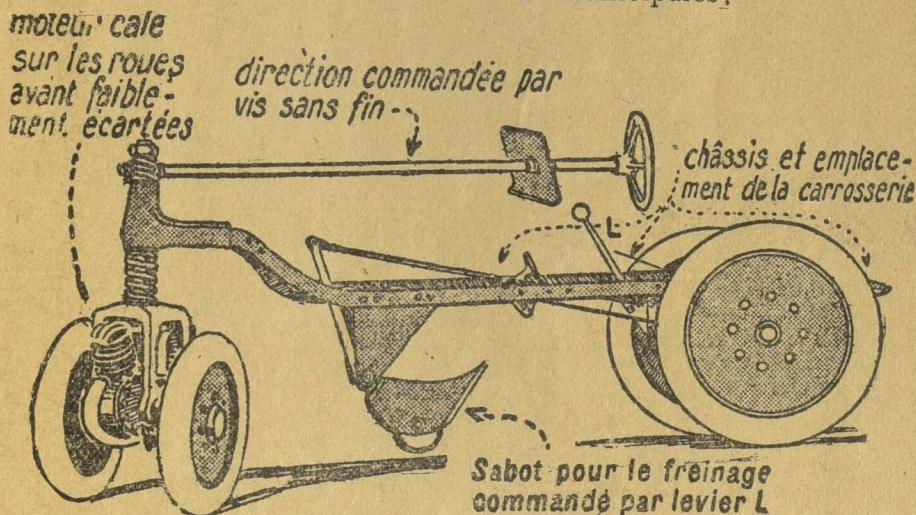
vant l'angle indiqué sur la vue en plan, de manière qu'on puisse fermer la porte. Une petite moulure de bois est clouée sur le bord de la planche, de la façon indiquée, pour empêcher les bouteilles et les flacons de tomber lorsqu'on ouvre la porte.

EST-CE L'AUTO DE L'AVENIR?

Un inventeur de France, M. A. Pain, vient d'imaginer une automobile où il supprime l'embrayage, la boîte de vitesses, le différentiel, l'axe arrière. Et quoi encore, direz-vous ? On ne peut que se le demander avec inquiétude. Il est de fait que si cette invention donne des résultats probants, elle ne manquera pas de remplacer à bref délai toutes les voitures employées à l'examen sans avoir pris une seule leçon.

En quoi consiste donc cette merveilleuse machine? Un châssis différent des châssis ordinaires par le fait que les deux roues avant sont plus petites, jumelles avec un très faible écartement, et surtout qu'elles sont motrices et que le moteur est calé di-

Mais le plus impressionnant de tout, c'est le frein: il est constitué par une sorte de béquille à patin, commandé par un levier; pour s'arrêter, on tire sur le levier: le patin vient en contact avec le sol et le freinage se produit. Reste à savoir ce que penseraient de cette méthode les autorités provinciales et municipales!



rectement sur elles. Sur la figure on peut noter la forme très particulière du volant de direction, engrenant avec la vis sans fin qui commande les roues directrices. Le petit diamètre des roues avant, dit l'inventeur, permet la suppression de la boîte de vitesses.

Quant à la marche arrière, rien de plus simple. On tourne le volant jusqu'à ce que les roues motrices directrices aient fait demi-tour, et on repart. ... Dans ce cas, éviter l'emploi du frein: il agirait en effet à la façon d'une charrue, et cela pourrait faire du vilain.

L'ENTRETIEN DES ANIMAUX EMPAILLÉS

Pour nettoyer les animaux empaillés, on pulvérise les poils ou les plumes avec de la benzine. On poudre l'extérieur avec du plâtre en poudre. Le mieux est d'employer du plâtre à mouler qui est très fin. Ensuite on fait tomber le plâtre en battant légèrement l'animal; au moyen d'ouate, on lisse les plumes ou les poils.

POUR NETTOYER LES STATUES EN PLÂTRE

Faire une bouillie épaisse, froide, d'amidon et d'eau. Étendre une forte couche sur la statue à l'aide d'une brosse de peintre.

Cette colle pénétrera dans tous les interstices et absorbera toutes les poussières et souillures. Une fois sèche, elle s'écaille et s'enlève facilement, entraînant toutes les impuretés.

LA GUERRE SAINTE AU MAROC

Islamisme contre catholicisme

Abd-el-Krim, chef des Riffains, tribus arabes des contrées montagneuses du Maroc, entretient toujours le rêve, (sinon lui, du moins ses partisans) de soulever contre les blancs tous les peuples musulmans, depuis l'Egypte jusqu'à la Mauritanie, et depuis les bords de la Méditerranée jusqu'au cœur de l'Afrique. Il est vrai que nous sommes enclins tous à donner à tous les soulèvements musulmans un caractère religieux, exclusivement religieux. On pense ainsi parce qu'en ces pays, c'est toujours au nom de la religion, bien plus que du patriotisme, que la résistance s'est organisée contre l'influence étrangère.

"La guerre sainte toutefois, écrit Jean Lecoq, dans le "Petit Journal", au cas, fort improbable, où elle s'allumerait, pourrait s'étendre beaucoup plus vite qu'on ne l'imagine. L'Islam compte un nombre considérable de sectes, de confréries, de congrégations, dont les membres sont répandus en tous les pays musulmans. On s'est étonné souvent de la rapidité avec laquelle certaines nouvelles arrivaient parmi ces peuples qui ignorent la poste et le télégraphe. Un mot d'ordre d'insurrection religieuse se répandrait avec la même rapidité.

Les Allemands le savaient bien lorsque, en 1915, ils essayèrent de faire déclarer la guerre sainte par le cheikh de Koniah, chef de la congrégation des *Mérelles* ou *derwiches* hurleurs; puis, ayant échoué de ce côté, par la con-

frérie des Kadriya, dont le centre d'action est à Bagdad.

Les représentants de la grande franc-maçonnerie islamique résistèrent heureusement aux sollicitations allemandes; et ce fut en vain que le Kaiser leur fit distribuer par milliers son portrait en costume musulman. Les confréries de l'Islam ne jugèrent pas l'occasion propice.

Mais ce n'est point à dire qu'il en sera toujours ainsi.

Sans doute, l'éventualité d'un soulèvement général des peuples musulmans est de plus en plus improbable. Mais il faut considérer cependant que la résistance de l'Islam à la civilisation européenne est bien loin encore d'être vaincue. Les congrégations religieuses, à défaut de la guerre sainte, luttent sourdement contre toutes les innovations modernes.

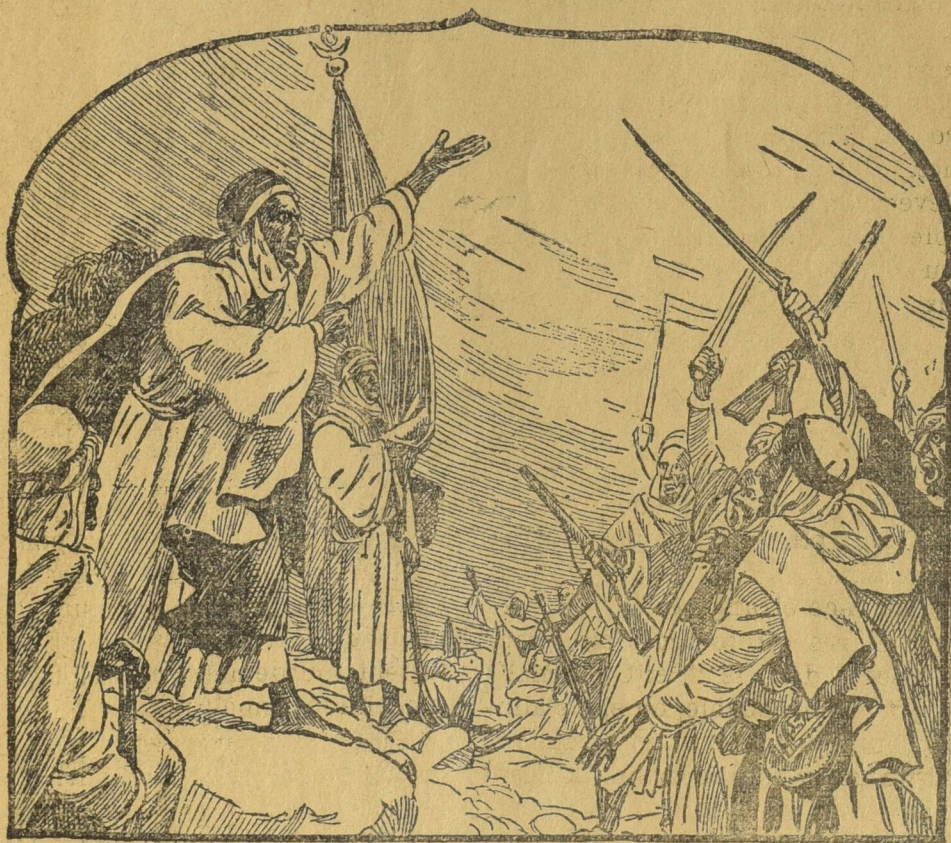
Un jour viendra peut-être — jour lointain — où nous triompherons définitivement de ce sourd esprit de révolte qui subsiste dans les confréries musulmanes, et où l'Arabe, libéré du fanatisme religieux, acceptera de son plein gré les bienfaits des civilisations d'Occident. En attendant, ne négligeons rien pour les lui imposer, fût-ce par la force.

Un grand Français, Léon Roches, qui vécut trente-deux ans parmi les musulmans, et fut secrétaire d'Abd-el-Kader, rapporte dans ses "Mémoires" un propos que lui tint un jour Sidi-Embarek, le principal lieutenant de l'Emir, et qui dicte aux Européens leur conduite en présence de l'Islam.

“Les Arabes, disait Sidi-Embarek à Léon Roches, ne comprennent qu’une chose, c’est qu’ils sont les plus faibles et que vous êtes, les plus forts. Ne cherchez donc pas à nous faire apprécier les bienfaits d’une civilisation que nous repoussons, puisque vous nous

vosre clémence, votre justice, vos bons procédés, et, ne se souvenant que de deux titres de chrétiens et le conquérants, ils vous jetteraient à la mer qui vous a apportés...”

Depuis l’époque où Sidi-Embarek parlait ainsi, l’influence européenne a



Soulèvement de tribus marocaines

apprenez vous-mêmes que ce mot signifie absorption des musulmans par les chrétiens. Croyez-moi, “restez forts et toujours forts”, car le jour où les Arabes découvriraient que vous êtes faibles, ce jour-là, ils oublieraient

fait des progrès; mais on doit toujours compter avec la grande hostilité des confréries, des sectes de fanatiques. Il faut donc suivre le conseil du lieutenant de l’Emir: être forts. C’est le seul moyen d’éviter la guerre sainte.”

— 0 —

Il est assez de moyens pour s’enrichir, mais il en est peu d’honnêtes, l’économie est un des plus sûrs. Cependant, ce moyen même n’est pas entièrement innocent; il déroge un peu aux devoirs qu’imposent l’humanité et la charité.

Une condition indispensable des bonnes manières c’est d’être ponctuel en fait d’heures, chez nous, chez les autres, ou en quelque endroit que ce soit, qu’il s’agisse de civilité, d’affaires ou de plaisir.

L'ECHAFAUD PITTORESQUE

La peine de mort, qui est rajeunie à chaque coup de la hache légale, a, ces jours-ci, une actualité certaine. Nous n'avons pas à nous occuper des circonstances ou à faire une liste des personnes plus ou moins illustres, fameuses, sinistres, infourtnées qui se rencontrèrent un jour, un suprême jour, avec M. le bourreau. Nous n'irons même pas chercher les anecdotes rouges qui ont donné naissance à des contes admirables, tel celui où M. Anatole France nous montre une foule détruisant, à Troyes en Champagne, le bourreau, la bourrelle et leurs petits enfants parce qu'ils ont mis toute une journée à dépêcher un patient, faute d'instruments et de savoir-faire. Les douzaines de coups qu'il fallut pour faire tomber la tête de M. de Thou et de M. de Chalais (lequel fit des façons pour laisser couper sa moustache et ne se rendit qu'à l'appel de son humilité chrétienne) ne sauraient pas nous retenir davantage que les coups multiples qui furent nécessaires à la mise à bas du chef charmant de cette Mme Ticquet dont j'eus à parler jadis. La marquise de Brinvilliers avait eu plus de chance. La façon dont l'exécuteur trancha ses jours avait été si parfaite que la tête restait sur le billot et que le corps n'avait pas bronché. L'assistance commençait à s'étonner et à murmurer, à gronder.

— Confessez, dit le bourreau au confsseur tout pantois qui s'évanouissait, confessez, monsieur, que c'est un beau coup!

Et, non d'une chiquenaude, mais d'un souffle, il fit tomber la tête décollée sans qu'on s'en aperçut. On l'acclama—et c'était un temps assez rude aux bourreaux, qui devaient déployer mille talents pour avoir, en retour, assez peu d'écus et moins encore de considération.

Il en était de très gentils et de très ingénus. Lorsque M. de Saint-Preuil, qui commandait en Picardie, devint suspect au cardinal de Mazarin et fut arrêté au milieu de ses troupes par M. de La Meilleraye, il se laissa aller à une irréductible colère qui lui fit briser son bâton sous les murs de Péronne et qui ne s'apaisa point lorsqu'il s'entendit condamner à la peine capitale. Revenu dans sa chambre de prison, il vit entrer un jeune garçon qu'il ne connaissait pas parmi ses geôliers et tempêta contre l'importun:

— Monsieur, dit celui-ci, je suis le bourreau, pour vous servir.

— Est-ce donc le moment? interrogea le général.

— Non, monsieur, répondit fort poliment le jouvenceau. Mais il est d'usage que les personnes qui... les personnes que... enfin les personnes dans le cas de monsieur, il est d'usage de les lier.

— Rassure-toi, reprit Saint-Preuil qui retrouvait quelque bonne humeur, je ne veux pas me sauver. Tu me lieras quand il sera temps.

Et le timide adolescent recouvra lui-même de l'assurance.

— Monsieur, fit-il, puisque vous êtes si bon, j'ai quelque chose à vous de-

mander... C'est la première fois que j'exécute à mort. Alors, monsieur, si je venais à vous manquer, pardonnez-moi d'avance, pour l'amour de Dieu.

—J'aimerais qu'il n'en fût pas ainsi.

—Je ferai l'impossible, monsieur, pour vous satisfaire.

Le jeune homme et le vieux soldat étaient devenus les meilleurs amis du monde lorsqu'on arriva, de compagnie, sur le lieu du supplice. Saint-Preuil s'agenouilla selon les règles et attendit le coup fatal. Mais l'enfant le supplia encore.

—Monsieur, reculez-vous un peu, s'il vous plaît. Car, si vous restez là, votre tête roulera par terre, et moi je serai grondé!

Et la chose se passa fort galamment. Peut-être, à son terme, Saint-Preuil se souvint-il de son illustre prisonnier, le duc Henry de Montmorency, qui se rendit à lui et fit, à Toulouse, avec une avance de plus de cent cinquante années, l'essai de la première manière de guillotine. Habillé de blanc, il s'était, assure-t-on, avancé jusques au bord de l'échafaud et avait dit: "Qu'un de ces messieurs les capitouls tende sa robe: il ne sied pas que le chef d'un Montmorency tombe dans la boue." Mais la légende n'est pas certaine. Le maréchal de Marillac, après "la journée des Dupes", fut occis sans incident "pour des faits qui ne valaient pas la fessée à une page", et la seule merveille de sa décollation fut qu'on recousit la tête excellemment, que le corps fut exposé entier et eut les plus belles obsèques.

Si obscure qu'elle soit, il ne faut pas oublier l'histoire de ce petit valet de treize ou quatorze ans qui fut condamné à la hart pour un vol insignifiant et qui ne voulut pas mourir pour rien. Il était sur l'échelle, la corde

passée au col, et un gros capucin l'exhortait de son mieux. L'impénitent patient, qui semblait l'ouïr avec la résignation d'usage, lui décocha soudain un maître coup de pied qui précipita le confesseur à terre. Et le pauvre saint homme de geindre affreusement, une jambe cassée.

—Continue, ricana le drôle, continue à me faire monter au ciel!

Et, de lui-même, il se lança dans l'infini.

Cette ultime révolte d'un scélérat en germe nous amène à ceux des condamnés qui eurent peu de goût ou un dégoût marqué pour l'échafaud. On ignore assez généralement cette malheureuse femme qui ne voulait pas être traînée, pour son dernier après-midi,—on guillotina à 4 heures (16 heures aujourd'hui),—sur la porte Désiles, à Nancy, lieu ordinaire des exécutions (c'était vers 1840).

—Messieurs les gendarmes, hurlait-elle, suppliante, coupez-moi la tête avec vos sabres! Mais pas ça, pas ça!

On passa outre. Elle aussi.

"Le Guillotiné par persuasion", d'Eugène Chavette, est une fantaisie fort connue. Elle ne vaut pas ce chef-d'oeuvre d'Henri Monnier, "l'Exécution", mais il est assez piquant de voir un criminel se refuser à toute entrevue avec ces messieurs du parquet et le bourreau en personne, et ne se rendre que lorsqu'on fait signe à ses vertus civiques et qu'on invoque le désir, la volonté, la prière de l'empereur. La vérité qui fit prendre corps à cette fiction est autrement poignante et puissante. Il s'agit de l'ex-abbé Verger, qui assassina, en pleine église, l'archevêque de Paris, Mgr Sibour. Le jour de l'expiation arrivé, le condamné ne consentit pas à subir la justice des hommes et se refusa à la miséricorde

divine. Retiré au fond de sa cellule, imprenable, inexpugnable, écumant, il ne répondait aux adjurations du vénérable aumônier, dernier rempart de la loi, que par des blasphèmes : "Le ciel? Je suis prêtre comme vous!... Des blagues!... Je n'irai pas!"

La scène pouvait durer longtemps. Par une inspiration heureuse, le bourreau songea à s'offrir en sacrifice. Il apparut au seuil du cachot de Verger, trapu, sévère, majestueux.

— "Foyons, Ferché", dit-il avec son rude accent alsacien, qu'est-ce que "ça feut tire"? Faut-il que je vienne vous chercher?

Cette simple phrase, si simple, si grande, si effroyable en son apparente niaiserie de geôle et d'école, cet ordre de brute donné à un homme de pensée, de trop de pensée, qui avait été amené par l'idéologie à l'acte le plus infâme, ce coup de sourcil de l'exécuteur, tout—et rien que cela—firent du démon en furie un agneau sans bèlement. Il se laissa prendre, attacher sans douceur, guillotiner assez durement, d'un coeur absent et d'une âme médusée. Tant est effectif le pouvoir du bourreau et son prestige sur les cerveaux les plus résolus et les révoltes les plus caractérisées! La force ! Mais Joseph de Maistre l'a déjà dit—et comment!

Lorsque le corniste Vivier, mystificateur officiel, s'était fait passer à table d'hôte, à Rouen, pour l'exécuteur des hautes oeuvres, son voisin, terrorisé, s'autorisa à lui murmurer:

—Monsieur, vous venez de me dire que vous n'êtes entré dans ce métier qu'en raison de vos peines de coeur. Mais n'avez-vous jamais de remords?

—Hélas! monsieur, j'en suis submergé. Surtout quand je guillotine un innocent!

—Comment, monsieur, se peut-il?... Et vous le savez!

—Monsieur, je puis vous confier un secret. Celui que j'ai à dépêcher demain n'est pas coupable. Pas plus tard que tout à l'heure, il disait au gendarme qui le garde: "Gendarme, je suis innocent!" "Je le sais, répondit le gendarme, mais que voulez-vous, jeune homme, l'exemple..."

L'entretien n'alla pas plus avant.

Et, dans ces choses tragiques, il n'y a pas place pour l'humour. L'exemple, la loi, le châtement!... Le repentir, peut-être. Et il faut s'arrêter sur le bourreau qui n'exerce pas, à proprement parler, une magistrature ou un sacerdoce, mais qui est là, qui est une sanction, une puissance, une domination et, si j'ose dire, une fin.

Ernest La Jeunesse.

—o—

LA CRIMINALITE AUX ETATS-UNIS

Elle fait d'énormes progrès faute de religion, et par suite de la morale laïque mise en vogue dans les écoles. Il y a en moyenne par an un assassinat aux Etats-Unis par 10,000 habitants, c'est-à-dire trois fois plus qu'en Italie où cependant les passions sont vives et 25 fois plus qu'en Angleterre. New-York et Memphis viennent en tête; les Etats du Sud ont plus de criminalité que ceux du Nord. Le cinéma, les journaux illustrés, l'école athée, la liberté de vente des armes, le mélange des races, la perte de la foi chez les immigrés, une législation défectueuse, la presse de faire fortune, telles sont les principales causes de criminalité.

TRUCS D'ESCROCS AUX CARTES

Les Mémoires d'un tricheur repentant

Nous avons pensé qu'il pourrait vous être profitable (non pour vous en servir, à Dieu ne plaise! mais pour les déjouer) de connaître quelques-unes des petites combines que les joueurs de cartes malhonnêtes, les tricheurs professionnels, ont dans leur sac. Un homme averti en vaut deux. Un "gambler" retraité et repentant nous initie aux secrets de ce métier aussi lucratif que peu dangereux. Voyons ses souvenirs:

"Je n'ai vécu, écrit-il, que du fruit de mes escroqueries aux cartes. Dans les cinq dernières années que j'exerçai ce métier, je fis jusqu'à cinq voyages par an en Europe. Chacun de ces voyages me rapportait de mille à deux mille dollars. Sur les trains, les profits étaient moins élevés. Je commençai par le poker, puis j'attaquai le bridge. Naturellement, je ne voyageais pas seul, car un escroc fait du meilleur travail avec un partenaire. Voilà comment nous procédions. Mon camarade s'embarquait sur le même paquebot que moi en ayant soin de ne pas réserver sa cabine sur le même pont que la mienne. Nous ne nous connaissions pas, mais en manoeuvrant bien, nous faisions vite en sorte que quelque passager nous présentât l'un à l'autre dans le fumoir. Nous attendions pour jouer que l'on nous y invitât. Lorsque mon ami n'était pas invité à ma table, il se tenait près de mon adversaire de manière à lire dans son jeu. Là, il n'avait qu'à utiliser les signes conven-

tionnels sur lesquels nous nous étions entendus. C'est en cela que réside l'habileté du tricheur, choisir judicieusement ses signaux et s'en servir adroitement. Au stud poker, ce sont les doigts qui marchent, au bridge c'est la cigarette, le cigare ou la pipe. Si le collègue tient sa cigarette sur le côté gauche de la bouche, il signale trèfle; au milieu, carreau; à droite, coeur; entre les doigts pique.

C'est pourquoi, dans les trains, les hôtels, sur les paquebots, on rencontre si souvent des amis de rencontre qui ne consentent à jouer qu'à condition que personne ne fume. Il faut alors recourir à un autre mode de signalement. Par exemple, se gratter la joue gauche, ce qui signifie trèfle; le nez, carreau; la joue droite, coeur, et les mains sur la table, pique.

S'aperçoit-on qu'un joueur est méfiant, tout de suite on passe à d'autres signaux et l'on notifie cette décision à son partenaire en posant la main fermée sur la table, en rectifiant sa cravate.

Un important voyageur de commerce qui a l'habitude des paquebots et que j'ai très bien connu, à force de perdre de fortes sommes aux cartes, était devenu des plus soupçonneux. Ses yeux constamment roulaient de tous les côtés, quand il faisait sa partie. Un jour qu'il avait cru intercepter certains signaux, il dit: "Nous jouons entre gentilshommes, il me semble". Ses deux adversaires se montrèrent un moment froissés de sa remarque, puis l'un d'eux dit à l'autre avec une sor-

te de ricanement dans la voix, "Combien de cartes, Messieurs", ce qui voulait dire: "Passons à un autre signallement", c'est-à-dire au suivant:

Se pencher la tête à droite: as.

L'incliner à gauche: roi.

Pencher la tête en avant: reine.

Renverser la tête: valet.

Regarder par terre: dix.

Se gratter le menton: neuf.

Se ronger les lèvres: huit.

Sortir la langue: sept.

Ainsi les cartes sont percées d'une pointe d'épingle et certaines passées légèrement au papier sablé, pour être reconnues. Ces marques sont si petites qu'un joueur ordinaire ne peut les percevoir.

Le tricheur professionnel de tous les jeux préfère encore le poker. C'est celui qui se prête le mieux à la tricherie. On y peut garder de une à quatre cartes sans grand risque d'être attrapé. De plus, les cartes mar-



C'est sur les paquebots que se rencontrent les plus habiles escrocs

Se tirer l'oreille droite: six.

Se tirer le nez: cinq.

Poser le coude sur la table: quatre.

Se pencher en avant: trois.

Se bomber la poitrine: deux.

J'ai connu certains tricheurs qui possédaient ainsi plus de douze modes de signallement.

Il va sans dire que ce ne sont là que quelques trucs. Il en existe une foule d'autres qui portent sur les cartes.

quées et tous les petits trucs courants peuvent servir plus avantageusement au poker qu'au bridge.

Autre chose. Pour tricher, il faut jouer à une table ronde. Les joueurs se trouvent plus rapprochés et il n'en est que plus facile d'utiliser des cartes marquées et de faire sortir tous ses trucs de son sac."

Et notre homme termine ainsi: "Prenez pour principe de ne jamais

CIGARETTES Guinea Gold

Douces et Extra Fines

12 pour 15^c 20 pour 25^c

OGDEN'S LIVERPOOL

LE FILM

Magazine de vues animées

*est le seul Magazine de Vues
Animées, en français, en
relations directes avec les
grands studios.*

Dans le Numéro d'Octobre, une quantité d'articles
abondamment illustrés.

LE FILM puise à la source même des renseignements, c'est-à-dire dans
les grands studios où il ne compte que des amis. Il peut aussi donner des
biographies exactes, des nouvelles précises, le titre des grandes vues à venir
avec leurs interprètes; il est au courant des mille potins du jour et
constitue par conséquent une véritable encyclopédie de l'Art Muet.

Cet intéressant Magazine, édité sur beau papier est un vrai
tour de force de bon marché. Il ne vous coûte en effet que

10 CENTS LE NUMERO Chez tous les dépositaires.

Retenez le No d'Octobre sans tarder.

jouer avec des étrangers. Ce qui vaudrait mieux serait de ne jamais jouer à l'argent, mais il ne faut pas trop demander à notre faible nature."

— o —

L'ORIGINE DU JEU DE DAMES

Le jeu de dames est au Canada, dans la province de Québec notamment, très populaire et cela depuis les premiers temps de la colonie. Il l'est aussi en France, à preuve que le champion actuel de ce jeu est un Français, M. Bizot.

De la Renaissance au XVIII^e siècle, il s'appelait le "jeu de pillards". Il ne comportait alors que 64 cases et ne prévoyait pas de grandes complications. Mais d'Amsterdam, un joueur mystérieux rapporta une méthode nouvelle et, en 1727 exactement, M. de la Condamine, joueur célèbre, engagea avec un joaillier suisse, du nom de Tavernier, à Paris, une sensationnelle partie de dames "à la polonaise", sur 100 cases, avec 20 pièces chacun, marchant en diagonales. Les anciennes dames "à la française" avaient vécu. Les nouvelles dames firent fureur. Elles eurent en France des fervents célèbres par leur adresse comme Manoury, ancien garçon de café, Mardochée, également connu par sa science au jeu d'échecs, et des fervents célèbres par leur nom, comme le maréchal de Saxe, Jean-Jacques Rousseau ou Beaumarchais. Celui-ci poussa des pions pendant toute la nuit qui précéda sa mort.

Le plus enragé des joueurs fut peut-être M. de Calonne, un contrôleur général des finances de France, vers la fin du dix-huitième siècle, sous Louis

XVI. Chez lui, un jeu de dames était toujours en permanence sur la table de son salon et la porte restait ouverte à qui voulait le défier.

Un jour, un inconnu entra, gagna et repartit sans dire son nom. Pendant des années, le mystérieux souvenir de cet homme hanta la pensée de M. de Calonne, inconsolable de n'avoir pu prendre sa revanche. Or, en 1794, comme celui-ci, perdu dans la foule, regardait passer une charrette de condamnés qu'on menait à la guillotine, il reconnut parmi eux son adversaire. Dès cet instant, il ne toucha jamais plus au jeu de dames.

— o —

L'IMPOT SUR LES CELIBATAIRES EN ARGENTINE

Dans un des Etats de la République Argentine, l'âge légal pour se marier est fixé à 20 ans. Lorsqu'un homme arrive jusqu'à 30 ans sans avoir contracté mariage, il doit payer un impôt mensuel de 5 dollars. Dans les cinq années qui suivent, l'impôt augmente du double. Entre 35 et 50 ans, le célibataire paye chaque mois 20 dollars; de 50 à 75 ans, la redevance est abaissée à 10 dollars par an, et l'heureux célibataire qui peut arriver à 80 ans n'a plus rien à payer.

Les veufs porteront le deuil 3 ans, après quoi ils devront se remarier. Celui qui, dans la même année, aura essuyé trois refus dûment constatés, sera exempt de l'impôt.

Ce ne sont pas de pareilles prescriptions qui décideront les célibataires endurcis à s'embarrasser des noeuds du mariage. Chez nous, du moins, elles seraient inopérantes.

Toujours de bonne humeur! | *Toujours de mauvaise humeur*

JE MANGE TOUT CE QUE JE VEUX PUIS JE PRENDS UN COMPRIME "SATURAL"!

Un **Comprimé** SATURAL

JE MANGE PEU ET JE SOUFFRE LE MARTYRE!

Après les Repas fait

Toute la différence au Monde!...

Madame! Mangez tout ce que vous voudrez et tant que vous voudrez — les indigestions, la dyspepsie ne sont plus à craindre. Prenez un COMPRIME SATURAL après les repas et vous n'aurez plus de malaises, plus de brûlements d'estomac, plus de gaz.

Les COMPRIMES SATURAL se vendent, partout, 50cts la boîte de 50.

Adressez-nous ce coupon avec 10cts pour traitement d'essai.

PHARMACIE LACHANCE - 454, rue Ste-Catherine Est, Montréal

Messieurs:—Ci-inclus 10cts en paiement de 10 Comprimés Satural que vous voudrez bien expédier poste payée à

M.....

UN PIED DE MANNEQUIN HORS D'USAGE PEUT FAIRE UN LAMPADAIRE

Tout mannequin se compose d'un support creux, à travers lequel coulisser une tige ronde qui traverse également le corps du mannequin. Une pièce en bois, à boule, vissée à la partie supérieure, et une vis de pression située au bout du support, maintiennent les trois parties dans leurs positions respectives. La première chose à faire, pour transformer le mannequin en lampadaire, consiste à enlever le corps, pour ne conserver que les deux autres éléments: support et tige.

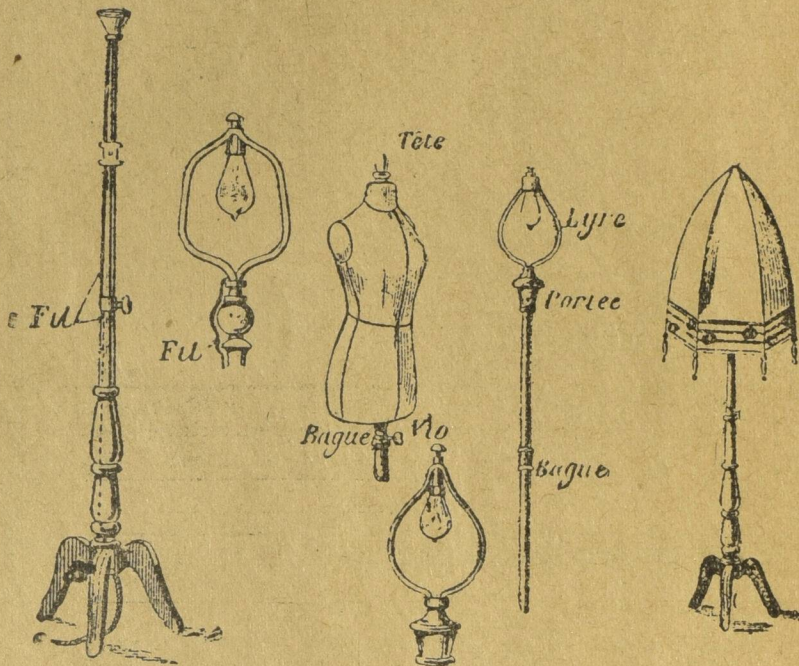
Nous avons dit que le pied était creux. Pour empêcher la tige de glisser jusqu'au fond de course quand on desserre la vis de pression, une sorte de bague assez semblable à un grand

rond de serviette est fixée par une vis à peu près au tiers de la longueur et de la tige. Enlevez la tige et déplacez la bague jusqu'à ce qu'elle se trouve environ au milieu de la tige, où vous la visserez de nouveau. Ce sera pour l'ensemble un élément de décoration.

Le pied se termine souvent, au-dessus de la vis de pression, par une partie évasée, en tronc de cône renversé. Sciez cette partie, qui vous servira de support pour la "lyre" de la lampe. Pour cela, il vous suffira de la fixer à l'extrémité de la tige au moyen d'une ou deux vis. Si cette partie n'existe pas, vous fixerez simplement la lyre sur la boule de bois qui termine le mannequin et forme une sorte de tête.

Cette tête est creuse et vissée sur l'extrémité de la tige. Mais il reste une épaisseur de bois suffisante pour pouvoir y visser solidement la lyre.

Le fil électrique passe à travers le pied creux, et court ensuite le long de la tige, qu'il ne vous est pas possible, avec des moyens



Tous les éléments du mannequin converti en lampadaire.

Il ne vous faut plus maintenant qu'un grand abat-jour-dôme, et votre lampadaire sera fait.

Vous voyez que cela ne présente

d'aucune difficulté. Le fil électrique passe à travers le pied creux, et court ensuite le long de la tige, qu'il ne vous est pas possible, avec des moyens

PLUS D'AUTOS QUE DE TELEPHONES

La vogue des automobiles est si grande, tant aux Etats-Unis qu'au Canada, et particulièrement dans le premier de ces deux pays qu'on y compte plus d'autos que de téléphones. Suivant des statistiques fournies par Western Electric Company, il y aurait aux Etats-Unis 2,000,000 de plus d'autos que d'appareils téléphoniques. Les autos se chiffreraient à 17,740,-

236 et les téléphones seraient au nombre de 15,369,454, soit 100 autos contre 86 téléphones.

En France, la proportion est plus surprenante encore, où on compte 573,967 automobiles contre 524,592 téléphones, ce qui représente 100 autos contre 81 téléphones. Il est vrai qu'en France, on a raison de se plaindre du téléphone, entreprise d'Etat.

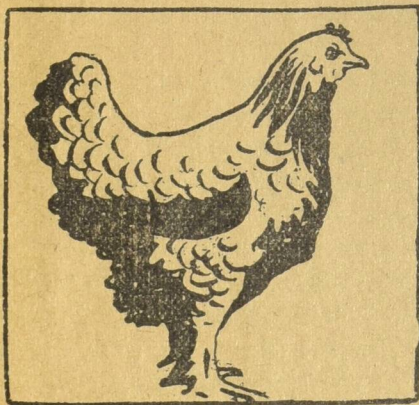
LA BASSE-COUR

*Petits renseignements pratiques aux
éleveurs de volaille*

COMMENT CHOISIR LES BONNES PONDEUSES

On parle fréquemment des procédés mathématiques de sélection des pondeuses ainsi que de l'emploi des nids-trappes. Toutes ces méthodes sont excellentes, mais dans la pratique courante il existe un procédé extrêmement simple et qui peut donner à la ferme les meilleurs résultats.

Il consiste à choisir, d'après les caractères extérieurs, la pondeuse d'élite. Une poule remarquable à ce



point de vue se reconnaît aux caractères suivants:

Un tempérament nerveux, un appétit développé, grande vagabonde, gratteuse émérite. Elle aura la tête fine, avec une crête soyeuse et unie, l'oeil saillant, le dos long, large et plat, une poitrine proéminente et profonde, un arrière-train bien développé.

Employez "DEPILO"

**pour DÉTRUIRE
les
Poils
et Duvets**

Procédé
nouveau,
efficace.
Satis-
faction
certaine
Sans
danger.

Prix: 50c, échantillon; grand modèle \$.
Envoyé par la malle contre Bon de Poste
ou Mandat. Adressez à

WHITE CASTLE DRUG CO.
CASIER POSTAL 2234
MONTREAL



*"Avoir des
souliers cirés c'est être
bien chaussé"*

Toutes les femmes peuvent, de nos jours, garder leurs souliers "chic". Les Crèmes pour chaussures "2 dans 1" sont absolument ce qui convient à toutes les jolies couleurs à la mode — c'est un cirage supérieur à tout ce qui s'est fait jusqu'ici.

Pour tous les cuirs de chevreau, demandez Crème pour chaussures (Shoe Cream) "2 dans 1" — pour suède et cuirs polis demandez Bâton de Suède (Suede Stick) "2 dans 1". Toutes les couleurs à la mode.

Envoyez 10c pour notre intéressante brochure, "Empreintes de l'Histoire" — contenant des conseils pour le soin des chaussures. Ecrivez à —

F. F. DALLEY CO.
of Canada, Limited
53 James St. S.
Hamilton, Ont.

CIRAGE
POUR
CHAUS-
SURES



La peau sera souple, les pattes largement emmanchées avec—particularité fort curieuse—un cervelet débordant en arrière de la tête, ce que les aviculteurs appellent le “cervelet en bourrelet”. Ces caractères révèlent une pondeuse de premier ordre.

DONNEZ DES COQUILLES D'HUITRES AUX VOLAILLES RENFERMEES

Tout le monde connaît le rôle indispensable des menus fragments de cailloux dans la digestion des poules, mais on ignorait la proportion utile des graviers dans cette action mécanique.

Les Américains, en expérimentant sur des poules approvisionnées plus ou moins de gravier, ont pu constater qu'une volaille adulte, élevée normalement, pouvait rester 365 jours sans recevoir de nouveaux petits cailloux. Elle en possédait, après ce délai, dans son gésier une quantité suffisante pour broyer sa nourriture; après un an, le gravier était aussi aigu qu'au début.

On voit donc que les volailles ne renouvellent pas fréquemment leur provision de gravier, mais il est néanmoins nécessaire de leur en assurer une quantité suffisante.

Lorsque les poules vagabondent dans les champs, elles savent trouver d'elles-mêmes les éléments minéraux qui leur conviennent. Mais si elles sont maintenues en parquets, il est indispensable de mettre à leur disposition du sable, des cendres, des gravats et mieux encore des coquilles d'huîtres pilées.

Les coquilles d'huîtres peuvent rendre de réels services dans l'élevage. On les obtient très aisément et sans dépense, puisqu'elles encombrant la plupart du temps les restaurateurs.

Il suffit de les piler ou de les broyer à l'aide de moulins spéciaux. Outre son action mécanique, la coquille d'huître apporte l'élément calcaire précieux dans la constitution de la coquille d'oeuf.

Ajoutons encore que, d'après les expériences américaines, le gravier émoussé donne les mêmes résultats au point de vue santé et digestion que le gravier anguleux. L'essentiel c'est d'assurer à ses élèves un approvisionnement régulier de petits cailloux.

COMMENT ON SOIGNE LA GALE DES POULES

La gale des poules est causée par un parasite qui creuse des galeries dans l'épiderme et forme bientôt des croûtes recouvertes d'un enduit poussiéreux et grisâtre. Nous avons déjà donné quelques remèdes à cette affection. Ajoutons le traitement suivant:

Les poules seront lotionnées doucement au soufre avec une brosse fine, sauf dans le cas d'infection grave où le savon vert doit être employé.

On recouvre ensuite avec la pommade suivante qu'il est facile de composer soi-même: fleur de soufre, saindoux, borate de soude.

On applique cette pommade tous les 3 ou 4 jours. L'emploi des bains de poussière est un remède préventif apprécié, surtout si l'on y mélange un peu de fleur de soufre et de chaux qui possèdent des propriétés insecticides assez définies.

PEUT-ON TUER SUR SA PROPRIÉTÉ LES POULES DES TIERS

Le droit de tuer des poules de voisins, au moment où elles se trouvent

dans un champ vous appartenant, n'est pas douteux en principe. Néanmoins, si les terrains ne portent à ce moment-là aucune récolte et si surtout l'absence de toute clôture pouvant faire obstacle à l'entrée des volailles est invoquée par le propriétaire des oiseaux tués, il se pourrait que vous fussiez tout de même condamné à payer une indemnité, d'ailleurs peu importante.

— 0 —

LES ESQUIMAUX SURVIVRONT-ILS ?

Nous avons le privilège de posséder sur les moeurs actuelles des Esquimaux des renseignements uniques que Knud Ramussen, explorateur danois ayant vécu trente années dans la zone arctique, fournit, voici trois mois, au gouvernement canadien. Ils portent sur les chances de survivance de cette race si ancienne et si intéressante, quoi qu'on en pense, et sur une malheureuse pratique, l'infanticide des enfants du sexe féminin, qui se répand de plus en plus chez les Esquimaux, en de certaines années.

Cet explorateur, ainsi que nous l'avons dit, mène depuis plus d'un quart de siècle la vie des Esquimaux. Il navigue comme eux, pêchant et chassant, dans des kayaks, canots fabriqués avec des peaux de phoques étendues sur une carcasse de bois, parle leur langage aussi couramment que sa propre langue, est instruit à fond de leurs moeurs et de leur folklore.

C'est pourquoi, averti de ses connaissances et de sa longue expérience des Esquimaux, le gouvernement du

Rafrâichissante!



WRIGLEY'S

FUMEZ

Le Cigare 1924

EN VENTE PARTOUT :

5 CENTS

Tel. : Plateau 5524

CRISES

arrêtées de façon permanente par le remède Trench contre Epilepsie et Crises. Simple traitement à domicile. Plus de 35 années de succès. Des milliers de témoignages de toutes les parties du monde. Faites venir la brochure gratuite donnant détails complets. Écrivez tout de suite à :

TRENCH'S REMEDIES LIMITED
47 ST. JAMES' CHAMBERS, 79 rue Adelaide Est
Toronto, Canada.

(Découpez ceci.)

Canada manda Knud Rasmussen à Ottawa pour qu'il avisât les autorités des moyens propres à améliorer les conditions d'existence de ce peuple voué à ses soins. Il s'agit de parer aux menaces des famines qui se déclarent au sein de cette population à certains intervalles et de faire cesser chez elle cette criminelle pratique de l'infanticide.

Bien que cette pratique ait été abandonnée par les Esquimaux du Groenland et de l'Alaska, c'est-à-dire dans les territoires où les indigènes viennent en contact avec la civilisation caucasienne, elle persiste encore parmi certaines tribus de la zone arctique canadienne.

L'infanticide n'est pas considéré comme un crime par ces populations, mais comme une triste nécessité. On ne le pratique que sur les nouveaux-nés du sexe féminin. En revanche, les mères Esquimaux sont très prolifiques. C'est dans les tribus les plus primitives que se voient le plus d'enfants. Dans le Groenland et l'Alaska, les familles comptent de quatre à cinq enfants, tandis qu'elles sont de quinze au moins dans les régions où les Esquimaux ont moins de contact avec la civilisation.

Et comme au sein des tribus les plus reculées des mers arctiques, la vie n'est pas toujours facile, il arrive qu'on regarde la naissance d'une fille comme un malheur et qu'on la supprime.

Et pourtant les parents Esquimaux aiment leurs enfants; ils leur sont très attachés et les élèvent avec les plus grands soins, comme faisaient les sauvages du Canada. Ils aiment l'enfant, quoiqu'ils aient regardé son avènement comme une calamité.

Nous parlons de famine, de misère. Rasmussen explique les difficultés que trouvent les Esquimaux à élever de nombreuses familles, dans l'usage des armes à feu. Voilà une raison qui peut paraître singulière et qui appelle des éclaircissements.

Aussi longtemps qu'on chassa avec le harpon, l'arc et la flèche, le gibier fut abondant, mais depuis qu'on utilise les armes à feu, il diminue considérablement. La détonation de ces armes et la frayeur qu'elles jettent dans les troupeaux de caribou les



Le sacrifice d'un enfant du sexe féminin.

amènent à abandonner leurs anciennes pistes pour s'enfoncer plus au nord. Il s'ensuit que le caribou devenant d'une chasse plus difficile et moins fructueuse, comme c'est là la source de leur alimentation, la famine se fait sentir.

Nous avons dit que les Esquimaux forment un peuple intéressant et que leur disparition, pour cette raison, n'est pas à souhaiter. Il est certain que pour ceux qui aiment à les rêver comme autant de petites gens vêtus

de fourrures, vivant dans des igloos empestés où ils mangent voracement du blanc de baleine et boivent de l'huile de phoque, les Esquimaux n'ont pas de grands charmes. Mais le docteur Rasmussen connaît son monde et il en parle savamment; écoutons-le:

“Les enfants sont mariés au berceau par les parents. Il est rare qu'un jeune homme élise sa fiancée de son plein gré. On célèbre par certaines cérémonies les mariages contractés entre Esquimaux, dans le Groenland et l'Alaska, mais chez les Esquimaux primitifs du nord du Canada, le mariage ne donne lieu à aucune cérémonie. A l'heure prescrite par les parents, les futurs époux prennent la hutte commune qui a été préparée pour eux. Ils sont mariés.

Le distractions des Esquimaux résident dans le chant, la danse et la récitation de longs récits, d'histoires amusantes ou de fables. Au cours de ces longs mois d'obscurité, alors qu'ils sont empêchés de faire la chasse et la pêche, ils s'amusent ainsi à danser, à chanter et à raconter des histoires, souvent pendant trente et quarante heures sans répit.

Chacun compose ses poèmes et ses chansons qu'il récite et chante soi-même, puis viennent les concours de danses de genre. Cela se danse sans que remuent pieds ou jambes avec une certaine élégance encore et une profonde intuition du rythme.

Leur esprit, bien que capable d'un certain développement, ignore tous nos préjugés. Les pensées qu'ils expriment sont d'une originalité délicieuse. Quant à leurs légendes, elles valent celles de tous les peuples civilisés.

BEAUTE DES YEUX

PRODUITS IMPORTES DE LA GRANDE
MAISON BICHARA DE PARIS.

Vous pouvez maintenant vous procurer le secret du charme des yeux en employant le

MOKOHEUL BICHARA

qui donne aux yeux un éclat diamanté. Employé par les plus grandes artistes du monde et les beautés européennes.

PRIX : \$2.00

CILLANA BICHARA

Produit pour rendre les cils et les sourcils abondants et les maintenir droits, aussi pour leur donner une couleur attrayante.

CHATAIN — pour les blondes
NOIR — pour les brunes

PRIX : \$2.00

PARFUMS

Les parfums Bichara sont incontestablement les meilleurs parfums de nos jours et jouissent d'une réputation européenne sans rival.

ROSE-ROSE — YAVOHNA — CABRIA
NIRVANA — SYRIANA — AMBRE

Petit flacon : \$1.00

Fournisseur de la Cour Royale d'Espagne.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS
ET PARFUMEURS.

Expédié franco par la maille sur réception du prix.

PRODUITS BICHARA

502, RUE SAINTE-CATHERINE EST

Suite 111 - 113 - 115 Tél.: Est 3200

MONTREAL, Can.

Geo. Latourelle, agent pour le Canada.

FUMEZ

LE CIGARE "CARENITA"

EN VENTE PARTOUT :

10 cts

Tel. : Plateau 5524

On n'exagère nullement en disant que tous sont poètes et musiciens. Et ils sont grands amateurs de pantomime. Leurs gestes sont si clairs, si expressifs, que sans connaître leur langue, sans connaître leurs traditions ni aucunement l'esprit et le tour de leurs légendes, on peut comprendre le récit figuré que fait l'acteur par des attitudes synthétiques."

Rasmussen a colligé, durant son séjour dans les diverses tribus d'Esquimaux, plus de 2000 de leurs légendes et chansons. Le thème qui se retrouve le plus souvent dans leurs récits est celui de leurs luttes avec leurs anciens ennemis, les Indiens. C'est pourquoi cet explorateur professe que les ancêtres des Esquimaux devaient vivre à l'intérieur des terres, dans de vastes territoires du Canada septentrional, et que chassés de partout, au bout de longues luttes, par les Indiens, ils s'établirent dans la zone arctique.

Ils ne rendent de culte à aucun dieu, mais croient tout de même à une vie future et à l'existence d'esprits surnaturels, les uns bons, les autres méchants. Après leur mort, ils se retrouvent dans de merveilleux pays de chasse. Ces pays de chasse sont de deux sortes; un dans le ciel et l'autre sous la terre. L'Esquimau qui meurt sur la terre ferme va dans le pays du ciel, celui qui se noie, dans le pays des chasses souterraines. Les deux paradis présentent les mêmes avantages.

Et s'il n'adore aucun dieu, comme nous avons dit, il a grande frayeur des esprits surnaturels, sortes de génies, qui flottent dans l'air, attribuant par exemple les orages à un combat entre les esprits ennemis. Ils sont terriblement fatalistes et la mort ne les effraie pas. Il arrive souvent qu'un vieil Esquimau—on est vieux à 60 ans

là-bas—ne se trouvant plus d'aucune utilité sur la terre et dans sa hâte d'aller participer aux grandes chasses du paradis, se donne la mort.

La population totale des Esquimaux est de 31,000; 14,000 dans le Groenland, 14,000 en Alaska et 3000 au nord du Canada (terre de Baffin, Labrador et Baie d'Hudson.)

—o—

RECOLTEZ LA CIRE DES RAYONS DE MIEL

En principe, les rayons ne sont pas détruits, grâce aux ruches à cadre et aux extracteurs. Mais les débris et les déchets doivent être néanmoins recueillis avec soin.

Cette cire sera fondue en la rassemblant dans un sac de toile placé dans un récipient contenant de l'eau chauffée. Il faut éviter que la température excessive ne fasse monter à la surface la cire fondue qui déborderait et s'enflammerait.

En chauffant doucement la cire maintenue au fond du récipient par un poids quelconque passe au travers des mailles et monte à la surface de l'eau. On laisse refroidir, on recueille la cire que l'on peut épurer par une seconde refonte. On la coule ensuite dans des moules métalliques enduits d'huile permettant un démoulage facile.

—o—

La société n'est que le développement de la famille; si l'homme sort corrompu de la famille, il entrera corrompu dans la cité.

* * *

Manquer d'affection pour un frère, c'est manquer de respect à ceux qui lui ont donné le jour, et le mépris de l'autorité paternelle est une impiété.

* * *

Rien ne fait tant d'honneur à une femme que sa patience et rien ne lui en fait aussi peu que la patience de son mari.

GRATIS

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS
AVEC LE

Réformateur Myrriam Dubreuil

ETES - VOUS DELAISSEE ?

Plus d'une femme, de nos jours, souffre en silence de se voir abandonnée et de ne pas savoir pourquoi. Le *secret* du charme féminin est la perfection physique naturelle qui la fait admirer partout où elle va ; c'est-à-dire cette chose qui en fait une *vraie femme*. Ce charme, disons-nous, est sa beauté plastique. *Les bourrures ne remplacent pas un buste*. Une beauté physique artificielle n'a pas d'attrait. Vous êtes une *vraie femme*, et pour cela vous tenez à être physiquement développée à la perfection, comme le veut la nature.



Le Réformateur Myrriam Dubreuil mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues années d'études consciencieuses ; approuvé par les sommités médicales. Le Réformateur Myrriam Dubreuil est un produit naturel possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument *inoffensif*, bienfaisant pour la santé générale comme tonique.

VOUS AVEZ UNE AMIE !

Mme MYRRIAM DUBREUIL vous offre un tonique merveilleux qui donne aux personnes nerveuses et maigres le buste parfait qui doit leur rendre la beauté convoitée. Ce tonique développe harmonieusement le buste de toute femme et fille en très peu de temps. Pas n'est besoin pour cela de crèmes, de stimulateurs électriques, de massage ou d'un faux traitement gratuit, bon pour tromper les gens. Notre traitement à nous est simple, efficace, sans danger d'aucune sorte. Et c'est en 25 jours que le traitement de Mme Myrriam Dubreuil augmentera votre poids et votre buste.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec échantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge.

 **TOUTE CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE**
Les jours de consultation sont : Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 230 Parc Lafontaine, Montréal
DEPARTEMENT 1 — BOITE POSTALE 2353

LES PROGRES DE LA CHIRURGIE

La chirurgie est de nos jours une science si perfectionnée que disparaît rapidement, dans les centres mêmes les plus éloignés des villes, la crainte de l'opération.

Et cette remarque est faite par le président de la plus puissante formation sanitaire du monde entier qui est en même temps un chirurgien éminent, le docteur William J. Mayo, de Rochester, Minnesota. Les causes lointaines de ces progrès sont d'abord l'antiseptie et l'anesthésie, les causes immédiates, la toilette et soins préparatoires du patient et les précieuses expériences accomplies à la faveur de la guerre. Quel que soit l'état du patient, il peut être préparé à supporter l'anesthésie et l'opération. On revigore un patient, on prolonge même sa vie, on le ramène à la vie à la minute qu'elle semble le quitter...

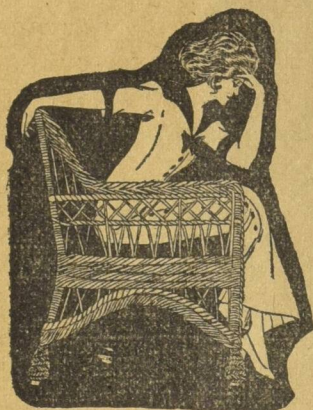
Mais avant tout c'est la foi dans la suppression complète de la douleur et des accidents opératoires qui est l'âme de la chirurgie contemporaine. Que ne fait-on pas? "On ouvre largement les articulations, on en pratique le curage; on résèque à ciel ouvert les extrémités cariées des os dans les tumeurs blanches. Grâce au pansement antiseptique combiné à l'immobilisation, on guérit actuellement toutes les fractures compliquées; autrefois le pronostic était fatal. Mais c'est surtout du côté de la chirurgie abdominale qu'il faut aller chercher les sujets d'étonnement. On ouvre l'estomac et on le résèque parfois tout entier. On va à la recherche d'un kyste

du foie en sculptant cet organe vital; en ouvrant la vésicule biliaire, on guérit en une heure une maladie qui demandait des mois de traitement. Les calculs du rein ont été extirpés du bassin et les abcès du rein évacués par la voie lombaire. L'opération de la hernie étranglée ne donne plus guère que des succès. La cure radicale des hernies simples par le procédé chirurgical a l'approbation de presque tous les chirurgiens. Il n'est pas jusqu'aux centres nerveux, au cerveau, qui n'aient été chirurgicalement explorés par la trépanation dans des cas d'épanchements de sang ou de pus, de fracture du crâne ou d'arrêt de développement."

Peut-être ne serait-il pas mauvais de donner au lecteur un petit résumé de l'histoire de la chirurgie? Dans un récent article de "La Revue", nous parlions de la chirurgie chez les anciens et nous n'y reviendrons pas. Les noms d'Hippocrate, chez les Grecs, et de Galien, chez les Romains, sont assez connus, ne serait-ce que par ce mot devenu proverbe qui s'applique aux médecins de tous les temps: Hippocrate dit oui, Galien dit non.

Au moyen âge, la chirurgie était laissée aux barbiers qui ne savaient guère pratiquer que la saignée! A cette époque, seuls les Arabes avaient quelque autorité en matière de chirurgie. Au XI^e siècle, on commença à fréquenter les universités maures d'Espagne. Le premier collège des chirurgiens fut en France organisé sous les règnes de saint Louis et de

NE SOUFFREZ PLUS!



Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? La guérison est assurée avec —

Le Traitement Médical Guy

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le *beau mal*, les *déplacements*, *inflammations*, *tumeurs*, *ulcères*, *périodes douloureuses*, *douleurs dans la tête*, les *reins* ou les *aines*.

Avec ce merveilleux traitement, plus de *constipation*, *palpitation*, *alourdissements*, *bouffées de chaleur*, *faiblesse nerveuse*, *besoin irraisonné de pleurer*, *brûlements d'estomac*, *maux de cœur*, *retards*, *pertes*, etc., etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez cinq cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

Consultation: Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p. m.

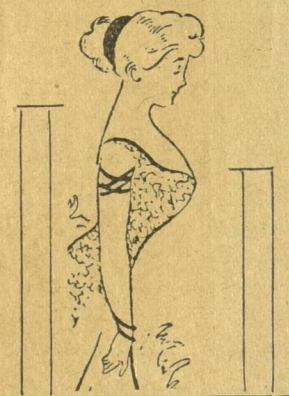
MME MYRIAM DUBREUIL, 230 PARC LAFONTAINE, MONTREAL, QUÉ.

Boîte Postale 2353 — Dépt. 25.

BEAUTE ET FERMETE DE LA POITRINE

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU

TRAITEMENT DENISE ROY EN TRENTE JOURS



Le *Traitement Denise Roy*, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, *développe* et *raffermit* très rapidement la *poitrine*.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante, certaine et durable sur le *buste*, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes *maigres* et *nerveuses*.

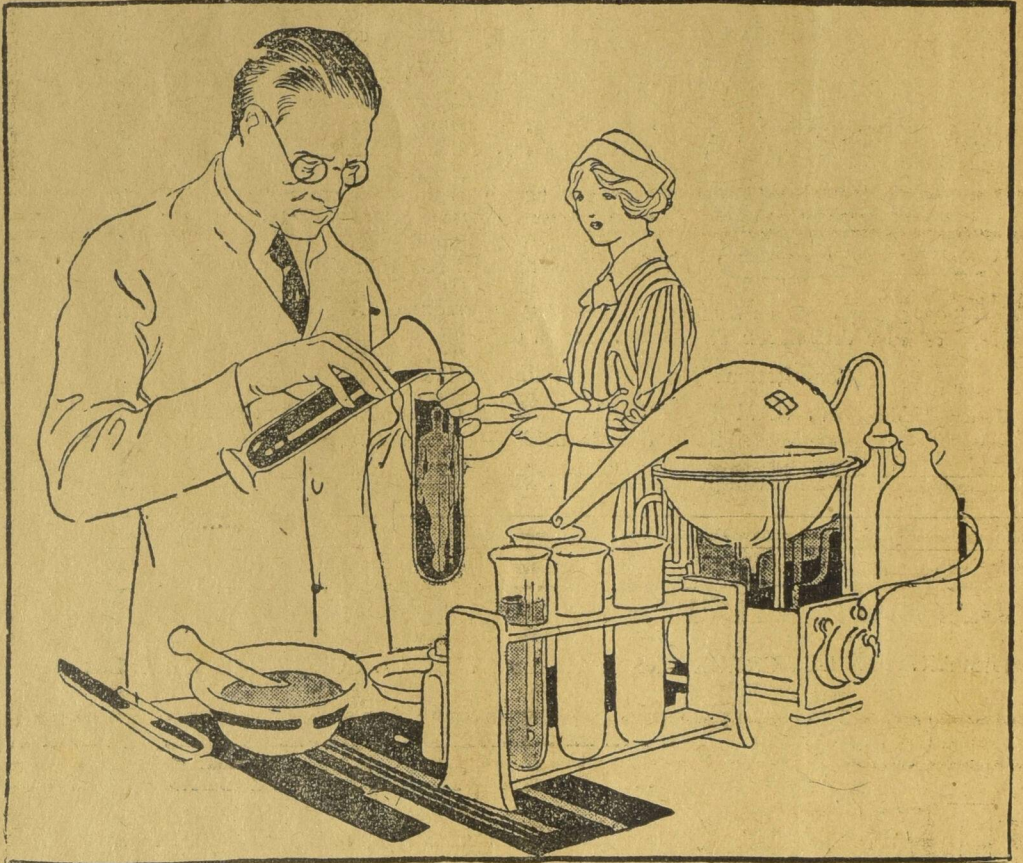
Bienfaisant pour la santé comme tonique pour renforcer; facile à prendre, il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faite.

PRIX DU TRAITEMENT DENISE ROY (de 30 jours) AU COMPLET : \$1.00
(Renseignements gratuits donnés sur réception de trois sous en timbres)

Mme DENISE ROY, Dépt. 5, B. P. 2740, 313 Amherst. Tel. Est 9252J, MONTREAL.

Philippe le Bel. Et à l'époque de la Renaissance apparut le premier grand nom de la chirurgie, Ambroise Paré. Mais Paré disparu, la chirurgie fut de nouveau éclipsée par la corporation des barbiers qui firent partout la loi jusqu'au XVIIe siècle, ce qui explique

vement les barbiers des chirurgiens. Ces derniers fondèrent alors l'Académie royale de chirurgie qui compta de si grands savants que pendant plus d'un siècle la renommée de la chirurgie française se répandit dans toute l'Europe.



De nos jours, avant de l'opérer, le chirurgien connaît aussi bien son patient que s'il le tenait dans une éprouvette, ainsi qu'un essai de physique

le peu d'admiration que montrèrent dans leurs oeuvres Molière et après lui Lesage pour les médecins et chirurgiens.

En 1743, Louis XV sépara définitivement

les barbiers des chirurgiens. Depuis la moitié du dix-neuvième siècle, les progrès de la chirurgie, en France, en Angleterre, en Allemagne et aux Etats-Unis ont été extraordinaires.

— 0 —

Satisfaire ses passions et ses caprices au prix de sa fortune, c'est folie, les satisfaire aux dépens de sa famille, c'est improbité.

Tu t'indignes qu'il y ait des ingrats. Demande à ta conscience si tous ceux qui t'ont obligé t'ont trouvé reconnaissant.

Le Samedi

Magazine hebdomadaire illustré
LITTÉRAIRE — MUSICAL
HUMORISTIQUE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour
1 an ou \$2.00 pour 6 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour
1 an ou \$2.50 pour 6 mois) d'abonnement au
magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

La Revue Populaire

*La seule revue mensuelle
illustrée qui instruit et
amuse en même temps.*

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour 1 an ou
75c pour 6 mois d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

LE FILM

*est le seul Magazine de Vues
Animées, en français, en
relations directes avec les
grands studios.*

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour
1 an ou 50 cents pour 6 mois d'abonnement au FILM.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

LA TUBERCULOSE SERAIT-ELLE VAINCUE ?

Pas encore, dit le docteur Sangrado, mais on vient de faire un grand pas. Vous savez que la tuberculose, qui ne semble pas héréditaire, est fréquente chez les enfants en bas âge. On a mis en avant toute une prophylaxie hygiénique, toujours de première utilité, mais qui ne paraît pas suffire. Or, le docteur Calmette, de Lille, a cherché à immuniser l'enfant contre la tuberculose par un vaccin, de la même façon qu'on l'immunise contre la variole. Tous les résultats permettent de croire qu'à l'heure actuelle cette découverte est au point.

Le vaccin de Calmette ne s'injecte pas sous la peau. C'est un entéro-vaccin. Autrement dit, on le fait prendre par la bouche, et il est absorbé par la muqueuse de l'intestin qui, à cet âge de la vie, est particulièrement perméable. La dose se prend dans une cuillerée à café de lait. Plusieurs doses étant nécessaires, on recommence. Cette vaccination, qui peut se pratiquer sans l'aide du médecin, est surtout recommandable dans les milieux où il y a des tuberculeux, car il ne faut pas oublier que la tuberculose est la maladie la plus facilement contractée par l'enfant.

Et après? L'enfant ainsi vacciné ne sera-t-il plus tuberculeux? C'est infiniment probable. La découverte du docteur Calmette est encore trop récente pour avoir donné lieu à des statistiques suffisantes pour établir la certitude scientifique, mais une certitude expérimentale est déjà acquise, et les enfants vaccinés n'ont jamais, jusqu'alors, présenté de symptômes de tuberculose, même ceux vivant avec des parents tuberculeux. L'avantage de

cette méthode, c'est qu'elle est absolument inoffensive. Elle peut être employée sans crainte et tout enfant dont l'entourage est suspect doit être vacciné contre la tuberculose dans les premiers mois de sa naissance.

LA PREMIERE MACHINE A ECRIRE

Elle fut inventée et fabriquée par un artisan parisien, Charles Guillemot, en 1859, c'est-à-dire dix ans avant la machine de Sholes que les Américains considèrent comme le père de la dactylographie. Un modèle de cette machine de Guillemot et une page écrite par elle sont exposés dans une curieuse "rétrospective", qui a été inaugurée, récemment, à la Maison des Centraux, par le ministre du Travail. Au reste, le Conservatoire des arts et métiers, notamment, a prêté ses plus anciens modèles à la Chambre de la mécanographie qui vient de célébrer le tricentenaire de la machine à calculer.

COMMENT FAIRE GERMER PLUS VITE VOS GRAINES D'ASPERGES

La graine d'asperge met souvent un mois pour germer dans des conditions normales; il ne convient donc pas de s'alarmer. Mais il y a pour hâter leur germination un artifice qu'emploient les professionnels. C'est le suivant: avant de semer, on enferme les graines dans un linge quelconque qu'on maintient constamment humide et qu'on place à proximité d'un foyer, là où règne une douce température, cheminée, fourneau, etc. Après 15 jours de ce régime, on peut semer. Suivant l'état atmosphérique, la levée a alors lieu de 8 à 15 jours après.

POURQUOI NE PAS AVOIR

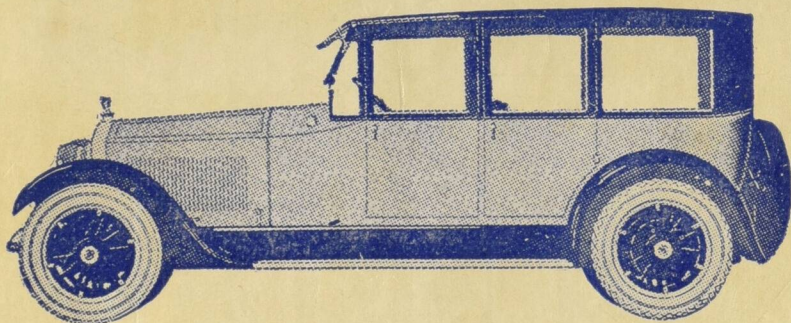


LE LUXE
LA DUREE
L'ECONOMIE
L'ENDURANCE
LE CONFORT PARFAIT
LA SECURITE ABSOLUE

Questionnez l'un des propriétaires du Fameux
Automobile à manchons (sans soupapes)

STEARNS KNIGHT

LA REPONSE VOUS CONVAINCRA !



Sedan, 5 places, six cylindres. Garanti développer 90 forces (H. P.),
100 milles à l'heure, et couvrir 18 milles par gallon de gazoline. De plus,
son entretien est reconnu comme étant le moins coûteux de tous les automobiles
de marque. PRIX DE LIVRAISON IMMEDIATE: **\$6100** NET.

72 modèles différents de 2 à 7 places et à prix variés

— 0 —

L.-J. GAUTHIER & CIE

3421, AVE DU PARC, Montréal. Tél.: Plateau 5650

Les années ne lui ont pas ravi sa beauté



Tel est le Charme Naturel qu'apportent des soins propres à conserver le teint. Des milliers de femmes gardent ainsi leur fraîcheur de jeunesse.

La "femme entre deux âges" ne sera bientôt plus qu'une figure du passé.

L'âge ne partage plus la vie en deux périodes, celle où la femme charme et séduit, et l'autre où elle chaperonne la jeunesse.

Les femmes ont appris à avoir l'air jeune... et avoir l'air jeune, c'est être jeune.

HIER "jeune fille", aujourd'hui "femme"... et subitement "femme entre deux âges".

Vous ne voulez pas vieillir si tôt. Aucune femme d'ailleurs. Pour rester jeune, il suffit de le *vouloir*. Remarquez le grand nombre de femmes jeunes à 30 ans, charmantes encore à quarante, que partout vous rencontrez de nos jours.

Pour l'acquérir—ce don précieux de la jeunesse—il vous faut suivre, dans le soin de votre teint, les règles élémentaires de la propreté. Dans toutes les cures modernes de beauté, les méthodes artificielles ont été exclues.

Lavez-vous soigneusement la figure avec l'adoucissant Palmolive. Puis massez-le doucement dans la peau. Rincez comme il faut. Et recommencez le lavage et le rinçage. Si vous avez la peau plutôt sèche, appliquez-y un peu de cold-cream. Et c'est tout.

Évitez cette erreur

N'employez pour ce traitement aucun savon ordinaire. N'allez pas croire que n'importe quel savon vert ou prétendu fait avec des huiles de palme et d'olive soit la même chose que le Palmolive.

Et il ne coûte que 10c le morceau!—si peu cher que des milliers s'en servent aussi bien pour le corps que pour la figure. Procurez-vous-en un morceau aujourd'hui. Puis remarquez la différence étonnante au bout d'une semaine.

FABRIQUE AU CANADA

Le Savon Palmolive ne subit le contact d'aucune main, jusqu'au moment où vous brisez son enveloppe — sans laquelle il ne doit jamais être vendu.

